LA
GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES
DE FRANCE[1]

V[2]

XV

LES ACCROUPIS DE VENDÔME

En écoutant l'histoire de Vendôme, sur tous les bancs de la Chambre on murmurait : « C'est ignoble ! » Ni le matin ni le soir, car, à deux reprises, j'ai raconté la honteuse aventure, il ne s'est trouvé une voix, une seule, pour tenter de couvrir ces malheureux. Et maintenant toute la France les regarde tapis dans les latrines de la tour Saint-Martin. Mais eux, dans leur fureur, au reçu du *Journal Officiel*, ils ont dit : « De quoi ! de quoi ! pas un député ne nous a soutenus ! ces messieurs font les dégoûtés, ils parlent de choses respectables, ils se plaignent qu'il y ait des ossemens sous les tuyaux de vidange ! Eh bien ! on va voir à les contenter ! ohé ! les délicats ! » Et pour fermer la fosse d'aisances, ils sont allés prendre au cimetière une pierre tombale.

C'est stupéfiant, c'est abominable, mais c'est ainsi. Écoutez ce que m'écrit de Vendôme M. Philippe Royau, deuxième

(1) *Copyright by* Émile-Paul, 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et des 1er et 15 janvier 1914.

adjoint et secrétaire du Comité de défense des monumens et sites vendômois :

« Il fallait deux pierres pour fermer d'une dalle la fosse. Le premier adjoint, M. Leguay, a envoyé les ouvriers au cimetière de la ville prendre les pierres de deux de ces pauvres croix de fonte que les malheureux érigent sur les tombes de leurs morts, — croix et pierres qui tombent dans le domaine de la ville lorsqu'on procède au relevage des sépultures de ceux qui n'ont pas pu se payer une concession perpétuelle. Je viens du cimetière; j'y ai vu la tombe brisée, et sur un fragment j'ai pu lire: *Ici repose Virginie Savoir, veuve Doré, décédée le 20 mars 1900, à l'âge de 85 ans. Priez pour elle.* »

Ce que fut de son vivant cette femme française, je ne sais; mais je sais que la pierre tombale, qui protégeait en terre sainte sa dépouille, recouvre maintenant les latrines du clocher Saint-Martin, et que cela réjouit le cœur des autorités de Vendôme.

Dénombrons ces étonnans personnages :

Le maire, M. Philippe Frain, a été élevé chez un vieux et pieux marquis qui voulait l'adopter, mais qui le rendit à ses parens, vers l'âge de treize ans, à cause de sa gourmandise.

Son adjoint, M. Leguay, a passé plusieurs années au séminaire de Blois. Avant d'y entrer, il jouait de l'ophicléide dans l'église de son village.

Le conseiller municipal socialiste, M. Piriou, professeur agrégé au collège de Vendôme, est un moine défroqué, élevé au juvenat eudiste de Kerlois-en-Hennebont.

Le Préfet fait soigner en ce moment l'un des siens chez les Dames blanches de Tours.

Nous avons connu les dîneurs du Vendredi-Saint, ceux qui se réunissent pour manger une andouille. Ces messieurs de Vendôme ont trouvé mieux. Ils annoncent la grande inauguration des latrines : elle est fixée au Vendredi-Saint. Ce jour-là, les conseillers municipaux inaugureront en corps les latrines du clocher Saint-Martin. Quelqu'un serait-il tenté d'en douter? Écoutez un témoin, écoutez le second adjoint de Vendôme, M. Royau. « Il n'y a pas huit jours, écrit-il, mon collègue, M. Leguay, premier adjoint, déclarait à qui voulait l'entendre, à ses amis, aux employés de la mairie : « La semaine prochaine, vous pourrez p..... dans le clocher. » Et un conseiller disait

encore : « Nous ferons un gueuleton le Vendredi-Saint et nous irons c.... dans la tour (1). »

Je me reprocherais de supprimer un seul de ces détails qui eussent fasciné d'admiration le grand Balzac. Quelle peinture il eût tirée de la sombre ignominie où la politique, quand elle est pensée par des âmes basses, précipite les plus charmantes villes de France ! Et que le Gouvernement ne laisse pas sur ces messieurs de la mare stagnante toute la responsabilité. Il la partage avec eux. J'ai entre les mains la suite des dépêches adressées, en date des 20 et 28 janvier, des 3, 4, 8, 10 et 14 février, au ministre des Beaux-Arts, dépêches pressantes et précises qui n'ont pas permis à nos dirigeans d'ignorer que le Conseil municipal de Vendôme poursuivait ses travaux contre toute légalité, dans un monument en instance de classement. « Il faut que cette immonde comédie se termine, disait l'autre soir *le Temps ;* la honte d'un pareil scandale rejaillit sur nous tous. » Il le faut. Parlons net. Voici le projet d'affiche que j'expédie à Vendôme :

« Accroupis de Vendôme,

« Vous avez décidé de transformer en latrines le clocher de Saint-Martin ;

« Vous avez persisté à travailler à cette transformation, alors que la procédure de classement était commencée, et qu'un avis favorable avait été donné par la Commission des monumens historiques, — ce faisant, vous portiez une atteinte à la loi ;

« Vous avez eu pour complices dans cette illégalité le préfet et le sous-préfet qui vous ont encouragés, approuvés ;

« Votre construction de latrines a un caractère d'une bassesse sans égale, comme l'établissent tous vos propos et notamment le texte infâme que j'ai cité à la Chambre, d'après votre journal *le Progrès du Loir-et-Cher :* « Nous élevons en terrain bénit un temple au dieu de la digestion. »

« Votre bestialité éclate dans l'histoire des ossemens. Elle éclate encore quand vous allez prendre des pierres tombales pour boucher une fosse d'aisances.

« Tous ces faits sont accablans. Accroupis, faites silence et démolissez rapidement vos latrines. »

Pendant que je rédige avec horreur ces notes, en m'appli-

(1) Lettre de M. Royau publiée dans l'*Écho de Paris*, le 20 mars 1913.

quant à écarter les violences qui viendraient spontanément sous la plume la plus modérée, en m'obligeant à n'être qu'un scribe glacé qui laisse les faits parler tout seuls, mon chien, à mes pieds, sommeille paisiblement, et je m'arrête d'écrire, je pose ma plume, je m'évade de ces histoires infectes pour caresser la bête innocente et lui dire :

— O mon honnête compagnon, combien tu vaux mieux que ces grands dignitaires de la vie, que ce préfet, ce sous-préfet, ce maire, cet adjoint, ce savant agrégé ! Toi, du moins, lorsque tu t'accroupis, tu n'as jamais pensé faire d'une fonction naturelle une insulte à rien de sacré. Mais pour eux, c'est le moyen d'humilier le signe des plus hautes pensées de l'espèce dont ils sont, et des plus antiques vénérations qu'il y ait dans le monde. En vérité, la dernière des puces de tes poils est plus soumise à l'ordre universel, respecte mieux les lois et convenances de la vie, en un mot participe d'une moralité plus vraie qu'ils ne font... Un Vendredi-Saint, la pierre d'une tombe, un terrain sacré... Ah ! mon bon chien, les malheureux (1) !

XVI

DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS

De l'air ! de l'air ! Ils m'ont empoisonné... J'ai pris le train pour aller voir une belle chose de France ; j'ai traversé les plaines et les bois, et maintenant je suis à Reims.

Avec quelle plénitude paisible, ce matin, comme je me promenais dans la cathédrale, j'ai reconnu sur ses tapisseries les images de mon histoire sainte d'enfant : voilà le premier pain spirituel que j'ai mangé, le premier aliment fourni à mon esprit. Et hier, dans la boutique du photographe, comme j'étais ému devant la tête de Saint Louis, le plus noble homme, notre Marc-Aurèle, devant les Sainte Anne, les Sainte Élisabeth, ces expressions de bonté, de dignité familière, cette majesté du cœur ! comme ces grandes œuvres de notre Moyen Age sont

(1) Dans tous leurs détails, ces ignominies m'ont été certifiées, comme je le dis, par M. Royau et confirmées par M. Barillet, avocat à la Cour d'appel de Paris et conseiller municipal de Vendôme. Au reste, le maire, quand il a vu l'effet de ses actes auprès de l'immense public, a fait rouvrir les fouilles des latrines et reporter au cimetière la dalle de Virginie Savoir. C'était l'aveu.

plus sonores pour moi que les statues antiques ou modernes! Cela me parle nettement, cela saisit dans mon être, tout aisément, les cordes personnelles et profondes. Ici, l'art n'est pas une formule que je sais devoir admirer, et dont j'espère toujours qu'il va m'augmenter, m'ennoblir; ici le choc est direct, je me reconnais dans ces pierres et je suis soulevé par elles. Ici je me trouve dans la plus belle de nos maisons de famille.

Ceux qui n'aiment pas nos églises, où vont-ils? Au Parthénon? Il était bien vide quand j'y suis monté, et moi bien désorienté. Et comparant l'immense univers catholique, ses parties claires et celles plus mystérieuses, avec ce monde antique où j'ai essayé de pénétrer en Grèce et sur les rives du Nil, je sens avec quelle étroitesse on pose généralement le problème de la croyance. Que me demande-t-on si je crois? Je suis sûr que j'appartiens à la civilisation du Christ, et que c'est mon destin de la proclamer et de la défendre. Ici ma raison, mon être tout entier trouve son élément, son bien-être et son élévation. Dans une église, que m'importent les difficultés de mon esprit! J'accueille le chant des chrétiens et m'y associe dans mon cœur. J'aime ces grands repos, cette quiétude où nous laissent, dans l'ombre des piliers, les longs exercices et les certitudes de la foi; j'aime ces fusées sonores qui jaillissent, ces élans subits des foules croyantes, et, sans plus ratiociner, je demeure en paix à mon banc, je porte mes yeux sur les fidèles, j'écoute ce que disent les prêtres, et je prends tout ce dont je puis faire profit, laissant le reste me baigner, me pénétrer s'il le peut...

J'en étais là de ma rêverie, quand soudain je vis les grilles si mesquines, les vitraux blancs, d'innombrables parties pauvres et neuves. Qu'est-ce là? Tout ce que les bâtons, les haches et les pierres ont pu atteindre a été détruit et remplacé misérablement. J'ai le cœur serré, moins du passé que de l'avenir, devant cet incomparable édifice menacé. Comment défendre l'Église, les églises, ces lieux de notre formation, ce bel endroit qui contente notre âme?

A cette minute, dans une des chapelles latérales, un gros petit garçon, un enfant bedeau distribuait soigneusement des livrets sur une cinquantaine de chaises vides. Je m'approchai.

— C'est pour la messe de communion du jeudi, m'expliqua-t-il, et il me tendit un de ses petits livres.

C'était, en une trentaine de pages, la liturgie de la messe,

brièvement commentée et suivie d'un recueil de cantiques et de prières.

J'étais en train de le feuilleter quand arriva une bande de petits garçons et de petites filles, qui se partagèrent en deux colonnes entre lesquelles vint se placer, debout au milieu de l'allée, un jeune vicaire. Et il se mit à parler, à droite, à gauche, un peu à la manière d'un chef d'orchestre, stimulant et dirigeant son petit auditoire, tandis qu'un prêtre montait à l'autel. La messe de communion des enfans commençait.

Le jeune vicaire lut à haute voix, dans le livret, une brève explication de l'office, puis tout de suite fit une prière, et tous ensemble, les cinquante enfans lui donnèrent la réponse. L'officiant à l'autel reproduisait le drame du Calvaire ; ces enfans menés par le jeune clerc faisaient le chœur antique. Je ne les voyais pas, il eût fallu me retourner, et ils n'étaient pas là pour me servir de spectacle, mais dans leurs voix qu'ils prodiguaient, je me délectais de ce qui s'exhalait de leur groupe, candeur, humilité de l'enfance, pureté des êtres sans alcool ni amour.

Quand vint le moment de la communion, ils se mirent en marche vers le chœur. Et le prêtre, portant le ciboire, descendit vers eux de l'autel.

Quel poète n'admirera l'Église quand elle élève l'hostie au-dessus du monde et que, tout d'abord, elle la donne à un enfant de sept ans! C'est lui remettre une arme contre la bassesse, une flamme dont ceux qui la possèdent rendent témoignage qu'elle est leur trésor. Cette hostie divine, je n'ai pas qualité pour en faire le commentaire, mais je vois à travers les siècles toutes les hosties de l'humanité, toutes les nobles Iphigénie, toutes celles, toutes ceux qui se dévouent, toutes les victimes immolées.

Et maintenant qu'ils regagnent leurs places, je les regarde, ces petits Champenois si clairs, si nets, si positifs déjà, à la mine assurée. Je pressens à leur allure, à leur port de tête que plus d'un rejoindra les mécréans, non par surcroît de curiosité, mais par défaut ; trop aisément tel d'entre eux deviendra un zélateur des choses vulgaires. Bref, ils me semblent sains et bornés. Mais ils chantent avec énergie : « Je suis chrétien, » et qu'ils cessent un jour de le dire, ils le demeureront pourtant dans le principe de leur être.

J'admire l'intensité de la formation qu'ils subissent. Ce qui vient de leur être départi d'une manière mystérieuse, le jeune abbé le leur éclaire dans un petit discours entraînant qui s'achève sur ces mots : « Nous disons hautement, à la Bayard, à la Duguesclin, à la Jeanne d'Arc : Vive le Christ ! » Où trouver un plus beau patronage sous lequel placer un jeune Français? Il y a dans ces hautes figures qui leur sont proposées en exemple, et dans l'accent de cette harangue, le résultat d'expériences plus larges et plus étendues que celles d'un individu. C'est le fruit de la plus longue réflexion collective. Faire saisir et répéter cela par des enfans, le placer à jamais dans des cœurs encore tendres, c'est assurer notre immortalité.

En créant chez ces petits communians cet état d'émotion, l'Église scelle dans leurs cœurs, mieux que ne ferait aucune pédagogie, nos vérités françaises. Il s'agit que l'âme existe au plus tôt; il s'agit de la promouvoir, de la nourrir, de la rattacher au monde héroïque. Les plus petits sont aptes, mieux que de plus âgés, à recevoir ce bienfait, encore qu'ils n'en aient pas la pleine connaissance, parce que les affections du cœur et les émerveillemens de l'imagination précèdent le parfait développement de l'intelligence. Ce n'est pas la raison qui nous fournit une direction morale, c'est la sensibilité. Le vieux Kant s'est donné bien du mal, avec sa dialectique géniale, pour atteindre à son impératif catégorique, qui n'est que la leçon piétiste que sa mère lui faisait réciter quand il était petit. Notre conscience d'homme nous révèle surtout ce qu'elle a reçu dans la première enfance, à l'âge où notre entourage donne une inclination aux premiers souhaits du cœur. Il faut déposer dans une jeune mémoire des souvenirs, ces souvenirs d'enfance qui sont toujours très doux et auxquels viendront se rattacher et s'attendrir mille instans de notre dure vie. La caresse d'une mère, une belle promenade, des heures émerveillées par des récits heureux agissent sur toute l'existence. Devant moi, dans cette humble scène, l'Église vient de diriger et de fixer les puissances de vénération de ces petits sur ce qui ne doit pas mourir.

J'ai vu la mort envahir les parties les plus périssables de l'édifice, mais, je le jure, son âme demeure. C'est bien ici le lieu où l'homme reçoit, se compose une conception de son être qui le force à s'élever au-dessus de lui-même. Ici les générations héritent les leçons et les exemples d'une grande civilisation.

Elles y trouvent des vertus, et puis l'énoncé de ce qui ne doit pas être mis en discussion. Ici, l'individu sent s'éveiller en soi des parties profondes auxquelles ailleurs rien ne parle si fort. Qu'un cantique s'élève à l'autel, un autre chant surgit dans nos cœurs.

La scène qui vient de se dérouler sous mes yeux donne une réplique à la demande que bien souvent je me suis posée : « Hautes églises de France, que pensez-vous faire? Dans votre péril, au milieu de tant de bassesse, d'ignorance et de haine, et quand l'ennemi brisant nos efforts donne l'assaut à nos murailles, quels moyens réservez-vous? » La vieille cathédrale me répond : « Je formerai les petits enfans. »

XVII

LA MOBILISATION DU DIVIN

Accroupis de Vendôme, épicier de Bornel, Triboulets de Grisy, blackboulés de Moulins-les-Noyers, depuis trois ans que je vous observe, je ne m'explique pas comment vous pouvez vivre. C'est entendu, vous êtes les fils de la femme, vous buvez, mangez, respirez, mais avec quel ensemble plus vaste que votre individu êtes-vous rattachés? Quelles idées accueillez-vous? Quelles émotions gonflent votre cœur? Quel feu avez-vous reçu pour le transmettre dans la course des torches? De quelle communion vous réclamez-vous?

Je sais qu'il est d'autres fontaines que le christianisme. M. Gérard-Varet me l'a dit à la tribune de la Chambre : « Vous voulez savoir de quoi nous vivons? Nous servons les dieux de la Grèce. » Soit! mais vous, Triboulets de Grisy, Bornel, Vendôme et autres lieux, n'essayez pas de me raconter que vous voulez abolir le culte du Christ parce que vous savez une meilleure culture de l'âme. Votre indécence tout animale autour de ces hautes demeures de l'idée, vos cris inarticulés, votre incapacité à nommer dignement, à définir les choses que vous haïssez, révèlent que vous êtes exclus du bénéfice de toute civilisation. De quoi peut se nourrir votre désir, votre esprit, votre âme? De rien, elle est quasi toute morte. Vous êtes privés, vidés de ce qui constitue l'humanité. En dépit de votre assurance et des pièces de cent sous que vous faites sonner dans

votre gilet, vous souffrez de ce bel univers profond qui vous est fermé, où siègent les vérités toutes vêtues de songe et de rêve. C'est votre envie qui vous rend méchans. Vous voulez détruire ce qui fait tant plaisir aux autres et dont se prive votre désir. On vous plaint, malheureux, jusqu'au jour qu'il faut bien vous connaître et vous craindre. Vous voilà rassemblés en un vaste troupeau qui piétine les parterres, saccage les arbres séculaires et broute les jeunes pousses. Prenez garde! Je pressens, je vois se former contre vous une vaste coalition de tous ceux qui aiment les cultures. Déjà la pétition des églises devait vous donner à réfléchir; elle montre que les meilleurs s'offensent de votre audace barbare. Tremblez! il est temps que la haute civilisation se prémunisse et fasse contre vous la mobilisation du divin.

Mais je suis las de regarder ces malheureux! Assez de platitude et de méchanceté! Pour leur échapper, allons sur le vaste théâtre des idées en liberté. Celui qui veut garder son activité, son entrain, a droit à quelque récréation. Je me livrerai aux souvenirs et aux pressentimens. Pour quelques minutes, oublions ce qui ne mérite pas d'être connu, et ne voyons que ce qui répand une vertu de vie. Je veux capter tout ce qui frémit de sacré dans notre sang. Après tant de dissonances, j'ai besoin d'harmonie et d'un approfondissement de mon humanité.

Connaissez-vous cette sorte d'angoisse et cette protestation qui se forment au fond de notre être (telle est du moins mon expérience) chaque fois que nous voyons souiller une source, avilir un paysage, défricher une forêt ou simplement couper un bel arbre sans lui fournir un successeur? Ce que nous éprouvons alors, je fais appel à votre mémoire, c'est tout autre chose que le regret d'un bien matériel perdu. Nous sentons invinciblement qu'à notre expansion complète il faut du végétal, du libre, du vivant, des bêtes heureuses, des sources non captées, des rivières non mises en tuyaux, des forêts sans réseaux de fils de fer, des espaces hors du temps. Nous aimons les bois, les fontaines, les vastes horizons pour les services qu'ils nous rendent et pour des raisons plus mystérieuses. Une pinède qui brûle sur les collines de Provence, c'est une église qu'on dynamite. Une pente ravinée des Alpes, un flanc pelé des Pyrénées, les étendues désertiques de la Champagne, les causses, les

brandes, les garrigues du Plateau central correspondent dans notre esprit à ces places de village où nos clochers s'écroulent. A quoi attribuer cette émotion d'une qualité mystique?

On dirait qu'à peu de distance sous terre l'amour des forêts et des sources, l'amour des vastes solitudes rejoignent l'amour des sanctuaires et que des sentimens si divers ont des racines communes. Ceux qui s'emploient avec allégresse à dénaturer la face de la terre, nous les tenons d'instinct pour les frères de ceux qui disent : « Qu'importe que les églises s'écroulent! » Les excès des uns et des autres nous remplissent d'horreur. La mise à mort d'une forêt, d'une rivière, d'un haut lieu offense l'univers, nous fait désirer des cérémonies de purification. Pourquoi cette rumeur de notre conscience? Pourquoi cet attrait religieux que nous inspire ce qui s'épanouit d'une manière intacte à l'air pur?

Les pensées de nos lointains ancêtres exercent toujours de mystérieuses et fortes poussées dans notre vie. Le peuple des fées et des génies qui vivaient dans les eaux, les bois et les retraites a disparu, mais, en mourant, il a laissé aux lieux qu'il animait des titres de vénération et gardé avec notre race des liens d'amitié ou de terreur. Les siècles comptent peu pour celui qui dans la solitude prend soin d'écouter sa conscience, d'en accueillir les murmures profonds et de recevoir au fond de son être les dieux dépossédés.

J'ai lu, relu avec une ivresse de plaisir le célèbre sermon où saint Éloi, au VIIe siècle, énumère et vitupère toutes les survivances païennes demeurées dans les mœurs de ses ouailles, nos pères : « N'observez, leur dit-il, aucune des coutumes sacrilèges des païens, ne consultez pas les charlatans, ni les devins, ni les sorciers, ni les enchanteurs...; n'observez pas les augures, ni les éternuemens, et quand vous êtes en chemin, ne faites pas attention au chant des petits oiseaux. Qu'aucun chrétien n'observe quel jour il sort de chez lui, ni quel jour il y rentre... Que nul, pour entreprendre un travail, ne fasse attention au jour ni à la lune; que nul, aux calendes de janvier, ne se déguise en veau ni en cerf, ne tienne table ouverte pendant la nuit, ne donne ou reçoive des étrennes et ne se livre aux excès du vin; que nul ne croie aux devineresses et ne s'assoie pour écouter leurs chants; que nul à la Saint-Jean et autres fêtes des saints, aux solstices, ne pratique les danses, les sauteries,

les caroles et les chants diaboliques ; que nul n'allume des flambeaux, ni ne fasse des vœux au pied des temples, auprès des pierres, des fontaines, des arbres, des enclos ou dans les carrefours ; que nul ne garde le repos de Jupiter (ô mes jeudis de collège !...) ; que nul ne suspende au cou d'un homme ou d'un autre animal des phylactères même offerts par les clercs et déclarés sacrés, sous prétexte qu'ils contiennent des passages de l'Écriture ; que nul n'ait la prétention de faire des lustrations, ni d'enchanter les herbes, ni de faire passer son troupeau par un trou d'arbre ou par un trou creusé en terre, parce que c'est là, en quelque sorte, le consacrer au diable ; que nulle femme ne suspende de l'ambre à son cou ; que nul ne se mette à vociférer pendant les éclipses de lune ; que nul ne croie au destin, à la fortune, à l'horoscope. En cas de maladie, n'allez pas chercher les enchanteurs, les devins, les sorciers, les charlatans, et n'appliquez pas des phylactères diaboliques aux sources, aux arbres, aux embranchemens des routes... Mais laissez là les fontaines et coupez les arbres qu'on appelle sacrés. »

Quel trésor qu'un tel texte ! Il nous dispenserait de tous les folklore du monde, ou du moins il leur sert de préface, de commentaire et de conclusion. Il nous rend compte de tant d'usages injustifiés qui nous plaisent absurdement et même nous émeuvent, comme ce morceau d'ambre au cou d'une femme, parce qu'ils ont, à notre insu, des origines religieuses. Saint Éloi nous décrit là une couche profonde de notre être, ce qu'il y a en nous d'irrationnel et de si fort, et qui nous gouverne encore d'une façon despotique. Au milieu de toutes ces niaiseries que le bon sens avec le saint réprouve, on distingue de l'excellent, de l'éternel. Saint Éloi, n'exigez pas de moi que je vous sacrifie les arbres séculaires et les forêts profondes, les sources et les collines, les fleuves, les enclos, les solitudes et les fontaines, non plus que les âmes des ancêtres. Rien de tout cela ne me laisse insensible. Les déesses des sources étaient bienveillantes, les dieux des bois, redoutables. Quand je suis seul dans la forêt, j'éprouve une angoisse ; auprès d'une source, un sentiment d'amitié douce. Grand saint Éloi, n'interprétez pas mal mon involontaire souhait de désarmer le silence menaçant des bois et mon désir de protéger la source !

Je me souviens, dans une chênaie, au pays des étangs lorrains, d'un vieux chêne qui abrite dans son cœur une statue de

la Vierge, et du plaisir que nous éprouvions, Stanislas de Guaita et moi, à le prendre pour but de nos promenades à vingt ans. Mon ami l'a chanté dans ses vers de jeunesse. Nous allions et venions du cabinet rempli des livres de tous les poètes à cet arbre vénérable, et bien à notre insu, sans rien analyser, nous éprouvions l'influence de son caractère sacré.

Chaque été, quand je reviens dans mon pays, je vais voir une source au bas d'une côte, dans un bois. J'en sais de beaucoup plus belles, mais de celle-ci j'ai l'habitude et nul autre ne la regarde. Cent journées nous sont communes, et demeurées sous cet ombrage, dans cette vasque, m'accueillent à chaque visite. Les souvenirs que j'y retrouve, je les respecte comme les émotions et les pressentimens d'un enfant. Est-ce qu'une fée celtique, une nymphe romaine, autrefois, furent attachées à la vasque charmante? Sans me répondre, l'eau murmure sous les arbres qui bruissent. Je me tiens debout, honorant une présence que, depuis les temps païens, nous ne savons plus nommer. Mon imagination enchantée se reporte aux jours de mon enfance, à l'heure naïve où, légèrement épouvanté de l'ombre et du silence, je venais admirer les libellules et les grands papillons de cette vallée humide. Quelque chose de mystérieux se présentait tout naturellement à mon esprit et m'envahissait, comme un brouillard d'automne parfois prend possession d'un jeune arbre. Je t'ai quitté depuis quarante ans, petit Bois des Côtes, et d'année en année la vie industrielle te resserre et te menace. Je t'aimais avec ce sentiment que tes jours dureraient alors que nous aurions passé près de ton miroir comme les éphémères, et voici qu'en te faisant ma visite, j'entends les cloches et les rumeurs des fabriques toutes proches. Oh! belle fontaine, toujours jeune, forte, pure, jaillissante, d'un instant à l'autre, peut-être tu vas périr! Aujourd'hui, je me réjouis que la source du Bois des Côtes, dans sa vasque de sable fin et sous un voile de cresson, ne soit pas encore captée.

Je ne riais pas quand le vieux curé de Portieux, mon ami le chanoine Pierfitte, me racontait qu'un soir de son enfance, au côté de son père, par la porte entre-bâillée de leur hutte de bûcherons, il avait vu les fées danser dans une clairière. « Ne bouge pas, petit, lui disait son père; elles sont capricieuses, tantôt bonnes, tantôt méchantes; le meilleur est qu'elles nous ignorent. » Je ne riais pas, je l'aimais davantage comme un homme

privilégié. Les fées s'égaillent-elles toujours dans les clairières de la profonde forêt de Darney? Je crois plutôt qu'elles se répandent partout à travers le monde. Savent-elles cueillir encore les sept plantes magiques? Elles savent cela et tout le reste. Elles font et défont les enchantemens; elles apportent l'espérance même au lit des moribonds, mais souvent leur rire, quand elles fuient, déchire les cœurs. Ce sont elles qui placent dans l'âme les folles résolutions et le désir de se sacrifier à tort et à travers. Jadis le passant égaré au milieu des aulnes d'un pâquis solitaire, s'il surprenait leur danse sous la froide lumière de la lune, se signait et s'enfuyait. Puissions-nous en user ainsi, toujours, avec ces enchanteresses!

Aujourd'hui, jour d'automne, les lointains sont dans la brume, pareils à la mer. Sur nous la jeune matinée resplendit de soleil. Les colchiques fleurissent la prairie; les libellules frémissent et virevoltent sur les « mortes » auprès de la Moselle; les poissons se chauffent au soleil. C'est une féerie! Mais par-dessus ce monde accessible, j'attends, je sollicite, j'exige l'inaccessible. Il n'y a pas que le tangible, il y a tout le possible. Je ne me fie pas à mon regard borné, je franchis mes limites et j'appelle. Je sens un vide dans ce beau décor, et je vois la place où préside une invisible divinité.

Arbres fatidiques, dames fées des prairies et des sources, mystérieuse respiration des bois, vent du soir qui passe à travers les taillis, ô sentimens fragmentaires! Je ne vois pas dans la nature les dieux tout formés des Anciens, mais elle est pleine pour moi de dieux à demi défaits. Toute une végétation subsiste au fond de nos cœurs, tout un univers submergé. La forêt de Brocéliande, le vieux domaine des chevaliers de la Table Ronde, où repose le prophète Merlin, est à demi détruite, et, dans sa fontaine de Baranton qui bouillonne toujours, le perron magique est brisé. La forêt des Ardennes a disparu, et nul pèlerin ne va plus éveiller à Niedermendig le souvenir de Geneviève de Brabant. Les Carmélites à Domremy, sous le Bois-Chenu, boivent impunément l'eau de la Fontaine des Groseilliers. Depuis des siècles, le crépuscule est descendu sur les forêts merveilleuses. Leurs hôtes vaincus gisent au fond des lacs et dans les ravins sous les feuilles mortes. Et pourtant, à chaque fois que je traverse un champ du feu, une roche des fées, une solitude, je les appelle d'une voix insensée.

Quel est ce charme que je subis? Est-ce le son du vieux cor romantique et l'accent des premiers vers qu'à dix-sept ans, j'ai entendus? C'est, de plus loin, un vieux monde qui m'appelle. A certains momens, j'ai besoin de me livrer aux vagues qui viennent du large, d'échapper aux rayons du phare; je désire aller me reposer, me recharger loin des mesquines efflorescences de la pensée et me délivrer momentanément de moi-même. Mal résistant à la voix de la solitude et à l'appel des ténèbres, je me penche hors de la prison des choses claires sur le déroulement infini des flots obscurs. Des forces, longtemps contenues par la sévérité des châteaux de lumière, s'échappent dans l'immense horizon de la nuit. Je retourne aux lieux où se forme en moi le sens de ma destinée; je retourne au primitif.

Aujourd'hui, après tant de courses errantes, je crois comprendre les conditions de mes plaisirs de voyageur et je m'aperçois qu'entre tous les paysages, ceux-là seuls vraiment me parlent, me chantent, comme dit la belle expression populaire, qui me reportent aux âges antérieurs ou plutôt les réveillent en moi. Je comprends la richesse de la Lorraine industrielle et cette activité qui fouille de toutes parts la terre pour y puiser la houille et le fer; j'aime la vieille civilisation des vignes mosellanes, belle image d'ordre et de prospérité, et j'aime la douceur de nos vergers de mirabelles sur les pentes; mais à tout je préfère les espaces déserts du plateau lorrain, cette immense étendue de nuages, de forêts et de vallonnemens où les villages et les cultures même sont rares, vaste pays de la tristesse sans déclamation. Le siècle n'a mis aucune marque sur cet horizon qui n'est fait que du grand ciel et des plis du terrain. Que j'aime cette apparence calme et froide, l'aspect des plus hautes œuvres de l'art et des plus fortes âmes, l'attitude sublime d'un repos chargé de puissance! Ce paysage d'excessive sévérité, muet et déplaisant au plus grand nombre, atteint en moi des régions secrètes. Il m'entraîne dans un ordre et sur un plan supérieur au pittoresque, loin du domaine sensible. Au babillage du plaisir, au murmure des passions, à toutes nos agitations, un grand silence vient de succéder. Une émotion indéfinissable, toute calme, s'installe en nous, y répand ses vagues, nous unifie, nous remplit d'harmonie. C'est un ravissement mêlé de tristesse, une volupté solennelle. Nous sentons un ennoblissement

et puis un profond repos. Cette patience qui l'emplit donne au passant une idée des longs siècles de l'humanité. Pour une minute, il se croit vieux comme sa nation. C'est l'horizon de l'éternité. Dans ces solitudes, l'esprit se délivre du moment et retrouve les anciennes orientations. Il retourne à d'antiques volontés, se prête à ce qu'il sent se ranimer en lui et retrouve des attachemens, dont il n'a pas une expérience qui date de sa vie.

Jadis, nous avions des maîtres visibles de tous au grand ciel de midi. Ils ont passé, ces dieux de notre terre, à la fois nos guides et nos emblèmes. Ils ont disparu, brisés par les apôtres du Christ. Mais leurs fantômes flottent toujours sur nos campagnes et voudraient reprendre corps. Il n'a pas suffi de les nier ou de les oublier pour les anéantir. Ils errent autour de nous, cherchent une prière, un accueil, un signe de bienveillance sur ces friches et dans ces bois où ils ont eu leurs derniers fidèles.

Quand le Christ établit son règne, il y a des siècles, sur ces terres, les grands dieux du paganisme lui cédèrent la place, émigrèrent. Comme les aigles et les vautours ont abandonné nos sommets, les Jupiter et les Vénus sont partis avec les fonctionnaires de l'Empire. Ces grand voiliers, tout prêts à déployer leurs ailes, sont retournés sur les îlots de la Grèce. Je les ai entrevus, ces oiseaux de hautes mer, en naviguant à travers les Cyclades. Mais nos dieux locaux firent comme nos oiseaux de pays qui n'émigrent pas et qui passent l'hiver. Les paysans les transportèrent au fond des bois écartés et vinrent indéfiniment les honorer en secret. Malheur à eux, si, quelque jour, le maître de la villa les surprend ! En vain résistent-ils, la force les disperse et l'idole antique est brisée. Ah ! puissé-je rencontrer leurs membres dispersés !

Mais quelles sont ces vapeurs qui s'élèvent des taillis et des dépressions du plateau, quel est ce trouble qui m'agite ? Sont-ce les dieux de mes aïeux qui m'ont reconnu et qui m'attirent au fond des bois ? Le corps frissonne et recule, l'intelligence est de glace, mais un cœur fidèle bondit. Ames du purgatoire, aïeux qui réclament des libations sur leurs tertres, génies des lieux et mes propres sentimens réveillés, toutes les épaves religieuses de la vieille race m'appellent. Petits dieux locaux de tous grades, ils nous attendent et nous demandent si nous sommes

prêts à les reconnaître. Foule anxieuse, découronnée! Et moi, pour les saluer, je n'ai pas besoin du ménétrier des campagnes vosgiennes, qui, dans la nuit de la Toussaint, salue des sons de son violon les âmes invisibles répandues dans l'espace. Une fois de plus j'ai reconnu avec émotion les dieux de mes aïeux. J'ai entendu leurs voix étouffées et timides. Un hymne se lève de mon cœur et se mêle au vent du crépuscule dans les arbres de la solitude.

Le soir tombe, les vais-je abandonner sur cette lande? Je ne le peux pas, je ne le veux pas. Ce serait trop me diminuer, m'appauvrir. Et puis le roi des aulnes a la main sur mon âme, elle se déchirerait si je voulais la lui arracher.

Quand nos pères furent si grands, d'âme si forte, ils ne s'étaient pas détachés du vieux domaine sacré, ils y avaient seulement planté la croix. Ils n'avaient pas détourné leur imagination de la vieille prairie, et ils buvaient toujours à la source jaillissante. Ils avaient gardé leur âme forestière, lacustre, agricole; seulement quelque martyr était installé auprès de la nymphe. Leur pensée, tout leur être était fondé sur la vie rurale : ils maintenaient leur confiance à la nature; ils étaient accordés avec le rythme des saisons et des soins agricoles. Ils avaient protégé leur esprit, leur cœur, tout leur héritage moral, en le reliant à une plus vaste humanité. Leur âme catholicisée ne s'était pas faite indépendante du sol. Quand ils construisent l'église du village, ils glorifient les forêts où ils se rappellent avoir habité, et quand ils dressent la sombre voûte, ils nous penchent sur le monde profond du souvenir en même temps qu'ils nous élancent vers une destinée supérieure. Aussi bien les dieux ne les avaient pas abandonnés. Quelques-uns continuaient la lutte, ceux-là sans doute qui avaient été ulcérés par les brutalités et qui avaient gémi sous les coups. Ils s'obstinaient dans une résistance impossible. On a vu leurs tenans sur les bûchers jusqu'aux temps modernes. Mais le plus grand nombre s'accommoda des chapelles que les prêtres les plus sages érigeaient auprès des bois et des sources, sur les hauts lieux, aux carrefours. Que j'aime cette histoire racontée par Grégoire de Tours du grand étang où les paysans, chaque année, se réunissaient pour une fête de trois jours! Contre cette pratique idolâtre, l'évêque usa tour à tour, vainement, de menaces et de prières, En désespoir de cause, il imagina de bâtir sur les bords une

chapelle, y plaça des reliques, et les paysans déposèrent aux pieds du saint les offrandes qu'ils apportaient jadis à la déesse des eaux. Pourquoi refuser de croire que la pauvre déesse se soumet, se convertit, se transfigure ? Pour moi, je la verrai toujours sur la rive vénérable quand j'irai honorer le saint, et je ne crois pas que personne puisse lui refuser le salut du poète : « O déesse, je te connais, je connais tes faiblesses, mais je sais aussi tout ce qu'il y a de bon en toi. »

Dans le haut Moyen Age, un très grand nombre de ces pauvres esprits s'étaient rapprochés de l'église du village. Je ne puis voir sans émotion, au chevet de certaines de nos églises romanes, la petite fenêtre ronde, l'oculus, où de jour et de nuit, jadis, on exposait le Saint-Sacrement, de telle manière qu'on pût l'honorer du dehors. Pour moi, ce phare du cimetière, ce fanal autour duquel tournoient dans la nuit les ombres, c'est le signe le plus émouvant de l'appel jeté par l'église au profond des mystères de la lande, la marque de sa bonté.

Hélas! aujourd'hui, la chapelle du lac est ruinée, l'oculus éteint et l'église du village elle-même est menacée. Comme ces produits chimiques que l'industrie verse dans nos rivières, comme ces crasses de houille dont elle obstrue nos vallées, un détritus de plus en plus grossier s'accumule dans l'esprit humain et s'oppose à tout ce que l'âme produit d'intuition, de mystère, de poésie. A mesure que nous récoltons ce qui a germé spontanément dans le vaste empire de l'émotion, nous traitons de rêverie et de mensonge les puissances à qui nous devons cette récolte.

Téméraire ingratitude! Il faut sauver l'antique royaume de l'esprit ; il faut dégager et unifier tout le domaine du sacré. J'ai besoin de relier ce qui est divers et qui semble s'opposer, et que pourtant mon cœur accueille. J'ai besoin d'unité dans l'univers et dans mon cœur. J'ai besoin de sentir mes rapports avec toutes choses et que toutes les parentés éclatent ; j'ai besoin qu'un dialogue, long ou court selon les espèces, s'établisse entre moi, toutes les choses et tous les êtres. Si mon regard était assez fort, je voudrais n'avoir pas de limite ; je veux du moins, aussi loin qu'il se porte, comprendre, accepter mes rapports avec tout ce qui survient dans mon horizon. La terre est enserrée dans un réseau divin dont je ne voudrais rompre aucune des mailles innombrables. Je n'éliminerai pas ces demi-

formes confuses, mais je les regarderai et les justifierai. Je rallume en esprit la flamme posée sur l'oculus.

C'est l'heure d'achever la réconciliation des dieux vaincus et des saints. Je sens leur parenté ; elle dérive pour moi de tant de siècles passés aux mêmes lieux, et je crois qu'ils peuvent aujourd'hui s'entr'aider. Un peuple a dans l'âme un sanctuaire qu'il tend sans cesse à restaurer. Je veux sauver les sources pures, les profondes forêts, à la suite des églises. Et pour maintenir la spiritualité de la race, je demande une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre.

Je ne méconnais pas dans le Christ une doctrine de vie infiniment supérieure à celle que fournissent les divinités topiques, les dieux lares, les pénates, le *genius loci*, la dame des fontaines et la fée des hêtres. Je n'entends pas faire une place aux dieux de la fable auprès de Celui qui les a brisés pour réunir tous les hommes dans la même communion, mais je voudrais que les saints locaux, qui si souvent recouvrent des pensées religieuses charmantes d'autrefois, se prêtassent plus que jamais à les laisser fleurir. Ces cultes de jadis, ces croyances indigènes, bien antérieurs à l'occupation romaine qui les a déguisés sans pouvoir les abattre, — d'où viennent-ils et faut-il l'aller demander aux grottes des Eyzies ? — en même temps qu'ils se prolongent jusqu'à nous en vieilles pratiques misérables, demeurent à l'origine de notre plus grande poésie. Ces imaginations, ces rumeurs, si nous en faisions table rase, si elles disparaissaient des sommets, des bois, des vallées et de notre âme, quel appauvrissement ! Quel ennui dans nos promenades ! Au milieu d'un univers tout de clarté sèche, je périrais d'inanition. Ces formes vaincues, privées de leur culte, plus qu'à demi retombées dans le chaos des dieux, laissent toujours flotter sur le monde leur âme de vérité. O mon âme impatiente, comment rassemblerez-vous tout ce troupeau disséminé dans l'obscurité, comment ferez-vous en vous-même l'unité ?

Églises du village, nature française, profondes forêts, sources vives, étang au fond des bois, comme tout cela sonne harmonieusement ensemble ! Puissions-nous pieusement recueillir ces parcelles agissantes, organiser nos rapports avec ces vérités de brouillard, assister au retour des pauvres dieux locaux dans l'arche du divin, à leur purification et à leur salut ; puissions-

nous les réconcilier avec Celui qui préside à notre civilisation et créer en nous la plus riche unité contre les grossiers destructeurs.

Tout le divin, à la rescousse !

XVIII

LES ÉGLISES DE FRANCE ONT BESOIN DE SAINTS

Aujourd'hui, après des mois et des mois de lutte, en cette fin d'année 1913, le complot contre les églises apparaît à tous les yeux ; l'éveil est donné, l'alarme sonnée, et même la concentration de défense quasi effectuée. Mais à quel résultat positif sommes-nous arrivés ? A discréditer la Bête. La Bête puante et méchante qui veut ruiner les églises de France est méprisée universellement. Elle n'ose plus nulle part élever la voix et se glorifier de ses œuvres de mort. Est-ce à dire qu'elle ait perdu son pouvoir ? Bien frivole qui le croirait. Le triple scandale subsiste : on refuse de constituer ce fonds de secours promis solennellement au cours des débats de la Séparation et qui a fait l'objet d'un projet gouvernemental signé de MM. Clemenceau, Caillaux et Briand ; on continue d'admettre que les communes sectaires refusent l'argent des fidèles qui veulent entretenir leur église ; on continue de tolérer que cinquante pour cent des municipalités s'opposent au classement d'édifices réclamés comme des chefs-d'œuvre par la Commission des monumens historiques. Et même les pauvres mesures de salut que j'avais pu obtenir de la Chambre s'en sont allées en fumée. Nos sénateurs viennent par deux fois de les repousser. Ces hommes d'âge participent plus que nos députés, un peu assainis par la jeunesse, de la vieille passion anticléricale.

L'un d'eux, M. Chéron, a essayé de les justifier à mes yeux : « Ne vous méprenez pas, m'a-t-il dit l'autre jour dans les couloirs de la Chambre, ne vous méprenez pas sur les sentimens du Sénat. Ils sont excellens. Si la Haute Assemblée a voté la disjonction, ce n'est pas dans un sentiment d'hostilité à l'égard des églises. Elle les déteste si peu qu'elle a élaboré un projet par l'organe de M. Audiffred. Dans ces conditions, vous le saisissez, on manquerait de déférence envers le Sénat, qui a son texte propre, en lui demandant de prendre le texte de la Chambre.

D'ailleurs, mon cher collègue, maintenant me voici sénateur, vous pouvez être tranquille... »

Ainsi nos églises doivent mourir, parce qu'elles ont deux médecins, l'un au Luxembourg, l'autre au Palais-Bourbon, et que ce serait grande indécence, lèse-majesté, de préférer Landry à Audiffred, Audiffred à Landry ! Quelle comédie !

Cette comédie dure depuis quatre ans. Depuis quatre ans, c'est entendu, à force d'articles, de démarches (et aussi d'admirables générosités que je salue), j'ai pu sauver une par une quelques douzaines d'églises; mais dans le monde gouvernemental, quel abîme d'indifférence et de lâcheté ! Quand j'essaye de me remémorer mes conversations avec les ministres de tous poils, voici notre dialogue, toujours le même.

J'expose un cas, je raconte que des catholiques voudraient réparer leur église à leurs frais et qu'on le leur interdit, ou bien que la Commission des monumens historiques désire classer une église et que la municipalité propriétaire s'y oppose... Et les ministres de m'interrompre :

— Ah ! mon cher collègue, vous avez plus raison que vous ne pouvez croire ! (Et d'un air écœuré ils me citent une série de cas pareils au mien ou même pires.)

Alors je leur demande d'agir.

— Pardon ! pardon ! La loi est la loi, et nous sommes bien obligés de nous incliner devant elle, tant que vous ne l'aurez pas fait changer.

Et moi de m'écrier :

— Mais la loi présente vous permet d'intervenir; elle vous donne la faculté de classer par décret une église sans tenir compte de l'opposition du maire, et l'église classée serait apte à recevoir les libéralités de ces fidèles que la municipalité repousse ! De plus, si vos préfets voulaient parler un peu sec à ces vilains sectaires...

Ici Dujardin, Bérard ou Jacquier lèvent les bras au ciel :

— Nous ne pouvons pourtant pas entrer en guerre avec toutes les communes de France !

Ah ! qu'ils sont bas, les ennemis de nos églises ! Devant ces chefs-d'œuvre touchans, ils jouent leur vieux jeu, déploient leurs roueries professionnelles. Ce qui jaillit d'une source pure est toujours une action vive, mais d'un cœur méchant contre des choses de lumière ne peuvent sortir que des noirceurs. Nos

parlementaires traitent ce qui est sublime avec des moyens de basoche. La situation demeure effroyable. Chaque jour, nous perdons une Joconde française.

Pour vous en assurer, jetez les yeux sur l'inventaire que j'ai dressé de notre ruine, regardez le *Tableau des églises qui s'écroulent* (1), une partie de mes dossiers, une partie des documens qui me sont arrivés de tous les points de la France et sur lesquels j'ai fondé ma campagne. C'est une collection de faits, sans commentaire. Je donne le nom du village où meurt une église, la réparation la plus urgente qu'elle réclame et le montant de la dépense indispensable. Rien de plus. Je n'aborde pas la série des pourquoi et des comment. Pourquoi les églises croulent-elles ici et non ailleurs? D'où vient que certains diocèses fléchissent et que d'autres résistent? Est-il donc en France des territoires que le catholicisme n'a pas imprégnés, où il ne s'est pas confondu avec les élémens indigènes, où il demeure un étranger subi et sourdement repoussé? Je ne me flatte pas de pouvoir répondre à ces grandes interrogations. J'apporte seulement quelques données pour les résoudre et surtout la preuve patente du désastre.

J'ai relevé douze cents églises que la commune propriétaire ne peut pas ou ne veut pas entretenir et qui demandent, sous peine de mort, des réparations immédiates. Cette monotone énumération de toitures, de plafonds, de façades, de voûtes, de nefs, de chœurs, de chapelles qui crient misère, constitue un des chapitres les plus tragiques de l'histoire de la civilisation dans notre pays.

Est-il exact mon tableau? Oui. Est-il complet? Non. Je suis loin d'avoir connu tous les cas, toute l'étendue du désastre. Je cite les églises dont j'ai entendu l'appel, celles qui voudraient vivre et qui, si nul n'intervient, vont mourir. Il en est d'autres, tout aussi menacées, dont la plainte ne m'est pas arrivée; d'autres enfin qui ont passé cet état où on lutte encore, où l'on a la force de jeter un appel. Combien ne sont déjà plus que des cadavres et gisent abandonnées des hommes! Dès aujourd'hui, parcourez maintes régions des provinces françaises. A chaque pas, vous trouverez une voûte ruineuse dont l'entrée est interdite par arrêté de M. le Maire. Le culte a été supprimé, l'église

(1) Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris; une brochure à 25 centimes.

démeublée; le prêtre est parti... O grande pitié des églises de France!

D'où viendra le salut? D'une coalition rassemblant les imaginations et les sensibilités, toute la haute intelligence. Au long de cette campagne, chaque jour, j'ai réclamé l'alliance de tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui possèdent le sens du mystère et le génie de la vénération. Qu'ils unissent leurs forces, leurs puissances de souvenir, de désir et de dégoût. J'appelle tous les esprits nobles à se masser sous les murs du Christ civilisateur au village.

Mais que vaudraient ces puissans concours, ces armées du dehors si, dans la citadelle menacée, l'âme venait à défaillir! Je m'en suis expliqué l'autre jour avec mon vieil ami Charles Le Goffic, l'un des chefs du celtisme, un de ceux qui se donnent pour mission de raviver et de maintenir, à la Mistral! la vertu du sang. Lui aussi, il s'imaginait que j'étais à même de changer le cours des choses et que je pouvais intervenir contre les méchans à la manière d'un archange avec une épée fulgurante, et il m'avait écrit la lettre la plus touchante et la plus savante pour me demander de défendre les cimetières bretons menacés. Je lui répondis en toute vérité par cette épître, où l'on peut trouver l'expérience de mes quatre années de lutte et qui sera mon dernier mot :

Mon cher Le Goffic,

J'achève de lire les belles pages que vous m'écrivez, pleines d'un sens profond sur le rôle des cimetières en Bretagne, sur le souvenir obscur que votre terre semble garder d'avoir été, au fond des âges, notre ossuaire national et le caveau où l'on portait les morts de tous les points de la Gaule. Elle est saisissante, l'interprétation historique que vous nous donnez des champs du repos dans la vieille Armorique. « Tout notre patrimoine artistique est rassemblé là, me dites-vous : châteaux d'eau merveilleux, comme les fontaines à vasques de Saint-Jean-du-Doigt et de Loguivy-lès-Lannion ; grands calvaires à figuration dramatique, comme ceux de Tronoën, de Guimiliau, de Guéhenno, de Plougonven, de Plougastel; chaires à prêcher en plein vent, comme celles de Pleubian et de Plougrescant ; ossuaires magistraux, vastes comme des églises, à la décoration

desquels la race semble apporter une volupté sombre, particulièrement sensible dans celui de Saint-Thégonnec. Avec ses pignons fleuronnés, ses colonnes corinthiennes, ses niches à coquille et les élégantes cariatides de son fronton, vous diriez un palais, — et c'est la maison de la mort. Ah! que nous sommes loin des imaginations moroses du rationalisme et de l'obscur boyau où les morts de M. Bartholomé s'engagent avec une si compréhensible répugnance! C'est par des arcs de triomphe que nos morts à nous entrent dans le repos éternel. »

Ces beaux signes des pensées les plus mystérieuses de votre nation, il paraît qu'on les déplace, qu'on les détruit. Vous m'appelez à l'aide, j'accours. Je me rappelle le temps où nous avions vingt ans, mon cher ami, et ce bel été inoubliable de notre jeunesse où vous me guidiez sur les chemins de votre sublime Bretagne. Nous allions à pied par monts et par vaux. Un jour, vous me faisiez entrer chez M. Renan à Rosmapamon, dans la petite maison verdoyante de la baie de Perros où nous écoutions quelques instans le vieux magicien, et, le lendemain, nous passions l'après-midi à sommeiller et rêver dans le kreisker de Saint-Pol-de-Léon. Trente années ont recouvert d'ombre ces heureuses journées, mais nous sommes restés fidèles aux sentimens qu'elles formaient en nous. La leçon du vieux clocher, nous l'entendons toujours, et en défendant les églises, les calvaires et les cimetières contre la haine ou la morne indifférence, nous sommes d'accord avec le vrai Renan de qui nous sommes allés interrompre les songeries bretonnes; nous recueillons ce qu'il y a de plus vivant et de noble dans ce fils des Celtes, chez qui sommeillait, légèrement voilé par les poussières de la vie, le sens du divin, et que dégoûteraient profondément les grossiers iconoclastes et les ennemis de l'Esprit.

Ceux qui conspirent contre les églises, les calvaires et les cimetières, contre tous les monumens de la vie spirituelle sur notre terre, se proposent sciemment de jeter bas des principes et certaines lois de l'âme dont découle toute notre vie. Ces conspirateurs seront eux-mêmes épouvantés par l'abaissement de la dignité et de la raison dans les contrées malheureuses où ils pourront chanter victoire. Il faut que tous les esprits se tournent vers les grandes murailles menacées et se groupent sous elles; il faut que l'Intelligence tout entière vienne au secours des églises. Ce faisant, l'Intelligence se protégera elle-même, car si

l'on ruine les puissances de vénération dans notre France, c'est la civilisation même qui s'y va dégrader. Certaines personnes s'obstinent à croire que nous défendons les beaux vestiges du passé. Quelle vue étroite! Quelle conception étriquée! Nous défendons moins le passé que l'avenir. Parlons clair et net, nous défendons l'éternel.

Rien ne sert d'objecter que Messieurs X... Y... Z... et Mme Trois-Étoiles, adversaires déclarés du christianisme, font voir des vertus de sacrifice et le plus beau sens de l'honneur. Est-ce que l'on songe à le nier? Le fait ne va pas contre ce que je dis. Ces antichrétiens vivent dans une société toute formée par le catholicisme; ils classent leurs idées selon le catholicisme; ils sont eux-mêmes compris et interprétés par une société catholique; ils bénéficient de l'atmosphère, et leur noblesse morale, que des observateurs superficiels seraient tentés de prendre pour une qualité naturelle, ils la reçoivent de l'Église même.

Au fond de cette question des églises, mon cher Le Goffic, ce qui nous préoccupe, c'est le problème de l'éducation de l'âme. A la formation de quelles âmes voulons-nous travailler? Nous voulons répéter, faire revivre les plus beaux types qu'a produits notre pays. Comment? En maintenant à la disposition de chacun ce qui a toujours répondu aux aspirations du cœur et aux besoins de la pensée française. Si quelqu'un sur les ruines de l'église du village est en mesure de dresser un temple nouveau, ou je ne sais quelle chaire qui, dans toutes les circonstances de la vie, supplée l'église, nous sommes prêts à voir ses plans. Mais je connais la littérature de notre époque, j'écoute avec un grand soin mes collègues de la Chambre : je ne vois pas un constructeur, mais seulement des démolisseurs. Démolir! quelle abjection!

Maintenant, mon cher Le Goffic, que pouvons-nous pour la sauvegarde des églises de France et des autres monumens de notre vie spirituelle? Depuis quatre ans, nous combattons. L'intelligence française a sauvé son honneur en se dressant contre les barbares devant l'église du village. En cela, un résultat certain a été obtenu, et les parlementaires se sentiraient mal à l'aise d'afficher trop clairement un désaccord avec l'élite des penseurs et des artistes de notre pays. Mais nos ennemis sont puissans. S'ils ne nous contredisent plus guère, ils ajournent, ils rusent, ils cherchent à gagner des jours, des semaines, des

années. Et, pendant ce temps, écoutez-moi bien, Le Goffic, il se créera un droit.

C'est la grande phrase que m'a dite Briand dans son cabinet : « Une jurisprudence se crée, ne bougez pas ; *l'état de fait en se prolongeant se transforme en état de droit par le seul effet de sa durée.* » C'est une pensée vraie ; on ne l'épuise pas en la creusant.

Sous nos yeux, à cette minute, il se crée un droit. Au profit de qui ? Il ne s'agit pas de me raconter que le bon droit est avec les églises. Il faut qu'elles aient la force avec elles. Où manque la force, le droit disparaît ; où apparaît la force, le droit commence de rayonner. Le droit des églises à rester catholiques est essentiellement dans la puissance, dans la persistance de l'idée qui est en elles. Mon cher Le Goffic, on maintiendra les édifices à la disposition du prêtre et des fidèles tant que ceux-ci seront assez nombreux et ardens pour que la paix publique soit compromise par un retrait. C'est l'intensité de la foi qui maintiendra et recréera, en dépit de la loi, un droit légal au profit du catholicisme.

Si vous voulez que je vous confesse toute ma pensée, je dois vous dire, Le Goffic, que nos églises et vos cimetières ne peuvent être sauvegardés pleinement que dans la mesure où la vie religieuse se maintiendra au village. Le jour où les églises deviendraient des objets respectés à cause de leur passé, des monumens curieux, quelque chose comme des dolmens, des peulvans ou des cromlec'hs, bref de gros bibelots sur la colline, elles seraient perdues, et le reproche d'ingratitude ne suffirait pas à convaincre les générations de les maintenir. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds, et vos cimetières mériteront d'être conservés dans la mesure où les ombres des morts sauront encore parler aux vivans.

Parlons, écrivons, plaidons, projetons le plus de lumière que nous pourrons sur la noble église du village. La plus belle louange que nous en pourrons dire n'est rien auprès du service que lui rend le prêtre s'il la remplit de fidèles. Nos raisonnemens iront bien difficilement émouvoir les conseillers municipaux, qu'il s'agit pourtant que nous persuadions ; nous rejoindrons plus péniblement encore leurs électeurs de qui tout dépend en dernier ressort. Ne ménageons pas notre peine ; nous en sommes abondamment dédommagés par l'honneur de servir

une telle cause, mais faisons des vœux pour que chaque église trouve un prêtre exemplaire. Tout est là, comme au temps des grandes invasions. Il y a des hommes qui, par la qualité de leur être, s'imposent au respect, persuadent, arrêtent les Barbares, s'en font des auxiliaires. Aux heures où l'esprit politique est vicié, semble anéanti, et quand le retour à la barbarie s'annonce par le discrédit où tombent les idées élevées, la vertu qui se fait reconnaître à ses œuvres devient une puissance. C'est elle, mieux qu'aucune page d'aucun écrivain, qui ramènerait les esprits à l'église. Quand je vois des Français, ni meilleurs, ni pires que leurs pères, en somme des êtres d'une excellente matière humaine, tirer gloire de dévaster ces beaux édifices de lumière et de charité qu'ils sont impuissans à remplacer, je désire de tout mon cœur pouvoir causer avec chacun d'eux, et je ne doute pas que je parviendrais à les convaincre, tant la cause est aisée; mais où les joindre, et comment m'assurer en eux un peu de cette bonne volonté sans laquelle tout discours est vain? Alors, devant ces églises, çà et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints.

Étrange époque, crise inouïe, où tel doit être, en dernière analyse, le vœu ardent des philosophes et des artistes, l'appel inattendu des Renan, des Théophile Gautier et de leurs disciples, saisis par le flot qui monte de la grossièreté destructrice.

MAURICE BARRÈS.

LA VOCATION[1]

PREMIÈRE PARTIE

LA PORTE DES SONGES

« Les hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu de caractère sont les moins propres à la guerre. C'est un navire qui a une mâture disproportionnée à son lest; il vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit... il faut dans ce métier autant de base que de hauteur. »

(NAPOLÉON Ier.)

I

Jean de Raimondis leva la tête, se frotta les yeux; il lui semblait être réveillé en sursaut au milieu d'un beau rêve.

Autour de lui, dans la salle du collège de Vaugirard qui avait été affectée aux candidats venus de Jersey à Paris pour passer les examens écrits de l'École navale, ses condisciples se préparaient au départ. Des pupitres s'ouvraient et se fermaient. Des équerres claquaient contre des planches à dessin.

Certains élèves rangeaient méthodiquement dans des serviettes en cuir neuf des encriers perfectionnés, des plumes, des compas, du papier blanc, tout un attirail matériellement utile aux compositions et dont une liste, soigneusement dressée à l'avance par les Pères, avait été remise à chacun des concurrens.

Et la nervosité, le bruit avec lesquels s'accomplissaient ces

(1) *Copyright by* Plon, Nourrit et Cie, 1914.

menues occupations multiples, trahissaient une sorte de fièvre. Des regards, chargés d'angoisse, de supplication ardente, se tendaient, bien qu'on fût sorti de la messe depuis moins d'une heure, vers une Vierge blanche et bleue qui, debout, les mains ouvertes, offrait au fond de la salle un parfait échantillon de l'art grassouillet et fade, familier aux statuaires religieux contemporains.

Ce matin même allait se jouer une grosse partie : la composition d'algèbre. C'était la première de toutes, et sans doute, pour beaucoup de candidats, elle déciderait une fraction importante de l'admissibilité à l'examen oral ou l'irrémédiable échec.

Aussi ces pauvres jeunes gens sentant approcher l'heure de l'effort décisif, qui sanctionnerait irrévocablement pour eux de longues et dures années de claustration et d'études, respiraient-ils d'une poitrine oppressée. La plupart, ils repassaient en hâte les « questions de cours » les plus probables ou bien ils feuilletaient nerveusement les formulaires où étaient consignées les propriétés géométriques nécessaires à la « mise en équation » des problèmes.

Allant et venant parmi les groupes, le Père Gesvres, le célèbre professeur de « troisième année, » prescrivait de relire attentivement le libellé des questions, énonçait, pour la centième fois, de sa voix sonore et martelée, l'aire totale du tronc de cône ou les particularités insignes du triangle rectangle isocèle. Et il mêlait des conseils quasi maternels à ses spéculations mathématiques.

Mais Jean de Raimondis ne l'écoutait point. A demi levé de son banc, il dévorait par l'entre-bâillement de son pupitre un volume sans doute interdit, acheté la veille en contrebande, pendant la sortie à Paris.

... En mer, aux environs de deux heures du matin, par une nuit calme, sous un ciel plein d'étoiles... Yves se tenait sur la passerelle auprès de moi, et nous causions du pays, absolument nouveau pour nous deux, où nous conduisaient cette fois les hasards de notre destinée. C'était le lendemain que nous devions atterrir : cette attente nous amusait et nous formions mille projets...

Il semblait à Jean qu'il les formait aussi, ces projets, qu'il s'envolait loin de la salle où flottait une odeur d'encre et de

poussière : il parvenait miraculeusement au pays des songes véhémens et familiers entretenus depuis l'enfance et dont le séparait, — hélas! — dans le domaine du présent et du réel, une porte de tourmens et d'angoisses difficile à franchir ; il semblait à Jean, devenu officier, accoudé à la rembarde d'un navire, qu'il rêvait pendant un quart, dans la nuit pâle et fraîche...

Ces émotions, Jean croyait les deviner très bien, mieux peut-être que n'eussent fait la plupart de ses camarades : prescience instinctive, plus ardent désir, imagination plus sensible et plus féconde, hérédité maritime lointaine? Qui peut démêler cela? Le fait était indéniable : tandis que ses condisciples s'adonnaient à une besogne pressante, utile, lui, quoique élève exemplaire et studieux d'habitude, ne pouvait, malgré un constant remords de gaspiller un temps précieux à ces futilités, ne pouvait s'arracher aux pages grisantes, ni aux visions qu'elles évoquaient, visions qui le ravissaient, qui choquaient aussi parfois, par leur liberté inconsciente et comme naturelle, sa candeur d'adolescent naïf, sorti seulement de sa maison familiale, de sa province, pour entrer dans les collèges rigoristes des Pères, mais que la puberté naissante, l'âge, l'issue imminente dans la vie travaillaient déjà. Au milieu du brouhaha, des préparatifs du départ, Jean de Raimondis poursuivait la lecture de *Madame Chrysanthème*.

... Moi, disait Loti, aussitôt arrivé, je me marie.

— Ah! fit Yves, de son air détaché, en homme que rien ne surprend plus.

— Oui, avec une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chat. Je la choisirai jolie. Elle ne sera pas plus haute qu'une poupée. Tu auras ta chambre chez nous. Ça se passera dans une maison de papier, bien à l'ombre, au milieu des jardins verts. Je veux que tout soit fleuri alentour. Nous habiterons au milieu des fleurs et, chaque matin, on remplira notre logis de bouquets, de bouquets comme tu n'en as jamais vu...

La phrase finale vibrait encore dans la tête de Jean quand la voix du Père Gesvres le fit soudain tressaillir.

— On part. — Eh bien! Raimondis, qu'attendez-vous?

Jean ramassa prestement dans sa serviette l'indispensable : du papier blanc, des plumes, un encrier, un compas, une équerre. Puis, ayant donné un dernier regard de regret au vo-

lume enchanteur, il l'enfouit précipitamment dans un coin de son pupitre sous une pile d'autres livres, pour être sûr de le trouver au retour. Il suivit alors la file qui s'échelonnait dans les couloirs sonores et interminables, dans les escaliers de bois aux marches arrondies, polies, usées par des générations de collégiens.

Les candidats débouchèrent près du parloir, à la porte de l'immense maison, dans une petite cour plantée de marronniers. Il était environ six heures du matin. Un arome de feuilles et de fleurs, moite et doux, très caractéristique des premiers jours de juin, flottait dans l'air. Six grands breaks, couverts de tentes en toile, attelés de quatre chevaux, attendaient les concurrens. Ils s'y engouffrèrent en se bousculant. Deux Pères, assis à des angles opposés, surveillaient chaque voiture. Les chevaux s'ébranlèrent en faisant sonner leurs grelots; les élèves, secoués par les cahots, regardèrent Paris qui, pour la première fois, se déroulait sous les yeux de certains d'entre eux.

La rue de Vaugirard dura longtemps.

La vieille enseigne d'un hôtel borgne : « A l'oiseau rôtisseur, » excita les plaisanteries des futurs marins. Mais la plupart avaient un rire contraint et les joues pâles. Dans la voiture de Jean, le Père Gesvres, solidement carré, les deux mains sur son parapluie, à la façon dont il se fût appuyé sur un sceptre, relevait les courages par son ton gaillard. Il ne parlait plus mathématiques, mais abordait les sujets les plus variés, et ses plaisanteries cinglaient à droite et à gauche, à la manière d'un conducteur qui tient ses chevaux en haleine par de continuels coups de fouet.

Avisant un grand et gros garçon à mine réjouie qui se trouvait assis presque en face de lui, il lui dit :

— Voyez Tom ; il ne s'inquiète pas pour si peu, lui, hein? Il est sûr de son affaire.

L'autre, dodelinant des épaules comme un bon chien et riant sans rancune, répondit :

— Sûr de mon affaire? Sûr d'être recalé, oui... et avec les félicitations du jury encore.

Thomas, — Tom par abréviation anglaise, — du Pontcournai était le plastron ordinaire, la tête de Turc favorite du Père Gesvres. Excellent garçon, paresseux comme un loir, sans aucune chance d'être reçu, ni même probablement d'être admissible,

quoiqu'il fût atteint cette année-là par la limite d'âge, les Jésuites l'avaient gardé cependant, contrairement à leurs habitudes en pareil cas, à cause de son nom quasi historique, de son père, le marquis du Pontcournai, très élégante personnalité parisienne, en considération aussi de son parfait caractère. Bien découplé, leste, vigoureux, sans malice ni mauvais esprit par ailleurs, Tom du Pontcournai, réputé dans les jeux, était le favori de tous les surveillans de récréation.

Le Père Gesvres reprit, de sa voix saccadée, gutturale, énigmatique, dont on ne savait si elle raillait ou parlait sérieusement :

— Fâcheux... fâcheux... pauvre garçon à limite... s'en ira pousser des cailloux sur les routes,... pousse-cailloux... sac au dos.

Pontcournai se rebiffa :

— Fantassin, non, bien sûr..., cavalier, ça, oui, à la bonne heure.

Sans reculer ni hésiter le moins du monde devant la verdeur de l'expression, le Père dit simplement : « Piler du poivre, » ce qui fit rire tout le monde. Un cahot se produisit à ce moment et, précipitant les élèves les uns sur les autres, augmenta encore l'hilarité générale. Bientôt l'on déboucha dans l'avenue Lowendal. Le soleil dorait le faîte des maisons et les verdures des squares. Des voitures d'arrosage passaient et une fraîcheur s'élevait de la terre mouillée.

Près de l'École-Militaire, on croisa des officiers à cheval et des ordonnances promenant des montures en main.

C'était le seul mouvement qui animât ces grandes voies vides, allongeant, à l'heure où Paris est encore endormi, des perspectives calmes et nobles, entre deux files d'arbres. Les Invalides ne tardèrent pas à paraître. La dorure de leur dôme, caressée par le soleil matinal, luisait doucement. Devant leur majestueuse façade, les canons évoquaient, par leur rangée impressionnante, les fastes de nos guerres passées. Se détournant un instant de leurs carnets où ils repassaient des formules, quelques candidats levèrent la tête et contemplèrent le monument : il faudrait peut-être le décrire dans la composition française du lendemain. Cependant on a pprochait. L'angoisse serrait les poitrines de plus en plus fort. Le Père Gesvres sentit qû'il était nécessaire d'intervenir de nouveau. S'adressant à l'extrémité

opposée de la voiture où veillait un jeune Père à figure séraphique, il interpella un élève efflanqué, long et mince à faire peur, dont les os saillaient à tous les mouvemens, dans tous les sens : « Voyons, Pierron, pour quelle question pariez-vous ? »

Un sourire de crocodile désarticula la mâchoire avancée de Pierron, mais il resta muet. — « Pour aucune ? » reprit le vieux religieux. Toutes les têtes se tendirent vers le célèbre professeur. Vingt regards braqués sur sa physionomie gouailleuse cherchèrent à la déchiffrer. Avait-il eu vent de quelque chose ?

L'augure sembla s'amuser un instant de cette naïve nervosité, puis posément affirma : « Moi, je parie... pour toutes... pour toutes les questions de cours. Les accroissemens finis... possible... les séries... possible... question d'élémentaires, ah ! nos pauvres élémentaires... possible... »

A mesure qu'il parlait, évoquant l'énorme étendue du programme, l'inquiétude étirait plus douloureusement les visages : sur une pareille surface, qui pouvait répondre de soi ?

Le Père Gesvres conclut : « Celui qui sait son cours est sûr d'être reçu... Et vous ne l'apprendrez pas au dernier moment... je le répète depuis le mois d'octobre, c'est toute l'année, c'est chaque jour qu'il faut s'y donner... maintenant trop tard, trop tard... Raimondis, lui, sait son cours ?... N'a pas besoin de le repasser ?

Oui, Jean croyait le savoir, mais son professeur ne voulait-il pas faire allusion aux dernières minutes gaspillées dans une lecture frivole ? Jean trembla comme trembleront les Justes, examinant les peccadilles de leurs consciences, au jour du Jugement dernier. Après quatre ans d'ininterrompu labeur, que pouvaient lui coûter quelques minutes gâchées ? Bien cher peut-être. Oh ! cela, il ne voulait pas y penser. Il ne se résignerait pas, lui, comme Pontcournai, à faire autre chose. La marine ou rien. Et il frémit davantage, en songeant que lui aussi se trouvait à limite et qu'il lui fallait, à tout prix, cette fois, réussir. Et de nouveau, pour s'évader de ce cauchemar, il se réfugia dans le rêve et dans la contemplation des alentours.

Les voitures franchissaient le pont de la Concorde au grand trot. La Seine se déroulait, éblouissante, dans la brume matinale. Un bateau-mouche passa, sifflant, projetant derrière lui un éventail de poussières liquides et lumineuses. Au loin, la Cité, dominée par la flèche perçante de la Sainte-Chapelle, pré-

sentait la masse confuse d'un gros navire à l'ancre. Les breaks traversèrent la place de la Concorde et se déchargèrent à l'angle de la Terrasse des Tuileries le plus voisin du pont. Beaucoup d'autres voitures analogues les avaient précédées; beaucoup d'autres les suivirent; toutes étaient bondées de candidats. A mesure qu'elles arrivaient on les nommait: « Voilà Stanislas,... voilà Saint-Louis,... voilà Janson... »

Ces dernières étaient plus animées, plus bruyantes. Des élèves chantaient, affectaient des mises excentriques, des cravates éclatantes, des chevelures désordonnées.

Et à la boutonnière de tous pendait une carte de monôme, sur laquelle était dessinée une petite dame de tenue fort libre enfourchant une ancre.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu les élèves de Jersey corrects, prudes, timides, retenus à l'écart sous la houlette des bons Pères, les autres concurrens se mirent à les conspuer en chœur. Au milieu de ces forcenés, un garçon de taille moyenne, coiffé d'un melon noir, impeccable, mais la pipe à la bouche, se tenait debout et, sans prendre part au concert, semblait cependant le diriger. Tous lui témoignaient de la déférence et de la considération.

— Tu vois, celui-là, c'est Bourgandois, le major.

— C'est pas vrai qu'il sera major. Le major, il sera de Stanislas.

— Qui ça ?

— Privaz, parbleu. Tiens, regarde-le qui arrive.

Un élégant tonneau débouchait du Cours-la-Reine au grand trot d'un vigoureux poney bien râblé et doué d'actions superbes. En un clin d'œil, il fut au pied du petit escalier placé à l'angle de la terrasse et qu'un lion de pierre dominait de sa tête frisée et bénigne. Un grand jeune homme brun, portant l'uniforme de Stanislas, sauta lestement de la petite voiture et, tandis que le poney tenu à pleines mains par le cocher s'en retournait faisant sonner le sol sous ses larges sabots et tinter le grelot suspendu à son collier, Amédée Privaz gravissait l'escalier d'un air dégagé, affectant l'indifférence, sans paraître prendre garde aux chuchotemens qui couraient dans les groupes et dont il ne perdait pas un mot. On ne le conspuait pas, celui-là, bien que tout le monde l'enviât.

— Mâtin! quel luxe : monsieur a sa voiture.

— Rien que ça de gomme!

— Dame! avec les millions de papa.

— Les millions de papa?

— T'as jamais entendu parler du père Privaz?

— A Jersey, ils vivent comme des moines. Ils sont morts au monde.

— Le père Privaz, voyons? C'est vrai qu'on ne doit pas le connaître au Paradis... le baron Privaz des Chemins de fer Transylvaniens, de la Banque franco-péruvienne, des Mines de Yucatan, le fameux Privaz, quoi!

— Que vient faire dans la marine cet oiseau-là?

— Cet oiseau-là, mais c'est notre futur major. Regarde donc Mérinos lui parler.

Le mariste, surnommé Mérinos par ses propres élèves à cause de sa chevelure crépue, venait d'aborder Privaz. Le futur major répondait poliment à son interlocuteur, mais en se dandinant un peu, très sûr de lui. Les questions étaient bienveillantes, pleines d'une inquiète sollicitude pour ce premier sujet de la maison.

— Pas mal à la tête, ce matin? Frais et dispos pour la bataille?

— Tout à fait.

— Ne vous troublez pas. Si, au premier abord, une question vous étonne...

— Je suis prêt sur toutes.

Son assurance, son évidente supériorité stupéfiaient les groupes qui, à distance, cherchaient à écouter le colloque et restaient édifiés, respectueux.

Privaz, ayant salué presque dédaigneusement Mérinos, poursuivit son chemin vers eux. Aussitôt il fut entouré, acclamé, pressé de toutes parts. Il se défendait des familiarités par quelques paroles, au besoin par des gestes mesurés.

— Crois-tu qu'il reluit?

— Va-t-on avoir le théorème des accroissemens finis?

— Quand la dérivée s'annule, la fonction change-t-elle toujours de sens?

— Où est sa carte de monôme! Oh! il a habillé la petite femme.

— Tu ne la trouvais pas assez convenable pour toi, dis?

Il haussait les épaules, répondait brièvement. Le Père

Gesvres, qui l'observait de loin, sans en avoir l'air, se promettait de trouver une occasion de se le faire présenter. Des parens, qui avaient accompagné leurs enfans, le regardaient avec jalousie. Il y avait quelques-uns de ces parens, malgré l'heure matinale, et leurs habits les rangeaient dans une condition modeste.

Un père, correctement cravaté de noir et le linge immaculé, mais trahi par son parapluie et par son chapeau, pouvait bien être un professeur de province.

— Si tu ne comprends pas à première vue, relis. Ne t'affole pas. Refais de plus près le raisonnement, — il disait raison-nement. Avec le raison-ne-ment, impossible de se tromper.

Une mère de mise pauvre, — une veuve, certainement, — s'appuyait au bras d'un petit garçon qui ne paraissait pas plus de quatorze ans, tant il était chétif et pâle. Affectueusement serrés l'un contre l'autre, ils se promenaient. Tout à coup le petit se frappa le front, fouilla toutes ses poches, devint encore plus pâle ; il avait oublié sa montre. La veuve tira la sienne de dessous son châle, — une mignonne montre en or, suspendue à un cordon noir, reste d'opulence des jours heureux sans doute, — et la lui donna.

— Fais-y bien attention à ma pauvre vieille montre. Elle est très bonne, tu sais. Tu peux te fier à elle. Tu me la redonneras ensuite. J'y tiens tant !

Le petit serra la montre dans son gousset avec d'infinies précautions. Jean de Raimondis ne perdait rien de ces diverses scènes. Un mouvement qui se fit dans les groupes vers les salles de l'Orangerie le rappela à des préoccupations plus immédiates. Un vieux premier-maître décoré, à favoris blancs, préposé aux examens de temps immémorial, et que les candidats nommaient « Postérité, » commençait l'appel. La veuve embrassa le petit garçon pâle comme s'il s'agissait d'un grand départ. Le professeur de province serra aussi dans ses bras son grand fils. Celui-ci n'eut que le temps de se dégager, car on criait son nom : « Accourgnac... » Il répondit : « Présent ! » et entra dans la grande salle sablée où étaient disposées, isolées les unes des autres, de petites tables en bois noir. Des premiers et des seconds-maîtres de la marine y plaçaient d'imposantes feuilles de papier, jaunes et épaisses, munies d'un en-tête. La lumière blanche et sourde, partout égale, complétait bien la

physionomie du local : serre et laboratoire. Les murs étaient sonores, répétaient jusqu'à la toux des officiers surveillans et jusqu'aux froissemens de papier que produisait sur la table le capitaine de vaisseau, présidant la commission d'examen, un grand homme sec, distingué, dont le nez en bec d'aigle se coiffait d'un binocle à monture d'écaille. Il se tenait debout devant son bureau drapé d'un tapis vert, sous l'arceau séparant les deux salles qui se remplissaient peu à peu.

On appelait maintenant : « Pierron..., du Pontcournai..., Privaz.., de Raimondis... Les trois premiers se trouvaient garnir la rangée de tables située devant celle de Jean. Chacun s'installait, déballait sa serviette, dévisageait son voisin et, s'il le connaissait déjà, échangeait des signes d'amitié avec lui. L'appel fini, les maîtres surveillans allaient fermer les lourdes portes quand, tout à coup, on vit « Postérité » se pencher au dehors et attendre quelques instans. Les candidats placés dans la travée de droite purent apercevoir, accourant du bout de l'allée qui mène au pavillon de Flore, un malheureux retardataire qui, littéralement, bondissait sur le sol par des enjambées gigantesques. Déjà le commandant avait ordonné de sa voix brève, impérieuse : « Eh bien! maître, fermez... fermez les portes, qu'attendez-vous ? » Mais le vieux « Postérité, » pitoyable, faisait la sourde oreille.

S'il fermait, il savait bien que le pauvre diable serait inexorablement exclu. D'un dernier bond, presque surhumain, celui-ci réussit enfin à atteindre le seuil de la salle et, tout trempé de sueur, alla s'asseoir à sa table demeurée vide. Son nom courut dans un murmure : « Glajeux... c'est Glajeux. » Mais le commandant rétablit le silence d'un ton sévère : « Si vous voulez entrer dans la marine, messieurs, il faut dès aujourd'hui vous habituer à la plus stricte exactitude. » Puis il redit : « Fermez les portes. » Et les lourdes portes se fermèrent avec un fracas répercuté par les échos des deux salles.

Les concurrens tressaillirent malgré eux : ils se sentaient séparés du monde extérieur, livrés à eux-mêmes, à eux seuls, pour une lutte grave. Le président de la Commission, après avoir fait constater que les cachets de deux grandes enveloppes étaient intacts, les fit sauter d'un coup d'ongle, puis il remit une feuille aux deux lieutenans de vaisseau qui attendaient ses ordres et qui commencèrent, chacun dans leur salle, la dictée des questions.

La première, la question de cours, était d'exposer la théorie de la fonction A^x, Jean s'en réjouit, car il la connaissait à fond. Il la traita donc soigneusement, sans s'occuper tout d'abord du problème, qui paraissait difficile, ni du calcul d'erreurs, qu'il réserva pour la fin. Il s'attacha à ne rien négliger, à ne rien oublier, à tout expliquer par le menu, car le pointilleux examinateur d'algèbre l'avait refusé l'année précédente pour avoir omis d'insister sur un détail de démonstration, qui paraissait à Jean devoir tomber sous le sens commun.

Le temps de sa rédaction lui sembla un éclair. Quand elle fut terminée, il constata avec satisfaction qu'il lui restait encore deux heures et demie pour le problème et le calcul d'erreurs. S'il les réussissait aussi, c'était pour lui l'admissibilité certaine, car, généralement doué pour la littérature, une bonne note pour la composition française du lendemain lui paraissait presque assurée. Dès lors, une note, même médiocre, de géométrie, serait balancée par son avance en algèbre. Il s'approcha donc, si l'on peut dire, du problème avec une angoisse mêlée d'espérance et de joie. Il le lut une première fois, essaya quelques calculs qui échouèrent, le relut une seconde fois en tremblant. L'angoisse l'emportait. Jean ne trouvait pas la « mise en équation. » Travailleur, zélé, consciencieux, il ne possédait pas cette ingéniosité, cette perspicacité, cet instinct mathématique qui fait surgir tout à coup, dans un trait de lumière, le rapport caché de deux lignes, imagine, d'après des analogies subtiles et rien moins qu'évidentes, la construction ou l'artifice nécessaires. En un mot, ce n'était qu'un bon élève. A bout de forces, il épongea son front moite, puis, machinalement et aussi pour se reposer un peu, il regarda autour de lui.

Privaz avait trouvé, évidemment et depuis longtemps, car sa plume courait avec rapidité et sans arrêt. Tom du Pontcournai, se tournant avec une moue, fit signe à Raimondis que lui aussi boudait devant l'obstacle. Quant à Pierron, il avait l'air d'écrire, ma parole ; et d'écrire non pas du cours, mais de longues lignes de calcul, un tableau de discussion. Pierron ? Était-ce Dieu possible ? L'un des derniers au classement de Pâques.

Alors Jean de Raimondis, compris dans les dix premiers de ce classement, se mit à songer avec amertume à une foule de choses : aux longues années d'études qui avaient consumé,

attristé, empoisonné sa jeunesse et qui échouaient là, devant ce triangle isocèle ; à sa mère, si bonne, si dévouée, si tendre, qui s'était soumise à l'internat pénible pour lui, plus dur encore pour elle, à cause de son ardent désir de le voir entrer dans cette marine, vers laquelle, paradoxe étrange, elle l'avait poussé, en vue de laquelle elle avait aidé ses premiers rêves, excité ses premières velléités jusqu'à faire naître en lui une passion invincible. Jean revoyait aussi le vieux et sévère logis où s'était écoulée son enfance, dont les aspects, dont les images, dont les souvenirs avaient contribué à imprimer dans son âme la curiosité du monde et le goût, la soif des aventures.

C'était une bien singulière demeure que ce Vivier, ainsi appelé du nom d'un ancien vaste vivier, aujourd'hui desséché.

Vital de Raimondis, conseiller et maître d'hôtel de René, Duc d'Anjou et de Lorraine, Comte de Provence, Roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, capitaine de ses galères, grand maître de son artillerie, jouissant de l'exclusif privilège de le fournir de « soye et de drap d'escarlatte, » s'étant fixé dans le Maine par son mariage avec Anne Prunier, fille de l'argentier de son seigneur, avait construit cette « maison forte » vers le milieu du xve siècle et l'avait fait, sur ses particulières indications, peindre et orner de figures qui lui rappelaient, au sein de la retraite, la diversité prodigieuse, merveilleuse du monde, et le cours de sa propre existence très mouvementée.

Une bretèche, formant galerie, continuant à angle droit le palier couvert qui, aux deux tiers de la hauteur, entaillait de ses baies profondes et surbaissées l'épais mur de la cour intérieure, surmontait une porte d'entrée ogivale, autrefois munie d'un pont-levis, et faisait communiquer le château et l'église par une sorte de couloir fortifié. Une autre petite porte très étroite, précédée de quelques degrés de pierre qui, jadis, devaient baigner dans l'eau du vivier, donnait accès dans la façade opposée à l'église. Avec deux fenêtres, à peine ornées d'un arc tréflé et défendues par d'énormes barreaux de fer, c'étaient là toutes les ouvertures percées comme à regret dans la base du solide bloc de maçonnerie. Mais, au premier étage, sitôt qu'on pénétrait dans la galerie, cette mine de rébarbative prison cessait. Quel émerveillement! Tout l'art du quinzième, de cette captivante époque qui unit l'imagination la plus naïve,

la plus hardie, la fantaisie la plus folle, à l'observation si imprévue, si juste, si déconcertante, si minutieuse de la nature, s'y était donné libre cours, et pour représenter l'Univers. Aussi, malgré le jour avare qui passait, fort diminué, entre les arches massives et trapues donnant directement sur la cour, ne pouvait-on s'arracher les yeux de ces fresques, sitôt qu'on les y avait jetés, et, ne les eût-on vues qu'une seule fois, leur souvenir ne vous quittait plus. Jean de Raimondis s'était éveillé à la vie au milieu d'elles. On voyait là, en compagnie de légendes en caractères gothiques encore lisibles, Rhodes et ses moulins à vent, Chypre et ses troupeaux de cerfs, la grande Indie. Des Pygméens, montés sur des chèvres et combattant des grues, des dauphins, des singes ou marmotz, des éléphans, des griffons « qui fouissent l'or pour en construire leurs nids » étaient représentés, pour ainsi dire, au naturel. De place en place, des portraits de personnages se mêlaient à des peintures descriptives et didactiques : le Soudan d'Égypte, les rois de Nubie et de Libye, les Trois Mages, Cléopâtre et ses serpens, Glafer le Zamorin, le prêtre Jean, Bacchus couronné de pampres et Alexandre le Grand, les rois de Narsingue et de Calicut « qui adorent le dyable et conservent l'ymaige de ce démon en leur oratoire. » Tout cela s'encadrait dans un incroyable entrelacement de vignes, de rinceaux, d'animaux fantastiques, phénix, papegais, licornes, d'hommes sauvages, de nains montés sur des ours ou sur des buffles et jouant du cor. Et, de temps immémorial, on nommait cette galerie la « galerie aux épices. » La voûte présentait la forme d'une carène renversée. A la clef étaient sculptées les armes de Vital : « D'or à trois fasces d'azur et trois aigles de sable à deux têtes les ailes étendues, posés entre les deux dernières fasces de l'écu, » et celles, plus humbles quoique parlantes, de sa femme Anne : un prunier soutenu par deux griffons à la langue flamboyante, aux ongles crispés. Aux arrêts des nervures latérales étaient figurés, en culs-de-lampe, les emblèmes des navires de Vital : saint Denis, en souvenir de la carraque Notre-Dame Saint-Denis, saint Jacques et saint Thomas, patrons des voyageurs, une rose, en mémoire de la galère la Rose, une joyeuse commère pour rappeler la nave « Dondaine, » un aigle, une Sirène, sa dernière galère, celle sur laquelle, déjà très âgé et ayant enlevé une belle Aragonaise dont il était épris, Briande

d'Almada, il avait cinglé vers le Sud, vers Ormuz, vers le Calicuth mystérieux, pour ne jamais revenir.

Il laissait une postérité, son fils Jean, mari d'Olympe de Chourses, page de Marguerite d'Anjou, ensuite compagnon des corsaires fameux, Coëtanlem, Coulon, Étienne de Thiros, Georges le Grec. Malgré ses nombreuses campagnes et blessures, il mourut nonagénaire au Vivier, chevalier de l'Ordre du Roi, grand maître de l'artillerie de France, capitaine de cent hommes d'armes, maître visiteur des ports et sénéchaussées du Ponant. De lui jusqu'au Jean de Raimondis actuel, candidat à l'École navale, les siens formaient une lignée presque continue d'hommes d'armes, militaires ou marins. Et, en dépit des guerres terribles qui ruinaient la famille, nécessitant des équipemens perpétuels, des batailles qui fauchaient jusqu'à dix ou douze enfans d'une même génération, il en subsistait toujours, par une sorte de miracle, un ou deux qui faisaient souche et qui, somptueux ou misérables, mais le plus souvent misérables, avaient soutenu jusqu'à nos jours le vieux toit édifié au quinzième par Vital de Raimondis, vice-amiral de Provence et maître d'hôtel du roi René. Et cela aboutissait à Jean, dernier et unique rejeton de cette famille prodigue en serviteurs du pays, à Jean dont la plus chère ambition était de « servir, » lui aussi, mais qui, par le malheur des temps, se voyait arrêté, faute de connaître ou d'utiliser les propriétés intimes du triangle rectangle isocèle. Ce problème, il fallait cependant le vaincre, sans quoi une grosse chance échappait. Jean recommença à l'étudier, quoique maintenant sans espoir. A côté de lui, Raoul, son voisin, poussa un soupir de joie. Il venait de trouver la clef de l'énigme; regardant à sa précieuse petite montre, il put constater qu'il lui restait encore une heure et quart, le temps, bien juste, il est vrai, de terminer les calculs et la discussion. Et Jean l'envia sincèrement; la pauvre veuve allait être contente : lui, Jean, ce soir, qu'écrirait-il à sa mère? A ce moment, les officiers crièrent : « Vous avez encore une heure! » et leur voix fut répétée comme une sentence inexorable par tous les échos des deux salles. Jean éprouvait maintenant une grande fatigue cérébrale, corporelle aussi, avec l'impression qu'il était bien tard, que ses forces se révélaient à bout, et que, à présent, il ne trouverait plus. Bientôt, devant lui, Privaz se leva et, droit comme un I,

majestueux, s'en fut remettre sa copie sur le bureau du président, puis il sortit de la salle, superbe et satisfait, faisant crier le gravier du sol sous ses talons. Jean réprima l'envie furibonde qu'il ressentit de courir jusqu'au futur major pour le gifler. Plus sagement il songea à sa dernière ressource, au calcul d'erreurs. Mais comme le temps s'enfuyait vite! Successivement les officiers, puis après eux les maîtres, crièrent encore : « Une demi-heure, » et les échos des salles répétèrent de nouveau leurs voix. Jean écrivait, écrivait, — trop vite, il s'en rendait compte, pour ce calcul, qui réclamait plus d'attention et de minutie que de raisonnement, — mais ne sentait-il pas les minutes gagner en rapidité sa plume? Allons c'était fini; de toutes parts circulait l'ordre : « Ramassez les copies. »

— Monsieur, donnez-moi votre copie... l'heure est passée, voyons, insistait sans zèle le vieux « Postérité, » debout près de Jean, griffonnant encore, à la diable, les dernières lignes et le résultat.

Maintenant il fallait sortir, épuisé comme après une course à fond de train, la bouche pâteuse, la tête lourde, l'esprit mécontent. Pour un peu, Jean tomberait là.

Mais voici, venant à sa rencontre, un parent, un voisin du Vivier, le baron d'Orves. Comme d'habitude, il passait le mois de mai à Paris. Sachant l'examen de Jean, il s'était attardé quelques jours, avait déjà fait sortir son neveu la veille, et continuerait ainsi, jusqu'au départ des candidats, à jouer son rôle d'oncle éloigné, mais bienveillant, suppléant la famille absente. Jean marcha avec joie à sa rencontre.

Elle était plus peuplée que ce matin, la terrasse, plus ensoleillée aussi. Une lumière blanche s'épandait dans l'air lourd. Pendant la composition, il avait dû pleuvoir. Jean ne s'en était pas aperçu, mais la terre mouillée, la teinte plus sombre, plus verte des arbres ne laissait pas de doute. Quel éclat, une fois l'averse passée, sous le coup de jour! Paris semblait sortir de vapeurs poudrées d'or. Quel mouvement sur la place de la Concorde! Quel flot d'équipages dans l'avenue des Champs-Élysées, tout au bout de laquelle l'Arc de Triomphe, surgissant de nuages de buée, semblait l'ornement de quelque fantastique et soudaine apothéose! Paris s'éveillait, sortait, bourdonnait, commençait sa journée. Le professeur de province s'en allait,

confessant son grand fils. La veuve et le petit garçon pâle partaient aussi, toujours au bras l'un de l'autre. Comme ils semblaient heureux! La terrasse restait le domaine d'autres personnes plus élégantes à cette heure moins matinale.

Ce grand vieillard, blanc et maigre, avec des favoris en brosse, c'était le chef d'état-major de la Marine en personne, l'amiral Pierron.

Jean, qui ne l'avait jamais vu, le reconnaissait, tellement sa mâchoire avancée ressemblait à celle de son fils. Secouant sa tête au regard indéchiffrable et dur, il disait au Père Gesvres :

— Pas de chances, alors?

— Aucune, je le crains, répondait le religieux.

— Ah! — et il se promenait, sans mot dire, accompagné de sa progéniture, accablée de ce sévère silence. Chef d'état-major général, maître du sort de tous les officiers, rigide, inflexible pour lui-même et pour autrui, il voyait se fermer impitoyablement pour un des siens, d'après les règles qu'il avait en partie édictées, le seul état dont il fît cas. Et c'était la plus cruelle souffrance qui pût atteindre cette nature en apparence imperméable à la douleur.

Armand Pierron assurait tout à coup, au grand étonnement du Père Gesvres, avoir trouvé le problème. L'amiral exigeait des précisions et ils discutaient avec passion tous les trois.

Cependant le baron d'Orves, malgré la résistance de Jean, l'entraînait vers un groupe horriblement intimidant : « Allons! viens donc... il faut faire ton entrée dans le monde. »

Au centre de ce groupe se tenait Amédée Privaz, le futur major; près de lui un gros homme brun qui gesticulait, l'air important, le chapeau en arrière, la fleur à la boutonnière; puis Tom du Pontcournai qu'entouraient ses parens, sans doute : un monsieur distingué, décoré, la moustache blanche, la taille fine, les épaules un peu voûtées; une très belle femme, d'une élégance éclatante encore que de bon ton, d'une tournure royale, portant fièrement une tête splendide, dont la coiffure, une petite capote, un rien avec une aigrette, laissait voir d'éblouissans cheveux blonds avec d'admirables reflets; une petite fille, de douze ou treize ans peut-être, habillée plus juvénilement que son âge, dont la trop courte jupe de toile rose découvrait jusqu'au-dessus des genoux les longues et vigoureuses jambes nues, la sœur de Tom, évidemment. Comme elle lui ressemblait peu, malgré ses traits

encore indécis. Quelle figure réfléchie, un peu énigmatique, — déjà une figure de jeune fille, — se dessinait sous le grand chapeau en paille d'Italie, à coques de soie cerise et blanche, s'encadrait entre les longs cheveux dorés, plus foncés que ceux de la mère, répandus sur les épaules et sur le dos !

Jean de Raimondis se sentait attiré par cette étrange figure de petite femme, qui devait réfléchir profondément certes, fixait longuement hommes et objets, ne parlait guère, mais écoutait tout.

Le baron d'Orves le poussa dans le groupe, disant : « Je vous présente mon neveu, Jean de Raimondis, un campagnard comme moi et qui veut entrer dans la marine. »

— Encore un candidat ! s'exclama le gros homme brun, le baron Privaz, père d'Amédée. Ils sont innombrables cette année, ma parole !

— Que voulez-vous ? il en faut bien quelques-uns, repartit gaiement la marquise du Pontcournai. S'il n'y avait que de grosses bêtes comme mon fils, le vôtre n'aurait pas de mérite à entrer le premier ! Et elle tapota affectueusement l'épaule de Tom, dardant sur lui son fier regard qui, un instant, mais un instant très court, se fit presque tendre pour reprendre ensuite, presque immédiatement, toute sa dureté.

— Monsieur de Raimondis est content ? demanda par politesse le baron Privaz.

— Peuh ! fit Jean... guère. Le problème surtout était difficile.

— Difficile ! protesta Amédée Privaz, toisant d'un rapide coup d'œil ce concurrent assurément inférieur. — Difficile ! non, on ne peut pas le dire... La mise en équation un peu délicate peut-être... et encore... il n'y avait qu'à utiliser la puissance du point X par rapport aux cercles.

— Vous avez trouvé cela, vous ! s'écria Raimondis, transporté d'admiration.

— Naturellement, répondit le jeune Privaz. Et à sa froideur voulue se mêlait une forte nuance de dédain.

Tout le monde, dans le groupe, se tourna d'un même mouvement favorable vers ce garçon si fort, qui résolvait avec tant d'aisance les plus difficiles problèmes. Il semblait que le dieu des concours fût là, présent, incarné en lui.

La marquise du Pontcournai, d'habitude si réservée dans

les égards qu'elle accordait aux gens, et qui jugeait toutes les supériorités du haut de sa propre situation, ne put s'empêcher de considérer cet adolescent. Les termes dont il usait étaient de l'hébreu pour elle. N'importe. Ils constituaient le « Sésame, ouvre-toi, » sans lequel la grande porte donnant accès aux carrières du monde moderne ne s'ouvrait point. Et devant cette porte, elle stationnait, elle aussi, aux côtés de la pauvre veuve et de l'archaïque professeur de province, animée de la même ambition, seulement moins soutenue qu'eux par l'espoir.

Le baron Privaz, au contraire, était tout gonflé, tout glorieux de cette supériorité de son fils dans les voies contemporaines. Cette supériorité continuait, confirmait la sienne. Impuissant à contenir plus longtemps son orgueil, il éclata :

— Les mathématiques! la Science! ah! que c'est beau... Il faut se le dire : aujourd'hui, tout est là. Le monde entier n'est qu'une vaste usine. Le navire lui-même recèle en ses flancs plus d'inventions, plus de machines, que n'importe quelle agglomération industrielle! L'officier qui le commande, en somme, c'est un ingénieur qui dompte les élémens par sa science mécanique...

Il souffla, car il parlait haut, avec ostentation, avec force, comme tout ce qu'il faisait non sans une certaine séduction vulgaire contre laquelle on se défendait mal au premier abord. Tous les lieux communs ressassés prenaient en passant par sa bouche on ne savait quel air d'argumentation évidente et irrésistible. En l'écoutant, d'Orves se demandait comment cet homme-là n'était pas député.

On l'avait entendu de loin, car un cercle de parens et d'élèves, qui ne le connaissaient nullement, s'était formé à distance respectueuse, tandis qu'il pérorait. On murmurait son nom : « C'est Privaz, vous savez, le fameux baron Privaz... celui qui est si riche,... le père du futur major de cette année. »

Le baron raffolait de ces succès faciles, de cette popularité subite au milieu d'inconnus, et, quoique feignant seulement de parler à la marquise du Pontcournai qui l'écoutait d'un air enigmatique, il poursuivit sa harangue, à l'intention des assistans, dans le même style de réunion publique.

L'amiral Pierron et le Père Gesvres approchaient à petits pas. Le baron redoubla d'effets. Et, cependant, son fils Amédée expliquait de très haut au marquis du Pontcournai et à d'Orves

la mise en équation du problème. Ces messieurs n'y comprenaient goutte, mais ils écoutaient poliment, semblant prendre à cela quelque intérêt.

Les beaux discours de Privaz furent brusquement coupés par le président de la Commission qui dégringola lestement, comme un jeune homme, l'escalier de pierre dominé par le lion à tête frisée. Dans deux grandes enveloppes jaunes il emportait au ministère les compositions sous son bras. En passant auprès de l'amiral Pierron, il l'avait salué militairement. Celui-ci, honneur exceptionnel, lui avait tendu la main. Frôlant d'Orves et Pontcournai qu'il connaissait de longue date, le capitaine de vaisseau eut un clignement d'yeux, un haussement d'épaules dans la direction du financier : « Quel tas de blagues ! » fit-il entre les dents, de façon cependant à être entendu par plusieurs personnes.

Privaz, qui fut de celles-là, lui jeta, accompagné d'un haut-le-corps, un regard foudroyant dont le marin eut l'air de s'amuser beaucoup dans sa barbe grise.

— Quel est cet officier? demanda Privaz à d'Orves d'un ton fort important.

— Le commandant de Saint-Gelais. On ne le voit guère à Paris. C'est un vrai loup de mer, toujours en campagne. Au mois d'octobre, il va commander l'École d'application.

Privaz se borna à soupirer : « Vieille marine... A fait son temps; » puis il fut obligé de se taire, car l'amiral Pierron approchait, causant toujours avec le Père Gesvres. Près du groupe, le chef d'état-major se sépara du religieux : « Résumons-nous, pas d'espoir, conclut-il.

— On ne sait jamais, concéda le Père Gesvres.

Et le grand homme maigre et dur s'en fut, en compagnie de son fils qu'il admonestait. Mais déjà le Père Gesvres abordait le groupe avec une incomparable aisance.

Saisissant par le bras le marquis, son vieux camarade de la rue des Postes, il s'écriait : « Eh bien! mon François, nous avions pris l'habitude de nous retrouver ici tous les ans!... Cette année, hélas! c'est la dernière... Tom est content?... Hum!... Enfin... » puis saluant la marquise, son chapeau à la main : « Madame, je vous présente mes plus respectueux hommages... mais maintenant l'examen de l'École navale est une vraie réunion de famille... à la bonne heure! ça donne du cœur

aux candidats... le père, la mère, la sœur... car je suis sûr que cette grande fille est à vous!

— Oh! grande fille! récrimina la marquise.

— Eh oui! grande fille déjà... il est vrai que les jupes courtes des filles font la jeunesse longue des mères.

Mme du Pontcournai rougit imperceptiblement sous l'épigramme et répliqua : « Je ne vous savais pas si familier avec le théâtre d'Alexandre Dumas, mon Révérend Père.

— Bah! vieux souvenir... nous y allions quand nous étions jeunes, votre mari et moi... voyez si ça remonte loin. Vous jouiez encore au cerceau dans ce temps-là. Car, près de vous, madame, nous sommes deux ancêtres.

Coquettement la marquise éclata de rire, et, se tournant vers le gros Privaz : « Deux ancêtres! le Père Gesvres veut se rattraper... pour un peu, maintenant, il me ramènerait à l'âge de ma fille May... Au fait, monsieur Privaz, vous ne connaissez pas le Père Gesvres... Je suis sûre que vous serez mutuellement enchantés de faire connaissance. Mon Père, voulez-vous me permettre de vous présenter le baron Privaz dont vous avez certainement entendu parler.

— Le Père Gesvres a certainement entendu parler de moi, de même que j'ai entendu parler de lui.

— Monsieur le baron, vous étiez à l'École des Mines lorsque j'appartenais moi-même comme élève à l'École Polytechnique. Nous sommes, vous le voyez, presque des camarades. — Et il tendit à Privaz une main largement ouverte; ces deux puissances se considérèrent un instant dans les yeux, comme pour sonder leur force. Le Jésuite parla le premier :

— Vous n'avez pas voulu nous confier ce grand garçon, dit-il, désignant Amédée. Je le regrette. Nous ne l'aurions pas empêché d'être reçu le premier.

Et posant la main sur l'épaule d'Amédée, un peu surpris de cette familiarité, mais qui ne se défendit pas autrement, car au fond il était flatté, le Père Gesvres lui demanda :

— Content de notre composition, ce matin?

— Assez, répondit Amédée, d'un ton qu'il ne put parvenir à rendre modeste.

— Mis le problème en équation?... Discuté? Trouvé le maximum et le minimum de la fonction?

— Oui. Ils étaient symétriques.

— Bon cela, fit le Père avec une moue. Et le cours. Plus difficile que ça n'en a l'air A^x. — Il s'adressa au baron Privaz : « Le cours, voilà ce qui sauve les miens. Avec moi, quelqu'un qui sait parfaitement son cours est sûr d'être reçu. »

Et, à la suite de cette affirmation péremptoire que le baron enregistra en s'inclinant, le Père Gesvres demanda brusquement, sans autre transition, à Privaz :

— Avez-vous d'autres enfans que ce brillant sujet, monsieur le baron ?

— Oui, un fils. Mais celui-là, c'est un cancre. Je crois, ma parole, que je serai obligé d'en faire un saint-cyrien.

Le marquis du Pontcournai, ancien capitaine de hussards, eut un soubresaut : « Diable! sévère pour les pauvres officiers, ce que vous dites là, cher monsieur.

— Ah! pardon, mille pardons, mon cher marquis, excusez-moi. J'ai le cœur sur la main, voyez-vous. Je parle comme je pense, aussi vite que je pense. Je dis tout ce que je pense. C'est absurde, j'en conviens. J'oubliais tout à fait que vous aussi vous avez porté l'uniforme... le brillant uniforme de la cavalerie, de notre héroïque cavalerie. Eh oui! Sedan, les braves gens... charges intrépides... Paris, concours hippiques, bottes vernies, flots de rubans, sourires des dames... pas moderne, voyez-vous tout cela, pas moderne... il faut avoir des loisirs pour risquer ainsi à tout propos de se casser la gueule, — passez moi cette vilaine expression, madame; elle dit bien ce qu'elle veut dire. Braves gens, les militaires, braves gens certes, mais gens d'un autre temps. Pas grand premier rôle dans le monde d'aujourd'hui... Passe-temps honnête, considéré, élégant, traditions, anciens souvenirs, gloire des batailles, dévouement à la patrie... peut avoir même son utilité à l'occasion... oh! je ne la conteste pas.... mais enfin passe-temps pour ceux qui n'ont rien de mieux à faire... Ce que je dis là n'est-il pas la vérité pure... mon Père?... Madame?

— Ah! certes, monsieur Privaz, s'écria la marquise avec un enthousiasme qui aurait trompé le plus subtil confesseur. Que vous m'intéressez donc quand vous analysez votre époque!

— Fichue époque! jeta en manière de bourrade le baron d'Orves. Hélas! il faut bien la vivre puisqu'on y est né.

— N'est plus faite pour nous, mon cher, lui riposta en riant le marquis du Pontcournai.

Jean remarqua qu'il riait tout à fait comme Tom, avec la même bonté nonchalante. Prenant le Père Gesvres sous le bras, le marquis l'emmena à l'écart. Il lui parlait bas, par des petites phrases entrecoupées de bouffées de cigarette qu'il tirait en mâchonnant un long bout d'ambre, du coin de la lèvre, tout en causant. Mme du Pontcournai, Privaz et son fils Amédée, d'Orves continuèrent à échanger leurs vues sur les temps actuels. Et c'était assez amusant, car d'Orves ne manquait pas de riposte, ni la marquise d'esprit. Tom, sa sœur May, Jean de Raimondis formaient un petit groupe à part. Ils avaient l'air d'enfans, d'enfans bien élevés qui écouteraient la conversation des grandes personnes sans oser y prendre part. May du Pontcournai était courbée en deux. Appuyée d'une main sur son ombrelle, elle s'efforçait de l'autre d'enlever, à l'aide d'un petit mouchoir dentelé, les gouttes de boue qui, au passage d'un camion, juste quand elle descendait de voiture, avaient giclé sur ses chaussettes, sa courte robe et ses beaux mollets hâlés, dorés, un peu duvetés par l'air des diverses saisons. Jean aima ce souci, cette coquetterie de fillette irréprochablement tenue. La boue de Paris, qui n'en recevait les atteintes?

Les paroles du baron Privaz n'étaient-elles pas autant de blasphèmes? Il eût voulu pouvoir essuyer son souvenir comme la petite fille essuyait la boue qui l'avait salie. Quand elle eut terminé sa tâche, méticuleusement accomplie, May se releva et dit à Jean :

— Alors vous ne l'avez pas fait, vous non plus, monsieur, ce problème si difficile?

Raimondis, ne sachant si elle voulait compatir à son ennui ou s'en moquer, hésita à répondre. Alors, elle reprit très gracieusement : « C'est plus gentil pour Tom, vous savez... comme ça, il ne sera pas seul. Pauvre Tom! Je voudrais tant qu'il fût reçu, moi! C'est une si belle carrière, cette marine! »

Les derniers mots furent prononcés, par cette bouche d'enfant, avec une expression amusante de gravité, mais d'une façon si sincère que Jean en demeura touché. Cependant le père de May disait en se promenant avec le religieux :

— Et Tom?... franchement, que penses-tu de ses chances?

— Franchement, je te le répète, il n'en a pas.

— Cependant tu disais que sa composition ne te paraissait pas mauvaise.

— En effet, moins mauvaise que je ne prévoyais... il sera peut-être admissible... reçu, jamais. C'est mon devoir de professeur et d'ami de te prévenir et je te le dis, comme tu me le demandes, franchement.

M. du Pontcournai porta un instant la main à sa tête : « Sacrebleu ! fit-il. Que faire de ce garçon? » Et, s'appuyant au bras du Père Gesvres, confidentiellement, rapidement : « Pas de chance, vois-tu... entraîné par mon train de vie, nos obligations, nos charges... façade nécessaire... Mauvaises spéculations... eh! eh!... position difficile... il faut cependant bien que l'existence continue... ma petite May qui grandit, dans sept ou huit ans, il faudra lui trouver une dot... Comment faire? encore si Tom se débrouillait... pas bête, pourtant, hein ?...

— Non, pas bête, pas bête du tout, même... mais pas travailleur, pas fait pour les examens, vois-tu, pas fait pour moisir sur les livres... il y a des natures comme ça. Elles ont d'autres qualités. Tom est observateur, assez perspicace sous son apparence de bon terre-neuve, très sensé, énergique, loyal, actif physiquement... Tout cela compte dans la vie, mais pas dans l'examen, hélas! Tel qu'il est, tu devrais tâcher de le fourrer dans une entreprise, au loin, l'embarquer pour une Amérique quelconque.

— Ah! l'Amérique. Ce que je connais de gens qui s'y sont ruinés... ont mangé le peu qu'ils avaient emporté... Tu le sais aussi bien que moi, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que ce baron Privaz que ta femme m'a présenté?

— Privaz, c'est le grand financier. Tu en as bien entendu parler?

— Vaguement. Mais, à le voir, il a l'air d'un olibrius. Comment connais-tu ça?

— Mon cher, comme tout le monde. Quand d'Orves était diplomate au Pérou, il a rencontré Privaz là-bas. C'est lui, je crois, qui me l'a présenté. Du reste, on le reçoit chez des gens très bien... Colossalement riche... pas de malpropreté flagrante, honnête même, dit-on... Un peu commun, cela va de soi; mais, à tout prendre, bon homme. Quand il dit des énormités, c'est sans le faire exprès.

— Il t'a prêté de l'argent?

— Oh! non. Je n'en suis pas là.

— Pourrait peut-être t'aider, tiens, trouver quelque chose pour Tom.

— J'y réfléchirai. Nous en recauserons.

Ils rejoignirent le groupe où stationnait depuis quelques instans une dame de haute mine, sévèrement voilée de crêpe, flanquée d'un grand fils aux jolis traits, mais pâlis et tirés comme après une nuit de fête.

La comtesse de Saint-Gelais disait à Mme du Pontcournai :

— Imaginez-vous, chère amie, que je suis dans un état fou. Le Père recteur vient de mettre Pierre à la porte... le matin même de la composition d'algèbre... Mon fils a fait sa composition dans l'état que vous pensez. Il avait des chances ; il n'en a plus aucune, si les Pères ne consentent pas à le reprendre... L'avenir de ce malheureux enfant est perdu, j'en ai peur, perdu par leur faute ! Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse !

Et des larmes qui n'étaient pas feintes coulaient sur son long et sévère visage de veuve.

— Comment, chère madame, à la porte, comme cela, sans raison ?...

— Sans raison raisonnable... ou plutôt si, mais d'abord, ma bonne amie, jurez-moi le secret le plus absolu. Les Pères m'avaient donné hier, comme à tout le monde, ce malheureux petit Pierre. Il avait dîné à la maison, très sagement. Et voilà qu'en revenant, — moi, vous comprenez, je ne peux pas, à mon âge, le reconduire dans ces quartiers impossibles, — je l'avais confié à mon bon Prudent, mon vieux maître d'hôtel. Tout à coup, au détour d'une rue, ce petit misérable s'esquive et...

— Et termine la soirée dans la plus joyeuse compagnie, s'écria la marquise du Pontcournai qui ne put retenir un franc éclat de rire. Et dévisageant Pierre d'un regard hardi : — Ça ne m'étonne pas. Il est joli garçon, savez-vous, votre fils.

— Édith ! vous me scandalisez. Non ! le pauvre enfant n'est allé qu'à l'Opéra. Il me l'a avoué ce matin en pleurant.

— Et vous n'êtes pas rassurée ? reprit, riant de plus belle, Édith du Pontcournai. Mais, ma pauvre amie, j'imaginais dix fois pis.

— Le pis, c'est qu'il est renvoyé... Toutes mes instances près du Père recteur ont été vaines. Et justement, cette année, le président de la Commission est Raymond de Saint-Gelais, le commandant, dont j'ai tant connu la pauvre mère, une vraie

sainte... Pierre aurait eu en lui un bien bon guide, un bien puissant protecteur. Mais les Pères sont inflexibles!... Tout est fini. Édith! Comprenez-vous qu'on fasse cela, à moi, la mère de toutes les œuvres, moi qu'ils viennent chercher pour tous les patronages, toutes les crèches, toutes les présidences, toutes les ventes de charité... à moi... Vraiment, c'est à douter de la justice de Dieu!

— Voyons, ma bonne amie, voyons, ne vous désolez pas. Avez-vous vu le Père Gesvres?

— J'ai vu le Père recteur... le Père Gesvres, je n'oserais pas...

— Bah! vous savez que je suis au mieux avec lui, moi. Nous sommes en veine de coquetterie l'un pour l'autre, et nous nous disons carrément notre fait.

Au Père Gesvres qui approchait :

— N'est-ce pas, mon Père?

— Ah! madame. Vous me dites carrément le mien. Quant à moi, bien que vieux camarade, je puis dire vieil ami de François, et professeur de Tom, je ne me permettrais pas semblable liberté.

— Avec ça. Vous vous en gênez. Eh bien! vous savez, moi, j'ai une grâce à vous demander. Et je suis sûre que vous allez me l'accorder là, tout de suite.

— Avant de la connaître?... Dieu veuille que je le puisse!... Quelle est cette grâce?... Mes pouvoirs sont, en l'espèce, je le crains, fort limités.

Tirant le Père Gesvres par sa manche à quelque distance du groupe, la marquise du Pontcournai lui débita à mi-voix : « Cette dame, vous la connaissez?... mais si, voyons... la comtesse de Saint-Gelais, la dame patronnesse de toutes les œuvres, l'ange, — l'ange noir, — l'ange tutélaire tout de même, des crèches, des patronages, des ventes de charité?

— Nos Pères la connaissent, sans doute.

— Ah! certes. Et ils ne se font pas faute de frapper à sa porte, vous pouvez m'en croire. En tout cas, vous connaissez son fils, votre élève.

— Pierre?... ce n'est pas un mauvais enfant... il a fait une petite escapade cette nuit... oui, je sais.

— Une frasque de collégien... tous les jeunes gens en font autant. Cela ne tire pas à conséquence... Votre Père recteur

vient cependant de mettre Pierre de Saint-Gelais à la porte, au risque de lui faire manquer son examen,... de lui briser son avenir.

Le Père Gesvres se borna à étendre le bras et à ouvrir la la main.

— Vous allez reprendre Pierre de Saint-Gelais. Promettez-le-moi?

— Madame, non seulement je ne puis vous le promettre, mais je vous réponds : Cela ne me regarde pas.

— Comment!

— Non, madame. Je suis un vieux professeur de mathématiques, habitué aux examens de l'École navale et dont les élèves obtiennent quelque succès, voilà tout. Mais en ce qui concerne la discipline, j'y suis soumis moi-même d'une façon absolue. Devant les décisions de mon Supérieur, je baisse la tête comme le plus humble des frères lingers.

— Vous plaisantez... tout le monde ici gravite autour de vous... jusqu'au chef d'état-major lui-même... vous faites le succès de votre maison... après cela, osez me soutenir que vous ne pouvez pas y faire la pluie et le beau temps. Ah! si Pierre de Saint-Gelais était un Amédée Privaz, vous le reprendriez, allez... et tout de suite.

— Madame, ce qui établit la supériorité de nos maisons sur d'autres établissemens aussi savans, honnêtes aussi certes, mais d'une correction moins rigide, c'est notre intransigeance absolue en tout ce qui concerne la conduite. J'ajoute : la confiance des familles nous justifie.

— Quoi! toutes les bonnes œuvres de la mère ne peuvent faire oublier, pardonner un enfantillage du fils... car enfin, mon Père, vous êtes trop intelligent pour ne pas voir là un enfantillage, une folie de gamin... et, près de cela, vous avez une vie, une vie entière consacrée aux pauvres et aux bonnes œuvres, à vos bonnes œuvres.

— Madame, toutes les bonnes œuvres de la mère ne sauraient donner au fils les mérites d'une bonne conduite ; — puis, dardant sur la marquise un regard pénétrant, qui la fit, malgré elle, tressaillir : « Eh! ce n'est pas une chose négligeable, la conduite! »

Puis, l'ayant profondément saluée, il s'en fut vers une bande d'élèves qui l'attendaient pour lui soumettre leurs compositions.

Mme du Pontcournai, sous le trait du prêtre, se redressa de toute sa taille, et de sa voix la plus stridente, la plus hautaine, elle lança au religieux qui s'éloignait : « Merci de ce bon conseil, mon révérend Père. »

Et elle retourna vers son mari, adressant de loin à la comtesse de Saint-Gelais un geste désolé et charmant.

— La voiture est là, François ? Partons, car j'ai juré aux Pères de ramener Tom exactement pour le thème anglais, à deux heures et demie. *May come.* Au revoir, messieurs.

Et les ayant salués, suivie de son mari, de son fils, de sa fille, elle monta en calèche avec l'allure d'une reine.

— L'adorable femme, dit Privaz à d'Orves.

— Croyez-vous qu'elle en a de la branche, hein ? Et lui, quel chic encore ?... le beau couple... les chevaux, le cocher, le valet de pied, tout cela est tenu !... il n'y a pas à dire : il y a encore des gens qui savent atteler, à Paris !

Privaz l'interrompit pour lui jeter, avec un gros rire et un regard scrutateur :

— Il n'a plus le sou, voilà le vrai.

— Comment le savez-vous ?

— Tout le monde le sait.

Et Jean de Raimondis regardait la calèche s'éloigner au trot de ses deux grands chevaux. Sur la banquette de devant, sous les dos impeccables des deux hommes en livrée, il voyait disparaître un grand chapeau à coques cerise et blanches encadrant une figure énigmatique, fine et grave, la figure d'une fillette qui avait dit : « C'est une si belle carrière, cette marine ! » et qui avait essuyé la boue de Paris projetée sur sa chair.

Cependant le baron Privaz tirait sa montre et s'écriait : « Bigre ! déjà onze heures ! Il faut que je passe à la Bourse avant midi... mais, mon cher d'Orves, je voudrais vous dire un mot... Sans indiscrétion, où allez-vous de ce pas ? »

— Moi, j'emmène mon neveu déjeuner... Nous allons faire un bon déjeuner, qu'en dis-tu, Jean ? Où veux-tu aller ?

Jean hésitait, ignorant tout de Paris.

— Moi, je te conseille le Café Anglais.

Privaz appuya chaudement : « A merveille, je vous accompagnerai à pied jusque-là et je vous abandonnerai ensuite pour courir un instant à la Bourse... Amédée, prends l'auto pour rentrer, tu me la renverras à la Bourse. » En 189., l'automobile

était une rareté, un exceptionnel objet de luxe, à Paris. Le baron financier confia à d'Orves : « Vous savez, je donne dans les nouveautés... les chevaux, j'en ai pour le coup d'œil, le public, la parade... l'auto, pour les affaires, et, je dois dire aussi, pour mon agrément... Crac, en vingt tours de roue ça vous brûle une distance : j'aime ça, moi... toujours à court de temps. Amédée, tu n'oublieras pas de me renvoyer la voiture.

— Tu ne veux pas la prendre pour aller à la Bourse? Tu déposerais M. d'Orves et son neveu en passant.

— Nous n'aurions pas le temps de causer.

— Méfie-toi. Tu vas arriver trop tard. Tu sais que tu as des ordres importans à passer aujourd'hui.

— Bah ! je saurai m'arranger... je m'arrange toujours, parbleu ! — puis, tandis qu'Amédée s'éloignait, le gros baron s'extasia : — Regardez-moi ça... déjà prévoyant... il aura autant de tête que moi, plus peut-être... Sort d'une composition de mathématiques de trois heures et se souvient encore de mes affaires... C'est un type épatant, je vous dis, d'Orves, que mon fils, épatant. Vous verrez le chemin qu'il fera dans le monde. Ah ! monsieur de Raimondis, je vous envie le bonheur d'être peut-être le camarade d'un gaillard pareil.

D'Orves et son neveu échangèrent un regard amusé de tant de bonhomie naïve dans l'orgueil paternel. Privaz saisit le baron d'Orves sous le bras et, sortant des Tuileries, il lui demanda à brûle-pourpoint, sans se soucier de Jean :

— La marquise du Pontcournai, comment est-ce que ça marche avec San Felipe ?

D'Orves eut un haut-le-corps, lâcha le bras du gros homme et répondit :

— Mais je n'en sais fichtre rien, moi. Ils ne me prennent pas pour confident.

Privaz s'arrêta, eut son bon rire, et fixant d'Orves dans le blanc des yeux :

— Voyons, mon cher d'Orves, ne me la faites pas, à moi. Je suis un vieux camarade pour vous. Vous rappelez-vous nos parties, jadis, à Lima, quand vous étiez attaché à la Légation de France ? Vous ne crachiez pas sur moi dans ce temps-là. Vous disiez même que je vous intéressais. Ah ! est-ce vrai ?... Aujourd'hui, nous voilà à Paris, tous les deux... vous avez l'air de me tenir à distance... On dirait que je vous dégoûte !

— Mais non, mais non, protesta mollement d'Orves, seulement vous y allez un peu vite, voilà tout.

— Mon cher, comprenez bien... je ne m'en froisse nullement... c'est tout naturel... Vous, vous êtes un homme du passé, vous vivez dans votre vieux manoir, terré quelque part, je ne sais où, en province pendant dix mois de l'année... moi je suis un homme sans ancêtres, un homme des temps modernes, des temps nouveaux... que dis-je ? des temps futurs... Je conçois très bien qu'au premier abord, ma pensée vous répugne... vous trouvez qu'un gros lourdaud, un vilain rustre comme moi est impudent de prétendre à la plus délicieuse femme de Paris. Eh ! je ne suis pas un imbécile. Je sais et je sens tout cela aussi bien que vous.

— Quoi ! vous voudriez prendre la succession du prince de San Felipe avec Mme du Pontcournai. Mâtin ! vous n'y allez pas de main morte. Puisque vous savez tout, vous savez aussi sans doute qu'en dix ans, elle lui a coûté tout près de trois millions.

— Je le sais si bien que c'est la raison pour laquelle j'y songe. Je n'en suis pas à trois, à quatre, à cinq, même à six millions près. Pour me poser complètement à Paris, il n'y a plus que ça qui me manque, je vous l'avoue confidentiellement, puisque nous causons là, tous deux en vrais amis : Être d'un cercle convenable ou bien être l'amant d'une femme très chic, tout ce qu'il y a de mieux posée, un peu « ohé ! ohé ! » naturellement, mais du vrai « gratin, » contre laquelle il n'y aurait rien à dire. Voilà des jours et des nuits, des années, que je retourne ce problème dans ma tête et je ne parviens pas à trouver d'autres solutions que ces deux-là. Non, vraiment, je crois qu'il n'y en a pas d'autres.

D'Orves s'arrêta. Ils arrivaient en ce moment à la Madeleine. Il dévisagea Privaz une seconde de son œil fin, profond, aux nuances tristes. Puis, tout d'un coup, il éclata de rire.

— Qu'avez-vous? lui demanda Privaz.

— Ce que j'ai? J'ai que votre psychologie amoureuse me ravit littéralement. Mais laissez-moi vous donner un conseil. Avec une autre, je vous dirais peut-être : Essayez. Avec Mme du Pontcournai, je vous dis : N'essayez même pas. Vous courriez à des déboires sans nombre... je ne parle pas des humiliations... Vous dépenseriez beaucoup d'argent, et, en fin de compte, vous n'auriez rien.

— Pourquoi?

— Pourquoi! mais... parce que... vous êtes trop intelligent pour ne pas le comprendre vous-même... elle est extrêmement difficile, extrêmement hautaine, Édith du Pontcournai.

— Pourtant, une fois San Felipe ruiné, il faudra bien...

— Il faudra bien qu'elle en prenne un autre; c'est entendu. Elle n'y manquera probablement pas. Mais c'est une femme, vous le savez, qui apporte au choix de ses relations des scrupules infinis. Elle redouble d'intransigeance quand il s'agit du choix de ses amans. Ça, c'est de la psychologie élémentaire. Si, dans la position où elle se trouve actuellement, la marquise du Pontcournai s'oubliait avec un homme comme vous, — je parle brutalement à mon tour, — sa situation dans le monde déclinerait. Et, vous pouvez m'en croire, elle y tient trop pour s'exposer à la perdre, fût-ce au prix de dix millions qui, vous le savez mieux que personne, ne remplaceraient pas cette situation.

— Mais si j'étais d'un grand cercle, ne croyez-vous pas que...

— Voyons, Privaz, en fait de cercle, vous tournez dans un cercle vicieux... il vous est aussi difficile, plus difficile même peut-être, d'entrer dans un cercle tant soit peu coté que de devenir l'amant de Mme du Pontcournai. Membre de l'un de ces cercles que vous enviez, votre situation serait faite, vous n'auriez plus besoin d'être l'amant de la belle Édith... ce serait pour vous une économie de temps, de fatigue, d'amour-propre, sans parler d'un nombre respectable de millions... car enfin, entre nous, ce n'est pas l'amour qui vous ferait marcher... de tout temps, vous avez dominé cette contingence.

— Ah! certes... du moins, à peu près... Et, s'il ne s'agissait que de ma situation, à moi, j'en ferais mon deuil; mais il y a mes enfans, leur avenir mondain...

Le fou rire reprit d'Orves et le secoua littéralement pendant une minute.

— Non, disait-il à Privaz, non, vous n'avez pas cessé de m'intéresser... père admirable!... amant sublime... Dites-moi : est-ce du Pérou que vous avez rapporté cette morale... à tout le moins tirée des Incas? Non, je ne regrette jamais les instans passés avec vous. — Montrant Jean : — Mais vous ouvrez à cet enfant de trop admirables horizons sur la vie et dont en conscience, devant sa famille et devant les bons Pères, je ne

saurais assumer la responsabilité... Puis, comme vos pareils, vous oubliez l'heure, fol amoureux,... et il est déjà onze heures vingt.

— Ah! sapristi... vous avez raison... mais, avant de nous séparer, un bon conseil?

— Oubliez Édith. Oubliez le monde. Il vous méprise. Méprisez-le. Vous avez tout le reste. Vous êtes l'arbitre des affaires, des industries du trafic. Vous possédez des mines, des chemins de fer, des compagnies de navigation, des banques, un peuple d'actionnaires, des journaux et jusqu'à des théâtres... Vraiment, c'est quelque chose... Si, à toute force, en plus de cela, vous voulez tuer le temps, tenez, faites de la politique... Tout à l'heure, en vous écoutant, savez-vous ce que je me disais : Comment diable, Privaz n'est-il pas député?

— Ah çà! d'Orves, ne dites donc pas de bêtises, vous aussi! Député! mais, si je l'avais voulu, je le serais depuis dix ans. Non, mon cher, je ne suis pas député, ni sénateur, mais j'ai des députés et des sénateurs à moi, à mon ordre... je les ai comme j'ai des commis. Ce qu'il me faut à présent, c'est quelque chose de plus que tout cela. C'est... c'est... comment dire?... une sorte de « droit de cité, » de consécration. C'est cela : il me manque la consécration, l'indiscutabilité, voilà le mot!

— Vous avez une œuvre qui vous l'apportera tôt ou tard.

— Une œuvre, à laquelle il manque le couronnement!

— Renoncez-y.

— Jamais. Ce serait la première fois que je renoncerais à une entreprise... Coquin de sort! je n'ai plus que le temps. Au revoir, cher d'Orves; adieu, jeune homme.

Et le gros baron s'élança sur le boulevard, dans la presse, cherchant une voiture automobile qui pourrait le mener encore à la Bourse en temps voulu. Mais, aux environs de 189., les voitures automobiles circulant dans Paris n'étaient pas nombreuses et un fiacre à chevaux n'eût pas été assez rapide pour Privaz. Il flaira une seconde dans toutes les directions, et son œil aigu finit par découvrir un magnifique landau automobile attendant à la porte d'un hôtel. Il bondit dedans. « Impossible, je suis pris! » hurlait, affolé, le conducteur. Sans s'émouvoir, le négrier lui mit deux louis dans la main et lui ordonna tranquillement : « A la Bourse. » L'auto démarra à toute vitesse au nez stupéfié d'un lourd Américain qui, s'apprêtant à monter, allu-

mait son cigare; bientôt le landau fut perdu dans les remous de la cohue.

— Voilà Paris, dit en manière de philosophie le baron d'Orves à son neveu Jean. Mais celui-ci restait abasourdi. Jusqu'ici, dans sa tête, les idées, les opinions, avaient procédé par stratifications lentes, solidement fondées. Depuis ce matin, que d'impressions multiples, complexes, étourdissantes l'avaient assailli! En sortant des prières ardentes de la messe, le livre enchanteur et troublant de Loti, puis la vision de la ville immense, si déconcertante par la variété, par l'opposition de ses spectacles, puis la fièvre, suivie d'accablement, de la composition, la sensation de supériorité, mêlée d'agacement, produite par un Amédée Privaz, les paroles de pourriture tombées avec une sorte de naïveté, d'inconscience, de la bouche du père, le haut baron financier, tout cela se heurtait dans le souvenir de Jean, dansait devant ses yeux comme une ronde infernale et, dominant tout cela, la figure encadrée d'or d'une petite fille, d'une petite fille attentive à effacer la boue sur sa chair exposée, et qui évoquait dans la mémoire de Raimondis une autre confuse image, ressortant de certain vieux vitrail du pays natal.

II

Le train allait sans hâte. Sa machine soufflait comme épuisée par un très pénible effort. Les haltes étaient fréquentes à de petites maisonnettes encloses de haies bien taillées, enguirlandées de rosiers épanouis. D'ordinaire, à chaque arrêt, le chef de gare ou les employés causaient avec des voyageurs de connaissance qui se montraient aux portières; la conversation finie, le convoi reprenait sa route empreinte de bonhomie familiale, de tranquillité. Depuis longtemps, il avait passé Le Mans. Il roulait à travers la campagne, humide de la fraîcheur de l'aube; il roulait entre La Flèche et Angers, en côtoyant le Loir indolent, sinueux, près duquel bruissaient des peupliers.

Dans des fermes, des animaux beuglaient, invisibles. Des écharpes roses se déployèrent bientôt dans le terne ciel gris du matin; déjà, c'était l'heure du réveil. Jean de Raimondis se souleva sur la banquette du wagon; il demeura cependant allongé. Éreinté, écœuré, il avait mal dormi. Des images

confuses passaient, repassaient dans sa tête sans qu'il pût démêler si elles appartenaient à la réalité ou ne relevaient que du songe. Somme toute, avec ses compositions indécises, il n'emportait point de Paris la certitude d'une admissibilité, mais au contraire une impression de malaise et de trouble. Des notions nouvelles, des attraits et des dégoûts assaillaient son esprit. Il avait trouvé un livre où les sensations qu'il désirait étaient exprimées. Les phrases de ce volume vibraient encore en lui, renforçant sa passion de la mer, en même temps que, par réaction, les souvenirs de l'examen s'opposaient dans la réalité aux élans de son rêve. Les Privaz l'avaient exaspéré : le fils, par ses certitudes écrasantes et sa supériorité étalée ; le père, par sa puissance quasi universelle, quasi irrésistible, son cynisme, l'inconscience de son néant moral, traversé pourtant des éclairs d'un singulier amour paternel. Il avait heurté Jean dans toutes les habitudes de respect et d'idéalisme qu'une enfance provinciale avait enracinées dans son âme. Le gros baron parlait de jeter des louis à Mme du Pontcournai comme il les avait jetés à l'automobile enlevée sous le nez de l'Américain. « Il les regagnera à la Bourse, et même au delà, » avait dit d'Orves. Jean se sentait plus près des Pontcournai, malgré la distance qu'il constatait encore entre eux et lui. La splendide femme fière, la délicieuse enfant, l'homme, charmant et fin, sourdement triste à la pensée d'une ruine inévitable, plus ou moins éloignée, l'attachaient non seulement parce qu'ils étaient les proches de Tom, son ami, mais parce que mille conceptions de la vie, de la société, du passé, du présent, mille liens enfin leur étaient communs, il le devinait... Et comme il différait d'eux, cependant! Au fond, ce que Jean emportait de Paris, c'était un sentiment de solitude et d'impuissance dans le monde moderne, un accablement qui le rendait triste, angoissé, sauvage.

Ah! comme il comprenait maintenant son oncle d'Orves, sa vie solitaire, hargneuse, retirée onze mois de l'année sur douze dans un logis charmant, tous les ans un peu plus ébranlé par les bourrasques d'hiver, mais chargé, mais hanté d'ineffables figures d'antan. Le voici justement qui se dressait sur l'ondulation fauve d'un coteau hérissé de vignes, ce Pin ouvragé et ravagé, charmant travail de la Renaissance et du XVIIIe, miné par les siècles. Non loin, c'était le vieux nid des Raimondis, le Vivier. Pourquoi Jean n'osait-il le regarder, celui-ci ? Pourquoi

éprouvait-il un serrement de cœur à l'approche de la gare, de cette gare de Princé où il faudrait descendre?

Une pensée dominait ses troubles, ses malaises, ses angoisses, ses souvenirs de cauchemars : il allait trouver sa mère malade. On le lui avait dit une fois les compositions finies, « pour ne pas le troubler, » et, depuis lors, un tourment sourd ne le quittait guère, une idée sur laquelle il craignait presque d'appuyer, tant elle lui faisait mal, une idée qui s'obstinait et posait tant de points d'interrogation douloureux. Était-ce grave ? Comment était-ce survenu si vite? Dans la dernière lettre reçue d'elle, datant à peine de huit jours, elle parlait seulement d'un gros rhume. Alors, pourquoi l'avoir fait partir en hâte, lui, Jean, tandis que ses camarades regagnaient Jersey, avares des minutes, pour se préparer à la lutte suprême, décisive de l'examen oral ? Pourquoi les Pères, sans s'expliquer davantage, avaient-ils pressé ce voyage, avaient-ils obligé presque leur élève, au moyen d'un congé de quelques jours, à courir embrasser sa mère?... Sa mère? Pour Jean de Raimondis, elle était presque tout au monde.

Mme de Raimondis était la fille du colonel d'Aubijoux. Très jeune, elle avait épousé, peu après la guerre, le comte de Raimondis qui, engagé volontaire au début de 1870 dans le régiment de hussards de son futur beau-père, avait, par une série d'actions d'éclat accomplies presque coup sur coup et par une grave blessure reçue à la cuisse, mérité et gagné les galons de sous-lieutenant à la fin de la campagne. Ce jeune homme était regardé comme le héros du régiment. L'enthousiaste jeune fille s'éprit du lieutenant; ils se marièrent, puis la blessure du mari, mal soignée dans les ambulances, s'aggrava, devint incurable, lui interdit l'usage du cheval. M. de Raimondis donna sa démission, et, leurs fortunes réunies étant convenables, mais modestes, Marthe d'Aubijoux et son époux durent se contenter d'habiter le Vivier toute l'année. Du héros, rien d'apparent ne subsista plus. Brave au feu très simplement, très naturellement, Octave de Raimondis se révéla dans l'ordinaire de la vie comme un excellent gentilhomme campagnard. Rien de moins ; rien de plus. La journée entière il vivait dehors : la chasse occupait son automne et son hiver, une chasse solitaire, car il avait l'humeur timide, presque farouche. Durant la belle saison, les travaux de ses fermes, ceux de son domaine qu'il

exploitait directement, employaient son temps. Il n'avait point l'esprit inculte. Bon an mal an, il lisait bien, au coin du feu, cinq ou six livres, toujours les mêmes, généralement des mémoires ou des voyages. Il les savait presque par cœur; il les relisait néanmoins et son esprit en retirait toute la moelle, des vues profondes, inattendues, dont personne ne s'avisait. En général, il n'en faisait pas profiter autrui, sauf par accidens, par éclairs. Nonchalant d'apparence, il administrait bien sa fortune, ainsi que la commune dont il était maire depuis près de trente années. Dire qu'il était aimé de la population ne semblerait pas suffisant. La population l'adorait, le révérait, comme le représentant d'une chose qui était la sienne depuis plus de quatre siècles. Elle s'enorgueillissait des Raimondis, comme le Bourg s'enorgueillissait du Château. Octave de Raimondis, plié journellement à de petites besognes administratives ou l'esprit miné par des intérêts terre à terre, parlait peu parce qu'il craignait d'ennuyer les autres. Donc, taciturne, guère rasé, à moins d'un heureux hasard ou d'un jour de fête, boitillant, vêtu d'un veston de garde-chasse et chaussé de vieilles bottes molles en cuir fauve, il ne rappelait plus en rien le brillant lieutenant de hussards qui, vers 1872, avait séduit la charmante Marthe d'Aubijoux.

Rapidement, les illusions de celle-ci s'en étaient allées une à une; puis, bientôt, il ne resta plus devant elle que la tâche journalière et ingrate de la vie à accomplir courageusement. Ce qu'elle fit. Femme résignée, femme modèle, elle avait refréné ses désirs élégans, ses goûts affinés, les souvenirs de sa jeunesse joyeuse, dépensée dans l'entrain des garnisons. Son père et sa mère moururent. Un seul enfant, un fils, lui naquit. Une amitié très sûre, très dévouée, celle de son cousin d'Orves, l'aida, et, très charitable, lisant beaucoup, s'occupant de son intérieur, de ses pauvres, et par-dessus tout de son fils, elle avait vécu contrainte, assez isolée, pas très malheureuse peut-être. Son grand bonheur, c'était son fils. Elle l'avait nourri, élevé, formé autant que possible à son image. D'elle sans doute il tenait cette âme chevaleresque et ardente, volontiers, trop volontiers inclinée à l'irréel, au rêve, mais aussi cette volonté dominée par l'instinct de la raison, du devoir, cette faculté de s'assujettir sans révolte aux nécessités de l'existence.

C'était Marthe qui avait insufflé à Jean la vocation maritime. Prenant en horreur sa propre vie de recluse, elle avait projeté dans l'âme de son fils le désir des aventures et la curiosité des mondes nouveaux. Ensemble, ils avaient parcouru souvent la galerie où le xve siècle merveilleux et naïf, hanté par les premières découvertes et les premiers grands voyages d'outre-mer, avait tenté la représentation d'un fantastique univers. Ensemble, ils avaient, tant bien que mal, déchiffré dans les archives tout ce qui se rapportait à Vital, à son fils Jean et à un autre personnage marquant de la famille, Julien de Raimondis surnommé « le Magnifique » à cause de son faste et de ses largesses. Capitaine des vaisseaux du Roi, commandant l'*Alcide*, il avait réussi à sauver un galion du désastre de Vigo. Présenté à Louis XIV, nommé par lui chef d'escadre, gratifié par Philippe V d'un tiers des richesses du galion qu'il avait sauvé, il restaura le Vivier, le meubla avec splendeur, en jouit et mourut des suites d'une blessure qu'il reçut quelque quarante ans plus tard devant Toulon.

Les longues et pénibles années d'études avaient moins développé, avaient moins formé l'intelligence et le sentiment de Jean que les conversations de sa mère. Il lui avait pourtant fallu s'en séparer, et cette première séparation n'était rien auprès de celle qui allait suivre. Mais Marthe de Raimondis, si heureuse à la pensée que son fils réaliserait ses propres aspirations à elle, contenues et refoulées, s'imaginait qu'alors, par des lettres, elle partagerait, jour par jour, escale par escale, l'existence du marin. Puis tout lui semblait préférable à la vie où elle avait vu son mari s'enlizer et où elle-même s'était usée peu à peu.

Aussi, avec l'héroïsme habituel, non apparent des femmes, se taisant sur le chagrin presque constant de l'absence, Marthe encourageait-elle son fils de toute son âme dans la lutte contre le programme · à toute force, il fallait qu'il en sortît victorieux.

Il allait lui raconter ses compositions dans le détail ; il aurait voulu pouvoir lui annoncer le triomphe certain. Hélas !... Elle saurait le remonter sans doute, lui faire voir le bon côté des choses. Et la pensée d'être consolé par elle abolissait chez Jean tout autre souvenir.

Mais elle était malade : que pouvait-elle avoir ? A la gare,

aucune voiture n'attendait. Sans doute le cocher avait préféré demeurer de l'autre côté de l'eau. Jean résolut d'aller à pied jusqu'au bac, car il n'y avait point de pont en cet endroit. On traversait le Loir à l'ancienne manière, en bac. Sa valise à la main, Jean chemina donc dans le matin gris et moite, plein de bouffées odorantes, respirant l'air d'Anjou, qui semble si lourd à ceux qui viennent de Paris ou de la mer. Au bord de la rivière une fraîcheur vive le frappa et lui fit plaisir. L'appontement de bois résonna sous ses souliers humides d'avoir marché dans l'herbe. Utilisant ses mains comme porte-voix, le jeune homme, retrouvant une habitude d'enfance, poussa à pleine poitrine l'appel obligé : « Au port ! » Rien ne bougea de suite dans les maisons, sur la rive opposée. Une seconde, une troisième fois, l'impatient répéta : « Au port ! » de toute la vigueur de sa gorge. Alors seulement des volets claquèrent. Une vieille femme en camisole apparut à la fenêtre d'un moulin ; peu après, une chaîne grinça et une lourde barque en bois coupa en dérivant la route liquide d'acier poli où les nuages roses de l'aurore se reflétaient en scintillemens mille fois répétés. Mais Jean avait beau scruter du regard l'autre rive, il ne voyait pas de voiture : cela lui paraissait insolite, commençait à l'inquiéter. Sa dépêche partie la veille avait dû arriver le soir. Ainsi, comment expliquer cet oubli ?... A mesure qu'il réfléchissait, son trouble augmentait, car il savait bien que toujours c'était sa mère qui donnait les ordres, son père s'occupant uniquement des terres et des affaires du village. Pour que la voiture fût absente, il fallait donc que sa mère n'eût pas donné d'ordres, elle si attentive à tout ce qui le concernait ? Il fallait donc qu'elle fût bien malade ?... Le bac aborda la berge et la passeuse, rude veuve aux cheveux gris, à qui les épreuves, le dur métier avaient fabriqué une âme aussi rugueuse que la paume de ses mains, s'écria : « C'est vous, monsieur Jean ! Allons, vous arriverez core à temps. » Elle avait dit « core » pour encore, mais la phrase, dans son laconisme effrayant, ne laissait pas de doutes. Jean tomba assis, accablé, sur le banc du bateau. La passeuse, pourtant si avare de paroles dans l'habitude de la vie, comprit qu'elle avait trop parlé, et, reprenant son mutisme rogue, refusa de dire un mot de plus : embarras plutôt qu'insensibilité, car Jean remarqua qu'elle appuyait très fort sur les avirons pour qu'il fût rendu plus vite à l'autre rive. D'un œil voilé de larmes, dilaté

par l'angoisse, l'adolescent interrogeait en vain la masse du Vivier qui se détachait maintenant fort distincte, en haut de la côte, près du Bourg. Sorte de trapèze irrégulier, couché en biais sur la colline, le vieux logis de Vital de Raimondis présentait à l'arrivant sa grande base et sa vue en profondeur. Sur le côté fermé par l'église, des éclairs multicolores s'allumaient au soleil levant. C'étaient les vitraux, d'uniques vitraux du quinzième que Jean connaissait bien et qui représentaient la merveilleuse prédication de saint Vital parmi les courtisanes d'Alexandrie.

L'*Angelus* sonna ; ses ondes se répercutèrent allégrement, distinctement sur l'eau. Qu'il eût fait bon vivre ces minutes éclatantes du retour sans l'affreuse pensée qui les corrompait! Qu'avait la mère de Jean ? Sa poitrine n'avait jamais été forte ?... Le cœur, peut-être ? Mais quel coup avait déterminé ce subit accès ? Il retournait ces questions dans sa tête en gravissant au pas de course, la sueur au front, la rude montée au bas de laquelle commençaient les premières maisons du Bourg, du vieux « bourg pourri » des Raimondis, comme l'appelait parfois en plaisantant le baron d'Orves. Certaines maisons de ce Bourg étaient presque aussi anciennes que le château. La plupart avaient un étage et de beaux escaliers de pierre tournant en colimaçon ; quelques-unes possédaient des tourelles en encorbellement, à la base desquelles grimaçait un grotesque ; plusieurs s'ornaient de hautes fenêtres à meneaux. On devinait que toute une population de petits gentilshommes, de bourgeois aisés, de religieux, de gens de justice, de riches marchands avait élu un gîte là, jadis ; à la Révolution, presque tous s'en étaient allés et de plus pauvres les avaient remplacés dans des demeures trop grandes, trop coûteuses d'entretien et dont plusieurs parties restaient aujourd'hui délabrées.

Leurs tuffeaux étaient devenus jaunes comme de l'ambre; des rosiers aux fleurs ouvertes grimpaient dans leurs crevasses. Tout cela sentait bon, semblait sourire à Jean pour lui souhaiter la bienvenue. Il passa devant les piliers monumentaux du jardin entre lesquels le mur d'enceinte avail été démoli sous Raimondis le Magnifique. A la grille en fer ouvragé, arrachée pendant la Terreur, se trouvait substitué un portail de bois à claire-voie et à barreaux, à travers lequel Jean aperçut une vieille servante, Fanchette. Il l'appela, mais elle

ne répondit point et s'enfuit en pleurant. De plus en plus inquiet, il se hâta encore. Sous la bretèche du porche fortifié, où des charrettes de foin, en entrant, avaient accroché des brindilles odorantes, Jean croisa son père qui sortait. M. de Raimondis serra mollement la main de son fils, signe d'une émotion extrême. Il dit seulement : « Ah ! te voilà... Ça va mal... ça va mal. » Et il cracha de côté pour détourner son petit œil, d'habitude vif et sec, où semblait, ce jour-ci, perler une larme. Jean n'eut pas le temps de l'interroger davantage, car déjà son père s'éloignait, tirant coup sur coup des bouffées de sa pipe, regardant de légers nuages glisser dans le ciel clair et à cause desquels il faudrait presser la rentrée des foins. Jean souffrit peut-être de son attitude, — il avait senti confusément d'autres impressions analogues au cours de son enfance ; — mais une pensée, qui dominait toutes les autres, l'animait : revoir sa mère. Il franchit la singulière petite cour intérieure, l'ancien vivier desséché au XVIIe siècle et dont la dépression se creusait encore entre l'église et le château. Le « Magnifique » avait supprimé ce miroir d'eau où se reflétaient les fortes assises de la maison et les incomparables vitraux de l'église figurant le moine Vital au milieu des pécheresses. Le chef d'escadre n'avait épargné que la fontaine médiane où saint Vital bénissait des Sirènes. Jean s'engagea sous une voûte à caissons sculptés qui menait à la galerie du premier étage. Il longea un couloir pavé de curieuses briques émaillées, historiées d'aigles, de V et d'R entrelacés, heurta une porte qu'il connaissait bien. Un faible : « Entrez » lui répondit.

Une chambre vaste, pas très haute, s'étendait sous un plafond à poutres apparentes; deux grandes fenêtres aux nobles lignes, percées dans la façade, donnaient sur la vallée ; la rayonnante clarté du matin inondait la pièce. Dans cette clarté, près d'une fenêtre, en pleine lumière, Jean aperçut sur un lit peu élevé un cher visage, effroyablement transformé. Une voix dit : « Jean... mon petit Jean... Comme je suis heureuse !... je n'espérais plus te revoir. » Il s'assit près de la malade, et ils restèrent là quelques instans à se regarder en silence, les yeux dans les yeux, comme avant un long exode... Jean, à mesure qu'il contemplait sa mère davantage, restait stupéfait par l'expression égarée des yeux, la bouffissure des traits, la gêne de la respiration, le teint presque violet. Il chercha à s'informer,

mais elle ne voulut rien dire avant qu'il n'eût raconté son examen. Avait-il réussi ? Était-il content ?

Ignorante en ces matières comme toutes les femmes et comme beaucoup d'hommes, elle n'imaginait pas combien il est difficile au candidat moderne de posséder une certitude. La mémoire elle-même se révèle en défaut quand il s'agit de retourner aux heures enfiévrées, aux heures de délire des compositions. Telle faute qui paraît grave au candidat, et même à son professeur, n'est pas appréciée de la sorte par l'examinateur. Au contraire, tel raisonnement est omis et l'on croit pourtant ne pas l'avoir oublié. Enfin, les raisonnemens étant à juste titre plus prisés que les résultats, il s'ensuit de ces diverses causes qu'il est pour ainsi dire impossible au candidat, — à moins qu'il ne possède l'assurance et la supériorité d'un Amédée Privaz, — de se prononcer d'une façon absolue sur la composition qu'il vient de rédiger. Jean peinait à expliquer ce mécanisme si complexe à Mme de Raimondis. Ah! comme il eût voulu pouvoir lui affirmer sans réserve le succès, afin que la pauvre figure bouffie s'illuminât encore une fois, ainsi qu'elle s'était éclairée à son entrée dans la chambre. Mais enfin, qu'avait-elle?

Elle fit signe que cela n'importait guère : peu de chose. Son joli sourire plissa encore sa lèvre, et son charmant visage rayonna de grâce détachée, déjà envahi par l'ombre de la mort. Ce qu'elle avait? Rien, mon Dieu. Cela avait commencé une dizaine de jours auparavant, quand Jean partait pour ses examens, une grippe attrapée au début de juin, subitement froid après des journées très chaudes, de vraies journées d'été. Eux aussi avaient dû jouir d'un beau temps à Jersey ? Peut-être, Jean ne se rappelait pas, tant on travaillait à ce moment-là. Les compositions succédaient aux compositions. Les récréations étaient employées à repasser des formules. Beau temps? Oui, Jean croyait qu'il avait dû faire beau. Mais il pressa sa mère de parler d'elle, ce qu'elle eût volontiers évité.

Eh bien! voilà : cette grippe, à laquelle personne d'abord n'avait prêté attention, s'était aggravée, avait causé une forte fièvre, beaucoup de température. La gêne respiratoire, — sa mère, Jean le savait, n'avait jamais été très forte du côté du cœur, — devenait insupportable.

Voisnon, mandé en hâte, avait parlé de pneumonie double.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand'chose à faire, ajouta très

naturellement Marthe de Raimondis,... J'ai fait prier l'abbé Mineau de venir tout à l'heure... Maintenant que tu es là, que je te revois, je suis heureuse, et, si je pouvais penser que tu serais reçu, je mourrais contente... Il faut bien mourir un jour, vois-tu, mon pauvre enfant... maintenant, tu n'as plus besoin de moi.

Jean demeurait au pied du lit, consterné, écrasé, atterré.

Au bord de la tombe, sa mère pensa encore à le soutenir, à le distraire, à l'égayer. Ses compositions ne se trouveraient-elles pas meilleures qu'il ne pensait? Le Père Gesvres n'avait-il pas coutume d'affirmer que seuls les médiocres, ceux qui n'avaient pas conscience de la perfection, se sentaient satisfaits? Et puis Jean avait vu Paris. Comme il y avait longtemps qu'elle-même n'avait pu s'y rendre! C'était si amusant, si intéressant, si joli, ce Paris! Elle voulait que Jean lui racontât tout, et Jean racontait les diverses scènes qui s'étaient déroulées sur la terrasse de l'Orangerie, à ses yeux, les gens, les choses, la veuve et le petit garçon, le professeur de province et son grand fils, l'amiral Pierron, les Privaz, les Pontcournai et leur superbe attelage.

— Pontcournai... Pontcournai... attends... j'en ai connu un, moi, qui était capitaine dans le régiment de papa... — elle dit papa tout à fait comme une petite fille. — C'était un homme charmant. J'ai souvent dansé avec lui après la guerre. Ton père doit bien se rappeler cela, lui aussi. Tu pourras lui en parler.

— Oui... et ces Pontcournai ont la plus jolie enfant qu'on puisse imaginer... May du Pontcournai, la sœur de Tom.

— Ressemble-t-elle au père?

— Oui et non. Ce n'est pas frappant. Elle a de beaux cheveux blonds comme sa mère, qui est si belle... Non, elle ressemble... tenez, maman, pour vous faire une idée, elle ressemble, vous savez, dans les vitraux, elle ressemble à Bethsabée.

Mme de Raimondis sourit. L'un des vitraux du chœur représentait en effet, dans l'église du Vivier, parmi d'autres scènes de l'Ancien Testament, le roi David et Bethsabée. Le malicieux artiste du quinzième avait figuré le saint roi assis dans une tribune, l'air paternel et grivois tout ensemble, entouré de ses prud'hommes et de ses pages, contemplant Bethsabée qui se lavait dans une petite cour enclose. Bethsabée se présentait en-

tièrement nue, mais de cette nudité particulière à l'art du Moyen âge où les formes semblent insexuées, nudité en partie voilée d'ailleurs par d'éblouissans cheveux d'or qui tombaient jusqu'aux hanches. Une servante tendait un peigne à Bethsabée debout dans une fontaine ; une autre servante lui offrait un miroir. Dans le coin du vitrail, on apercevait Urie, mari de Bethsabée, percé d'une flèche sous les murailles de Rabba.

Mme de Raimondis sourit, car souvent elle avait plaisanté, avec d'Orves, ce sujet tiré de la Bible et au premier abord peu édifiant; mais elle ne pensait pas que Jean l'eût remarqué. Comme les enfans grandissent vite!

Maintenant Marthe, ravie, écoutait Jean lui parler des bontés de Paul d'Orves. « Le bon ami, soupira-t-elle... Pense-t-il revenir bientôt? »

Comme d'habitude. Pas avant huit jours; peut-être quinze, selon qu'il s'amusera à Paris. Certainement, s'il la savait malade, il reviendrait. Jean pourrait lui écrire.

— C'est cela, tu lui écriras... Je suis bien faible, je ne sais pas si j'irai jusqu'à son retour, et n'oublie pas de le remercier de ma part des bontés qu'il a eues pour toi... oh! oui, je lui suis très reconnaissante. C'est un bien bon ami, celui-là.

Jean crut qu'un léger voile de larmes obscurcissait à ce moment le regard fiévreux de la malade. Elle demanda soudain :

— As-tu vu ton père?

— Je l'ai rencontré sous le porche. Il avait l'air tout drôle et tout soucieux.

— Pauvre homme, reprit-elle, je le crois : la rentrée de ses foins...

— Dis-moi, Jean, quand sauras-tu si tu es admissible?

— Guère avant quinze jours...

— Hélas! je n'irai pas jusque-là... Que la volonté de Dieu soit faite et qu'Il te protège, mon cher, cher enfant!

A ce moment les servantes, Agathe, la femme de chambre, Perpétue, la cuisinière, la vieille Fanchette et sa nièce Ernestine, entrèrent dans la chambre portant des brassées de fleurs.

— Monsieur le curé va apporter le bon Dieu... confia Agathe à Jean, — et elle préparait sur une table une nappe blanche, un vase rempli d'eau, des candélabres dont elle allumait les bougies. Au bout du couloir qui conduisait directement de la chambre à

la tribune de l'église, on entendit bientôt les tintemens répétés d'une sonnette et le bruit des gros souliers ferrés d'un enfant de chœur.

— Faut tout de même aller quérir Monsieur, dit Perpétue.

— On se passera ben de lui, répondit Agathe.

— Je crois qu'il est parti jusque dans le pré de Morteseaux, ajouta la petite Ernestine. — Sur quoi, l'abbé Mineau entra, portant, entre ses mains élevées, une chose précieuse enfermée dans les plis de son étole en soie violette. D'abord, il bénit la chambre, appelant la paix du Seigneur sur cette maison. Puis l'humble vieux prêtre, ayant entendu la confession de Mme de Raimondis, commença d'une voix recueillie les admirables prières de l'Extrême-Onction. Le modeste vieillard sembla, en cet instant, à Jean, grandir de dix coudées. Auguste gardien, il ouvrait à l'âme prisonnière et souffrante les portes de la demeure éternelle.

— *Introeat domum hanc sub nostræ humilitatis ingressu, æterna felicitas, divina prosperitas, serena lætitia, caritas fructuosa, sanitas sempiterna : effugiat ex hoc loco accessus dæmonum. Adsint Angeli pacis!* Marthe tressaillit, entendant adjurer les Anges de la Paix de veiller à ses côtés.

— *Domum hanc deserat omnis maligna discordia.*

Et les onctions symboliques commencèrent.

— *Extinguetur in te omnis virtus diaboli... Oratio fidei salvabit infirmum.*

Agathe, Perpétue, Fanchette et la petite Ernestine scandaient les sept psaumes de la Pénitence, tandis que l'appel du ministre de Dieu évoquait le cortège des Anges, des Archanges, des Patriarches et des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. On était tenté de croire que cette procession glorieuse se formait dans la chambre même pour venir prendre et conduire au céleste seuil la moribonde dont le visage se pacifiait peu à peu, s'illuminait enfin dans le jour d'or de la clarté de juin, comme gagné par une aube inconnue.

Les lèvres de Mme de Raimondis s'ouvrirent pour recevoir l'hostie, puis, de nouveau, sa tête revint sur l'oreiller. Son regard était fixé droit devant elle, très pur et définitivement paisible. Ainsi étendue, les mains jointes, les yeux ouverts, remplis d'espérance et de sérénité, elle rappelait à Jean les étonnantes statues d'expression transfigurée, joyeuse,

ardente, que le grand XIIIe siècle sculpta sur les tombeaux.

L'abbé Mineau, les femmes s'en furent. Jean, ne voulant point fatiguer, ni troubler sa mère, se releva et s'en fut aussi. Il n'eut pas plutôt fermé la porte qu'il se heurta au docteur Voisnon, vieil ami de la famille, bourru, mais plein de cœur. Son œil perçant reconnut Jean sans peine dans la demi-obscurité du couloir. Il lui prit les deux mains :

— Vous voilà... tant mieux ! — puis, secouant la tête avec un air navré : Pas de chance... pas de chance... mauvaise grippe attrapée il y a une huitaine, la fièvre... pneumonie se déclare... hier le second poumon se prend... et le pauvre cœur toujours pas brillant. Ah ! j'ai bien peur... enfin, rien n'est perdu !

Ayant déposé sa custode dans le tabernacle, l'abbé Mineau revint vers Jean pour lui dire bonjour. Il semblait marcher dans du velours tant ses pas s'entendaient peu sur le dallage. Lui aussi prit les deux mains de Jean :

— Bonjour, monsieur Jean, bonjour... il faut bénir Dieu de vous avoir permis d'arriver à temps... La pauvre dame eût été si triste de partir sans avoir pu vous revoir, causer avec vous... car, en vérité, monsieur Jean, — et sa vieille voix trembla, — je puis bien vous confier cela : vous êtes toute sa vie, vous... vous le savez, du reste... et j'ai été bien content, moi aussi, que vous assistiez à la touchante cérémonie de tout à l'heure, dont j'ai lieu d'espérer...

Il s'interrompit, car le docteur Voisnon venait de lui saisir le bras, subitement, violemment, et le serrait dans sa main de fer :

— Quelle cérémonie ?... Quoi !... vous avez...

— Oui, monsieur, administré Mme de Raimondis sur son désir, balbutia le curé, faisant effort sur sa timidité effarouchée.

— Imbécile !

— Monsieur Voisnon !... puis d'un ton conciliant : « Vraiment, mon bon monsieur, vous exagérez... Vous exagérez toutes les choses à plaisir. » S'adressant à Jean : « Quel homme, ce docteur ! Il n'a pas changé, hein ? monsieur Jean. Tel vous l'avez laissé, tel vous le retrouvez. Et quand son tour viendra, lui aussi, il me fera appeler, soyez-en sûr.

— Tenez, venez donc déjeuner à la cure. Je vais vous régaler d'une omelette aux morilles dont vous me direz des nouvelles...

— C'est cela, jeta Voisnon à Jean, il veut m'empoisonner...

pour être plus sûr de m'administrer ses sacremens. Ah ! là là. Écoutez, j'accepte... et, s'il se produisait une aggravation dans l'état de Madame, je ne serais pas loin pour accourir... mais voici M. de Raimondis qui rentre.

En effet, le vieux gentilhomme, les épaules courbées sous une préoccupation écrasante, dévalait rapidement la pente, tapissée d'herbe sèche, de l'ancien vivier. Il arrivait de la prairie de Morteseaux, s'y était agité, gourmandant les faneurs plus que de coutume, puis, n'y tenant plus, dévoré par son souci, il revenait. Ses traits étaient mouillés de sueur et des brins de foin restaient, sous son chapeau de feutre, mêlés à ses cheveux grisonnans. M. de Raimondis serra la main du docteur. Jean remarqua que son regard, tout à l'heure vif et fiévreux, demeurait abattu. Octave de Raimondis interrogea :

— Eh bien ?

— Ça ne va pas pis, répondit Voisnon.

— Cela va-t-il mieux ?

Voisnon le prit par le bras et l'emmenant à l'écart :

— Oh ! mon cher monsieur de Raimondis, que je n'ai guère d'espoir à vous donner !

Le petit homme sec et boitillant n'eut pas un tressaillement, ne donna pas un signe d'émotion en entendant tomber cet arrêt. Son visage sombre exprima une seule pensée. Revenant vers Jean, il lui dit :

— Je voudrais voir ta mère ?

— Elle vient de causer longtemps avec moi. Elle est très fatiguée. Elle nous a fait signe qu'elle voulait être seule. Agathe veille non loin d'elle.

— Ça ne fait rien,... je voudrais la voir... Pensez-vous que cela pourrait la fatiguer réellement, docteur ? — Voisnon esquissa un geste vague. Il connaissait le caractère obstiné de M. de Raimondis, qui ne marquait pas souvent ses volontés, mais s'y acharnait une fois qu'il les avait exprimées. Le médecin répliqua donc : « Faites comme vous voudrez... Au cas où vous auriez besoin de moi, je ne m'éloigne pas, vous savez... Je déjeune chez le sapristi de curé qui veut m'empoisonner avec ses morilles pour que je ne lui échappe pas, » et, s'adressant à l'abbé Mineau : « Vous ne me tenez pas encore, vous savez, vieux calotin ! »

Malgré la tristesse du moment, ils rirent tous quatre de la

plaisanterie que du reste Voisnon renouvelait pour les dérider un peu ; serrant la main de Jean, il ajouta : « Et nos examens ? »

Ancien médecin de marine, il s'intéressait, lui aussi, avec passion à l'avenir de Jean. Jean fit une moue : « Sais pas. » Le docteur haussa les épaules : « Allons donc ! ça va bien, alors... Ah ! quelle bouteille de vin blanc nous boirons avec le père Mineau le jour où nous apprendrons la nouvelle. Nom d'un petit bonhomme en bois ! »

M. de Raimondis ne paraissait même pas se souvenir de l'occurrence : il s'enquit cependant pour la forme : « Au fait... c'est vrai... tes examens ?

— On ne peut pas savoir, répéta Jean.

— Parbleu ! bien sûr. Attendons, nous verrons. Quand saura-t-on ça ?

— Le 25 juin.

— Oui ; — puis après un moment de silence, — Mon pauvre enfant, nous serons peut-être bien malheureux d'ici là ! — Courbant davantage la tête, il s'enfonça et disparut avec Jean sous la voûte qui montait. Il entra chez sa femme, sans frapper, en maître ; mais il marchait sur la pointe de ses bottes et il se passa une main dans les cheveux pour enlever des brindilles de foin. La mourante ne les renvoya point, leur sourit. Ils s'assirent près de son lit et elle leur tendit ses longs doigts fins et blancs.

— Marthe, commença M. de Raimondis, Marthe... mais ce qu'il avait à lui dire était probablement trop difficile, car cela ne franchit point ses lèvres, et la phrase commencée resta en suspens, puis finit par un sanglot rauque.

Sa femme lui serra plus fortement la main, puis, regardant Jean, elle repartit à son mari d'une voix douce : « Octave, la seule prière que je vous adresse, c'est de songer à votre fils. »

Et de nouveau tous trois retombèrent dans le mutisme, en se regardant, un mutisme rempli, on le sentait, de pensées agitées en eux-mêmes. Ces pensées, deux des acteurs les lisaient nettement daus leurs souvenirs mutuels, le troisième acteur, Jean, les devinait vaguement, avec une sorte d'intuition douloureuse.

Mais aucune amertume ne passait plus dans le regard de ses parens, ni ne semblait plus troubler leurs esprits. Depuis tout à l'heure, un apaisement étrange, mais certain, s'était répandu

dans l'atmosphère de la chambre, rendait meilleurs, décontractait ceux qui se trouvaient réunis là, encore une fois, avant d'être séparés pour si longtemps. Peut-être, en cet instant suprême, M. et Mme de Raimondis retrouvèrent-ils des sentimens que l'un et l'autre ils avaient crus à tout jamais finis, mais ce fut court. Bientôt M. de Raimondis et Jean se retirèrent; Marthe, épuisée, s'assoupit. Agathe s'installa près d'elle. Le père et le fils allèrent déjeuner ensemble : déjeuner frugal, silencieux, coupé de courtes phrases. Ensuite le père retourna à ses foins, le fils revint près de sa mère. La malade s'affaiblissait vite et sa fièvre augmentait toujours. Voisnon déclara dans la soirée à Jean lui-même qu'il ne devait pas conserver d'espoir. Quant au temps que cela pouvait durer encore, le médecin était incapable d'en fixer la limite. Jean connut alors, au chevet de Marthe et de façon plus cruelle, l'inexorable fuite des minutes et des heures, la course à l'irréparable. Et ce temps qu'il allait passer près de sa mère, à la veille de l'examen oral, ces chères, ces dernières minutes où il pourrait la voir avant qu'elle ne fût définitivement enclose dans sa tombe, seraient autant de chances enlevées à son admission. Mme de Raimondis le comprit avant lui. Elle fit un dernier et héroïque sacrifice, puis elle sut, par de tendres mais véhémens combats, obtenir ce même sacrifice de son fils. Jean promit de repartir pour Jersey le lendemain matin. Une étreinte passionnée les unit, puis ils se séparèrent... Marthe de Raimondis tomba sans connaissance. Voisnon adjura le jeune homme d'éviter de pareilles scènes dont l'émotion violente pouvait, par un choc sur le cœur, très faible, tuer sa mère sur le coup. Il fallait, dans l'intérêt même de la malade, qu'il s'éloignât, à tout prix, de son chevet. D'ailleurs Jean n'aurait pas retrouvé le courage de la voir et de la quitter une seconde fois. Il passa les dernières heures de la journée dans sa chambre, une chambre étroite, disposée en longueur, dont une fenêtre donnait aussi sur la vallée du Loir. On apercevait la rivière rire, claire lame que le soleil rendait resplendissante, entre les houblons et les viornes, encadrement vert et or de la croisée. Mais Jean tourna le dos à cette vision de joie. A l'opposé, une grosse porte à clous de fer et à loquets de prison s'ouvrait sur la galerie aux Épices : Jean alla s'accouder sous les arcades épaisses, au cintre surbaissé, prenant jour sur la cour intérieure. L'enivrante odeur de l'herbe sèche, mêlée au chant des grillons, montait

du fond de l'ancien vivier. Le jeune homme endolori, inerte, y suivit d'un œil machinal la tombée du soir. Les ombres s'amassèrent peu à peu entre l'église, le porche et la galerie. Bientôt le reflet des premières étoiles trembla dans la fontaine sous la bénédiction de saint Vital. Les Sirènes versaient de petites gouttelettes d'eau dont le bruit alternait avec l'écho des râles qui arrivait par le couloir. Cela ressemblait au martèlement régulier, impitoyable d'une horloge. La nuit de juin, chaude, frémissante de vie, traversée de souffles embaumés, descendit enfin et couvrit tout de son manteau bleu sombre et constellé. Les vitraux de la face interne de l'église avaient été ouverts. De la galerie où il s'appuyait, Jean entretenait l'illusion qu'il priait dans la nef, pour sa mère. La fontaine réfléchissait la lampe du chœur et son perpétuel balancement. Soudain une autre lueur, gagnant de proche en proche, blanchit la cour d'une clarté douce, puissante, lunaire, et inonda les verrières de la façade extérieure. Jean tressaillit, car Bethsabée venait d'apparaître dans sa nudité naïve, dans la gloire de sa chevelure d'or. L'image était si vive qu'elle se réverbérait dans la fontaine au-dessous du balancement de la lampe, parmi le tremblement des étoiles, et la bénédiction de saint Vital s'étendait sur elle. Dès lors, Jean ne parvint plus à distraire son regard du cercle d'eau, hanté par Bethsabée.

AVESNES.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

ROCHAMBEAU EN AMÉRIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

II[1]

YORKTOWN

I

Deux inconnues dominaient le problème : que déciderait de Grasse? que ferait Clinton? L'ancien blessé de Johannisberg, le vainqueur de Charleston, sir Henry Clinton, lieutenant général et ancien membre du Parlement, d'excellent renom militaire, s'était enfermé dans New York, qui n'était pas encore la deuxième ville du monde, ni même la première des États-Unis et qui, au lieu de la riche et immense cité d'aujourd'hui dont les vertigineuses constructions étalent sous le ciel, à la nuit tombante, et reflètent dans la rivière leurs damiers lumineux, n'était qu'une agglomération de maisons modestes et de jardinets, n'occupant que le bas de l'île de Manhattan, et n'ayant gardé, à cause de la guerre, que dix mille habitans. Mais solidement fortifiée, avec libre accès à la mer pour une flotte puissante, elle menaçait la route des deux armées et Clinton y disposait d'approvisionnemens considérables et de troupes nombreuses aussi aguerries que les nôtres.

Il est des périodes dans l'histoire des nations où, après une série continue de malheurs, alors que le désespoir semblerait excusable, brusquement le ciel s'éclaircit et tout leur vient à

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

souhait. Dans la guerre de l'indépendance américaine, une période de ce genre avait commencé. Les armées de Washington et de Rochambeau, encombrées de leurs chariots, caissons et bagages, avaient à passer des rivières, traverser des régions montueuses, suivre des pistes défoncées par les pluies : le moindre effort sérieux contre elles eût été fatal ; rien ne fut tenté. Il était de la plus grande importance que Clinton ne comprît que le plus tard possible le plan réel des alliés ; tout servit à le tromper, ses dispositions naturelles et les circonstances. Sa conviction inébranlable était que la clef de la situation était New York, et que le pouvoir royal en Amérique, — et lui-même Henry Clinton, — tiendrait ou tomberait avec cette cité. De là son peu d'inclination à la quitter et à essayer quoi que ce fût en dehors de ses lignes de défense. Ses instructions lui prescrivaient d'aider Cornwallis dans la plus large mesure, le plan de la Cour britannique étant de ressaisir d'abord les États du Sud, puis de continuer la conquête en remontant vers le Nord. Mais lui, au contraire, ne se lassait pas d'enjoindre à Cornwallis de lui renvoyer une partie de ses troupes. Et, s'il ne manquait pas d'ajouter, comme il ne cessa de le rappeler par la suite : « Dans le cas du moins où vous pourriez vous en passer, » il lui disait aussi, dans les mêmes lettres : « Je n'aurais jamais cru, je l'avoue, qu'il vous faudrait quatre mille hommes pour un point où, d'après ce que le général Arnold m'a dit, sur un rapport du colonel Simcoe, deux mille seraient amplement suffisans. » (8 juillet 1781.)

Une source de lumières et, comme l'événement le prouva, de ténèbres aussi, consistait dans les lettres interceptées. Ces captures étaient incessantes sur terre et sur mer, et on en était, des deux parts, constamment éclairé ou égaré. Mais la chance avait décidément tourné et les astres favorisaient les alliés. Ils capturaient des lettres utiles et Clinton de trompeuses, juste châtiment pour tout le mal qu'il avait si souvent tâché de faire avec de telles prises : comme lorsque, ayant mis la main sur une lettre intime de Washington, dont un passage pouvait donner ombrage à Rochambeau, il la publia dans les gazettes. Mais les deux commandans n'étaient pas gens à se laisser brouiller pour si peu et tout ce qui se produisit fut une franche explication. Agissant spontanément dans le même esprit, tant était réelle l'unité de vues et de sentimens, La Luzerne avait

écrit à Rochambeau, à propos de Washington et de sa lettre : « J'ai dit à ceux qui m'en ont parlé que je n'y trouvais que le zèle d'un bon patriote et qu'il fallait qu'un citoyen fût bien vertueux quand on ne pouvait lui trouver d'autre crime (1). »

De nouveaux trésors venaient de tomber aux mains de Clinton : une lettre de Chastellux à La Luzerne parlant fort dédaigneusement de son chef et de ses « bourrasques » et s'y vantant, conte Rochambeau, « d'avoir eu l'art de m'engager à rapprocher mon opinion de celle du général Washington, » avec cette conséquence « que le siège de l'île de New York était enfin déterminé... Il se plaignait du peu de ressource que peut avoir un homme d'esprit sur le caractère impératif d'un général qui veut toujours commander. » Clinton fit porter la lettre à Rochambeau avec le charitable avis « qu'il devrait se méfier de ses alentours. Ce n'était pas assurément, remarquait celui-ci, dans le dessein de mettre la paix dans mon ménage. » Le général fit venir son chef d'état-major, lui montra la lettre qu'il reconnut en rougissant, la jeta au feu et le laissa « en proie à tous ses remords. » On juge, conclut Rochambeau, « que je ne cherchai pas à le détromper. »

Un texte des décisions arrêtées aux conférences de Weathersfield ne fut pas moins heureusement capturé par Clinton, et nous avons vu combien Washington s'y était montré peu enclin à diriger vers le Sud le grand effort des deux armées. Une lettre de Barras à La Luzerne du 27 mai fut aussi interceptée et, par bonheur aussi, le marin y révélait son projet de conduire la flotte encore plus au Nord qu'elle n'était, c'est-à-dire à Boston : projet réel, mais abandonné aussitôt que formé et remplacé par un autre tout contraire. Une lettre, révélatrice celle-là, de Rochambeau à La Luzerne, fut encore prise; elle était chiffrée, et les Anglais purent la traduire; mais, comme les astres favorisaient décidément les alliés, ce furent les Anglais de Londres qui le purent, et non ceux de New York, et, quand le déchiffrement fut enfin mis sous les yeux de Clinton, il n'avait plus depuis longtemps, et pour bonnes raisons, aucun doute sur les projets réels de Washington et de Rochambeau.

Le secrétaire colonial britannique était maintenu, entre temps, dans un état de jubilation persistante par les nouvelles

(1) 13 avril 1781.

qui lui arrivaient de si précieuses trouvailles : « Les copies, écrivait-il à Clinton, de la très importante correspondance qui est si heureusement tombée entre vos mains montrent que la cause des Rebelles est presque désespérée, et que rien que le succès d'une entreprise extraordinaire ne pourrait lui rendre vigueur et activité. Je confesse que je suis charmé qu'ils aient choisi New York comme objet de leur effort. » (14 juillet 1781.) Clinton accusait réception peu après à lord Germain d'un renfort de 2400 recrues allemandes qu'il prenait bien soin de garder à New York jusqu'à la fin, sans en rien aventurer au dehors.

Les alliés n'avaient rien omis, de leur côté, pour confirmer le commandant anglais dans sa croyance. Ils avaient fait construire de solides fours de briques, à proximité de New York, comme pour cuire le pain de toute une armée pendant un long siège. Puis ç'avaient été des reconnaissances, des marches et contre-marches, un envoi de bateaux vers Long Island, « sans entrer toutefois dans la baie d'Oyster, » des escarmouches qui semblaient le préliminaire d'opérations plus sérieuses et au cours de l'une desquelles, en compagnie des deux Berthier et du comte de Vauban, Closen manqua de perdre la vie pour sauver son chapeau. « Un faux amour-propre me fit rappeler, dit-il, la plaisanterie militaire : Ah! il a perdu son chapeau! Sans autre réflexion au danger, je mets pied à terre au milieu des coups de fusil. » Il sauva sa coiffure ; les généraux le blâmèrent au retour pour ce risque inutile, « et le bon Washington me frappant sur l'épaule ajouta : Mon cher baron, ce proverbe français n'est pas connu dans notre armée, mais votre sang-froid pendant le danger le sera. » Ces mots sont cités en anglais, comme étant (sauf une faute de grammaire que Washington n'a pu commettre) les propres paroles du grand homme au jeune aide de camp.

Brusquement, le 18 août, les deux armées lèvent le camp, remontent de trois marches vers le Nord, passent, au milieu de grandes difficultés, par une chaleur torride, avec un lourd bagage, le large cours de l'Hudson à King's Ferry ; mais sans être plus inquiétées que devant. Comment expliquer cette inaction de Clinton ? « Elle est pour moi, écrit le comte Guillaume de Deux-Ponts dans son journal (dont le manuscrit, retrouvé à Paris sur les quais, a été publié en Amérique), une énigme indé-

chiffrable, et j'espère qu'on n'aura jamais à me reprocher d'en donner à deviner de pareilles. » Le fleuve franchi, la double armée prit, à marches forcées, la direction du Sud. Rochambeau fait abandonner quantité d'effets pour hâter le mouvement, ce qui, dit Closen, « fit beaucoup crier la ligne, » qui cria, mais marcha. La nouvelle d'un mouvement si important vint naturellement à Clinton, mais, comme les astres ne lui souriaient plus, il conclut, ainsi qu'il l'écrivait encore le 7 septembre à lord Germain, que tout cela « était une feinte. » Quand il découvrit que ce n'était pas une feinte, l'armée alliée était hors d'atteinte. « Que dire à cela ? écrit gaîment Closen ; tâchez d'y mieux voir une autre fois, » et il dessine en marge de son journal une paire de lunettes.

La marche vers le Sud put ainsi continuer sans encombre. On traverse d'abord les Jerseys, « pays de cocagne en gibier, poisson, végétaux, volailles. » Closen a le bonheur « d'entendre de la bouche du général Washington et sur le terrain même, les dispositions, les mouvemens et les différentes autres circonstances relatives aux fameuses actions de Trenton et Princeton. » Le jeune homme, qui s'était grandement perfectionné en anglais, servait maintenant d'interprète aux deux commandans, de sorte que rien ne lui échappait. L'entrée à Philadelphie fut triomphale ; le Congrès fit un charmant accueil ; il y eut des toasts à n'en plus finir. C'est une ville immense avec « 72 rues tirées au cordeau... Les boutiques y abondent en marchandises de toute espèce, et il y en a qui ne le cèdent pas au *Petit Dunkerque* à Paris, pour la richesse et le goût. » Où est aujourd'hui le *Petit Dunkerque?* — « Mais où sont les neiges d'antan ? » Les femmes sont très jolies, « d'un très bon ton et très bien mises, même à la française. » Bénezet, le quaker français, une des célébrités du lieu, est jugé plein de sagesse, et La Luzerne, qui « tient un état digne de son souverain, » donne un dîner de 180 couverts.

De Philadelphie à Chester, Rochambeau et ses aides de camp descendirent la Delaware en bateau. Comme ils approchaient, « nous vîmes de loin sur le rivage, dit Closen, le général Washington qui tournait son chapeau et un mouchoir blanc, paraissant faire beaucoup de démonstrations de joie. » Rochambeau avait à peine mis pied à terre que l'Américain, si calme et réservé d'ordinaire, se jeta dans ses bras : la grande nouvelle était arrivée, de Grasse était sur rade, et, tandis que Cornwallis

se tenait sur la défensive à Yorktown, la flotte française barrait la Chesapeake.

Au reçu des lettres de La Luzerne, Washington et Rochambeau, lui disant à quel point le sort des États-Unis dépendait de lui, le marin, comprenant, avait-il écrit à La Luzerne, « avec bien du chagrin la détresse où se trouvait le continent et la nécessité d'un prompt secours, » avait décidé de participer aussitôt, avec tous ses moyens, au suprême effort qui, sans lui, bien évidemment, serait tenté en vain. Parti le 5 août de Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien), à Saint-Domingue, il avait joint à sa flotte tout ce qu'il avait pu trouver de navires français aux Antilles, même quelques-uns qui, ayant été des années absens, avaient ordre de rentrer pour se faire réparer. Il avait eu la plus grande difficulté à se procurer l'argent demandé, bien qu'il eût offert d'hypothéquer en garantie son propre château de Tilly pendant que le chevalier de Charitte, commandant la *Bourgogne*, faisait de même pour le sien ; il avait obtenu enfin les douze cent mille francs requis, grâce à l'obligeance du gouverneur espagnol de La Havane. Il amenait aussi avec lui le marquis de Saint-Simon et les 3000 hommes de troupes sous ses ordres. Il demandait seulement que les opérations fussent poussées en hâte, puisqu'il était obligé d'être de retour aux Iles à date fixe. Nul personnage ne risqua ni ne fit davantage, à lui seul, pour les États-Unis que de Grasse, le seul des chefs à qui aucun monument n'ait été élevé.

La nouvelle se répandit en un instant ; le camp retentissait de chants et de cris de joie. « Les soldats parlèrent de Cornwallis, dit Closen, comme s'ils le tenaient déjà à la garde du camp ; mais il ne faut cependant pas encore vendre la peau de l'ours ; il est vrai qu'il est bien près d'être pris. » A Philadelphie, la joie était indescriptible ; la foule s'était portée devant la maison du ministre de France, La Luzerne, et l'acclamait. « Des plaisans, rapporte l'abbé Robin, montent sur des tréteaux, prononcent l'oraison funèbre de Cornwallis, et débitent des lamentations sur la douleur des tories. » Vous avez, écrivait Rochambeau à l'amiral, le 7 septembre, « répandu une joie universelle dans toute l'Amérique, dont elle est enivrée. »

L'inquiétude toutefois fut grande à nouveau quand on apprit, peu après, que les bâtimens français avaient quitté la Chesapeake dont l'entrée maintenant était libre. La flotte anglaise comptant

vingt vaisseaux et sept frégates, sous les ordres de Hood et de Graves, le même Graves qui n'avait pu intercepter le convoi de Rochambeau, avait été signalée le 5 septembre, et de Grasse, laissant derrière lui pour aller plus vite quelques-uns de ses bâtimens et pas mal de marins occupés à terre, avait levé l'ancre trois quarts d'heure après la vue des signaux, pour livrer le combat d'où l'issue de la campagne allait dépendre. C'est là, écrivait dans ses mémoires le commandant de la Légion anglaise Tarleton, « un fait digne d'admiration. » Six jours après, il était de retour, il avait eu 21 officiers et 200 marins tués ou blessés, mais il n'avait perdu aucun navire, et la flotte ennemie, sérieusement endommagée, avec 336 hommes hors de combat, et le *Terrible* de 74 canons, abandonné et incendié, avait dû se retirer à New York. Malgré l'arrivée de l'amiral Digby et de ses renforts, « on ne tentera pas cependant, écrivait La Luzerne à Rochambeau, un second engagement ; en tout cas, je ne suis pas inquiet du succès » Rien ne fut tenté. « Cette domination de la mer, notait là-dessus Tarleton, prouva la force des ennemis de la Grande-Bretagne, dérangea les plans de ses généraux, découragea ses amis, et finalement confirma l'indépendance américaine. »

En revenant prendre sa garde à l'entrée de la baie, de Grasse eut la joie d'y trouver une autre escadre française, celle de Barras. Comme lieutenant général, de Grasse avait rang sur lui, mais comme chef d'escadre Barras était son ancien, ce qui faisait une situation difficile, et ce dernier pouvait être tenté, comme il le fut, de faire campagne à part avec chance que la gloire des succès possibles lui revînt : « Je te laisse le maître, mon cher Barras, lui avait écrit de Grasse, le 28 juillet, de venir me joindre ou d'agir de ton côté pour le bien de la cause commune. Donne-m'en avis seulement, afin que nous ne nous nuisions pas sans le vouloir. » Subordonnant son intérêt à la cause commune, Barras avait quitté Newport gagnant la haute mer, puis, tournant au Sud à grande distance des côtes, avait évité les Anglais et atteint la Chesapeake avec la grosse artillerie, indispensable pour les dernières opérations. Les astres demeuraient propices.

Le double siège, dont les récits abondent, commença alors, celui de Yorktown par Washington et Rochambeau, sur la rive droite de la rivière d'York et celui de Gloucester sur la rive opposée où les Français étaient commandés par Choisy et

Lauzun. On prit soin de conduire les opérations suivant les règles, à cause, dit Closen, « de la réputation de Cornwallis et de la force de la garnison. » L'expérience de Rochambeau fut là d'un grand secours : c'était son quinzième siège. Cornwallis était, de jour en jour, plus étroitement pressé. Le 29 septembre, il était encore plein d'espoir. « Je me suis risqué, ces deux derniers jours, écrivait-il à Clinton, à regarder bien en face l'ensemble des forces du général Washington sur la position qu'elles occupent de l'autre côté de mes retranchemens, et j'ai le plaisir d'assurer Votre Excellence qu'il n'y avait qu'un désir dans toute l'armée, c'est que l'ennemi avançât. » Une douzaine de jours plus tard, le ton était tout différent : « Je peux seulement répéter que rien autre qu'une intervention directe sur la rivière d'York, ce qui suppose une action navale heureuse, ne peut me sauver... Beaucoup de nos défenses sont gravement endommagées. » Lord Germain, plus radieux que jamais, se félicitait dans le même temps et complimentait Clinton des combinaisons qu'ils avaient si heureusement adoptées tous deux : « C'est une bien grande satisfaction pour moi, lui disait-il le 12 octobre, de trouver... que le plan concerté par vous pour la conduite des opérations militaires dans cette région (la Chesapeake) cadre avec ce que j'avais moi-même suggéré. » La Cour qui, comme lord Germain, ne doutait de rien, avait fait embarquer sur l'escadre de renfort de Digby un non moindre personnage que le prince Guillaume, l'un des quinze enfans de George III et par la suite l'un de ses successeurs sous le nom de Guillaume IV. Ce ne fut qu'un encombrement, et non pas un encouragement de plus.

Après les incidens bien connus du siège, la nuit vint où l'attaque décisive sur les deux redoutes avancées devait être tentée ; l'une par La Fayette et les Américains ; l'autre par Viomesnil et les Français. Rochambeau s'en fut trouver les grenadiers du régiment de Gâtinais, dédoublé de son ancien régiment d'Auvergne, et leur dit : « Mes enfans, si j'ai besoin de vous cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié que nous avons servi ensemble dans ce brave régiment d'Auvergne sans tache, surnom honorable, qu'il a mérité depuis sa création. » Ils lui répondirent que, s'il voulait promettre de leur faire rendre leur ancien nom, il les trouverait prêts à se faire tuer jusqu'au dernier. Ils tinrent parole, perdant à l'assaut un tiers

de leur effectif. Rochambeau tint aussi parole et un de ses premiers soins, à son retour en France, fut de réclamer le changement de nom qui lui fut accordé: Gâtinais devint ainsi Royal-Auvergne et est aujourd'hui le 18e d'infanterie.

Le 19 octobre, après des pertes qui ne dépassèrent pas trois à quatre cents hommes pour chacune des deux armées assiégeantes, un acte fut signé aussi grand par ses conséquences qu'aucun de ceux qui mirent jamais terme aux guerres et aux batailles les plus sanglantes, la capitulation de Yorktown. C'était, en un sens, la ratification de cet autre acte, signé cinq ans plus tôt à Philadelphie, par les délégués de ce peuple dont la cause avait si souvent depuis semblé perdue, l'Acte d'Indépendance.

Le même jour, écrit Closen, « la garnison d'York défila, à 2 heures, devant l'armée combinée qui était formée sur deux lignes, les Français vis-à-vis des Américains et dans la plus grande tenue... En passant entre les deux armées, ils (les Anglais) marquèrent le plus grand mépris pour les Américains qui, à dire la vérité, faisaient l'ombre au tableau, vis-à-vis de notre armée, pour la beauté et pour l'habillement, car la plus grande partie de ces malheureux étaient en petits habits-vestes de toile blanche, sales et déguenillés, et un grand nombre étaient presque nu-pieds. Les Anglais leur avaient donné le sobriquet (nickname) de *Janckey-Dudle*. Qu'importe, dit l'homme sensé; ces gens en sont d'autant plus louables et braves de se battre comme ils le font, si mal entretenus en tout. » En « homme sensé, » Rochambeau écrit dans ses Mémoires : « On doit rendre aux Américains la justice de dire qu'ils se comportèrent avec un zèle, un courage et une émulation qui ne les laissèrent jamais en retard dans toute la partie dont ils furent chargés, quoique les opérations d'un siège leur fussent étrangères. »

La ville offrait un tableau lamentable. « Je n'oublierai jamais, écrit Closen, combien l'aspect de la ville d'York... était affreux et faisait peine à voir; on ne pouvait faire trois pas sans rencontrer de grands trous de bombes, des éclats, des boulets, des fosses mal couvertes, des bras ou des jambes épars de blancs ou de nègres, des morceaux d'uniformes; la plupart des maisons criblées de coups de canon... Nous trouvâmes lord Cornwallis chez lui; son abord était marqué au coin de la

noblesse d'âme, de la magnanimité et de la fermeté de caractère. Il avait l'air de dire : Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait mon devoir et je me suis défendu autant qu'il a été possible. » Dans tous les journaux d'officiers français, Cornwallis est jugé de même.

Sur l'état de la petite ville si tranquille aujourd'hui et comme endormie au pied de la grande colonne de marbre érigée par ordre du Congrès, « avec les emblèmes de l'alliance, » au bord de l'eau bleue, parmi les dunes de sable (1) que bouleversèrent à nouveau, depuis, les sanglans combats de la guerre de Sécession, les témoignages concordent aussi. L'abbé Robin note la quantité de cadavres, « de membres épars qui infectaient l'air, » mais de plus, en abbé lettré qu'il était, le nombre de « livres amoncelés, semés dans ces ruines, » livres « de piété et de controverse, » les « œuvres du célèbre Pope, les traductions des *Essais* de Montaigne, de *Gil Blas de Santillane*, l'*Essai sur les Femmes*, de M. Thomas, » ce sévère Essai, si goûté alors en Amérique, où les mondaines étaient invitées à se pénétrer des « sentimens de la nature qui naissent dans la retraite et qui croissent dans le silence. »

Rien ne montre mieux que ce qui se passa dans cette occasion solennelle la vraie nature du sentiment qui avait animé les Français pendant la campagne et comment, avec leur nouvel enthousiasme pour les droits des peuples et la liberté, ils avaient combattu comme pro-américains plus encore qu'anti-anglais. Rien de blessant dans leurs dires, de triomphant dans leur attitude vis-à-vis d'un adversaire vaincu. Par une attention généreuse, quand les Anglais déposèrent leurs armes, « on eut

(1) Dès 1796, époque de la visite de La Rochefoucauld-Liancourt, la ville, jadis prospère, était une bourgade morte de huit cents habitans dont les deux tiers, gens de couleur : « les habitans, dit-il, y sont sans occupation. Les uns vendent en détail des liqueurs spiritueuses et quelques étoffes; d'autres s'appellent avocats, d'autres juges de paix. La plupart ont, à quelque distance de la ville, une petite ferme qu'ils vont visiter tous les matins; mais tout cela n'occupe beaucoup ni la tête, ni le temps; et les habitans d'York, qui vivent en très bonne intelligence, occupent l'un et l'autre bien plus assidûment en dînant ensemble, en buvant du punch, en jouant au billard; pour donner un peu plus de piquant à cette vie habituelle, ils changent souvent le lieu de leurs assemblées... Le nom de M. le maréchal de Rochambeau y est en grande vénération. » (*Voyage dans les États-Unis*. Paris, an VII, t. VI, p. 283.)

La colonne, votée dès octobre 1781, ne fut érigée qu'un siècle plus tard, la première pierre fut posée en 1881, lors des fêtes du centenaire, en présence des représentans de l'ancienne alliée et des descendans des officiers de Washington, Rochambeau, d'Estaing, de Grasse.

soin, rapporte l'aumônier, d'en éloigner les spectateurs pour diminuer leur humiliation. » Les vainqueurs avaient pitié de Cornwallis et l'entourèrent d'égards. Rochambeau ayant appris qu'il manquait d'argent lui offrit tout ce qu'il souhaita. Il l'invita à dîner avec ses officiers, le 2 novembre. « Lord Cornwallis, écrit Closen, se distingua particulièrement par son maintien réfléchi, doux et noble. Il parla beaucoup de ses campagnes dans les Carolines, et, quoiqu'il eût remporté plusieurs victoires, il convint cependant lui-même qu'elles étaient la source des malheurs actuels. Tous, à l'exception de Tarleton, parlaient français, O'Hara surtout, dans la perfection. Il nous parut un peu hâbleur... Quant au fameux Tarleton, toute sa personne n'annonce rien d'extraordinaire, ni pour l'esprit, ni pour l'éducation. A en juger d'après sa conduite dans les Carolines, il est brave et heureux, voilà tout, mais il s'est fait détester généralement par ses déprédations. » Une correspondance amicale s'établit entre Cornwallis et plusieurs officiers français, le vicomte de Noailles entre autres, celui qui avait fait toute la route à pied et qui lui prêta l'*Essai général sur la tactique* du comte de Guibert, alors sujet de discussions passionnées en Europe, à cause de quantité d'idées audacieuses avancées, non seulement sur les armées, mais sur la limitation nécessaire du pouvoir des rois, et portant, à la première page, cette dédicace : « A ma Patrie. » Napoléon en devait dire plus tard qu'il « était propre à former des grands hommes; » mais son auteur lui-même qui, général et académicien, attendait une renommée durable de ses services militaires et de ses livres, est surtout connu de la postérité, — ironie du sort, — par la place qu'il tient dans les lettres de Mlle de Lespinasse.

Cornwallis eut, de son côté, la perception très nette que la masse des Français avaient lutté pour une cause qui leur était chère et consistait en autre chose que de l'humilier lui et les siens. Il rendit publiquement justice à ses vainqueurs, reconnaissant qu'il avait reçu d'eux le meilleur traitement. Relativement aux Français, il s'exprima ainsi dans son rapport final sur la catastrophe, imprimé par ses soins dès son retour : « La bonté et les attentions qui nous ont été manifestées par les officiers français... la délicatesse avec laquelle ils se sont montrés sensibles à notre situation, l'empressement et la générosité avec lesquels, officiellement ou à titre privé, ils nous offrirent tout

l'argent nécessaire à nos besoins, ont été véritablement au delà de ce que je saurais décrire, et laisseront, j'espère, dans le cœur de tout officier anglais, un souvenir qu'il se rappellera, si jamais la fortune de la guerre met quelqu'un d'eux en notre pouvoir. »

L'attitude des Français dans le Nouveau Monde se trouva d'accord avec les sentimens des Français dans l'Ancien. A la nouvelle apportée par Lauzun et le comte de Deux-Ponts embarqués, crainte de prise, sur deux frégates différentes, de la capture de Cornwallis, de ses 8 000 soldats, 800 matelots, 214 canons et 22 drapeaux, le Roi écrivit à Rochambeau : « Monsieur le comte de Rochambeau, — Les succès de mes armes ne me flatteront jamais que comme étant un acheminement vers la paix, » et, remerciant « l'Auteur de toute prospérité, » il annonçait l'envoi de lettres aux archevêques et évêques pour qu'un *Te Deum* fût chanté dans toutes les églises de leurs diocèses.

Il y avait longtemps que les vieux coqs des clochers de France n'avaient frémi sur la pointe des flèches aux carillons des *Te Deum* pour une victoire conduisant à une paix glorieuse. La victoire était sur ces mêmes adversaires qui nous avaient imposé, après leurs propres succès, les conditions du traité de Paris et la perte du Canada. Rien de plus caractéristique que la lettre pastorale de « Louis-Apollinaire de La Tour du Pin-Montauban... premier évêque de Nancy, primat de Lorraine, » dont un exemplaire se trouve dans les papiers de Rochambeau. L'évêque fixe la date pour la cérémonie d'actions de grâces et ajoute : « Cet avantage si important a été le fruit des plus sages mesures : la raison et l'humanité l'ont apprécié et l'ont placé bien au-dessus de ces victoires mémorables, mais sanglantes, dont l'éclat a été couvert par un deuil presque universel. Ici le sang de nos alliés et de nos généreux concitoyens a été épargné; et pourquoi ne remarquerions-nous pas avec satisfaction que les forces de nos ennemis ont été considérablement affaiblies, leurs efforts déconcertés, le fruit de leurs dépenses immenses anéanti, sans avoir fait couler des ruisseaux de leur sang, sans avoir rempli leur patrie de veuves et de mères infortunées. » Pour cela aussi, en même temps que pour la victoire, des actions de grâces doivent être offertes; et pour cela aussi, pour des sentimens si humains et si rares, le nom de l'évêque de La Tour du Pin-Montauban mérite de n'être pas oublié.

Quant aux officiers partis près de deux ans plus tôt pour la

nouvelle croisade, ils eurent, dès le premier moment, la conviction qu'ils avaient assisté, en effet, à quelque chose de grand et qui compterait dans l'histoire. Ils éprouvèrent presque tous le sentiment qu'exprime aux dernières lignes de son journal le comte Guillaume de Deux-Ponts, blessé à l'assaut : « Avec des troupes aussi bonnes, aussi braves, aussi disciplinées que celles que j'ai eu l'honneur de conduire à l'ennemi, on peut tout entreprendre... Je leur dois les plus beaux jours de ma vie et le souvenir ne s'en effacera certainement jamais de ma mémoire... La vie de l'homme est mêlée de peines, mais on ne peut plus s'en plaindre quand on a joui des momens délicieux qui en sont le prix; un seul instant les fait oublier, et cet instant bien senti en fait même désirer de nouvelles, pour jouir encore une fois de leur récompense. »

II

Pendant une année encore dont il passa la première partie à Williamsburg, non loin de Yorktown et où son ami La Luzerne vint le voir en mars 1782, Rochambeau resta en Amérique. La paix était une possibilité, non une certitude. A Londres où, le 20 novembre précédent, on continuait de recevoir les nouvelles les plus encourageantes, mais où celle de la catastrophe apportée par le *Rattlesnake*, arriva le 25, George III et ses ministres résistaient à l'évidence, lord Germain surtout pour qui la déception avait été forte, et qui disait au Parlement : « Il faut continuer la guerre vigoureusement et empêcher que jamais les Français puissent dire aux Américains que ce sont eux qui ont assuré leur indépendance et qu'ils ont droit à des faveurs commerciales, sinon même au monopole des échanges. » Ce n'était guère bien nous connaître, comme en témoignait notre traité de commerce de 1778, qui n'avait réservé à la France aucun avantage particulier, comme on a pu voir par la lettre de Franklin citée plus haut. Le roi George, tout aussi peu disposé à céder, prescrivit qu'un jeûne public serait observé, le 8 février 1782, par tout le pays, comme acte de contrition pour les péchés nationaux et appel à la protection divine en vue de la reprise des hostilités. « Le Roi, écrivait Franklin, le 4 mars, nous hait cordialement et rien ne le satisfera que notre destruction. » Avec ses admiratrices françaises, il échangeait des lettres

comme celles-ci : lettre de Mme Brillon, Nice, 11 décembre, 1781. — « Mon cher papa, je vous boude... oui, monsieur papa, je vous boude. Comment ! vous prenez des armées entières en Amérique, vous burgoinisez Cornwallis, vous prenez canons, vaisseaux, munitions, hommes, chevaux, etc., etc. ; vous prenez tout et de tout et la gazette seule l'apprend à vos amis qui se grisent en buvant à votre santé, à celle de Washington, de l'indépendance, du roi de France, du marquis de la Fayette, de MM. de Rochambeau, Chastellux, etc. et vous ne leur donnez pas signe de vie !... »

De sa vaillante plume qui n'avait peur de rien, pas même de notre grammaire, Franklin répondait : « Passy, 25 décembre, 1781. — Vous me boudés, ma chère amie, que je n'avois pas vous envoyé tout de suite l'histoire de notre grande victoire. Je suis bien sensible de la magnitude de notre avantage et de ses possibles bonnes conséquences, mais je ne triomphe pas. Sçachant que la guerre est pleine de variétés et d'incertitudes, dans la mauvaise fortune, j'espère la bonne, et dans la bonne, je crains la mauvaise. »

L'avenir demeurait incertain ; les régimens français et américains attendirent donc l'arme au pied, mais ne firent presque rien qu'attendre. Car, si George III voulait encore la guerre, son peuple n'en voulait plus. Rochambeau profita de ce loisir pour visiter à son tour les parties accessibles du pays, offrir des dîners et des bals à ses voisins, étudier les mœurs et les ressources des habitans, « courir les bois avec une vingtaine d'amateurs à sa suite. Nous avons forcé plus de trente renards. Les équipages de chiens des gentlemen des environs sont parfaits, » rapporte Closen. Les usages différens des Français et des Américaines amusent réciproquement les uns et les autres. Au premier de l'an, « la coutume des Français de s'embrasser, même en pleine rue, ce jour-là, fit beaucoup rire les Américans ; » mais, observe, avec un peu d'humeur, le jeune aide de camp, « en revanche, leurs *shake hands*, tiraillemens de mains plus ou moins longs et souvent très forts, valent bien les embrassades européennes. »

Rochambeau note de son côté foule de traits que reprendra plus tard Tocqueville, la diffusion des idées de tolérance religieuse, l'absence de privilèges, l'égalité mise en pratique : « Le colon, dans son habitation, n'est ni un seigneur de château, ni

un fermier, c'est un propriétaire. » Il met trente à quarante ans pour s'élever de la maison de « rondins soutenus par des piquets, » en passant par la maison « en planches bien jointes, » à la « maison de briques : c'est le complément de leur architecture. » La main-d'œuvre est rare, on la paye un dollar par jour. Il y a trois millions d'habitans; ce pays « en pourra comporter un peu plus de trente millions sans se gêner. » Ce n'était pas trop mal calculer, les treize États que connut Rochambeau en font aujourd'hui trente-sept. Les hommes recherchent les mobiliers anglais et les femmes sont « fort curieuses des modes françaises; » partout où le ravage de la guerre ne s'est pas fait sentir, on vit bien, « et le petit nègre est continuellement occupé à défaire et remettre le couvert. »

Le fidèle Closen, qui avait été proposé pour un avancement à cause de sa brillante conduite au siège, accompagnait partout le général et explorait aussi pour son compte, ne négligeant rien, pas même les animaux et en formant « une petite collection de vivans et d'empaillés, heureux s'ils peuvent plaire aux personnes à qui je les destine. » Il prend des notes sur les racoons, les opossums et va visiter un marais « rempli d'habitations souterraines de castors, » qu'il voit travailler. Il assiste aussi par curiosité à un de ces combats de coqs qui faisaient fureur dans la région, « mais le spectacle est un peu trop cruel pour qu'on puisse le voir avec plaisir. »

Rochambeau, son fils et deux aides de camp, dont Closen, partent pour visiter à Monticello le fameux Jefferson, ancien et futur ministre en France et futur président des États-Unis; ils emmènent quatorze chevaux, couchent comme ils peuvent chez l'habitant parfois gêné, on peut le croire, de recevoir une telle troupe, mais habitué alors à héberger tout venant. L'hospitalité est, au hasard du lieu, brillante ou misérable avec « un lit garni comme un dais de procession, » pour le général, ou avec « des rats qui viennent nous chatouiller les oreilles. » On atteint la belle demeure du « philosophe, » ornée d'une colonnade et dont « la plate-forme est fort joliment garnie avec toute sorte de scènes tirées de la fable. » Le seigneur du lieu éblouit les voyageurs par son savoir encyclopédique. Closen le dépeint « fort instruit dans les belles-lettres, dans l'histoire, dans la géographie, etc., etc., connaissant mieux que personne la statistique de l'Amérique en général et les intérêts respectifs de chaque

province en particulier, commerce, agriculture, sol, produits, enfin tout ce qu'il y a de plus intéressant à savoir. Il sait jusqu'aux moindres particularités de ces guerres depuis le commencement des troubles. Il parle toutes les belles langues en perfection et sa bibliothèque est très bien choisie, même assez considérable encore, malgré la visite qu'un détachement de Tarleton lui a faite, qui lui a coûté cher et qui a fort effrayé sa famille. »

Quantité d'adresses exprimant la plus fervente gratitude étaient reçues par Rochambeau, du Congrès, de la législature des divers États, des Universités, du maire et des habitans de Williamsburg, toutes louant l'exemplaire discipline de nos troupes. L'assemblée du Maryland rappelait les extraordinaires préventions existant naguère en Amérique contre les Français : « Il était réservé à vous seul de maintenir dans des forces éloignées de leur propre pays la discipline la plus stricte et de convertir en estime et affection des préjugés anciens et profonds (1). »

Les « président et professeurs de l'Université de Guillaume et Marie » à Williamsburg font en style grandiloquent l'éloge de la simplicité, décidés à employer, disent-ils, non « le langage prostitué des flatteries à la mode, mais les termes qui conviennent à la Vérité et à la sincérité républicaine. » Après des remerciemens pour les services rendus et en particulier le paiement des dégâts causés par la présence de nos troupes, ils ajoutent, ce qui est digne d'attention : « Parmi les sérieux avantages que ce pays a déjà tirés et doit continuer à jamais de tirer de ses relations avec la France, nous sommes persuadés que la diffusion des connaissances utiles ne sera pas des moindres. La présence, dans votre armée, de personnages distingués nous est d'un heureux présage que la science, comme la liberté, acquerront de nouvelles forces, grâce au bienfaisant concours de votre nation (2). » Le général, qui s'était mis à apprendre l'anglais, se

(1) Au moment où Rochambeau rentrait en France, La Luzerne lui confirmait cet important résultat : « Votre sage et brave armée a, non seulement, contribué à mettre un terme aux succès des Anglais dans ce pays, elle a encore détruit en trois ans des préjugés enracinés depuis des siècles. » (8 octobre 1782.)

(2) Pour encourager de tels sentimens chez les signataires, Louis XVI fit cadeau à cette université, peu après la guerre, de « 200 volumes des plus beaux et des meilleurs ouvrages français ; » mais, rapporte La Rochefoucauld-Liancourt qui les vit en 1796, ils arrivèrent fort endommagés, parce que « le négociant de Richmond qui était chargé de les faire passer au collège, les oublia assez longtemps dans sa cave, au milieu des barils de sucre et d'huile. »

donnait ces documens pour sujets de versions et plusieurs traductions de sa main figurent dans ses papiers. Closen, chargé de porter au Congrès la réponse de Rochambeau, faisait bride abattue plus de cent milles par jour, couchait « quelques heures dans un lit fait pour ne pas laisser dormir trop longtemps par sa bonté et société nombreuse et mordante, » rencontrait à Alexandria Mme Curtis, la « jeune, charmante et aimable belle-fille du général Washington, » et désormais ce sont à son sujet des louanges sans fin : « J'en avais déjà entendu faire un éloge pompeux, mais j'avoue qu'on ne m'en avait pas trop dit. Cette dame est d'un caractère si gai, si prévenant en sa faveur, joint à une éducation si accomplie, qu'elle est vraiment faite pour plaire à tout le monde. » Il remet ses dépêches au Congrès, d'autres à Washington, repart toujours bride abattue, guidé par un tisserand qui a si peur (car on avait déjà tué deux exprès) qu'il va d'un train d'enfer. Il rentre à Williamsburg, le 11 mai, ayant fait, arrêts obligatoires défalqués, « 980 milles en moins de neuf fois vingt-quatre heures. »

Comme l'été de 1782 approchait, l'armée française, qui avait hiverné en Virginie, remonta vers le Nord en vue d'opérations possibles. Ce fut pour Closen l'occasion de s'arrêter à Mount Vernon, aujourd'hui lieu de pèlerinage que visitent annuellement d'innombrables Américains et quantité de nos compatriotes, où se voient beaucoup de souvenirs rappelant l'ancienne alliance et entre autres, comme symbole des libertés françaises, la grande clef de la Bastille envoyée à Washington par La Fayette. « La maison, dit l'aide de camp, est très vaste et parfaitement distribuée, très joliment meublée et tenue à merveille, sans qu'il y paraisse de luxe. Il y a deux pavillons attenant, et beaucoup d'autres bâtimens appartenant à la ferme... Il y a un jardin immense derrière le pavillon de droite et qui est parfaitement bien entretenu. On y trouve les fruits les plus exquis du pays. » Mme Washington reçoit gracieusement le visiteur, ainsi que le comte de Custine, le même qui devait gagner et perdre des batailles et mourir guillotiné sous la Révotution, et une dizaine d'officiers du régiment de Saintonge qui se trouvait à proximité. « M. de Bellegarde devança M. de Custine et apporta de sa part un service de porcelaine de sa propre manufacture de Niderviller, près Phalsbourg, de toute beauté et du plus nouveau goût, aux armes du général Washington, et

avec son chiffre surmonté d'une couronne de lauriers (1). Mme Washington fut enchantée de l'attention de M. de Custine et lui en témoigna sa reconnaissance de la manière la plus gracieuse. » Tous partirent le même soir, sauf Closen qui avait retrouvé là l'incomparable Mme Custis et « resta encore le lendemain, étant traité avec toute l'affabilité possible, de la part de ces dames dont la société était, dit-il, on ne peut plus douce et agréable pour moi. » Il prit congé enfin, « séparation assez triste. »

En continuant vers le Nord, avec marches de nuit comme à l'aller, à cause de la chaleur (on se met de rechef en route à deux heures du matin), nos officiers notent combien le pays se relève vite. A Wilmington, dit Closen, « on a bâti cinquante maisons de briques, très belles et vastes, depuis notre passage et qui rendent la grande rue charmante. » A Philadelphie, La Luzerne prépare une nouvelle fête plus brillante encore que l'autre : un dauphin est né à la France et le ministre a fait construire exprès une salle très belle par L'Enfant, « officier français, au service du corps du génie, » le même qui devait dresser plus tard le plan de la capitale fédérale et qui repose aujourd'hui au cimetière militaire d'Arlington, sur la colline boisée dominant la ville devenue, grâce à lui, la plus belle des États-Unis.

Le 14 août, Washington et Rochambeau se trouvaient de nouveau tous deux sur la Rivière du Nord et, de nouveau, les troupes américaines étaient passées en revue par le général français; elles ne sont plus en haillons, mais bien habillées de neuf et ont fort bonne apparence; leur tenue, leurs manœuvres sont parfaites; le commandant en chef qui « fait battre par ses tambours, rapporte Rochambeau, la marche française pendant toute cette revue, » est enchanté de montrer ses soldats ainsi à leur avantage; tout le monde le complimente.

III

A l'automne eut lieu la séparation générale. Rochambeau rentrait en France, et l'armée était envoyée aux Iles sur lesquelles on craignait que ne se portât maintenant l'effort des Anglais. Car, si la guerre était virtuellement finie sur le continent, il en allait

(1) Il en subsiste quelques pièces; une notamment est conservée au Musée National à Washington.

différemment ailleurs et Suffren, en particulier, poursuivait dans le même temps aux Indes sa fameuse campagne qui, faute de moyens de communication, devait se prolonger longtemps après la paix. Tant d'amitiés avaient été formées que bien des cœurs furent émus au départ. Le 19 octobre, anniversaire de Yorktown, Washington offrit un dîner aux officiers français, qui ce même jour le quittèrent pour ne plus le revoir. « Le soir, écrit Closen, nous prîmes congé du général Washington et des autres officiers de notre connaissance de l'armée américaine, le départ de nos troupes étant fixé au 22. Il n'y a pas d'honnêtetés et de bontés que le général Washington ne nous ait témoignées, et l'idée de devoir se séparer de l'armée française, vraisemblablement pour toujours, paraissait le peiner réellement, ayant d'ailleurs reçu les preuves les plus convaincantes du respect, de la vénération, de l'estime et même de l'attachement que chaque individu de notre armée lui portait. »

Après avoir échangé avec le commandant en chef américain « les plus tendres adieux » et reçu de lui et de ses officiers « les assurances d'une confraternernité éternelle, » Rochambeau, à qui le Congrès avait donné deux canons de bronze, pris à Yorktown et ornés d'inscriptions qu'avait rédigées Washington, s'embarqua pour la France, sur l'*Émeraude*, au commencement de janvier 1783. Un navire de guerre anglais, qui croisait à l'entrée de la Chesapeake, faillit le prendre, et ce fut seulement en jetant par-dessus bord ses mâts de rechange et une partie de son artillerie que l'*Émeraude*, allégée et plus rapide, put s'échapper. Le général apprit au débarqué la nouvelle de la paix que, dès le premier moment, Vergennes avait envisagée comme une conséquence certaine, mais non immédiate, de la prise de Yorktown. Il avait écrit au général, le 1er décembre 1781, pour lui offrir « l'hommage de reconnaissance de tous les bons Français, » ajoutant : « Vous avez rendu, monsieur le comte, à nos armes le plus grand éclat, et vous avez posé une pierre d'attente sur laquelle j'espère que nous élèverons un édifice honorable de paix. » L'heure maintenant en était venue, et, pendant que Suffren avait encore à gagner la bataille de Goudelour, les préliminaires avaient été signés à Versailles le 20 janvier 1783.

Le Roi, les ministres, le pays entier firent à Rochambeau le grand accueil qu'il méritait. Il avait adressé à Louis XVI, pour principale demande, et son audience de retour, la permission de

partager les éloges reçus avec le malheureux de Grasse, maintenant prisonnier des Anglais après le combat des Saintes où, luttant à trente contre trente-sept, il avait perdu sept vaisseaux dont la *Ville-de-Paris* (qui eut 400 morts et 600 blessés), tous si endommagés, toutefois, par la plus furieuse résistance que, incendié, échoué ou coulé, pas un ne vit jamais les eaux anglaises. Rochambeau reçut le ruban bleu du Saint-Esprit, le gouvernement de la Picardie et, peu d'années après, le bâton de maréchal de France. La proximité de son gouvernement lui permit deux visites en Angleterre, où son ancien ennemi, l'amiral Hood, le reçut à bras ouverts et où il retrouva son cher La Luzerne devenu ambassadeur à Londres. Les attentions qui lui causèrent le plus de plaisir lui vinrent des officiers de l'armée de Cornwallis. « Ils manquèrent, écrit-il, par les démonstrations les plus publiques, leur reconnaissance pour l'humanité avec laquelle ils avaient été traités par l'armée française après leur reddition. »

Il entretenait avec Washington une affectueuse correspondance, pour partie inédite, le grand Américain lui rappelant souvent « son amitié et sa tendresse pour ses compagnons de guerre, » discutant un projet de visite en France, décrivant sa vie remplie maintenant « par des occupations champêtres et la contemplation de ces amitiés que la Révolution (américaine) m'a permis de former avec tant de dignes personnages de votre nation. C'est grâce à leur assistance que je peux vivre en repos maintenant dans ma calme retraite. » Rêvant d'une humanité moins agitée que celle qu'il avait connue, rêvant des rêves dont l'accomplissement n'était pas prochain, il écrivait encore à Rochambeau, de Mount-Vernon, le 7 septembre 1785 : « Bien que ce soit contre la profession des armes, je souhaite voir le monde entier en paix. » Au moment de quitter l'Amérique à son tour, La Luzerne avait écrit à Vergennes : « Washington aura beau vouloir se cacher et vivre en simple particulier, il sera toujours le premier citoyen des États-Unis. » Il le devint, en effet, de droit comme de fait quand une élection unanime fit de lui le premier président de la République américaine, l'année même où s'ouvraient en France les États généraux et où commençait notre Révolution.

Connaissant les dispositions amicales gardées par Rochambeau pour les Américains, Washington donnait volontiers

des lettres d'introduction pour lui à ceux de ses compatriotes qui s'en allaient déjà, en grand nombre, voyager en Europe; tantôt c'était un homme politique qui apportait un mot de lui, comme Gouverneur Morris, si connu par la suite; tantôt, c'était un poète célèbre alors et jamais depuis. Moins sûr de son fait quand il s'agissait du Parnasse que des champs de guerre, Washington avait décrit à La Fayette, pour qui il donnait souvent aussi des lettres, le même voyageur comme « étant tenu, par les gens capables d'en bien juger, pour un génie de première grandeur. » A Rochambeau, il le signalait comme « l'auteur d'un admirable poème où il a dignement célébré la gloire de votre nation en général et la vôtre en particulier. » (28 mai 1788.) Le poète était ce Joel Barlow, de Hartford, qui, devenu plus tard ministre des États-Unis en France, mourut dans un village de Pologne au cours d'un voyage entrepris pour remettre ses lettres de créance au souverain français d'alors, lequel, pour d'importantes raisons, n'avait pu lui assigner audience ailleurs qu'en Russie. On était en 1812. Le poème auquel Washington faisait allusion était une œuvre épique, intitulée la *Vision de Colomb*, où l'on voyait un ange apparaître au navigateur dans sa légendaire prison, lui annonçant, selon la formule virgilienne, l'avenir du Nouveau Monde. Washington, Wayne, Green lui sont ainsi montrés, avec « le brave Rochambeau vêtu d'étincelant acier :

Brave Rochambeau in gleamy steel array'd, »

description qui, si le brave Rochambeau la vit jamais, dut le faire sourire.

La guerre de la succession d'Autriche l'avait trouvé officier dans l'armée française; la Révolution le trouva encore en activité, défendant la fontière comme maréchal et commandant en chef de l'armée du Nord. En 1792, il se retira définitivement à Rochambeau, en grand danger de l'échafaud pendant la Terreur. Prisonnier dans « ces horribles tombeaux » qu'étaient les prisons révolutionnaires, il obtint sa libération après un appel au Président du Tribunal où il invoquait, pour sa protection, les campagnes où il avait combattu pour la liberté, « comme l'ami et le collègue de Washington. »

Il vécut assez vieux pour voir s'élever à une renommée inouïe ce jeune officier qui admirait tant le livre de Guibert sur la

tactique, mais en avait su perfectionner les préceptes. Le Premier Consul reçut en 1803 le vieux maréchal qu'il tenait en sincère estime et lui donna audience entouré de ses généraux. Quand le soldat de Clostercamp et de Yorktown s'avança, Bonaparte lui dit : « Monsieur le maréchal, voici vos élèves. » Rochambeau répondit : « Ils ont surpassé leur maître. »

Après avoir failli mourir de ses blessures en 1747, Rochambeau vécut jusqu'en 1807 et dort maintenant dans le petit cimetière de Thoré en Vendômois, sous un sépulcre de marbre où une inscription, dictée par sa veuve, retrace, au soir d'une très longue vie, le tableau de ces qualités qui avaient gagné son cœur de jeune fille plus d'un demi-siècle auparavant : « Modèle aussi admirable dans sa famille que dans les armées, juge éclairé, indulgent, toujours occupé de l'intérêt des autres... une vieillesse heureuse et honorable a couronné une vie sans tache. Ceux qui furent ses vassaux sont devenus ses enfans... Sa tombe m'attend. Avant d'y entrer, j'ai voulu y graver la mémoire de tant de mérites et de tant de vertus, en reconnaissance de cinquante années de bonheur. » Sur la plaque à côté se lit : « Ici repose Jeanne-Thérèse Telles d'Acosta, décédée à Rochambeau à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le 19 mai 1824. » Au château, où un gracieux accueil attend tout voyageur épris de ces souvenirs, se voient le ravissant portrait, par Latour, de celle qui, sur ses vieux jours, s'exprimait ainsi, le portrait dans l'uniforme blanc d'Auvergne du fils de Rochambeau qui mourut à Leipzig, l'épée de Yorktown, l'aigle des Cincinnati américains, à côté de l'étoile du Saint-Esprit, un portrait de Washington donné par le commandant en chef à son ami de France et quantité d'autres précieux objets. Au pied de la terrasse coule à pleins bords, entre les prés et les bois, ce Loir qui tient une si belle place dans la littérature française, grâce à un parent des Rochambeau d'autrefois, Pierre de Ronsard.

On souhaitera peut-être savoir ce que devint Closen. Envoyé aux Iles avec le reste de l'armée, il en éprouva, comme tous ses camarades, une vive déconvenue, plus vive même à cause de sa fiancée que les beautés américaines ne lui avaient pas fait oublier. Il avait inséré dans son journal une page de silhouettes représentant une douzaine de ces dernières, mais avait pris soin d'écrire au-dessous : « Honni soit qui mal y pense. » Au moment d'embarquer, il note : « Je n'ose dire tout ce que j'éprouvai et

quel fut le sentiment le plus fort : ou de l'attachement à tout ce que j'aime ou de l'ambition jointe à la délicatesse des principes d'honneur. La raison eut cependant le dessus et la balance se décida bien vite pour le dernier... Prendre patience, faire mon devoir... » Quitter Rochambeau lui était une peine de plus : « Je ne saurais jamais assez répéter et exprimer le chagrin que la séparation de mon digne et respectable général m'a coûté; j'y perds plus que qui que ce soit dans l'armée... Attentif comme j'étais à tous ses récits de batailles, de marches, de positions choisies, de sièges, enfin en tous genres de matières relatives au métier, j'ai toujours tâché de tirer profit de ses conversations si instructives... Il faut me résigner. »

C'est donc, à nouveau, la vie à bord, sur ces maudits « sabots, » un sabot de grande taille cette fois, le *Brave* de 74 canons, « doublé en cuivre tout nouvellement, » triste séjour néanmoins par mauvais temps et même en tout temps : « On ne se fait pas idée de la grosseur de la mer, du bruit et de la hauteur des vagues; le tangage et les roulis étaient d'une force à ne pas pouvoir se tenir debout et les vaisseaux paraissaient quelquefois être engloutis dans la mer, et, l'instant d'après, n'y toucher que par un petit bout de la quille. Quel vilain élément! combien nous autres, troupes de terre, le détestons tous! Le bruit lugubre des mats, les crics-cracs du vaisseau, les mouvemens terribles par à-coups, qui soulèvent, et auxquels nous ne sommes pas du tout accoutumés, la gêne perpétuelle que se causent quarante-cinq officiers dont quarante n'ont pas d'autre endroit de refuge qu'une même chambre pour tous, les figures tristes de ceux qui sont malades de la mer... la malpropreté, l'ennui, l'idée d'être enfermés dans un sabot, comme dans une prison d'État... tout cela n'est qu'une partie de la fâcheuse existence d'un officier de terre, même à bord d'un vaisseau de guerre... Prenons courage. » (29 décembre 1782.)

Peu de distractions. On rencontre un négrier, sous pavillon autrichien, spectacle « abominable et cruel, » avec « cette chaîne de fer qui traverse d'un bout à l'autre et à laquelle les nègres sont tous attachés deux par deux. » Le capitaine qui est Bordelais salue le pavillon de guerre de son pays « par trois : Vive le Roi! » On lui fait par signaux une réponse que je n'ose transcrire. Nul ne sait où l'on va : « Voguons, » dit avec philosophie Closen.

Escales à Porto-Rico, à Curaçao, cette dernière attristée par le désastre de la *Bourgogne*, à Porto-Cabello (Venezuela) où l'on fait quelque séjour et où Closen recommence avec ardeur à observer les habitans, gens et bêtes, tatous, singes, caïmans, « lézards énormes tout différens des nôtres. » La « compagnie de la Carraque (Caracas) tient le peuple dans un esclavage et dans une gêne incroyable. Les impôts sont énormes. » L'intolérance religieuse est d'un autre temps : « Quoique l'Inquisition n'y soit pas aussi rigoureuse dans ses informations qu'en Europe, n'y ayant qu'un commissaire à Carraque, il y a cependant trop de fanatisme, trop de préjugés absurdes, en un mot trop d'ignorance parmi les habitans qui ne disent pas un mot et ne font pas un pas sans dire un *Ave* et sans faire vingt signes de croix, ou baiser un chapelet qu'ils ont toujours pendu au col avec une garniture assez considérable de reliques et de croix. Nos MM. voulant me jouer une niche dans les maisons particulières où je m'étais fait introduire pour satisfaire ma curiosité et mon désir d'instruction, dirent à quelques personnes que j'était protestant. Voilà des signes de croix! s'écriant sans fin : *Malacce christiano*, mauvais chrétien ! »

Le 24 mars (1783), émouvante nouvelle : l'*Andromaque* arrive « avec le grand pavillon blanc au mât de misaine, comme signal de paix. La minute d'après, tous les vaisseaux de guerre furent pavoisés. » On eut encore quelques petits incidens comme la capture de plusieurs de nos officiers par « l'*Albermale* de 28 canons, commandé par le capitaine Nelson, dont ces messieurs disent tout le bien possible, » et qui furent aussitôt remis en liberté, à la nouvelle de la paix, par le futur ennemi de Napoléon.

C'était donc enfin le retour. Il fut retardé par quelques calmes plats et quelques tempêtes, avec les « criiiiicks craaaaks » habituels des mâtures; occupé par la mise au net des « journaux et notes sur les deux Amériques, » égayé par le sauvetage de la perruche d'une dame espagnole admise à bord avec sa famille. La « petite perruche s'effraye de quelque chose, s'envole et tombe dans la mer. Le nègre de cette dame, se trouvant par bonheur du même côté, s'y jette sans autre réflexion, tel quel, plonge et reparaît de suite; crie : cato! cato! la rejoint, la place sur sa tête crêpue, regagne le vaisseau. » Ravie, la dame « permet à ce noir sauveur de lui baiser la main, distinction unique

pour un esclave et lui assura une pension viagère de cent francs. Beaucoup de matelots auraient voulu en avoir pu faire autant à ce prix-là. »

Enfin on arrive ; on revoit le paysage du départ, ces « côtes si peuplées d'êtres vivans et de beaux arbres fruitiers et autres objets ravissans. » Tout est ravissant, on est dans la joie ; on s'organise pour gagner Paris, Closen en magnifique équipage : « Et moi, dit-il, après avoir acheté une bonne voiture où je pus placer, — devant, derrière, et dessus, — mes domestiques (un blanc et mon superbe et fidèle nègre Peter), trois singes, quatre perroquets, six perruches, je partis en poste avec cet étalage bruyant et difficile à maintenir en ordre et propreté... Je fus coucher (22 juin) à Saint-Pol-de-Léon, notre dernier quartier avant l'embarquement pour l'Amérique. J'y revis avec une réjouissance cordiale la respectable famille de Kersabiec qui m'avait si bien soigné... J'y laissai une perruche en souvenir d'amitié et de reconnaissance. »

A Guingamp, il retrouve les Du Dresnay, autre famille amie, et arrive à Paris le 30, avec, dit-il, « tous mes êtres vivans de toutes les couleurs, moi-même ayant l'air d'un Indien, tant ma figure était hâlée et brûlée du soleil, à l'exception du front que le chapeau avait conservé très blanc. » La famille de Rochambeau lui fit quitter son auberge pour venir habiter chez elle ; le ministre de la Guerre, maréchal de Ségur, à qui le général le présenta lui accorda le plus flatteur accueil, et le journal se termine comme se terminaient jadis les romans, et comme continuent de se terminer les jeunesses heureuses. Quittant Paris avec la promesse, — « bouquet ministériel très éventuel, » — d'une place de colonel en second, Closen gagna Deux-Ponts. « Là je retrouvai, dit-il, ma belle fiancée, ma chère, ma divine Doris, qui avait eu la constance de me conserver son cœur et sa main, pendant les quatre années de mon absence en Amérique et pendant laquelle il s'était présenté plusieurs partis, même beaucoup plus importans pour la fortune que celle que j'apportais en mariage, qui ne consistait que dans le bouquet ministériel susmentionné et dans la réputation d'honnête homme et de bon militaire. »

J'ajouterai seulement que le ministre tint parole et que ce fut comme colonel et chevalier de Saint-Louis que Closen se retrouva aide de camp de son ancien chef Rochambeau, main-

tenant maréchal de France, et chargé de défendre la frontière du Nord au début de la Révolution.

Encres jaunies, voix éteintes. Le souvenir de l'œuvre accomplie demeure toutefois et ne saurait s'effacer, car d'année en année la grandeur en est plus apparente. En moins d'un siècle et demi, New York a passé des 10 000 habitans qu'il avait sous Clinton aux cinq millions d'aujourd'hui. Philadelphie, l'ancienne capitale, « ville immense » aux yeux de Closen, a dix fois plus de maisons à présent qu'elle n'avait alors d'habitans. En partie encore grâce à la France, cédant volontairement la Louisiane en 1803, la frontière de ce pays que l'Hudson jadis divisait en son milieu a été poussée jusqu'au Pacifique; les trois millions d'Américains de Washington et Rochambeau sont devenus les cent millions de maintenant; le commerce extérieur des quarante-huit États qui ont succédé aux treize de jadis, dépasse annuellement vingt milliards de francs. Du jour où les drapeaux des deux pays flottèrent sur les ruines de Yorktown, l'équilibre du monde fut changé. Il n'est guère de cas où, avec l'inévitable mélange d'intérêts humains, aucune lutte ait été, plus nettement que celle-ci, engagée pour une idée. On le vit à la paix, où la France victorieuse s'interdit, comme elle l'avait déclaré d'avance, tout profit matériel, et nul en notre pays n'y trouva à reprendre; le peuple illumina. La cause était juste, et même les adversaires ne tardèrent pas à le reconnaître. Peu à peu, et en dépit des réveils de haines, avec la deuxième guerre de l'Indépendance dans le Nouveau Monde et les campagnes de Napoléon dans l'Ancien, les animosités d'autrefois se sont effacées. Les trois nations qui s'étaient rencontrées en armes à Yorktown, les trois dont les ancêtres avaient connu une Guerre de Cent ans, pourront bientôt commémorer une Paix de Cent ans. « Je souhaite voir le monde entier en paix, » avait écrit Washington à Rochambeau. Depuis bientôt un siècle, les trois nations qui combattirent à Yorktown, sont demeurées amies et, dans cette mesure du moins, le vœu du grand Américain a été rempli.

JUSSERAND.

CHARLES DE SÉVIGNÉ

Dans les lettres de Mme de Sévigné, il n'y a rien de plus léger que les traits gracieux et vifs qui esquissent le portrait de son fils, ce charmant mauvais sujet dont, disait-elle, « le cœur était fou. » C'était, du reste, un mauvais sujet d'une espèce particulière, car on ne voyait pas de fils plus tendre, de frère plus prévenant, ni de mari meilleur. Disons plutôt que c'était un excellent homme et, à sa façon, un vrai philosophe, avec quelques faiblesses qui le rendent plus humain, mais frappé de je ne sais quelle incapacité singulière qui faisait que tout ce qu'il voulait. entreprendre était condamné d'avance, et qui ôtait à ses qualités leurs résultats ordinaires. C'était un arbre fleuri qui n'aboutissait jamais au fruit. Il le savait bien et disait : « Tout ce que je puis penser de bon est toujours inutile et demeure sans effet et j'ai toujours la grâce efficace pour ce qui ne vaut pas grand'-chose. »

Et c'est peut-être pour cela qu'il nous paraît sympathique : nous le voyons si aimable et toujours déçu. Regardons-le bien, ce beau garçon alerte et blond ; il a le sourire, et quelque chose de l'esprit et du charme, de sa mère : ne dirait-on pas qu'il est promis aux belles destinées ? Voit-on un jeune marquis plus gracieux ? Disons plutôt un « jeune baron ; » car (c'était un trait de son esprit conciliant), pour laisser tout l'éclat à sa mère, il ne voulait porter que le moindre de ses titres, au moins jusqu'au jour de son mariage.

Nous le rencontrons pour la première fois à l'âge de neuf ans, « arrivant dans le fond d'un carrosse tout ouvert » avec sa

jeune mère et sa sœur; et l'abbé Arnauld, qui les aperçoit, les décrit « tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane. » Ce jeune Apollon-là, paré, mondain, n'est pas le vrai Sévigné; ce carrosse tout ouvert, cet air de compagnie, lui siéent mieux qu'ils ne lui plaisent; car son goût est pour la campagne ou pour l'intimité libre et lettrée. Je le retrouve plus pareil à lui-même, un peu plus tard, à Livry, dans cette allée bien sombre où il y a un siège de mousse; ou encore, au fond du petit bois, assis sur un trône de gazon, déclamant à sa mère, qui l'admire, quelque belle tirade de Racine. Il lisait, disait-elle, presque aussi bien que Molière. Les beaux vers, les forêts, et sa « maman-mignonne, » Sévigné les a toujours aimés mieux que tout ce qu'il y a au monde.

Il était né dilettante, avec une nuance bien à lui d'enjouement, de finesse et d'ironie, et dans sa raillerie il y a quelque chose de bien moderne, quelque chose qui est déjà presque de la « blague. » Il est tendre et gai, il est charmant, il a le goût juste et fin. Jamais il ne tombe dans les travers de sa mère qui, toujours docile à la mode, met Nicole sur le rang de Pascal. Son fils, en riant, traite son fade Nicole de « blanc manger, » et la renvoie, si elle veut un vrai grand écrivain moraliste, à Pascal, à Plutarque ou à Montaigne. Ce bon critique est, par-dessus le marché, amateur de la musique. On aimerait savoir ce qu'est devenue certaine « symphonie charmante, » composée par les deux Camus et Itier, qu'il trouvait poignante et tendre, car la sûreté de son esprit fait qu'on désire connaître les ouvrages qu'il loue. Il se plaisait à causer avec des artistes, il aimait à se rencontrer, chez Ninon, avec toute une mauvaise société de poètes : « tous les Racine, tous les Despréaux, et il paie les soupers! » s'écriait sa mère. Sévigné ne voyait pas seulement ces gens de lettres, encore un peu bohèmes; sa mère « l'avait mis dans le monde (nous dit Saint-Simon) et dans la meilleure compagnie. » Sans doute, elle aurait voulu faire de lui un bel officier, un brillant courtisan, en même temps qu'un grand homme de bien. Mais le petit baron était réfractaire. Il n'aimait guère Versailles. Il préférait flâner par les détours de la vie; il soupirait après sa chère Bretagne; il rêvait de son manoir, de ses bois, de sa chère liberté, et de ses aises.

Il ne se plaisait nulle part aussi bien qu'aux Rochers. Et c'est là que je voudrais le montrer, par une claire matinée d'hiver, un jour où, rentrant de l'armée, il surprend dans une allée du parc la marquise, qu'il avait laissée fort longtemps sans nouvelles.

Et elle écrit à sa fille :

4 décembre 1675.

Comme je venais de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre à *chanter matines* (elle parle de la cour qu'il faisait à certaine belle abbesse) qu'il ne croyait pas pouvoir m'aborder d'une autre façon. J'avais bien résolu de le gronder, et je ne savais jamais où trouver de la colère ; je suis fort aise de le voir. Vous savez comme il est divertissant ; il m'embrassa mille fois ; il me donna les plus méchantes raisons du monde que je pris pour bonnes. Nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achèverons ainsi l'année, c'est-à-dire le reste.

Et plus d'une fois l'histoire se renouvellera : Sévigné s'absente, s'égare. On ne sait plus où mettre la main dessus. La marquise et son vieil oncle, l'abbé de Coulanges, s'inquiètent, se désolent, se mettent un peu en colère. Mais le petit baron rentre enfin, de Rennes ou de Quimper, « avec une sotte chanson qui fait rire, » ou bien avec quelque projet de mariage, pour amuser sa mère, « mais la belle n'a pas quinze ans. » Et la marquise sourit en soupirant : « C'est une fragile créature !... S'il se divertit, il est bien ! »

La gaieté s'allie assez souvent à la tendresse, et, si les saints sont souvent gais, les gais sont ordinairement sensibles. Mme de Sévigné allait l'éprouver deux ans plus tard, en 1677, lorsqu'elle fut prise aux Rochers d'un rhumatisme qui la faisait souffrir à crier. Son fils se montra d'un dévouement admirable. Il soigne sa mère, il lui sert de secrétaire, il lui fait la lecture, il calme les inquiétudes de sa sœur absente : « Adieu, ma petite sœur, n'ayez ni peine ni frayeur de ce qui se passe ici ; avant que cette lettre soit à vous, ma mère se promènera un peu dans le jardin. » Il est attentif, enjoué ; et, compatissant pour le présent, il voit l'avenir en couleur de rose ; tout lui paraît arriver pour le mieux dans le meilleur des mondes :

« Nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma

mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne se pouvant soutenir sur les jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener et chanter du matin au soir dans nos allées. » Le caractère souple et doux de Sévigné, naturellement subalterne, faisait de lui un charmant garde-malade, surtout quand il s'agissait de soigner une altération de la santé, en somme passagère.

Et cependant cet aimable petit compère, si gai, si câlin et si fou, est, au fond, de ces bons jouisseurs qui finissent volontiers, un peu moroses, en marguilliers de leur paroisse. Son entrain, pour délicieux qu'il nous paraisse, n'est que sa jeunesse qui lui fait du bruit; sa spontanéité, son laisser aller ne sont que le libre jeu accordé à la fantaisie du moment par une nature sans ensemble, vivant au jour le jour, dans une série de sincérités successives.

Ces jeunesses-là sont belles, mais combien vite elles s'usent! A force de jouir, l'on se fatigue, on devient nonchalant, et le pauvre cœur, abandonné à tant d'impressions, se blase et s'engourdit. Personne n'a goûté la lie profonde de l'ennui comme certains fantaisistes. Ces natures, jolies, mais incohérentes, ignorent la secrète harmonie qui constitue l'essence du caractère. Rien en eux n'est faux, sans doute, ni méchant, mais rien non plus ne dure. C'est de la poussière d'or, si l'on veut, mais ce n'est que de la belle poussière.

Le mauvais mariage de Mme de Sévigné la poursuivait jusque dans ses enfans. Non pas qu'ils ne soient sympathiques, ce fils et cette fille, mais, pour être les rejetons d'une solide Bourguignonne, combien ils nous paraissent faibles! Pour Mme de Grignan, passe encore : malgré ses raideurs et ses froideurs, malgré les jalousies et les gênes d'un cœur défiant qui ne savait s'épancher que de loin, elle était « vraie » (sa mère ne se lasse guère de le répéter), elle était « très loyale, » elle avait un fond de vertu stoïcienne : « Vous me paraissez solide (lui dit Mme de Sévigné), il me paraît qu'on peut se fier à vos paroles. » Ellle a du courage, de la raison, de la dignité. Et sa mère revient souvent sur les *vertus romaines* de cette jeune femme gauche et nonchalante que la moindre résolution à prendre jette dans un vertige d'indécision qu'elle arrive pourtant à vaincre. La plaie à peine secrète de ce cœur de mère, c'est qu'elle n'ose

décerner les mêmes éloges à son charmant garnement de fils.

Son faible, comme son fort, c'est qu'il est amateur en tout, et si léger qu'il change constamment d'intérêt ; il oublie ce qu'il veut, ou même ce qu'il était justement en train de sentir. Il est militaire de son métier ; mais la fille des Rabutin a dû souffrir de le voir si peu un foudre de guerre. Ce n'est pas qu'il ne sache se comporter bravement à l'heure du danger ; plus d'une fois, il s'est distingué dans les tranchées ; « il a servi peu, mais bien, » nous dira Saint-Simon. Il est allé loin, en Allemagne, et jusqu'en Candie. L'aventure le tente. Mais il n'a pas cet autre courage, plus difficile, qui sait affronter la lassitude, l'ennui, les longues privations. Que la campagne traîne en longueur, et il se dégoûtera de fatigues si peu compatibles avec son esprit vif et froid ; il cherchera à s'en évader... En effet, pendant l'été de 1677, Sévigné s'ennuyait à mourir à l'armée. Brusquement, pour une blessure de rien, une petite plaie au talon, une sciatique, le voilà qui arrive chez sa mère à Livry, sans congé, en cachette et presque en déserteur. Son capitaine lui écrit : « Venez ! venez boiter avec nous. » Le Roi fronce le sourcil ; sa bonne mère, quoique enchantée de cette aubaine, finit par s'alarmer et part pour Versailles où elle fait son possible pour arranger l'affaire ; elle renvoie son garçon à son régiment.

5 août et 28 juillet 1677.

Il s'en va à l'armée ; ce n'est pas possible qu'il fît autrement ; je voudrais même qu'il ne traînât pas et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution.

Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes.

Sévigné avait beau se moquer de l'importance démesurée qu'on donnait à cette escapade, se prétendre un « pauvre criminel, » espérer qu'il se tirera d'affaire sans être pendu, la chose n'était aucunement une plaisanterie. On peut dire que, dès ce moment-là, sa carrière dans l'armée était compromise. Le Roi ne disait rien ; le ministre non plus ; tout paraissait rentrer dans l'ordre. Mais, pour l'officier qui abandonnait sa compagnie sans congé, la disgrâce finale était certaine. Malgré le tableau d'avancement, certaines promotions ne se faisaient plus. Saint-

Simon se plaint longuement de cette rigueur que Sévigné allait éprouver. Nous le verrons, au fil des années, guidon, c'est-à-dire enseigne ; puis sous-lieutenant ; toujours sous-lieutenant, à perpétuité, tandis que son neveu de Grignan sera promu au rang de colonel à dix-huit ans.

En sensitif qu'il était, le jeune baron s'aperçut vite d'une atmosphère hostile et ne parla de rien moins que de vendre sa charge. Il en parlait à qui voulait bien l'entendre, sans la moindre discrétion. Il avait payé fort cher son emploi de guidon « parce qu'il en était fou ; » il voulait maintenant vendre aux deux tiers du prix sa place de sous-lieutenant, « parce qu'il en était dégoûté. » Est-ce là une façon de conduire ses affaires? se lamente la marquise, aux Rochers. Mais Sévigné « sent toute la force secrète qui attire naturellement les Bretons, en leur pays... Ce serait vouloir arrêter le Rhône que de s'opposer à ce torrent. » Heureusement, la charge était fort difficile à vendre, et Mme de Sévigné espérait voir son fils oublier cette fantaisie.

Mais quelle mouche le piquait, pour lui faire parler à la Cour de son désir de quitter l'armée? Ce n'était guère le moyen de se réconcilier avec le pouvoir : « Le Roi ne peut souffrir ceux qui quittent le service. » (26 mars 1680.) Saint-Simon nous dit la même chose, en nous assurant que l'officier démissionnaire était assuré de subir toutes les mortifications possibles dans sa province, dans sa ville, et même dans ses terres. Encore s'il voulait quitter le régiment pour la Cour; mais l'homme qui osait préférer Vitré à Versailles était vite jugé; le Roi aimait peu les petits hobereaux entichés de leur province; il pensait sans doute, avec Mme de Grignan, que Sévigné jouait fort au naturel le rôle de *Monsieur de Sottenville*. Il faut donc, en dépit qu'elle en aît, que la marquise se rende à l'évidence; elle constate avec un douloureux étonnement la disgrâce latente de son charmant fils :

« Si j'avais voulu faire un homme tout exprès, et pour l'esprit et pour l'humeur, pour être enivré de la Cour, et même pour être assez propre à y plaire, j'aurais fait à plaisir M. de Sévigné. Il se trouve que c'est précisément le contraire. »

Mais les années passaient sans que le baron pût se défaire de sa charge ; le temps s'écoulait ; à un certain moment sa mère se reprenait à l'espoir. Sévigné se trouvait par hasard en gar-

nison à Fontainebleau au moment où la Cour y était en résidence. Le petit baron était un joli garçon, le visage ouvert sous sa toison blonde. Il n'avait qu'à se laisser voir, galant et gai, à la tête de sa compagnie. Le Roi pouvait le remarquer un jour en passant... et la marquise se laissait aller à bâtir des châteaux en Espagne. Qui sait ? Tout pouvait encore se réparer. Mais le lieutenant de Sévigné lui écrivait des lettres bien noires où il ne parlait que de « chaînes » et d' « esclavage. » Il aurait voulu « voler aux Rochers. » Et, par désœuvrement et par tristesse, au lieu de faire sa cour au Roi, le petit baron la faisait à la grosse cousine de V... » dont nous ne savons rien, sauf qu'elle était duchesse.

Le voilà donc qui court la forêt, en pensant aux bois des Rochers, en véritable Breton nostalgique. Le voilà qui, au lieu de briller au château, se cache dans le salon de sa duchesse. Sa mère, de loin, jette un petit sourire impatient. Peut-on si mal savoir arranger ses affaires ! Le voilà, avec tous ses dons, qui passe pour un rustaud, un ours, peut-être même pour un avare !

16 juin 1680.

Pour mon fils, on croit toujours qu'il n'a pas un sou. Il ne donne rien du tout, jamais un repas, jamais une galanterie, pas un cheval pour suivre le Roi et M. le Dauphin à la chasse ; n'osant jouer un louis ; et si vous saviez l'argent qui lui passe par les mains, vous en seriez surprise !

Ce qu'il rapporta en Bretagne de cette garnison de Fontainebleau, ce n'était pas la faveur du Roi ; ce qu'il avait gagné sous le dais de la duchesse ne peut honnêtement se nommer Le pauvre garçon rentra fort malade chez sa mère. « Je pensais qu'il fallait mourir avant que d'en ouvrir la bouche, » écrit-elle. Mais lui n'hésite pas à confier son malheur à quinze ou seize honnêtes personnes. Il est furieux, de la vive colère d'un être faible et tendre qui se voit trompé, berné. Cela passe vite, mais cela brûle et crie, sans souci des conséquences.

« Ce fripon de Sévigné » est un bien aimable garçon, mais il ne réussit guère à Versailles ; c'est un brave soldat, mais il voudrait vendre sa charge d'officier. La Cour et l'armée sont, pourtant, les principaux emplois d'un homme de qualité. Il en existe un troisième, qui incombe au chef du nom et des armes, et c'est le devoir de continuer la race... Mais là encore ce gentil

Sévigné se montrera futile, inutile... C'est un dilettante. C'est un viveur, c'est un voluptueux ; ce n'est pas un père de famille. Toutes ces passions qui se succèdent, en se heurtant un peu ; toutes ces liaisons, ces souvenirs, romanesques, légers, ou coupables, l'ont rendu comme incapable d'un engagement sérieux. Sa mère a raison : « c'est une fragile créature. » « Son cœur est tou... » C'est plutôt légèreté que dérèglement ; la plupart de ses affaires sont des enthousiasmes, des « emballemens, » plutôt que des passions. C'est un *patito*, le plus grand flirt de France ; ou bien, puisqu'il est toujours sincère, c'est le malade imaginaire de l'amour. Mais tout cela ne l'avance guère pour le mariage, et parfois la marquise désespère de le fixer :

21 juin 1680.

Je vois si trouble dans le destin de votre frère que je n'en puis parler... Je ne vois pas les petits-enfans qui me viendront de ce côté !

Et souvent elle voudrait le gronder, et prépare d'avance sa petite harangue, « mais tout s'est brouillé et si bien mêlé de sérieux et de gaieté que nous avons tout confondu. »

Sa carrière d'amoureux avait commencé dès son retour de Candie. La marquise aurait voulu le marier alors, à vingt ans, « avec une petite fille un peu juive de son *estoc*, mais les millions nous paraissent de bonne maison. » Sévigné n'entendait rien de cette oreille-là. Il aimait sa liberté, et il s'engoua pour la femme la plus libre, — peut-être même pour l'esprit le plus libre, — de Paris : pour cette Mlle de l'Enclos, la maîtresse de son père, cette Ninon qui avait bien onze ou douze ans de plus que la mère du petit baron. Mais c'était une Aspasie plutôt qu'une Thaïs ; — Molière la consultait sur ses comédies ; elle recevait « tous les Racine, tous les Despréaux ; » les jeunes gens venaient prendre chez elle le bon goût, l'air du monde et le ton de la bonne compagnie. Elle rassemblait une société fort polie et sa maison était parfaite par sa décence extérieure.

Cependant la marquise s'inquiétait de voir son fils épris jusqu'au ridicule d'une femme de cinquante ans, — et quelle femme ! celle qui avait déjà ruiné le ménage des parens.

Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes ; il y a des esprits à qui elles ne valent rien. Elle avait gâté son père. Il faut le recommander à Dieu.

Était-ce le résultat des prières de la mère? Ninon se lassa vite de cet amant léger et froid. C'était, disait-elle, « un cœur de citrouille fricassé dans de la neige, » — et le mot plut à Mme de Sévigné par la justesse de sa fantaisie; — c'était, disait-elle encore, « une âme de bouillie dans un corps de papier mouillé. » Sévigné n'en voulait pas trop à Ninon de sa verte franchise; il convenait de sa froideur, et la reprochait même, en riant, à sa mère : « il me dit que je lui avais donné de ma glace et qu'il se passerait fort bien de cette ressemblance. »

Et son amour pour la vieille Ninon finit par une solide amitié : c'était la fin accoutumée de ses engouemens : ce garçon n'était pas méchant; jamais, à l'instar de son cousin Bussy-Rabutin, il n'insultera la femme qu'il vient d'adorer. C'est peut-être qu'il ne les a jamais beaucoup aimées : l'épine laissée au cœur s'arrache vite et la plaie ne s'enflamme point.

•

Quelques semaines après sa rupture avec Ninon, Sévigné s'éprend de nouveau, et c'est encore d'une femme célèbre, une petite brune, assez laide, avec des yeux ronds d'oiseau, mais de cette sorte qui bouleverse l'esprit des imaginatifs : c'est la Champmêlé, la grande comédienne, — « la jeune merveille, » « la petite Chimène, » comme dit cavalièrement Mme de Sévigné. Elle était la confidente de l'affaire, — la confidente, ou peut-être plutôt le confesseur, — car, sachant toute la faiblesse de son fils, elle n'osait lui retirer le bienfait de ses conseils.

Il me montre de ses lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées : il pleurait, il mourait. Il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après.

Mais Chimène, tout comme Ninon, « se lasse d'aimer sans être aimée. » Elle pensait sans doute, avec M. de La Rochefoucauld, que Sévigné n'était guère du bois dont on fait les fortes passions. Et voilà une rupture où le baron ne se montre pas à son avantage. Ninon avait demandé à Sévigné de lui faire lire les lettres de la comédienne; il les lui prêta. Mais, à parcourir ces jeunes pages enflammées et sincères, la vieille courtisane, « fort jalouse toujours des autres femmes, » sentit au cœur la morsure d'une envie ardente, et, dans le dessein de perdre Chimène, elle voulait envoyer tout le paquet à son amant en titre. Ce fou de Sévigné, ce faible Sévigné, comprit la chose comme

une bonne plaisanterie, et, rentré chez sa mère, s'empressa de lui conter toute l'histoire. Mais la marquise s'indignait :

Je lui dis que c'était une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'avait point sacrifié ses lettres (comme on voulait le lui faire croire pour l'animer), elle les lui avait rendues; que c'était une trahison basse et indigne d'un homme de qualité, et que, même dans les choses malhonnêtes, il y avait de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons; il courut chez Ninon et, moitié par adresse, moitié par force, il lui retira les lettres de cette pauvre diablesse. Je les ai fait brûler.

C'était plus sûr.

Et puis, pendant un moment, la marquise s'est remise à espérer. Après avoir été surpris « par un mari, » Sévigné paraît avoir pensé à une vie plus régulière. Il trouva même agréable certaine petite personne à marier et il écrit à sa sœur :

J'ai vu deux fois la jolie infante chez elle, fort gaie, je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'mère, qui m'a dit, à moi-même, qu'elle me trouvait joli garçon. Nous nous entendons même quelquefois, la petite fille et moi, — et là-dessus nous nous regardons de côté. Cette affaire est entre les mains de la Providence.

Sévigné aimait assez rire avec les petites jeunes filles et leur faire un brin de cour. La marqnise ne pouvait aller à Rennes ou à Vitré sans rencontrer une demi-douzaine de ses belles-filles en herbe, au milieu desquelles s'agitait ce fripon de Sévigné dans une innocente orgie de polygamie platonique, trop épris de toutes ces jeunes beautés pour savoir à qui jeter enfin le mouchoir. La marquise redoutait Mlle Sylvie de Tonquedec, la fille de ce gentilhomme bretteur, grand ami du feu marquis, qui avait failli se battre chez elle, autrefois, avec le duc de Rohan. Puis survient, plus dangereuse encore, l'emportant sur tout l'essaim, certaine demoiselle de La Coste, « trente ans passés... aucun bien... nulle beauté, » — et, encore, accordée ailleurs.

25 octobre 1678.

Toute la province en parle... Pourquoi troubler cette fille qu'il n'épousera jamais? Pourquoi lui faire refuser ce parti qu'elle ne regarde plns qu'avec mépris? Pourquoi cette perfidie?... S'il a de l'amour, c'est une folie qui fait faire encore de plus grandes extravagances, mais *comme je l'en*

crois incapable, je ferais scrupule, si j'étais en sa place, de troubler de gaieté de cœur l'esprit et la fortune d'une personne qu'il est si facile d'éviter.

Mais, cette fois, Sévigné parut décidément pris. Sa mère avait beau affirmer qu'elle ne donnerait jamais son consentement, qu'elle ne signerait point à son contrat de mariage. Le baron, chez qui, d'ordinaire, le désir cédait vite à une opposition, — à moins qu'il ne se dissipât tout bonnement par distraction, — montrait enfin une certaine énergie. Il suivit en Basse-Bretagne Mlle de La Coste; et le refus de sa mère ne le fit pas venir à résipiscence.

Et cette femme qui fixait un inconstant était une vieille fille de Lannion, sans beauté, sans fortune... Comme il est émouvant de voir se développer et vieillir devant nous un caractère! le regarder prendre, entre les mille tournans que présente la réalité, celui auquel nous ne pensions pas... Voilà la magie des livres, — des Mémoires surtout et des biographies : — dans leur miroir enchanté nous nous apercevons, en raccourci, de la longue et lente élaboration des années. Ce gentil petit-fils de don Juan aurait pu, au moment où le plaisir physique s'émoussait, devenir un vicieux, un triste « vieux marcheur. » Mais, au contraire, il sortira, comme spiritualisé, de sa vie de plaisirs, sachant fort bien qu'il faut chercher ailleurs que dans ces joies faciles ce qui peut inspirer le véritable attachement du cœur. Il est touchant à ce moment, tiraillé entre un grand amour honorable et la crainte de blesser cette chère « maman-mignonne » qu'il aimait plus que tout au monde. Et pourtant il faut qu'il trahisse, qu'il désespère, qu'il blesse, soit l'une, soit l'autre, de ces femmes adorées. Écoutons un instant l'écho de ce douloureux combat de sentimens ennemis, tel que nous l'entendons dans les lettres de Mme de Sévigné :

1er novembre 1679.

Mon fils est tristement aux Rochers. Il dit que le premier soir, quand il se trouva tout seul dans mon appartement, avec les clefs de mes cabinets qu'on lui donna, il fut saisi d'une pensée si funeste, et cela ressembla tellement à une chose qui arrivera quelque jour, qu'il se mit à pleurer, comme quand le bon abbé recevait Notre-Seigneur. Il m'assure fort qu'il n'épousera point la petite personne dont je vous ai parlé... il me persuade qu'il n'a point envie de faire une sottise; mais, comme il est faible, et qu'il me mande tous les jours qu'il est défiant de lui-même, — qu'il est deux ou trois hommes tout à la fois, — je lui dis que le plus sûr est de ne

point s'exposer à voir cette fille chez elle ; qu'il est dangereux de tenter Dieu ; qu'il ne faut qu'un malheur ; et que, pendant qu'un de ces hommes serait pris pour dupe, l'autre maudirait le jour et l'heure d'un si ridicule accouplement.

2 novembre 1679.

Il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre *lui* qui m'étrangle, et qu'ils se battaient tous deux l'autre jour à outrance dans le mail des Rochers.

C'était la marquise qui l'emportait. Charles de Sévigné renonçait à son amour et, neuf années plus tard, marié lui-même, nous le verrons faire le voyage de la Basse-Bretagne pour assister aux noces de Mlle de La Coste. Mais il sort de cette affaire orienté vers un nouveau but, vers le mariage avec une femme supérieure : « l'exemple de toutes les femmes, une sainte. » Il ne voulait plus entendre parler des Ninon, des comédiennes. Déjà, au milieu de sa folle jeunesse, il avait connu de ces brusques reviremens, des lassitudes subites, des sécheresses imprévues, où tout ce dont il s'engouait le plus lui parut fastidieux, vulgaire.

17 avril 1671.

Il lui avait pris un dégoût de tout cela qui lui faisait bondir le cœur; il n'osait y penser ; il avait envie de vomir. Il lui semblait toujours voir autour de lui des *panérées* de baisers... des *panérées* de toutes sortes de choses en telle abondance qu'il en avait l'imagination frappée et ne pouvait pas regarder une femme.

Cette première crise, qui s'était produite pendant la semaine sainte de 1671, nous montre sous les dehors voluptueux et gais, du « petit compère » une doublure cachée, — un bout de la bure rude des ascètes; et nous nous rappelons qu'il a toujours aimé, — par goût peut-être plus que par conviction, — mais n'importe, — les écrits de Port-Royal.

Cependant ce pauvre baron s'attristait, — « persuadé qu'il ne se marierait jamais, » trouvant ses terres en mauvais état, se voyant finalement tout seul au monde et ruiné. Il souffrait, nous dit sa mère, « d'une crainte effroyable d'être ruiné, d'une haine insoutenable des voyages et des fatigues passées, d'un

désir immodéré de la liberté. » (Mercredi des Cendres, 1680.)

Il avait entendu sonner la trentaine, ce glas de la jeunesse; ayant réussi enfin à vendre sa charge, il se voyait libre, si l'on veut, mais sans aucune sorte de prestige ni position dans l'époque la plus entichée des honneurs publics. Mais il ne faut jamais désespérer de la bonne fortune. Le 16 décembre 1683, sa mère écrit au comte de Bussy-Rabutin :

Je croyais mon fils hors d'état de pouvoir prétendre à un bon parti, après tant d'outrages et tant de naufrages, sans charges et sans chemin pour la fortune; et, pendant que je m'entretenais de ces tristes pensées, la Providence nous destinait à un mariage si avantageux que, dans le temps où mon fils pouvait le plus espérer, je ne lui en aurais pas désiré un meilleur.

C'était une jeune Bretonne, une fille de seize ans, si l'on en croit la généalogie de Bussy; de dix ans plus âgée, si l'on se tient aux registres de sa paroisse ; une petite personne parfaitement élevée, fort pieuse, un des beaux noms de la province ; le père était un conseiller au Parlement de Rennes, riche de plus de soixante mille francs de rente; il donnait deux cent mille livres à sa fille et hésitait un peu à la confier à l'aimable dissipateur qu'était Charles de Sévigné. Il exigeait beaucoup de garanties, et pour que ce mariage pût s'accomplir, il fallait que l'abbé de Coulanges vidât sa cassette et que la marquise se dépouillât, — ce qu'elle fit de fort bon cœur. Elle ne savait être à moitié généreuse : tout y passa. Sa vaisselle plate, ses fermes, son équipage même. Elle ne se réserva que son domaine et mille francs de rente viagère dans le cas où son fils viendrait à mourir avant elle.

Le lendemain du mariage, la jeune marquise fit élever cette rente de moitié. C'est par cette action gracieuse et digne que nous faisons sa connaissance. J'aime ce pur visage un peu froid de jeune femme sérieuse et pleine de courage. Toute Bretonne bretonnante qu'elle est, la première éducation de Mlle de Mauron a dû être exquise. Les quelques lettres que nous possédons d'elle, comme la correspondance de sa belle-mère, nous la montrent délicate, réservée, bonne. Elle sait s'effacer devant l'illustre mère de son mari ; elle l'aime sans crainte, l'admire sans emphase. Lorsque Mme de Sévigné revisite les Rochers, elle écrit à sa fille :

27 septembre 1684.

Il n'y a pas moyen de sentir qu'il y ait une autre maîtresse que moi dans cette maison; quoique je ne m'inquiète de rien, je me vois servie par de petits ordres invisibles.

Au commencement, la marquise, en vraie belle-mère, ne se sent disposée à louer la jeune femme que par des négatives : « Elle n'est point ceci; elle n'est point cela. Elle n'a point l'accent de Rennes... Elle n'est pas empressée. » Mais bientôt elle la trouve toute pleine de raison, — « une personne d'une intelligence vive qui surprend, » et surtout elle lui sait gré de ce rare mérite d'avoir attaché à jamais le cœur flottant de son mari. « Il ne connaît le véritable attachement du cœur que depuis qu'il est marié. » Il tourne à la dévotion. « Il est dans la fantaisie de payer toutes ses dettes. » Bref, c'est un homme rangé, fixé et heureux.

Le « parfait ménage » aurait connu la vie rêvée, n'était le manque de santé : à quoi bon habiter une belle campagne ? Ils n'avaient que le souffle ! Le pauvre « petit compère » était bien puni de ses légèretés d'autrefois, car, dans son nouveau bonheur, les folies de sa jeunesse le poursuivaient encore. La grande réforme était faite, et la fuite des plaisirs, tous les mauvais liens rompus, — mais qu'ils ont laissé de traces indélébiles!... Sévigné n'aura pas d'enfans. Il veillera longtemps dans la souffrance une jeune malade adorée.

Lorsque Mme de Sévigné arrivait aux Rochers vers l'automne en 1684, elle était frappée de la triste santé du jeune ménage.

27 septembre 1684.

Ma belle-fille n'a que des momens de gaieté, car elle est accablée de vapeurs; elle change cent fois par jour de visage sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse; elle ne se promène quasi pas. Elle a toujours froid; à neuf heures du soir, elle est tout éteinte : les jours sont trop longs pour elle.

Et comme ce fâcheux état ne s'améliorait pas, comme la petite femme demeurait toujours accablée de frissons et de fièvres, avec des maux de tête enragés, la marquise conseillait à ses enfans de s'approcher des capucins de Rennes, dont les innocens remèdes guérissaient en ce temps-là. Je ne sais s'ils

réussissaient à chasser les vapeurs de la petite marquise; mais, deux ans plus tard, lorsque Charles de Sévigné alla rendre visite à sa mère à Livry, elle le trouva toujours fort souffrant. Les drogues féroces des médecins de Paris, « qui le purgeaient jusqu'au fond des os, » eurent raison, après cinq mois de traitement, de cette interminable maladie, et il s'en retourna chez lui « avec un fonds de philosophie chrétienne, chamarrée d'un brin d'anachorète, et sur le tout une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, ce qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie. »

J'aime, pendant ces beaux étés, à contempler le bon Sévigné, assis, vers le soir, entre chien et loup, sous les orangers fleuris du grand parterre des Rochers; à ses côtés, cette pâle et pieuse jeune femme, dont il ne cesse d'être le tendre amoureux; de l'autre côté de la grille. s'étend la « sainte horreur » des bois, et du fond de la futaie, le vent leur apporte parfois quelque jolie ritournelle d'opéra : c'est que la vieille marquise, — cette « maman-mignonne » que le marquis aimait « mille fois mieux que tout ce qu'il y a dans le monde, » — se promène dans le crépuscule des grandes allées, marchant et chantant gaiement; son laquais la suit qui porte ses livres : un livre de dévotion et un livre d'histoire. Enfin, sur les sept heures, une cloche sonne; c'est le souper. La famille se réunit, et puis, pendant que les premières étoiles s'allument, ils retournent un instant au jardin, où l'odeur des orangers flotte plus lourdement dans la nuit commençante. Mme de Sévigné regarde d'un œil d'envie la masse sombre des bois, au travers de la belle porte de fer forgé; mais un soupçon de rhumatisme suffit pour la rappeler à la raison. Ils rentrent, le marquis prend un livre gai, « de peur de dormir, » et fait pâmer de rire son auditoire bienveillant, qui le trouve de la force de Molière. A dix heures, il ferme la page et s'en va avec sa femme. Mme de Sévigné reste seule un long moment dans la salle basse. « Un peu rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir... » Puis elle s'assied sous la lampe, tire son écritoire, et commence à causer avec sa fille, là-bas, en Provence. « ... Voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent. Il y a sur la porte : *Sainte liberté*, ou *fais ce que voudras.* »

Lorsque Mme de Sévigné revint aux Rochers au printemps de l'année 1689, elle trouva le marquis et sa femme gais, allans, animés à souhait.

21 mai 1689.

La petite femme était ravie de me voir... Je l'ai toujours trouvée fort vive, fort jolie, m'aimant beaucoup, charmée de vous et de M. de Grignan... Mon fils est toujours aimable; il me paraît fort aise de me voir; il est fort joli de sa personne : une santé parfaite, vif, et de l'esprit.

Ils ont en effet mille sujets, mille projets, dont ils veulent entretenir leur mère et qui tous se réduisent à un seul : pour la première fois de sa vie, Sévigné est ambitieux. Bien contre son gré, la noblesse de sa province l'a élu pour son chef : en ce temps-là, on craignait une descente des Anglais sur la côte bretonne; on mobilisait la réserve dans toute la contrée, et Sévigné se vit alors promu colonel du régiment de noblesse de la vicomté de Rennes. C'était un beau compliment. Mais le marquis n'avait pas quitté les Gendarmes-Dauphin pour trôner dans l'arrière-ban. C'était encore de la contrainte, de la besogne, et de la dépense; trois choses dont il se serait volontiers dispensé. C'était (dit sa mère) « un anachorète au désespoir. » Mais son régiment se fit voir sous un si beau jour, — si grand, si magnifique, — Sévigné lui-même caracola si galamment à sa tête, et recueillit tant de succès dans sa province, qu'une idée lui était venue : un rêve de se faire envoyer de Vitré à Versailles comme député de la noblesse des États, pour faire au Roi les complimens de la Bretagne. C'était ce qu'on appelait alors la grande députation. Pourquoi Sévigné ne serait-il pas ce député? La nomination rentrait dans les attributions du gouverneur de la province; ce gouverneur se trouvait justement être le duc de Chaulnes, le meilleur ami des Sévigné. Pendant quinze ans, ce gouverneur avait nommé les députés sans demander un conseil à Versailles.

Tous, nous avons connu dans la vie de ces momens où les événemens paraissent prendre un heureux tour, où le passé fâcheux paraît rompre l'enchaînement et changer de suite, comme ces plantes que nous décrit le savant de Vries, qui passent d'un caractère à un autre, par une mutation brusque. Cela peut arriver; mais, en dépit de la nouvelle botanique, il est fort rare que, des orties, nous récoltions des roses. Le vieux

dicton d'Eschyle reste vrai; on souffre de ce qu'on a fait : τὰ δράσαντι παθεῖν; et Sévigné n'était pas encore quitte avec le sort.

Voilà qu'au Vatican, le Pape s'avise de mourir, et le duc de Chaulnes est envoyé de Rennes à Rome comme ambassadeur auprès du conclave. En passant par Versailles, il dit un mot de la députation, et reste surpris de constater à quel point, dans l'atmosphère du trône, ce beau nom de Sévigné, qui éveille tant d'échos en Bretagne, a perdu de sa résonance. On dirait qu'il tombe dans le vide. Impossible de le prononcer dans la présence du Roi. Le duc en dit un mot à M. de Lavardin, écrit au maréchal d'Estrées; mais c'est peine perdue : — on ne peut être à la fois anachorète et philosophe et courtisan... Le marquis de Sévigné n'existe plus pour Versailles. Ayant quitté la Cour au moment où il se retirait de l'armée, Sévigné s'était pour ainsi dire retranché du rang des vivans; il existait dans un exil volontaire, la pire espèce, puisqu'il ne dépendait pas de Louis XIV d'en accorder l'amnistie. « Le Roi ne témoignait nulle répugnance à M. de Sévigné. » Mais il signifiait au duc de Chaulnes qu'il pensait reprendre au gouverneur ce droit de nomination; qu'il voulait l'exercer en personne; et qu'il avait, pour la députation, un candidat tout trouvé : M. de Coëtlogon, gouverneur de Rennes.

En apprenant la mauvaise nouvelle, Mme de Sévigné jeta les hauts cris; elle avait espéré voir son fils à la Cour sans frais, sous un jour avantageux; — elle avait rêvé de vivre comme autrefois entre son fils et sa fille au milieu de ses âmes... Mme de Grignan attachée à la personne de la Dauphine; Charles de Sévigné chargé de la grande députation. Voilà un projet qui avait amusé bien des heures; elle souffrait de le voir se dissiper, et, au delà de la déception personnelle, elle sentait l'atteinte aux droits de la province : car elle était assez fortement régionaliste, comme nous disons. Charles de Sévigné criait encore plus haut qu'elle; mais il y avait, je crois, un accent d'intime soulagement dans cette parole résignée de la petite marquise : « Ne parlons plus de la députation. Nous soutenons si bien cette petite disgrâce que cela fait voir que nous étions digne de ce que nous espérions. » Et bien vite son mari gagne quelque chose de son calme, et affirme que si, pour être député,

il faut se montrer, soit courtisan, soit guerrier, il aime infiniment mieux rester chez lui et jouir de la paix des Rochers; c'est là qu'il est à son aise, c'est là qu'il est vraiment chez lui, et il a toujours senti un goût invétéré pour passer sa vie avec des Bretons. Et, pourtant, il ne finira pas sa vie dans cette tranquillité des Rochers. Il abandonnera sa province; il se fixera finalement à Paris, et sa femme en sera cause... Assurément, il n'y a rien de remarquable à ce fait qu'une aimable marquise, quittant enfin sa campagne écartée, cède au charme de Paris et n'arrive plus à s'en dégager. Mais ce ne seront ni la Cour ni la ville qui attacheront si fort la jeune Mme de Sévigné; elle se laissera prendre à « la glu du quartier Saint-Jacques. » Sa belle-mère nous en a souvent parlé comme d'une chose à désirer pour soi, mais redoutable pour ses proches, car elle fixait à jamais à un séjour enchanté ceux qui tombaient dans le piège. Personne mieux qu'elle ne nous a décrit le sobre charme, le sortilège austère, de ce pieux quartier, où les Carmélites réunissaient autour d'elles une société « céleste. » « Il n'y a que des habitans du ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes. » Dans ce bienheureux faubourg régnait une paix perpétuelle. Le Carmel, et Port-Royal, et Sainte-Marie oubliaient leurs différends; tout un monde d'âmes religieuses, fuyant les liens de la terre, y vivait retirées; logeant chez les Visitandines, fréquentant les Carmélites, s'appuyant à ce roc non encore effrité de Port-Royal. On y jouissait d'un avant-goût d'éternité. Si la vie n'y était plus tout à fait la vraie vie, la mort ne paraissait que le passage d'une pièce sombre à une chambre tout à côté en plein jour. On était déjà au delà du deuil. Mme de Sévigné, — la vraie, l'illustre, — ne nous raconte-t-elle pas comment, à l'enterrement du bon Saint-Aubin, la mère-prieure, au milieu de ses saintes consolations, « fit un éclat de rire si naturel et si spirituel que notre tristesse en fut embarrassée? » On savait vivre, on savait mourir dans ce quartier-là. On y pleurait, tout en souriant un peu, des larmes dont la source n'était point amère. On y parlait avec grâce, et même avec une légèreté décente et innocente qui n'était plus de ce monde, mais qui sortait d'une mondanité exquise, lointaine et comme oubliée. Voilà ce qui attirait la belle-fille de la grande Mme de Sévigné. Un jour elle y entendit Massillon prêcher le Carême : elle ne voulait plus s'en aller. Car elle avait trouvé, sur terre, la Cité de Dieu.

Nous voyons le reflet de tout cela dans certaines lettres adressées à Mme de Grignan, alors absente en Provence, par sa cousine Mme de Coulanges. Elle n'avait aucun préjugé contre le quartier Saint-Jacques; au contraire, elle nous a déjà dit, en 1700, que « ce quartier fournit une très bonne compagnie; on n'a qu'à l'habiter pour être une personne au-dessus des autres. » Mais je pense que cette ancienne coquette, cette jolie femme de jadis, devenue dévote sur le retour, ne voyait pas sans quelque jalousie sa jeune cousine prendre les devans et s'élancer vers la vie parfaite; elle la trouvait laide, toujours malade; elle ne concevait pourtant pas qu'elle pourrait désirer quitter le monde. C'est en 1703; Mme de Sévigné, l'illustre, est morte déjà depuis six ans; sa belle-fille n'a plus ce conseil sûr, cette infaillible ressource. Souffrante, sans enfans, dans cette nouvelle solitude de Paris, aux tristes abords de la quarantième année, la femme, encore jeune, s'apercevant qu'on vieillit, s'est tournée tout à fait du côté de Port-Royal. Un prêtre de l'Oratoire, du nom de Gaffarel, qui demeurait au séminaire de Saint-Magloire, parachevait sa conversion.

Il y a trois mois que je n'ai vu Madame votre belle-sœur (écrit Mme de Coulanges à Mme de Grignan, le 10 mai 1703). Elle n'a plus aucun commerce avec les profanes; j'ai été des dernières avec qui elle a rompu; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut pas s'en faire accroire. La maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, Madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote; on ne trouve point le Père Gaffarel à la campagne, et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. de Sévigné : je suis en peine de ce dernier. Sans sa docilité, ce serait un homme perdu ; mais aussi, sans sa docilité, n'irait-il point habiter le faubourg Saint-Jacques !...

Mme de Coulanges le plaint ; il lui semble que ses cousins vont changer de vie et d'amis; et elle s'attendrit un moment, en leur disant adieu : « C'est une vraie sainte que madame votre belle-sœur. » Donc, on l'admire, — mais on plaint le mari ! Sévigné pourtant ne s'est pas tout de suite séparé de sa chère Bretagne. Il a fini par y emporter les seuls succès qu'il ait enviés : ceux qui ne le séparent point de sa chère province. Lieutenant du Roi à Nantes, il a connu l'envers du pouvoir : les tracasseries sans fin, les brouilles, la difficulté de manier les hommes; et, un jour, à propos de quelque méchante histoire de pré-

séance, l'évêque de Nantes l'a même appelé en duel ! — Un peu plus tard, « le prélat parut à deux heures après midi, la soutane retroussée sous le bras gauche, et l'épée nue à la main droite, jurant comme un soldat aux gardes. » Encore une sotte aventure. Ce pauvre braque de Sévigné avait vraiment pour ces hasards-là une désastreuse affinité. Il écrit à M. de Pomponne qu'on a entrepris de le faire passer pour fou : « qu'on a voulu très méchamment m'imposer une extravagance pour me tourner en ridicule. » Mais Sévigné n'était plus à un ridicule près : on lui en avait déjà bien passé; on s'y accoutumerait, chez lui, comme à un tic habituel. Il continuait pendant plusieurs années encore à faire la navette entre « sa Bretagne » (comme dit Mme de Coulanges) et sa pieuse femme ; et puis, l'âge aidant, lui aussi renoncera au monde pour se fixer au faubourg Saint-Jacques. La marquise y est finalement « fort joliment logée; » Emmanuel de Coulanges, en allant lui rendre visite un jour, pendant l'été de 1703, l'y trouve « en très parfaite santé, Mlle de Grignan et le Père Gaffarel avec elle, charmée de la vie qu'elle mène; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont tout occupées de l'Éternité, indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce qui se passe. »

Ce sont presque les dernières nouvelles que nous ayons des Sévigné. Nous savons que l'esprit vif et pétillant du marquis continuait à s'agiter, sans grand profit pour qui que ce soit. — Ce gentil Sévigné, en suivant la courbe des années, deviendra, de plus en plus, le type du vieux retraité qui se passionne pour des questions saugrenues. Lorsque, en 1711, la publication de l'*Iliade* de Mme Dacier ranima la querelle des Anciens et des Modernes, le marquis de Sévigné s'élança, bride abattue, dans la mêlée, pour briser une lance en l'honneur de Corneille et de Racine : il y trouva (tout mince et jeunet à ses côtés, comme un page) certain jeune homme qui lui ressembla par plus d'un trait, le charmant, le maniéré Marivaux : Sévigné, du reste, se montra un champion redoutable s'il faut en croire l'introduction aux lettres (apocryphes) que Ninon de l'Enclos était censée lui avoir adressées, — lettres qui virent le jour vers le milieu du XVIIIe siècle : « Le marquis de Sévigné a fait ses preuves (dit l'auteur) dans la dispute littéraire qu'il eut avec M. Dacier : l'enjouement et la fine ironie y règnent. » Mais de

plus sérieuses affaires ne tardèrent pas à absorber son attention. En 1712 nous le trouvons tout préoccupé par ce qu'on appelait à Port-Royal « le plan de M. du Guet. » C'était un projet pour la conversion totale des Juifs, — qui devait être le signal d'une époque nouvelle, — fondé sur l'explication d'une épître de saint Paul... Ces discussions, où un véritable sens critique s'alliait à je ne sais quelle folie de chimères, étaient tout à fait au goût de Sévigné. Il eut avec du Guet, au printemps de cette année, une conversation, à laquelle assiste l'abbé d'Étemare, — conversation qui resta célèbre dans le parti et qui fut ensuite mise par écrit, et rédigée par l'abbé, à la prière de notre pauvre marquis... Sans doute, il se figura un instant être l'ombre attardée de Pascal ; — du moins, trouva-t-il quelque douceur à marcher, les pas dans les pas révérés et illustres du maître... Et là, tout absorbé par l'attente du millénium, il nous quitte. C'était sa dernière année. — Il avait soixante-cinq ans : sa femme — beaucoup plus jeune — lui survivra d'un quart de siècle, sans quitter ce goût de la solitude et de la retraite qui paraît avoir été, pour elle, la condition de la santé. Pauvre gentil petit baron, il a vieilli en somme bien plus dignement qu'on n'aurait pu le croire ; et pourtant il est triste de le perdre de vue en polémiste suranné, farci d'idées fausses. Saint-Simon, qui, pour cause, ne l'avait pas connu jeune, parle de lui sans soupçon de son ancienne grâce, depuis longtemps éteinte...

1713.

Sévigné mourut aussi et sans enfant, retiré depuis quelque temps, avec sa femme, dans le faubourg Saint-Jacques, dans une grande piété... Il était fils de Mme de Sévigné, encore connue par ses lettres... C'était un bon et honnête homme, mais moins un homme d'esprit que d'après un esprit, qui avait eu des aventures bizarres, peu mais bien servi, et qui, du naturel charmant et abondant de sa mère, et du précieux guindé et pointu de sa sœur, avait fait un mélange un peu gauche.

MARY DUCLAUX.

JOSEPH DE MAISTRE

ET

NAPOLÉON

La récente publication d'un Mémoire inédit du comte Joseph de Maistre par le lieutenant-colonel Ferrari, chef de la section historique de l'état-major italien (1), mémoire que je compte mettre à profit et dont j'aurai à souligner l'importance, a rappelé mon attention sur les divers jugemens que l'illustre écrivain savoyard avait portés au cours de sa carrière diplomatique sur Napoléon. Je les ai tous relus avec l'attention qu'ils méritaient et j'ai cru qu'en les résumant et en les appréciant à leur réelle valeur, je pourrais présenter au lecteur une étude qui aurait un intérêt et un attrait particuliers.

A peine Bonaparte signalait-il sa marche en Italie par des victoires prodigieuses que Joseph de Maistre, qui ne le connaissait pas et qui ne pensait certainement pas à lui, écrivait dans ses *Considérations sur la France :* « Lorsque la Providence a décrété la formation plus rapide d'une Constitution politique, il paraît un homme revêtu d'une puissance indéfinissable : il parle et se fait obéir. » Dans la Révolution française l'écrivain philosophe entrevoyait quelque chose de prodigieux, de gigantesque, d'inouï qui aurait son contre-coup dans l'Europe entière. Prévoyant, avec Catherine II, l'apparition moderne d'un être génial, sorti comme d'un volcan, il étudiait les succès étonnans de cette Révolution

(1) *Una lettere inedite del conte Giuseppe de Maistre;* Città di Castello, 1912, in.-8

et il y voyait l'empreinte d'une main surhumaine, sévère et paternelle tout à la fois, qui répandait sur la France tous les fléaux et qui cependant soutenait son empire par des moyens surnaturels. « Qu'on ne vienne pas, disait-il, nous parler des assignats et de la force du nombre, car la possibilité des assignats et de la force du nombre est précisément hors de la nature. D'ailleurs, ce n'est ni par le papier-monnaie, ni par l'avantage du nombre que les vents conduisent les vaisseaux des Français et repoussent ceux de leurs ennemis; que l'hiver leur fait des ponts de glace au moment où ils en ont besoin; que les souverains qui les gênent meurent à point nommé; qu'ils envahissent l'Italie sans canons et que des phalanges, réputées les plus braves de l'univers, jettent leurs armes à égalité de nombre et passent sous le joug!... » Il voit dans tout cela un des spectacles les plus extraordinaires qu'un œil humain ait jamais contemplés. Ne croirait-on pas lire une prophétie dans ce passage écrit avant le Concordat : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée et qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre. Le genre humain ne peut rester en cet état... Mais attendez que l'affinité naturelle de la Religion et de la Science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée et peut-être même existe-t-il déjà? Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours, car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas. »

Quel esprit sensé, dans ces momens terribles où se jouaient le présent et l'avenir de la France, ne désirait pas une autre révolution, mais celle-là pacifique, féconde, vraiment réformatrice et salutaire? A ceux qui avaient jeté ce cri insultant à Dieu : « Laisse-nous, sors de nos conseils, sors de nos Académies, sors de nos maisons! » Dieu avait répondu : « Faites. » Et, comme le remarquait Joseph de Maistre, le monde politique avait croulé. La France se débat alors dans une orgie épouvantable et jette d'inutiles gémissemens devant le sang qui coule à torrens sur la place de la Révolution et sur la place du Trône renversé. Mais son âme, un instant oppressée par les affres de Terreur, se redresse fière et intrépide devant l'étranger qui menace nos

frontières. Comment ne pas admirer ceux qui s'écrient : « Nous acceptons tout, sauf le morcellement de la patrie ? » N'est-ce pas le comte de Maistre lui-même qui, tout ennemi qu'il soit de la Révolution, se plaint en 1794 que l'Autriche veuille démembrer la France, parce qu'elle est encore trop puissante. « Ce n'est pas, dit-il, la monarchie qu'il faut rétablir; c'est l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, qu'il faut démembrer... Quel équilibre, bon Dieu ! » N'est-ce pas encore Joseph de Maistre qui raille ceux qui ne croient qu'à la puissance du nombre? « Ne sait-on pas, dit-il, ce que peuvent accomplir de prodigieux quelques poignées d'hommes, inspirés de ce feu intérieur, de ces sentimens inexplicables et ardens que l'antiquité qualifiait de divins? A-t-on aboli l'histoire? » Et lui, l'ennemi né de la République, emporté par le spectacle de tant de victoires, de tant de hauts faits, crie : « Vive la France, même républicaine ! »

Il est cent fois plus juste que Mallet du Pan, qui n'avait pas compris tout de suite la valeur et la puissance de Bonaparte. Le fameux publiciste genevois n'aperçut d'abord dans le général en chef de l'armée d'Italie qu'un Corse terroriste, le bras droit de Barras. Il l'appelait « un petit bamboche à cheveux éparpillés, un bâtard de Mandrin. » Il bafouait sa gloire de tréteau, ses vols, ses fusillades, ses pasquinades insolentes. » Il osait écrire : « Ce petit saltimbanque de cinq pieds trois pouces n'a jamais fait la guerre que dans les tripots et les lieux de débauche. » Il ne voyait en lui que l'instrument docile du Directoire, et il regrettait qu'il n'eût pas encore imité la modeste retraite de Pichegru. Il prédisait que « son étoile pâlirait de jour en jour et que, tôt ou tard, il paierait cher ses triomphes. » Or, à la même époque, le comte de Maistre dit qu'il y a dans la conduite de Bonaparte des traits véritablement grands, et que Monk ne le valait pas. Il reconnaît que Bonaparte est fait pour le commandement et pour la conquête, qu'il a un cerveau et une ambition insatiables, une énergie et une volonté surhumaines. Il l'appelle, il est vrai, le démon du Midi, « *Dæmonium meridianum,* » mais il salue ses qualités formidables, despotiques, dominatrices. A chaque revers des alliés, il leur crie : « Vous l'avez mérité ! Vous faites la guerre à la France au lieu de la faire à Bonaparte. » Il conseille vainement à l'Europe de donner satisfaction aux divers pays par l'ordre, par la pratique de mesures sages et conciliatrices, par la satisfaction offerte aux besoins

nouveaux et il ne s'étonne nullement quand il apprend que Bonaparte, ayant lu ses *Considérations sur la France*, ait voulu réaliser à sa façon les conseils politiques de l'auteur.

La monarchie Sarde est comme écrasée entre la France et l'Autriche. Le roi de Sardaigne a appelé Joseph de Maistre dans son île, mais cet homme a trop d'envergure pour un « si petit espace. » Il ne peut d'ailleurs se confiner dans le rôle médiocre d'un régent de chancellerie. Il a des visées beaucoup plus hautes. Victor-Amédée s'en aperçoit bien vite et, autant pour éloigner un conseiller trop remuant que pour profiter de ses calculs, il l'envoie auprès d'Alexandre à Saint-Pétersbourg, comme ministre plénipotentiaire. Heureux exil, heureuse mission, qui permettront au comte de Maistre d'écrire des livres prophétiques et de rédiger une correspondance diplomatique où il y aura tant à prendre et tant à étudier! Il représentera un petit royaume très menacé et cependant il aura l'attitude d'un grand ministre, conscient de sa dignité et de sa valeur, soucieux de l'étiquette et de ses formes, très écouté et très apprécié, attirant à lui tous les esprits, même les plus rebelles, par sa grâce, sa science et son esprit. Il donnera des conseils qu'on n'écoutera pas toujours, mais qu'on n'oubliera jamais. Il aura des vues, des idées, des considérations qui ne seront qu'à lui. Venu en Russie pour faire la guerre, non pas à la France, mais à la République et à tout pouvoir autre que la monarchie légitime, il prend pour s'exprimer l'allure et le verbe d'un prophète. Parfois ses prédictions se réaliseront. Le plus souvent, tout en étant fort saisissantes, elles échoueront. Mais il est homme à ne pas s'en embarrasser et, quand il le faudra, il essaiera subitement de plier les événemens à ses formules et il fera de la fortune une Providence inattendue.

N'examinons ici l'écrivain que par rapport à Bonaparte, car tel est le seul but de cette étude.

***

Le comte de Maistre voit que le Consulat provisoire, devenu le Consulat définitif, va être le Consulat à vie, en attendant qu'il se transforme en Empire. Eh quoi! ses prédictions sur la conservation de la Monarchie, sur la façon dont un général heureux, reprenant le rôle de Monk, rétablira lui-même le pouvoir royal aux applaudissemens de tous les Français, cette ré-

conciliation si nécessaire, si facile, ne se produira pas? Il faudra donc attendre longtemps encore? Mais qu'importent les détails; tout s'arrangera comme la Providence l'a voulu. « Si la race des Bourbons, écrit-il, est décidément proscrite, il est bon que le gouvernement se consolide en France. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant (1). Cette force impériale n'ajoute rien du tout à sa puissance et tue en retour ce qu'on appelle proprement la Révolution française, c'est-à-dire l'esprit révolutionnaire. » Que disait d'ailleurs Napoléon de lui-même? « J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. »

Mais le comte de Maistre, qui tient à ses prophéties et qui veut obstinément qu'un nouveau Monk rende au monarque légitime la place qui lui est due, trouve un moyen fort simple d'arranger les choses. « Quoique je croie, dit-il, les Bourbons très capables de jouir de la royauté, je ne les crois nullement capables de la rétablir. Il n'y a certainement qu'un usurpateur de génie qui ait la main assez ferme, et même assez dure, pour exécuter cet ouvrage... Laissez faire Napoléon! Laissez-le frapper les Français avec sa verge de fer; laissez-le emprisonner, fusiller, déporter tout ce qui lui fait ombrage; laissez-le former des Majestés et des Altesses impériales, des maréchaux, des sénateurs héréditaires et bientôt, n'en doutez pas, des chevaliers de l'Ordre; laissez-le graver des fleurs de lis sur son écusson vide, etc. Alors, comment voulez-vous que le peuple, tout sot qu'il soit, n'ait pas l'esprit de se dire: Il est donc vrai qu'une grande nation ne peut être gouvernée en République! Il est donc vrai qu'il faut nécessairement tomber sous un sceptre quelconque et obéir à celui-ci et à celui-là! Il est donc vrai que l'égalité est une chimère!... Rien ne peut être plus utile à la famille de Bourbon que l'ascension possible de Bonaparte qui hâtera sa propre chute et rétablira toutes les bases de la monarchie, sans qu'il en coûte la moindre défaveur au prince légitime. » Il ajoutait: « Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que ceux qui disent: « C'est fini! » n'y entendent rien.

(1) C'est le mot de Paul Ier à Dumouriez: » Peu importe que ce soit Louis XVIII, Bonaparte ou un autre qui soit roi de France! L'essentiel est qu'il y en ait un. »

Au contraire, le couronnement de Bonaparte augmente les chances en faveur du Roi. »

La prédiction du comte de Maistre, faite dix fois, ne se réalisera qu'en 1814, après des guerres incessantes et des revers qui ont lassé et découragé les Français; mais une année de royauté sera-t-elle à peine écoulée que l'Empereur reviendra à Paris, parce qu'il est non seulement l'empereur des soldats, mais celui des plébéiens, des ouvriers et des paysans, ce que n'ont pas compris les Bourbons. Louis XVIII avait dit, en remettant le pied sur le sol français : « Je retrouverai mon lit aux Tuileries et je n'aurai qu'à en changer les draps. » Sur quoi Chateaubriand avait fait cette réflexion superbe : « Il oubliait que les draps du lit de Bonaparte étaient des drapeaux et qu'il y couchait avec la Gloire! »

Le comte de Maistre a cru qu'il serait impossible à Bonaparte d'établir une dynastie nouvelle : « Ouvrez l'histoire, dit-il, et montrez-moi un simple particulier qui soit monté subitement au rang suprême et qui ait commencé une dynastie royale ; cela ne s'est jamais vu... Voyez Cromwell, qui était dans le cas de Bonaparte. Sa race n'a pas tenu... Je me crois donc fondé à croire que la mission de Bonaparte est de rétablir la royauté et d'ouvrir tous les yeux en irritant également les royalistes et les Jacobins, après quoi il disparaîtra, lui et sa race. Quant à l'époque, il serait téméraire de conjecturer. Tout homme sage doit dire : *Nescio diem neque horam.* » C'était là une façon prudente de se couvrir, tout en disant à ses partisans : « Vous ne savez ni le jour ni l'heure; mais l'un et l'autre viendront, n'en doutez pas. » Joseph de Maistre obéissait plutôt à des convictions opiniâtres qu'à des vues politiques raisonnées. Sans doute les événemens allaient, pendant quelque temps, lui donner raison. Le Premier Consul, après être devenu Empereur et avoir joui d'un pouvoir immense, serait forcé d'abdiquer. Au roi de Rome devait succéder un jour Napoléon III, dont le fils unique, lui aussi, serait condamné à périr d'une mort prématurée. Mais la royauté légitime, après quatorze ans de règne, allait se fondre dans la royauté constitutionnelle que la République devait absorber. Quel prophète eût pu annoncer tous ces changemens qui allaient surgir, et en indiquer la fin ?

En novembre 1803, le comte de Maistre mandait à son roi

Charles-Emmanuel IV : « Si nous avions voulu nous allier avec les Français, V. M. serait en ce moment roi d'Italie, mais une alliance avec les hommes qui commandaient alors aurait été trop immorale et trop dangereuse... Cependant, d'autres États ont été moins difficiles; cela tient à ce qu'ils étaient mal dirigés et mal conseillés. Que peuvent faire de grand les Rois avec des hommes petits? » remarquait-il encore. Des femmes auraient peut-être mieux réussi que certains diplomates et le ministre du roi de Sardaigne n'était pas loin d'en convenir. On a attribué à Alexandre Dumas le mot célèbre : « Cherchez la femme ! » C'est Joseph de Maistre qui l'a dit le premier : « Un vieux bonhomme de ministre, écrit-il le 3 novembre 1803, disait un jour à un de mes amis : « Souvenez-vous bien que dans toutes les affaires il y a une femme. Quelquefois on ne la voit pas, mais regardez bien, elle y est. » Et il ajoute : « Je crois qu'il avait raison. Pour moi, je la rencontre volontiers sur ma route, *soit par une inclination naturelle pour un bel animal*, soit que, dans certaines circonstances, elle soit réellement utile pour adoucir les aspérités de l'autre sexe et faciliter les affaires, comme une espèce d'huile qui mouille les ressorts d'une machine politique pour les empêcher de s'échauffer et de crier. » Il lui eût fallu plus d'une fois une assistance aussi utile; malheureusement, elle lui a manqué. En attendant, il cherchait un secrétaire doué de toutes les qualités mondaines. « Il le faut, disait-il, jeune, danseur, dessinateur, musicien; car la société russe est la plus futile et la plus immorale de l'univers. » Il demandait un homme du monde complet, « dont il se servirait auprès des femmes pour savoir les secrets des maris. » On ne se figure pas un Joseph de Maistre aussi peu scrupuleux, et cependant cela est ainsi. Il ne dédaignait pas lui-même de faire galante figure au milieu des salons et risquait des mots légers. Il tournait à l'occasion fort gentiment un madrigal. C'est ainsi qu'un jour il écrivit au bas d'un portrait de lui, demandé par la princesse Narichskine :

Lorsque étant vieux et sot, il valait moins que rien,
On lui demanda sa figure.
Et qui ?... Dame importante, et qui s'y connait bien.
D'honneur, c'est presque une aventure !

Il passait rapidement du léger au grave et revenait à son

éternelle animosité contre Bonaparte qu'il aurait voulu voir enlever par de hardis conspirateurs. En février 1804, il avoue que la machine avait été bien montée pour cela, « qu'une indiscrétion d'un jacobin l'a empêchée de fonctionner utilement et qu'il est inconsolable du coup manqué. » S'il admet une conspiration contre Bonaparte, quitte à ce qu'elle aboutisse même aux pires attentats, il se désole du meurtre de Vincennes et s'écrie que l'exécution de l'infortuné duc d'Enghien précipitera les événemens. « L'indignation est au comble en Russie. Les bonnes impératrices ont pleuré. » L'ambassadeur de France, le général Hédouville, est délaissé dans les salons du prince Beloscki. Le tsar a pris le deuil. Joseph de Maistre croit que Bonaparte sera le chef de la première dynastie de l'univers ou sera roué vif. Cependant, il incline plutôt pour la prédiction la plus flatteuse.

Mais, à son avis, la Révolution française est trop grande pour la tête d'un seul homme. Qu'à cela ne tienne ! Bonaparte aura une réponse facile : « La Révolution est arrivée à sa conclusion logique... Elle est finie... C'est moi qui suis la Révolution ! » Qui saura parler à cet homme ? Qui tentera des négociations utiles avec lui ? Ce n'est pas chose facile. « Bonaparte y conservera toute sa hauteur et toute sa prépondérance. Je ne vois pas un homme capable d'enfoncer son chapeau et de parler sur le ton convenable. Les Puissances même doutent encore d'elles-mêmes et n'en approchent qu'avec crainte... Je ne vois pas l'homme qui serait nécessaire pour renverser Napoléon. »

Le dépit de voir cet être extraordinaire dompter l'Europe et amener le Souverain-Pontife non seulement à signer le Concordat avec lui, mais consentir à venir en France pour le sacrer, lui arrache de véritables imprécations. Ce catholique ardent ose écrire : « Chaque fille de joie a son chapelet. » Il fait un jeu de mots grossier sur Pie VII et sur sa soutane devenue couleur pistache. « Cela se prononce « *Pie se tache*, dit-il. On se moque assez joliment du bonhomme qui, en effet, n'est que cela ! » L'auteur du célèbre ouvrage sur *Le Pape* oublie ses convictions et toutes les convenances quand il se laisse aller à dire : « Les forfaits d'un Alexandre VI sont moins révoltans que cette hideuse apostasie de son faible successeur... » Et dans un accès de rage, il s'écrie : « Je voudrais que le malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessalines... Ce n'est plus qu'un Polichinelle sans conséquence ! »

Voilà où la passion politique peut conduire un grand esprit sensé, un catholique convaincu ! Le comte de Maistre a oublié une de ses maximes favorites : « J'ai toujours observé qu'on peut tout dire aux Français ; la manière fait tout. » Ici, il a par trop négligé la manière. Cette même passion qui l'égare parfois, le porte à maudire l'Autriche, qu'il considère comme l'ennemie naturelle et éternelle du roi de Sardaigne. « Elle adore Bélial, » dit-il en parlant de son abaissement devant Napoléon. Aussi, comme il se réjouit de ses défaites ! » Tout a été perdu à Austerlitz, s'écrie-t-il. Après une lutte terrible de trois siècles, le génie de la France l'emporte irrévocablement... Plus j'examine ce qui se passe, plus je suis persuadé que nous assistons à une des grandes époques du genre humain. Ce que nous avons vu et qui nous paraît si grand, n'est cependant qu'un préparatif nécessaire !... » Il constate ainsi le triomphe de Napoléon : « Jusqu'à présent la Bête a prévalu. Toute la terre le suit et l'adore. Elle a bien une dizaine de têtes et autant de diadèmes en tout comptant. Je ne sais quand elle sera jetée dans l'abîme. » Cependant, il ne perd pas confiance. Il croit toujours au triomphe de la religion et de la royauté. « Cette immense et terrible Révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple contre le catholicisme et pour la démocratie. La Révolution sera pour le catholicisme et contre la démocratie. »

L'empire français n'est pourtant pas trop rigoureux pour le comte de Maistre. On le raie en 1805 de la liste des émigrés et on l'autorise à rentrer en France, quoiqu'on sache qu'il travaille énergiquement pour les intérêts de son maître le roi de Sardaigne, qu'il est en relations intimes avec Louis XVIII et le duc de Blacas, et que son fils Rodolphe est devenu officier dans le régiment des chevaliers-gardes du Tsar.

Le 29 mai 1806, après les nouveaux succès de Napoléon, il s'écrie : « Il est malheureusement plus que douteux que ces deux puissances formidables (la Russie et l'Angleterre) aient la force d'amener Napoléon à des conditions raisonnables. Vous venez de voir le triste sort du roi de Naples !... Il y a bien peu de têtes capables de se tirer de telles circonstances. Un Richelieu ou un Ximenès succomberaient peut-être. » Il déplore l'aveuglement de Pitt qui vient de succomber. « Il s'est trompé, dit-il, sur la Révolution et s'est obstiné à faire une guerre anglaise au lieu de faire une guerre européenne. Jamais il n'a voulu agir ni par

ni pour le roi de France. » La bataille de Friedland est une nouvelle victoire incontestable pour Napoléon. « La perte des hommes, remarque Joseph de Maistre, le 10 juillet 1807, n'est rien... Vaincre, c'est avancer. Les Français ont vaincu, c'est-à-dire, ils ont passé. Mais Bonaparte, qui sait très bien ce qu'il lui en a coûté pour vaincre les Russes, s'est hâté de provoquer un armistice qui a été refusé par le général et accordé par l'Empereur. Dès ce moment, Bonaparte s'est jeté dans les bras d'Alexandre. Je ne me fie pas trop à cette belle tendresse. » Quelques jours après, le comte de Maistre mandait au comte d'Avaray ce dont était capable Napoléon et rappelait ainsi le meurtre du duc d'Enghien : « Reculez de trois ans dans le passé. Écoutez le Corse qui se dit à lui-même après avoir jeté ses regards terribles sur toute l'Europe : Les branches étrangères ne sont rien pour moi. Les Français n'en voudront point. Il y a telle et telle raison contre elles. D'ailleurs, elles sont sous ma main. Parmi ceux à qui la France pouvait songer, les uns ne promettent plus rien à la perpétuité de la famille ; d'autres portent un nom funeste ; d'autres enfin debout, au bord du fleuve, y vieilliront comme le voyageur de la fable, attendant que toute l'eau soit passée. Mais je vois là-bas sur les bords du Rhin un soldat résolu, plus près du but, parce qu'il en est plus loin et qui pourrait *me faire des Bourbons avec une demoiselle*. Il faut le tuer !... Et il le fit... Dans vingt brochures, j'ai lu : C'est un crime inutile. » Et Joseph de Maistre hausse les épaules et s'écrie : « Badauds ! » Il pensait sans doute au silence des royalistes qui suivit l'attentat de Vincennes, à la stupeur et à la connivence de l'Europe, et même à la Russie qui, après avoir jeté feu et flammes, accueillit Savary comme ambassadeur, puis Caulaincourt, lequel occupait partout la première place et dansait avec les Impératrices.

N'y avait-il donc plus d'espoir pour le retour de la légitimité ? Que faisait Alexandre ? Ce n'était pas lui qui avait manqué à l'Europe ; c'était l'Europe qui lui avait manqué. « Il y a dans cet aveuglement, disait de Maistre, quelque chose de divin qui ne peut échapper à aucun œil de la terre. » Il rappelle ses propres épreuves, son exil, sa proscription, la confiscation de ses biens. « Ma situation, dit-il, ne fait qu'empirer. Je me suis vu successivement frapper en Suisse, en Piémont, à Venise et aussi en Russie. La journée de Friedland ne m'a rien laissé. Patrie,

biens, famille, souverain même, tout est perdu. » Faut-il donc désespérer ? Non, cent fois non ! Le prophète alors s'interroge et s'écrie : « Dieu fera la grâce que nous sortions de ce défilé ! » Et il rappelle alors la grande parole de Bossuet : « Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. »

***

Au lendemain de Friedland, Joseph de Maistre entreprend spontanément une démarche hardie. Il voudrait aller voir l'empereur des Français et lui parler lui-même dans l'intérêt du roi de Sardaigne, son maître. Il ne craint pas de se rapprocher de l'un des meurtriers du duc d'Enghien, le général Savary, par l'entremise de M. de Laval. Il se donne deux raisons pour agir ainsi : la certitude où il est que le Roi n'a pas été nommé dans l'entrevue de Tilsit et la conviction qu'il a de lui être utile. Il laisse une note où il est dit que, s'il lui arrive malheur, il prie Sa Majesté de faire venir sa femme et ses filles à Saint-Pétersbourg où elles vivront avec son fils et son frère Xavier. Avant de se décider à cette démarche, il a bien examiné la personne et le caractère de Napoléon, et voici ce qu'il en pense.

« Il y a quinze ans que j'étudie la Révolution française. Je me trompe peu sur les grands résultats et jamais je n'ai trompé mon maître. Constamment je lui ai dit : Tant que les Français supporteront Bonaparte, l'Europe sera forcée de le supporter. Quelle époque ! Quel champ pour l'homme d'État ! Bonaparte fait écrire dans ses papiers qu'il est l'envoyé de Dieu. Rien n'est plus vrai. Allons notre train !... L'Europe est à Bonaparte, mais notre cœur est à nous. Pour moi, je ne m'étonne de rien et je ne vis plus que dans l'avenir. Avant de connaître la bataille du 14 juin, j'avais écrit : Rien ne peut rétablir la puissance de la Prusse. Vous voyez que je ne m'étais pas trompé... Il y a longtemps que j'ai prévu et annoncé cette catastrophe. J'ai eu, depuis que je raisonne, une aversion particulière pour Frédéric II qu'un siècle frénétique s'était hâté de proclamer grand homme, mais qui n'était au fond qu'un grand Prussien. » Joseph de Maistre appelle encore ce roi « l'un des plus grands ennemis du genre humain. Sa monarchie, héritière de son esprit, dit-il, était devenue un argument contre la Providence... pour les sots, bien entendu, mais il y en a beaucoup.

Aujourd'hui, cet argument s'est tourné en preuve palpable de la justice éternelle. Cet édifice fameux, construit avec du sang et de la boue et de la fausse monnaie, a croulé en un clin d'œil, et c'en est fait pour toujours. » La prédiction cette fois était fausse. On en a dit d'ailleurs autant de la France après Waterloo et après Sedan.

« Cet édifice, continue de Maistre, a duré moins que l'habit de l'architecte, car le dernier habit de Frédéric II est à Paris en fort bon état où il survivra longtemps à la monarchie prussienne. Lorsqu'on a porté au Sénat l'épée du grand homme, le président Fontanes a prononcé un fort beau discours dont on m'a cité cette phrase : « Grand exemple pour tous les souverains qui seraient tentés de fonder leurs empires sur des bases aussi fausses !... » — Entendez-vous ? Tout ce qui se dit là n'est pas faux. La France et la Prusse sont les deux plus grands sujets qui jamais aient été présentés à la méditation des hommes d'État et des philosophes !... Je sais tout ce qu'on peut dire contre Bonaparte. Il est usurpateur, il est meurtrier ; mais faites attention, il est usurpateur moins que Guillaume d'Orange ; meurtrier moins qu'Élisabeth d'Angleterre... Il faut savoir ce que décidera le temps que j'appelle « le premier ministre de la Divinité au département des Souverainetés, » mais en attendant, nous ne sommes pas plus forts que Dieu. Rien ne prouve que Bonaparte établisse une dynastie ; plusieurs raisons prouvent même le contraire. » Ici, Joseph de Maistre, souvent si perspicace, se trompait encore. Il cherche d'ailleurs à atténuer la rigueur de sa prédiction et il dit : « Mais tout annonce que son règne sera long et que ses actes tiendront du moins en grande partie... Cet homme est surtout remarquable par une volonté invincible. Avant d'agir, il réfléchit, mais dès qu'il a pris son parti, jamais on ne l'a vu reculer. C'est un instrument visiblement choisi par la Providence pour opérer l'une des plus grandes révolutions qu'on ait vues sur la terre. L'Italie est au premier rang de ses projets. Le Piémont est la province qu'il serre le plus étroitement dans ses bras de fer. Mais je persiste à le regarder comme un événement heureux dans toutes les suppositions possibles. Si la maison de Bourbon est décidément proscrite, il est bon que le gouvernement se consolide en France. Il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime ; celle-ci ou celle-là n'importe à l'univers ! Il faut qu'on

prépare aux Bourbons les voies du retour. » Joseph de Maistre leur reconnaît beaucoup d'esprit et de bonté, beaucoup de considération qui naît de la grandeur antique, mais, quoiqu'il les croie « très capables de jouir de la royauté, » il les croit encore une fois incapables de la rétablir.

Joseph de Maistre prend donc la résolution d'aller voir lui-même l'usurpateur qui a dit de son œuvre : « Je n'ai point usurpé la couronne ; je l'ai relevée dans le ruisseau. Le peuple l'a mise sur ma tête. » Le ministre du roi de Sardaigne compte sur sa valeur personnelle, sur l'effet de sa parole, sur l'intérêt de ses propositions pour agir sur l'esprit de Napoléon. Il pense qu'il rendra à son maître un service signalé et qu'il accomplira un acte aussi utile qu'audacieux. Sans doute, il n'avait pas l'espoir de voir restituer le Piémont à la Savoie, mais, dans le moment même où Napoléon disposait en souverain des couronnes et des royaumes de l'Europe, la Maison de Savoie n'avait-elle pas quelque chose à espérer ? Le dialogue entre de Maistre et Savary fut des plus courts... Que voulez-vous ? demanda le général. — Je ne vous ai pas dit que je voulais demander la restitution du Piémont. — Mais que voulez-vous donc ? — Parler tête à tête avec votre Empereur. — De quoi parlerez-vous ? — Je parlerai sans doute de la Maison de Savoie, car je vais à Paris pour cela. Je ne prononcerai pas le mot de restitution. Je ne ferai aucune demande qui ne serait pas propice. » Et il remit à Savary un mémoire destiné à Napoléon, qui se terminait par ces mots : « Vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira de ma personne : Elle est ici. »

L'Empereur lut le mémoire en novembre 1807 et n'y fit aucune réponse. Mais les égards particuliers que l'ambassadeur français Caulaincourt témoigna par la suite à Joseph de Maistre montrent bien que sa démarche n'avait point déplu. Le ministre du Roi, M. de Rossi, blâma le comte de Maistre qui le prit de haut : « Le Cabinet est surpris ? répondit-il. Tout est perdu. En vain le monde croule, Dieu vous garde d'une idée imprévue ! Et c'est ce qui me persuade encore davantage que je ne suis pas l'homme que vous croyez, car je puis bien vous promettre de faire les affaires de Sa Majesté aussi bien qu'un autre, mais je ne puis vous promettre de ne jamais vous surprendre. » Et trouvant Caulaincourt plus modéré pour lui que Rossi, il s'écriait : « Quand je pense à tout ce que j'ai dit, fait et écrit

depuis seize ans, je trouve les Français très honnêtes à mon égard. »

Le comte de Maistre explique ainsi l'animosité de Napoléon contre la Maison de Savoie. « La haine qu'il a vouée à l'Angleterre retombe sur nous, et, du moment où il nous a vus sous sa tutelle seule, il était de toute évidence qu'il allait tomber sur nous. Il refuse de reconnaître Sa Majesté comme souverain; il fait disparaître son nom de tous les calendriers qui lui obéissent. Et lorsque avec cet homme qui tient l'Europe dans sa main, on en viendra à une paix finale, s'il vient à s'obstiner irrévocablement et à faire des offres acceptables à l'Angleterre sans vouloir entendre parler de nous, celle-ci fera-t-elle la guerre pour le Roi? » Il en doute. Que n'a-t-il en face de lui des adversaires comme Bonaparte avec lequel il pourrait s'expliquer et voir clair dans la situation actuelle? « Sa première qualité, dit-il, est de connaître les hommes, grâce à quoi on peut les mener et les asservir. Sans cette qualité, il ne serait pas ce qu'il est. » Il est assuré que l'Empereur a vu dans sa tentative un élan de zèle sincère, et « comme la fidélité lui plaît depuis qu'il règne, en refusant de m'écouter, il ne m'a cependant fait aucun mal. » Joseph de Maistre aurait voulu l'aborder par ces mots : « Faites-moi fusiller demain, mais écoutez-moi aujourd'hui! Regardez tout ce que j'ai l'honneur de vous dire comme des pensées qui se sont élevées dans votre cœur. » Il est à regretter que Napoléon n'ait pas accepté l'entretien, car entre ces deux hommes, il y eût eu une belle lutte d'esprit à esprit.

L'auteur des *Considérations sur la France* portait en tout et partout son jugement pénétrant. Une simple parole prenait dans sa bouche un accent orignal et saisissant. Désolé de voir autour de lui si peu de capacités, il en souhaitait la venue, et il disait à sa fille Constance : « Faire des enfans, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes et c'est là ce que les femmes font mieux que nous. » Il n'en connaît pas qui aient les capacités de Napoléon et, tout en le détestant, il exalte son génie : « Un usurpateur qu'on arrête aujourd'hui pour le pendre demain, écrit-il le 18 janvier 1809, ne peut être comparé à cet homme extraordinaire qui possède les trois quarts de l'Europe, qui s'est fait reconnaître par tous les souverains et qui a pris plus de capitales en quinze ans que les plus grands

capitaines n'ont pris de villes dans leur vie! Un tel homme sort des rangs. C'est un grand et terrible instrument entre les mains de la Providence qui s'en sert pour renverser ceci ou cela. J'avais l'honneur d'écrire à l'auguste beau-frère de Sa Majesté : Bonaparte vient de s'intituler envoyé de Dieu. Jamais on n'a rien dit de plus vrai. *Il est parti du ciel comme la foudre!* En effet, la foudre en vient comme la rosée. Si donc on trouvait moyen d'adoucir cet homme ou d'en tirer parti, on ferait très mal de laisser échapper l'occasion. » Aussi s'étonne-t-il et regrette-t-il que la Cour de Sardaigne ait blâmé sa propre initiative dont il attendait le plus grand bien.

Les fautes politiques de l'Empereur lui rendent une confiance qui, malgré des assurances orgueilleuses, commençait à faiblir. « Je ne veux point, écrit-il le 2 octobre 1809, contester les talens de Bonaparte; ils ne sont que trop incontestables. Cependant, il faut avouer qu'il a fait cette année trois choses dignes d'un enfant enragé : je veux parler de sa conduite à l'égard de la Toscane, du Pape et de l'Espagne. Si l'Espagne se soutient, nous allons voir un des plus grands, des plus singuliers spectacles qu'on ait jamais vus. Bonaparte va voir un nouveau jour, c'est-à-dire une guerre à ses dépens. Des événemens aussi mortifians (la capitulation de Baylen) l'ont rendu furieux comme un sanglier acculé. Il insulte, il dégrade ses généraux. Ce que nous devons souhaiter le plus, c'est qu'il en fasse fusiller quelques-uns. La cause du genre humain se décide aujourd'hui en Espagne, et tous les yeux doivent se tourner vers cette nation. Elle n'a pas voulu souffrir un illustre usurpateur, au moment où elle souffrait tout de ses maîtres. » Joseph de Maistre croit au succès des Espagnols, mais nul n'a le droit de dire : « C'est fini! » Il espère quand même en l'avenir, quelle que soit l'obscurité du présent. « Tout semble annoncer la fin de la grande maison des Bourbons; n'importe, je persiste à croire qu'elle reviendra sur l'eau. Toutes les apparences sont contre elle. » Cela attriste singulièrement le fidèle royaliste, mais il a la foi persistante. Il a confiance malgré tout et il compte sur l'Espagne qui n'a pas voulu subir le joug d'un usurpateur. « Voilà, dit-il, ce qui met ce pays au-dessus de tous les autres! »

Et le Pape, dont il a méconnu les intentions, qu'il a criblé de sarcasmes indignes, le Pape a fait un geste terrible. Il a lancé une bulle d'excommunication contre Napoléon. « Voici, dit

Joseph de Maistre, une des grandes époques du monde! » Sans doute l'Empereur ne cherche pas à détruire officiellement la religion catholique. « Au contraire, sa prétention est de la maintenir dans toutes ses formes extérieures et de se dire lui-même catholique, mais il veut soumettre le Saint-Siège à sa puissance et lui dicter des lois. Il y brisera toute sa puissance. »

Puis, à propos du divorce de Napoléon, il constate une faute aussi grande. « Le voilà qui vient encore de donner un nouveau spectacle à l'Europe avec son divorce, après avoir fait écrire dans ses statuts que le divorce ne pourrait jamais être proposé dans la famille impériale. Les rédacteurs de cette étrange procédure en ont fait tout ce qu'il était possible. On ne peut s'empêcher d'admirer l'art infini avec lequel ils ont su donner à ce *brigandage* le ton de la nécessité et de la dignité. A cette exclamation du grand homme : *Dieu sait ce qu'il en a coûté à mon cœur !* je ne puis exprimer ce que le mien a ressenti. Je n'ai jamais rien lu d'égal. La précaution de faire parler son beau-fils dans le sens du divorce et de lui faire prêter le même jour le serment de Sénateur, est encore une recherche bien digne de ce terrible génie. » Le comte de Maistre, examinant la procédure de ce singulier divorce, remarque que l'archichancelier Cambacérès s'est chargé de poursuivre l'exécution de cette affaire par-devant qui de droit, c'est-à-dire devant l'Église, « ce qui prouve que Bonaparte veut une dissolution ecclésiastique et qu'il s'est assuré de quelques misérables dans l'ordre civil, ce qui produirait de nouvelles tempêtes. » Il remarque encore que « le résultat du scrutin a donné pour le divorce le nombre de voix prescrit par la loi constitutionnelle. Mais le nombre des opposans demeure un mystère (1). »

Malgré ses prédictions et malgré ses désirs, Joseph de Maistre voit la monarchie, pour ainsi dire, dans un état de mort. Afin de se consoler, il écrit qu'elle lui paraît dans cet état encore plus belle, « comme le corps humain est bien plus admirable, étendu et dépecé sur la table anatomique que dans les plus

(1) Sur 87 votans au Sénat, 76 se prononcèrent pour le projet du sénatus-consulte qui dissolvait le mariage de Napoléon et de Joséphine, contre 7 opposans et 4 qui s'étaient abstenus. Il n'y eut pas de discussion. « *Omnia animalia dicentia Amen* » remarque Tabaraud. — Cf. *Le Divorce de Napoléon*, par Henri Welschinger, Plon, 1885.

belles attitudes du monde. » L'image est hardie, mais peu convaincante. Qui préférerait à l'*Hercule Farnèse*, à l'*Apollon du Belvédère*, un corps humain ouvert et sanglant?

Le comte de Maistre oublie bientôt ses prophéties et ses paradoxes pour se lamenter devant la réalité dramatique des faits. « Voilà, s'écrie-t-il en 1810, un soldat élu de sang-froid par les représentans de la nation ; c'est un événement plus triste peut-être que le meurtre du roi de France. Nous marchons droit au droit admis sous les Empereurs; je tue, tu tues, il tue... je serai tué, etc., en un mot, tout le verbe ! La guerre est déclarée distinctement à toutes les races royales et Napoléon a dit un grand mot, lorsqu'il a dit qu'il voulait que sa dynastie *fût la plus ancienne de l'Europe*. Vous en verrez bientôt une autre attaquée et les généraux d'Alexandre rois avant sa mort. » Il faisait allusion à la monarchie de Suède et, quand il apprend l'élection de Bernadotte : « Il nous manquait, dit-il, un sergent-roi élu dans les règles. Vive le roi Oscar ! Il a son rôle à jouer comme les autres. »

Au lendemain du divorce, on cite le nom de toutes les princesses nubiles de l'Europe. On parle d'une princesse autrichienne et de la princesse saxonne, fille du duc Maximilien, et de la grande-duchesse Anne de Russie qui est dans sa seizième année. Toutes les voix paraissaient se réunir sur la princesse de Saxe, lorsque l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg a démenti ce bruit. Mais le mariage se fera certainement avec une maison souveraine. Est-ce que la puissance de Napoléon s'en accroîtra? Joseph de Maistre se remet à prophétiser : « Ce fléau sera certainement passager. » Il croit que cet homme et sa race ne pourront durer, quoi qu'on en dise. Cependant, au comte de Blacas qui s'est écrié : « On nous menace d'un ouvrage qui fait frissonner. Un descendant de saint Louis ! Un petit-fils de Louis XIV !... » il a répondu le 3 juillet 1811 : » Vous savez bien que le cuivre et l'étain seuls ne peuvent faire ni canon ni cloche, mais que les deux métaux réunis les font très bien. Qui sait si un long sang auguste, mais blanc et affaibli, mêlé avec l'écume d'un brigand, ne pourrait pas former un souverain ? »

Il s'occupe ensuite du Concile qui va se réunir en France et il cite la lettre menaçante de Napoléon qui parle de déposer Pie VII. Il assiste de sang-froid à l'une des plus grandes expé-

riences qui puissent se produire à ce sujet et il rappelle le destin néfaste de tous ceux qui, comme Henri V, Frédéric Ier, Frédéric II, Philippe le Bel, ont violenté le Saint-Siège. Sa colère se porte sur tout ce qui concerne la personne de l'empereur des Français. Il a lu des inscriptions latines composées pour célébrer le mariage de Napoléon avec Marie-Louise et il s'en moque : « *Napoleo Magnus et cætera.* Je n'ai rien lu, dit-il, d'aussi fade, d'aussi étrange en style lapidaire. Il y a même des termes qui font rire l'oreille comme : *Ad pacem orbis celeriter gradiens,* marchant à grands pas vers la paix du monde ! » C'est à l'Académie des Inscriptions que ses railleries, sans le savoir, s'adressent, et Dieu sait pourtant si cette Académie était fière de posséder des savans comme Dacier et Quatremère de Quincy pour composer avec soin des épigraphes latines !

Le comte de Maistre revient au Concile et ne doute pas que Napoléon n'y convoque « les bipèdes mitrés de l'Italie » et ne les force à aller parler latin à Paris, ce qui sera excessivement curieux. « Les choses en sont venues, dit-il, au point où il serait dangereux de l'arrêter. Cet homme miraculeux n'exerce cependant qu'une force purement négative et n'a d'autre puissance que celle de la foudre. Il est ce qu'il doit être et ne saurait durer. » A quatre ans d'intervalle, la prédiction doit être signalée.

Parlant encore du mariage autrichien, il déclare savoir parfaitement comment le projet s'était décidé. « Talleyrand a dit au prince de Schwartzenberg : Nous sommes sûrs de la grande-duchesse de Russie. C'est à vous de voir ce que vous avez à faire. D'abord, après le mariage, il vous faut tomber dessus ! » — Le prince a fait partir un courrier et l'Empereur s'est décidé en moins de deux heures. Tout le monde se répète à l'oreille ce jugement du prince de Ligne sur le mariage : *Il vaut mieux qu'il arrive malheur à une archiduchesse qu'à la monarchie.* Au reste, quoiqu'on ne doute nullement de l'extrême sensibilité de l'empereur Napoléon et de sa rare tendresse pour son auguste épouse, je crois néanmoins fermement que la politique sera toujours au-dessus de la tendresse et que jamais il n'accordera à l'Autriche une préférence capable de lui donner de l'équilibre à l'égard de la France. » Le comte de Maistre insiste sur l'ambition insatiable de Napoléon et il le dit en termes aussi vrais que saisissans : « Jamais cet homme ne se reposera que quand

il se reposera tout à fait. Le cardinal de Richelieu s'est fait peindre debout sur le globe avec cette inscription.

Hoc stante cuncta moventur.

« Et une main hardie écrivit sous cette modeste inscription :

Ergo cadente omnia quiescunt.

« La conclusion, continue de Maistre, n'était pas juste et, de de nos jours, elle le serait beaucoup moins : la chute arrivait trop vite. »

Mais il reconnaît qu'en attendant cette chute tant désirée par lui, le mariage autrichien fait par « l'Ennemi de l'Ordre » semble lui donner beaucoup de consistance. » Lorsqu'il apprend la grossesse de Marie-Louise, ne pouvant cacher son dépit, il s'exprime en ces termes un peu hautains : « Voilà sa compagne enceinte. Elle est heureuse et amoureuse. De tous les spectacles qui me déchirent depuis vingt ans, c'est le plus triste à mon avis ! Eh quoi ! le Corse audacieux fonderait, malgré ses prédictions sinistres, une dynastie ? » Si cette nouvelle souveraineté devait durer un certain nombre d'années, lui, de Maistre ne pourrait léguer à ses enfans « que l'espérance de la voir tomber ! »

Mais les nouvelles mauvaises, venues d'Espagne, lui rendent quelque confiance et lui font dire que la puissance formidable de Napoléon tient vraiment à peu de chose. On s'agite dans l'ombre, on complote contre le tyran. Il entend un ministre étranger, sujet de Napoléon, s'écrier devant lui : « Il n'y a plus d'autre remède que de le faire enfermer comme fou ! » A quoi il répond : « Enfermer, c'est une pure illusion. On ne met la main sur un tel personnage que pour le tuer, tout au plus tard, le lendemain. »

Voilà où en arrivaient les adversaires de Napoléon ! Ne pouvant le saisir, ils songeaient, les uns, à l'enfermer, les autres à le tuer. Le ministre sarde persiste à vouloir ne pas le considérer comme le chef d'une race. Il reconnaît que beaucoup de monarques légitimes envient sa puissance, « mais, dit-il dédaigneusement, c'est comme s'ils avaient envié la force physique d'un portefaix ! Celle de Napoléon n'est pas du tout royale. Elle est révolutionnaire, et c'est pourquoi les princes qui, par état et par nature, sont étrangers à cette force, ne doivent pas se compromettre avec elle. »

Il y a là un peu trop de scepticisme. La force de Napoléon n'était pas purement matérielle. Si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de noter les adulations dont il était l'objet et quels étaient les adulateurs : Rois, princes, cardinaux, évêques, conseillers, savans, artistes, penseurs, écrivains de tous les pays, et *tutti quanti*. Il faut relire leurs complimens, leurs vœux, leurs discours, leurs adresses. Jamais Alexandre, jamais César n'ont été loués et exaltés de la sorte. Et lui-même Joseph de Maistre écrit en 1811 à Blacas qui n'en peut croire ses yeux : « Si j'étais Français, je vous donne ma parole d'honneur que je me battrais de toutes mes forces pour l'usurpateur ! » C'est le dépit, c'est la rage de voir l'Europe impuissante qui le fait parler ainsi.

***

Enfin, après tant de prophéties déjouées par les événemens, le dénouement tant désiré semble approcher ; c'est la campagne de Russie. Ici nous nous servirons d'une grande lettre inédite de Joseph de Maistre découverte dans les Archives royales de Turin par le colonel Joseph Ferrari, chef de la section historique de l'état-major italien. Cette relation inédite datée du 2-14 juin 1813, adressée au roi de Sardaigne, est d'un réel intérêt, parce qu'elle juge avec la même impartialité les opérations des généraux russes comme celles de Napoléon. Le colonel Ferrari, en l'accompagnant de notes nombreuses, fait remarquer que Joseph de Maistre, en dehors des rapports envoyés à son souverain et au ministre des Affaires étrangères de Sardaigne, a écrit cette relation fort étendue de la campagne de 1812 après les batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen. Il constate, lui aussi, que la Maison de Savoie ne pouvait avoir un meilleur interprète de sa politique ni un plus zélé défenseur. L'année 1812 appelée, par le comte de Maistre, *Annus mirabilis*, allait diminuer l'éclat de l'étoile napoléonienne. Si les débuts de la campagne avaient semblé redoutables pour Alexandre et son empire, la suite avait inspiré plus de courage et de confiance. Ce ne fut que lorsque la campagne aboutit à la ruine de la Grande Armée que le comte de Maistre rédigea sa relation.

Après avoir dit qu'Alexandre était incapable de lutter contre son rival : « Jamais un roi-soldat ne combattra avec avantage un soldat-roi... L'or ne peut pas couper le fer, » il constate

avec joie les fautes commises par Napoléon, l'incendie de Moscou, la retraite de la Grande Armée, les revers terribles des soldats réputés invincibles, et il s'écrie : « Dieu s'en est mêlé et rien ne nous empêche de dire avec Bossuet : « Gloire du Seigneur, quel coup tu viens de frapper ! Je ne vois rien d'égal dans l'histoire ! »

Amené à juger la conduite de l'empereur des Français, qui a échoué dans cette prodigieuse aventure, il dit nettement : « Celui qui a perdu Bonaparte, c'est Bonaparte ! » Et il en donne ainsi la raison : « Tous les hommes extraordinaires, distingués par la force de la volonté (s'ils possèdent surtout l'autorité suprême), finissent par être gâtés par le succès au point de ne pouvoir plus supporter aucune espèce de contradiction. Accoutumés à voir plier les hommes devant eux, ils en viennent à ne plus reconnaître aucune supériorité même dans les choses dont ils n'ont aucune connaissance. » Comparant alors Napoléon Ier et Frédéric II, il leur trouve beaucoup de ressemblance, et il cite un incident où le roi de Prusse voulut imposer silence à des ingénieurs qui en savaient plus que lui sur la géométrie. « C'est de part et d'autre, dit-il, la même iniquité, la même dureté, la même immoralité, le même mépris des homme avec des talens très semblables. Ces sortes de caractères font des merveilles tant qu'ils ont le vent en poupe, mais ils sont aussi prêts à faire des fautes énormes et irréparables. »

Le comte de Maistre ne sait pas ou ne dit pas qu'au soir de Borodino, Napoléon eût pu jeter la Garde sur les troupes de Kutusov et les écraser avec cette précieuse réserve. Mais le général l'emporta chez lui sur l'Empereur. Il craignit de risquer ce qu'il considérait comme le dernier trésor de l'armée et de demeurer inopérant dans un pays ingrat, à huit cents lieues de la France. L'écrivain ne s'arrête pas à cette considération pourtant si importante. Il sait que Kutusov a dit : « Mon armée me donne plus de souci que l'ennemi. » Il la croit dans un désordre tel que sa ruine entière est probable. Il ne voit que le fait présent. « Quand je songe, dit-il, au procès que ce moment a décidé, il me semble que j'entre dans l'eau glacée ; ma respiration en est suspendue. » Il se décide enfin à louer Kutusov. « Ici, par exemple, les qualités morales de Maréchal furent très utiles à sa patrie. Comme il était le plus rusé des hommes, il est très certain qu'il trompa Napoléon ; il sut si bien lui donner le

change ; il reçut ses députés avec tant de sérieux, il sut si bien donner à ses dispositions l'air d'un armistice que *le Brigand* y fut pris. Il perdit trente-huit jours et, en les perdant, il se perdit. Il a reconnu lui-même sa faute, comme on les reconnaît toujours lorsqu'il n'y a plus de remède. Cependant, il faut être juste même à l'égard de l'injuste. La faute est grande, mais non inexcusable ; si l'on considère bien impartialement toutes celles que les Russes avaient faites, l'état des choses et l'état des esprits bien connus de Napoléon, sa supériorité incontestable sur tous les généraux russes, l'ivresse qui devait résulter pour lui de cette longue retraite de mille verstes pendant laquelle jamais une baïonnette russe n'avait osé prendre l'offensive, et l'ascendant qu'il ne s'accordait pas tout à fait sans raison sur l'esprit d'un souverain habilement éprouvé à Tilsit et à Erfurt, on conviendra, je crois, qu'il n'y avait rien d'extravagant dans le projet de forcer la paix à Moscou. » Examinant ainsi la retraite fameuse, Joseph de Maistre croit pouvoir affirmer que Benningsen eût pu, avec des renforts, détruire la cavalerie de Murat, mais que Kutusov jaloux les lui refusa. Ce général agit de même avec l'amiral Tchitchagov qui aurait pu de son côté capturer le maréchal Ney. Enfin, Kutusov aurait laissé échapper volontairement Napoléon plutôt que de le voir tomber sous le coup de Tchitchagov. « L'amiral a ressenti ces injustices avec la hauteur et l'inflexibilité qui lui sont naturelles. Il a voulu forcer l'empereur Alexandre à prendre son parti et à lui rendre publiquement justice. L'Empereur ne le peut pas au pied de la lettre. Il faudrait renverser l'idole de la nation (Kutusov) et s'il entreprenait de soutenir hautement Tchitchagov, il s'exposerait beaucoup. » Puis examinant le départ de Napoléon, Joseph de Maistre s'exprime ainsi : « On a beaucoup parlé de *la fuite honteuse* de Bonaparte, et je sais même que cette opinion s'est élevée jusqu'à Sa Majesté, mais si Elle examine bien la chose avec la sagesse supérieure qui la distingue, je serais bien trompé si Elle n'adoptait pas un autre avis. Du moment que Napoléon était obligé de se retirer, son premier intérêt était d'arriver, ou plutôt de tomber à Paris. Il n'était pas si sot que de nous laisser le temps d'envoyer nos ministres en Allemagne pour avertir tout le monde de se tenir prêt et de tirer sur lui à son passage. Sans argent et sans chemin, il a traversé l'Allemagne comme un éclair, défendu par la puissance de son nom qui

n'aurait plus existé quinze jours plus tard; il est arrivé à Paris avant que la sédition (Malet) eût eu le temps de se reconnaître. Il a tout arrangé, tout ordonné, tout pacifié et pendant qu'on disait ici : *Il est à bas, il meurt de honte, il n'a plus d'argent, plus d'officiers, de chevaux*, etc.; il était au sein de l'Allemagne à la tête de 200 000 hommes. Il a livré à Lutzen un combat de treize heures où les mêmes postes ont été pris et repris jusqu'à six fois; il a fait reculer les Russes et les Prussiens et les a obligés à lui céder ces malheureux peuples qui s'étaient trop montrés pour la bonne cause. Il a combattu trois jours de suite à Kœnigswarter, à Bautzen et a rejeté l'empereur de Leipzig à Schweidnitz. »

Comment expliquer ce désastre nouveau des alliés? En voici les motifs, d'après de Maistre. « Le premier est le trop grand mépris qu'on avait conçu pour un ennemi dont on ne calculait pas assez les immenses ressources; le second est l'invariable lenteur des Autrichiens. L'Empereur a parlé dix semaines à Kotisch, toujours occupé à négocier avec eux. Ils l'ont engagé à entrer en Saxe, promettant d'être incessamment à côté de lui; puis ils l'ont laissé faire, et je crois même que, si la Prusse avait été obligée de se détruire elle-même, comme son infortuné souverain l'avait ordonné conditionnellement dans sa belle et triste proclamation du 21 avril, la pieuse Autriche se serait fort bien soumise aux décrets de la divine Providence. Mais il paraît qu'elle en a ordonné autrement... Napoléon a fait son métier de grand capitaine en essayant de tenter un grand coup avant que l'Autriche eût pu amener ses bataillons. » Le comte de Maistre ne ménage pas ses reproches au gouvernement de l'Autriche. « L'esprit de l'Autriche-Nation est excellent, mais l'Autriche-Puissance, que fera-t-elle? Chose incroyable! le 2 de ce mois, elle n'avait point encore bougé. Ne veut-elle point examiner encore de quel côté penchera la balance, *conquérir des provinces avec le sang d'autrui et gagner un lot immense dans une loterie où elle n'a pas mis de billet?* Nous verrons. Ce que personne ne doit oublier, c'est que le Cabinet autrichien, qui est l'Empereur, et que les vertus de la Cour sont étrangères à la question, comme à l'empire de la Chine. Heureusement, les choses iront par leur propre poids et tout finira, je crois, par les Français. Il est écrit qu'ils seront cruellement châtiés dans cette occasion, mais nullement humiliés, et toujours ils sortiront de là avec la réputa-

tion de la nation la plus formidable, c'est-à-dire de celle qui unit à la guerre le plus de force à plus d'intelligence. »

Voici comment Joseph de Maistre résumait son jugement sur la campagne de 1812 : « Cette expédition de Russie est inconcevable. Partis de Paris pour venir brûler ou faire brûler Moscou, on a peine à le croire même après l'événement. Le reste a tenu à rien... Le vieux Caton disait, il y a plus de 2000 ans : *Il y a deux choses dont les Gaulois se sont toujours piqués : bien parler et bien combattre.* Rien n'a changé. » On croit que l'écrivain va donner ensuite son jugement sur la Russie, mais il se borne à ces deux lignes, qui suffisent d'ailleurs pour faire connaître ce qu'il pense : « On dirait bien encore une autre chose sur une autre nation qui prouverait de même que rien ne change ; mais au moment où j'allais l'écrire, je l'ai oublié. »

Après ce mémoire important, il est curieux de revoir rapidement les impressions du comte de Maistre qui lui avaient échappé au cours de sa correspondance diplomatique Le 17 juillet 1812, il croyait que « le grand diable » avait manqué son premier coup et qu'il s'apprêtait à en frapper un plus fort Les sanglantes péripéties de la bataille de Borodino l'avaient profondément ému. Il se demandait, le 15 septembre, si la Russie pourrait échapper à une catastrophe et trouvait que les généraux opposés à Napoléon n'avaient guère plus d'esprit qu'un canon. Il regrettait de rencontrer chez le Tsar autant d'estime pour la science et la supériorité de l'Empereur et aurait voulu qu'Alexandre arrachât de son esprit le jugement fatal qu'à l'exemple de Napoléon, tout souverain doit faire la guerre en personne. Le Tsar lui paraissait en outre mal secondé. Joseph de Maistre critiquait vivement le général de Pruhl, puis Benningsen, Barclay de Tolly et Kutusov. Ce n'est qu'après l'incendie de Moscou, dont il accuse Rostopchine, et la vue d'une résistance opiniâtre chez les Russes, qu'il commence à reprendre confiance et qu'il dit alors de Napoléon : « Il a cru faire peur à l'empereur de Russie qu'il a trop étudié à Tilsit et à Erfurt et le faire reculer sans coup férir, il s'est trompé ; il a cru en traversant le Niémen, pendant les négociations, couper quelques corps et s'emparer de quelques magasins, il s'est trompé ; il a cru terminer la guerre par une bataille, il s'est trompé ; il a cru empêcher la jonction des deux armées, il s'est trompé ; il

a cru soulever le peuple par ses manifestes, il ne l'a soulevé que contre lui... » Le 20 novembre, ce n'est plus de la confiance, c'est de la certitude qu'il témoigne. Il exulte, il triomphe. La retraite lamentable de la Grande Armée lui semble le châtiment providentiel tant attendu. « Tous nos calculs politiques, dit-il, sont démentis; toutes nos fautes ont tourné en notre faveur et ce qui paraissait impossible est arrivé... On croit rêver, et cependant rien n'est si vrai! » Il nous apprend que Kutusov a écrit à sa femme : « La Fortune, qui est une femme, avait eu un caprice pour Napoléon qu'elle a comblé de ses faveurs, mais enfin elle en a eu honte et s'est tournée du côté du vieux général *qui a toujours adoré le sexe de cette déesse*... Elle a rejeté l'autre en disant : Fi! le vilain! »

Le tableau que Joseph de Maistre trace de la retraite dans plusieurs lettres, est effrayant : « 243 000 cadavres d'hommes, 95 000 cadavres de chevaux! » Et, malgré ces horreurs, malgré ces souffrances, le prestige de Napoléon, avoue-t-il lui-même, demeure encore tout-puissant sur ses soldats : « J'ai besoin de votre sang, leur dit-il. Je suis votre souverain; vous ne pouvez pas me le refuser. — Vive l'Empereur! crient-ils. — Qu'a-t-il dit? » demandent les autres. On répète ses paroles. « Vive l'Empereur! crient-ils à leur tour. » Un officier, qui était présent à cette scène, rapporte au comte de Maistre ses propres impressions en ces termes : « Lorsque je le voyais passer devant le front, mon cœur battait comme lorsqu'on a couru de toutes ses forces et mon front se couvrait de sueur, quoiqu'il fît très froid! » Et un grenadier à qui l'on venait d'amputer la jambe saisit le membre sanglant et l'agita devant Napoléon en criant de toutes ses forces : « Vive l'Empereur! »

Joseph de Maistre salue la résistance opiniâtre de Napoléon : « Jamais, dit-il, il n'a été plus grand militaire que dans la façon dont il s'est tiré de la campagne de 1812. » Et pourtant quels désastres! « Pour trouver quelque chose de semblable, écrit-il encore, on remonte jusqu'à la défaite des Sarrasins par Charles Martel, à celle des Huns par Clovis et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius ; on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver une comparaison parfaite. En cinq mois ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi-million d'hommes, 1 500 pièces d'artillerie, 6 000 officiers, tous les bagages, tous les équipages, des trésors immenses, tout ce

que les Français emportaient et tout ce qu'ils avaient apportés... Mais les souffrances de l'homme dépassent toute imagination et ne laissent, même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié. Les hommes les plus irréligieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe à la suite d'une guerre qui a pris plaisir à faire des plus révoltans sacrifices un chapitre de sa tactique, et pour moi je crois que jamais Dieu n'a dit d'une voix plus haute et plus distincte : « C'est moi! » Mais jamais non plus Napoléon n'a dit, comme le prétend Joseph de Maistre, après son passage de la Bérésina en faisant allusion aux soldats qu'il laissait derrière lui : « Que m'importent ces crapauds? Qu'ils se tirent d'affaire comme ils le pourront! »

Le célèbre écrivain a été plus juste pour les Français : « Ils ont fait, a-t-il dit, les plus grands et les derniers efforts de bravoure et de patience; ils ne se sont jamais révoltés (chose incroyable!); mais que peut l'homme contre le feu, la faim et le froid réunis? Il a fallu rendre les armes et périr par milliers. Ceux qui ont vu le spectacle de près ne savent comment s'exprimer... Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups, des cadavres... voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière, et l'humanité n'y peut rien. » Napoléon avait dit d'Alexandre : « C'est un enfant. Je le ferai pleurer en larmes de sang. » Et par un brusque retour des choses, « c'est lui qui a pleuré en larmes de sang congelé, mais qui l'aurait dit? » Le comte de Maistre se demande alors ce que vont faire les Puissances. Que fera l'Autriche? L'Empereur sera-t-il père ou souverain? Que feront les Français? « Je vois un parti républicain qui n'est pas mort; un parti constitutionnel de quelques ambitieux, qui s'empareront du poupon pour régner par une Régence, un parti royaliste, etc. Que fera l'Angleterre? Que fera l'Espagne? Il serait téméraire de prophétiser sur des événemens qui seront décidés par tant d'intérêts et de passions combinées et mises en jeu. »

Et cependant celui qui aimait tant à faire le prophète ne peut s'empêcher de prédire le rétablissement des Bourbons en France comme en Espagne, ainsi que le retour du Pape à Rome. Il s'imagine qu'en arrachant aux Français de grandes possessions, on ne les privera pas d'une grande augmentation de territoire. Le ministre sarde ne prévoyait point alors jusqu'où iraient les exigences des Alliés.

***

Le 19 mars 1813, le comte de Maistre se réjouit de voir le Russes à Berlin. « L'alliance est signée entre les deux souverains. Le roi de Prusse a fournit 160 000 hommes, mais je ne saurais pas trop dire par qui ils seront payés... L'Italie va probablement devenir ce qu'on appelle vulgairement le souffre-douleur de tout ceci. L'Allemagne échappe à Napoléon. L'Espagne ne lui fournit plus rien ; reste l'Italie qu'il va pressurer sans miséricorde. » Le ministre, qui se tient un peu à l'écart, invite son souverain à avoir l'œil ouvert sur la France, « car qui sait ce qui peut arriver de ce côté et quel parti on en peut tirer ? » Le 30 avril, il voit l'Allemagne et la Prusse libérées, le gouvernement russe à Varsovie, tous les bords de la Baltique nettoyés. Qui l'aurait prédit, il y a un an?... Le roi de Saxe, très fidèle à la France, regarde Napoléon comme un instrument de la Providence, comme un bistouri qui fait crier, mais qui guérit. Lorsque l'Empereur apprend la défection de la Prusse, il s'écrie : « C'est donc une guerre à mort ? » Et Joseph de Maistre ajoute : « A mort pour lui, c'est ce qui est probable; mais pour l'empereur de Russie, nullement. Ce n'est pas à beaucoup près une chose faite ni même aussi avancée qu'on le croit. J'en reviens toujours à une phrase éternelle : tout dépend des Français. Il peut se faire que, dans un moment d'impatience, ils jettent leur empereur à terre... Point d'autre espoir ! »

Le 11 mai 1813, il se borne à dire : « L'année 1813 sera aussi miraculeuse que la précédente, car je ne pense pas que personne puisse douter de ce qu'on verra. Quand on aura ôté l'Allemagne et même l'Italie à Napoléon, il sera encore le plus puissant monarque de l'Europe. En dernière analyse, tout dépend des Français. » Au lendemain de la bataille des Nations, il rapporte un bruit qui court et qui l'émeut : « Il ne paraît pas que, pour détruire Napoléon, on puisse éviter une nouvelle bataille générale... Une bataille générale ! répète-t-il avec une sorte d'effroi. Après celle de Leipzig ? Dans ce cas, Napoléon est évidemment sorcier ! Je ne comprends ni lui, ni ceux qui lui obéissent... Jamais je n'ai pu découvrir un seul signe de révolte contre lui. »

Les événemens se précipitent. Malgré l'héroïque campagne

de France, Napoléon est forcé d'abdiquer. « Le procès du genre humain contre un monstre, écrit alors le ministre sarde, a été jugé définitivement à Paris... L'Autriche a obtenu des choses si prodigieuses et si contraires au bien général qu'il faut absolument croire ou que les nouvelles sont fausses, ou qu'elles n'annoncent qu'une comédie. » Il ne peut comprendre qu'on ait donné Parme et Plaisance à Marie-Louise. « Mais rien n'égale les deux millions de rente accordés à Bonaparte. Ajoutons-y ceux qu'il a pris et mis à couvert. Il est bien plus riche que la plupart des maisons royales d'Europe. Avec ses richesses, il peut acheter et remuer tous les scélérats de l'univers. Pourquoi d'ailleurs l'île d'Elbe au lieu de celle de Botany-Bay, qui est sensiblement plus grande et plus commode ? » La colère l'emporte chez le comte de Maistre, qui ne comprend pas qu'on puisse laisser Napoléon avec tant d'argent dans une île au centre de l'Europe... On sait d'autre part que le gouvernement de la Restauration ne s'empressa guère de servir la rente promise par traité et que ce fut là une des raisons qui déterminèrent l'Empereur à s'évader de l'île d'Elbe.

Quant au roi de Sardaigne, à qui l'on va rendre le Piémont, le comte de Maistre le supplie de prendre garde à ses ministres nouveaux. Il ne demande rien pour lui-même. Au contraire, il aspire à se retirer sans bruit des affaires diplomatiques. Il ne comprend pas que le traité du 30 mai 1814 n'ait pas encore assuré le sort de la pauvre Savoie. « Il y a, remarque-t-il, du Talleyrand dans tout ce qui se fait. Un tel homme à côté du roi de France est un étrange spectacle, mais il paraît qu'il a rendu de grands services à la bonne cause ; le Roi se sera donc servi du gentilhomme et du ministre en laissant l'évêque au jugement de Dieu. » Le 18 juillet, il écrit mélancoliquement : « On se tromperait infiniment si l'on croyait que Louis XVIII est remonté sur le trône de ses ancêtres. Il est seulement remonté sur le trône de Buonaparte et c'est déjà un grand bonheur pour l'humanité ; mais nous sommes bien loin du repos. La Révolution fut d'abord démocratique, puis oligarchique, puis tyrannique ; aujourd'hui elle est royale, mais toujours elle va son train. L'art du prince est de régner sur elle et de l'étouffer doucement en l'embrassant ; la contredire de front ou l'insulter serait s'exposer à la ranimer et à se perdre du même coup. » Il trouve que Louis XVIII se tire assez bien d'affaire. Il

ne croit pas que Bonaparte soit dangereux. Qui le rappellerait? Les Français?... Ils doivent pourtant penser « que le Roi est trop habile et n'a pas encore fait une seule faute. » C'était se montrer très indulgent. « Cependant, ajoute le ministre sarde, c'est un scandale que cet homme jouant le souverain dans son île et prédisant sa résurrection. J'espère qu'on le tirera de là. » Talleyrand le conseillait, et le duc de Berry allait même jusqu'à souhaiter qu'on lui donnât « le coup de pouce! » « Beaucoup de gens, écrit le comte de Maistre dans une lettre interceptée, se flattent d'une paix durable. Je ne suis pas du nombre. On eût encore pourvu au bonheur universel en se prévalant moins des circonstances à l'égard de la France. Son roi se conduit admirablement. Étouffer subitement l'esprit révolutionnaire comme on éteint une bougie, c'était l'entreprise d'un fou, mais s'emparer de cet esprit et le tourner à sa façon, c'est la solution sage du problème. Je crois que la France est ou sera incessamment en état de faire valoir ses prétentions assez naturelles. Les autres nations se partageront l'Europe à volonté. C'est bien en vain qu'on voudra condamner la France à ne pas manger au gâteau des Rois. Il n'y aura pas de paix, à moins que les grandes nations ne déploient au Congrès beaucoup plus de modération et de sagesse que nous n'avons le droit d'en attendre (1). »

Le comte de Maistre, qui était prêt à démissionner, consent bien à rester ambassadeur, mais à Saint-Pétersbourg seulement, pour continuer à y jouir de l'accueil aimable dont il est l'incessant objet. Il fait remarquer comme par hasard que son traitement suffisait à peine à le faire vivre deux mois, et ce diplomate, spolié de tout par la Révolution et non encore indemnisé, fait de cet aveu le sujet de la plus fine ironie.

Il revient à l'idée de retirer l'île d'Elbe à Bonaparte, et il compte que le Congrès de Vienne fera le nécessaire. « Il est bon, dit-il, de l'anéantir moralement. » Mais voici que l'Empereur quitte brusquement son lieu d'exil, et le 11 avril 1815, Joseph de Maistre écrit : « Le retour de Bonaparte est aussi miraculeux que sa chute. Les suites seront épouvantables, mais il faut bien se garder de désespérer. » Il conseille à l'empereur François II de mettre Marie-Louise et le roi de Rome hors des atteintes de l'empereur des Français, « car c'est une arme terrible que la

(1) Lettre inédite adressée à M. de Saint-Marsan et retrouvée aux Archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne, par le commandant Weil.

main de Bonaparte cherchera de saisir par tous les moyens. » Il s'étonne que d'excellens princes, réunis au Congrès de Vienne, n'aient réussi qu'à exciter le mécontentement universel. Il prévoit que Napoléon s'emparera des élémens incendiaires de l'Europe et en profitera si Alexandre n'est pas déclaré dictateur européen. L'armée française, dont il loue la force physique et morale, réunit dans sa pensée l'idée de son avilissement à l'idée des Bourbons et celle de sa gloire à celle de Napoléon. « Un tel sentiment, une fois avéré dans l'âme des Français, peut leur faire soulever des montagnes ! » Il connaît l'ascendant de l'Empereur et il en a des preuves qui doivent inspirer l'étonnement et même l'effroi. S'il s'avisait de jouer à l'Auguste, de rappeler les émigrés, de les pensionner et de se réconcilier avec le Pape, « le danger, dit-il, serait porté au comble. L'homme par lui-même n'est rien. C'est un ballon qui n'est qu'un vaste chiffon dont la grandeur, la beauté et la puissance dépendent uniquement du gaz qui le remplit. Ce gaz se nomme religion, orgueil, liberté, etc. En un mot, tout dépend du sentiment moral qui enflamme l'homme et qui augmente ses forces sans mesure. » Mais, tandis qu'autour de lui chacun tremble, le comte de Maistre demeure impassible. C'est l'homme d'Horace qui reste impassible au milieu des ruines de l'univers. Il recommence ses prédictions. Il annonce intrépidement que Bonaparte tombera une seconde et dernière fois, et que la famille royale reprendra sa place. Il ne méconnaît pas que la tâche sera difficile, car depuis quinze ans les Français sont élevés dans la crainte et l'amour de leur chef héroïque. « Il n'y a pas de soldat qui ne puisse dire :

Je ne connais que lui, sa gloire et sa puissance !

« Dans les collèges, les académies, les théâtres, à l'église comme au corps de garde, on n'a entendu parler que de Bonaparte. Jamais une armée ne se détache du capitaine qui l'a fait vaincre... Mais quoi qu'il arrive, et quelques succès que puisse avoir Bonaparte, personne ne peut douter du rétablissement de la Maison de France, et tout ce que nous voyons n'est qu'une opération de chirurgie nécessaire à la France... Bonaparte, je l'espère et je le crois même, ne sera rentré que pour périr. » Il fallait la foi inébranlable de Joseph de Maistre pour oser faire de telles prophéties. Et pourtant, elles se réaliseront. Pen-

dant les Cent Jours, le comte a écrit de nombreuses et curieuses lettres dont quelques-unes furent interceptées. Le 3 juin, il mande à un correspondant nommé Vallaisse sous le couvert de Rossi : « Le premier effet du retour de Bonaparte est la chute de Murat et le rétablissement d'un trône légitime. Le reste suivra. Déjà Bonaparte n'existe plus. Ce que nous voyons n'est pas lui. C'est une effigie empaillée et cette effigie même périra. Les Jacobins se sont montrés de nouveau ; tant mieux ! L'effet de cette nouvelle explosion sera d'en détruire une partie, d'en déraciner une autre et d'enterrer la troisième. Le malheur du duc d'Angoulême est grand sans doute, mais pourvu que le prince n'ait rien signé de contraire à son nom, le mal n'est pas européen. D'ailleurs, ils n'oseront pas, j'espère, commettre un forfait sur sa personne. Les temps du duc d'Enghien sont bien loin de nous. Il y aurait d'autres choses à dire sur ce sujet, *mais j'ai tout dit en 1796*... Voilà donc la Savoie nouvellement morcelée ! Quelle incroyable destinée s'acharne sur ce malheureux pays ! On l'avait coupé ; maintenant on le hache. A leur aise ! Je ne le verrai plus (1)... »

Dans une autre lettre du 4 juin à Rossi, le comte de Maistre écrit : « *Il* est venu sur le continent pour nous débarrasser de lui et j'en reviens toujours à une phrase qui a obtenu quelque approbation : « Ses vices nous ont sauvés de ses talens. » On ne peut prévoir ce que sera cette guerre, ni même s'il y en aura une. Car les Français pourraient bien, d'une manière expéditive et qui saute aux yeux, l'empêcher. Si l'on me disait que l'on a amené Bonaparte pieds et poings liés à Gand, je n'en serais pas surpris. Et si l'on disait qu'il a gagné une grande bataille sur les alliés, je dirais : « C'est l'époque des miracles. Le raisonnement est inutile. On s'est trompé sur tout. » Mais je vous avoue, je le serais étrangement (2). »

Le même jour, le comte écrivait ironiquement au duc de Serra-Capriola : « Voilà donc l'excellent roi Joachim à bas ! Quel dommage, monsieur le duc ! Voilà un grand talent et une grande vertu inutiles au genre humain ! Tâchez cependant de vous consoler et ne vous laissez pas aller au désespoir pour cela ! Sérieusement, c'est un beau spectacle de voir ces mes-

(1) La suite de cette lettre figure dans la Correspondance diplomatique, tome II, p. 75-77.

(2) Lettre interceptée à Vienne.

sieurs de la terrible famille s'égorger eux-mêmes, sans que nous nous en mêlions et même malgré ce que nous faisons pour leur heureuse conservation! Si Murat était demeuré sage et tranquille à la petite place où il s'était assis, qui sait ce qui serait arrivé? Son auguste beau-frère arrive sur le continent et c'est pour le perdre. Et il en sera de même, je l'espère, de l'aimable Napoléon, qui n'est revenu en France, à moins que je ne me trompe tout à fait, que pour nous débarrasser de lui. Le jacobinisme, qui reparaît, n'est mauvais qu'en apparence; dans le fond c'est utile pour avilir et annuler Bonaparte. Après quoi, il finira, *car ce parti ne peut durer* (1).

Enfin, dans une lettre du 5 juin à Saint-Marsan, Joseph de Maistre s'exprime ainsi : « Par vos lettres, j'ai vu que l'arrivée de Napoléon et la défection de l'armée vous avaient donné un *Batti-cuore* d'importance. Rien n'était plus naturel cependant. Il n'est revenu que pour perdre lui et les siens. Quelle force aurait pu renverser Murat après tout ce qu'un sublime politique (Metternich) venait de faire pour lui! Son beau-frère pouvait seul s'acquitter de cette bonne œuvre et il l'a faite. Lui-même, comment avait-il péri? Par lui... Et comment périra-t-il de nouveau? Par lui-même. Nous sommes bien heureux que l'orgueil lui ait deux ou trois fois tourné la tête complètement. S'il avait pu la tenir d'aplomb, je ne sais trop ce qu'il en eût été. Heureusement, il a si bien manœuvré qu'il nous a défait de lui-même une première fois. Ou je me trompe fort, ou son second règne se sera pas long, si même il a recommencé. Car à parler exactement, il n'y a plus de Bonaparte. Cet homme, que nous voyons aujourd'hui emmaillotté par les Jacobins, n'est plus celui que nous avons vu. Enfin, nous verrons (2)! »

Quinze jours après cette étonnante prédiction, éclate le coup de foudre de Waterloo. Un mois après, Joseph de Maistre écrit : « Bonaparte et ceux qui l'ont rappelé ont commis le plus grand crime imaginable contre la France, puisqu'ils l'ont anéantie publiquement. » Il est cependant assez sincère pour avouer que Louis XVIII a plutôt perdu dans l'opinion et que son manifeste a été froidement accueilli. Lorsqu'il apprend la capture de Napoléon, il s'écrie : « Il est permis de penser que nous avons vu le dernier acte. On parle diversement de la résolution prise

(1) Lettre interceptée à Vienne.
(2) *Ibid*

par les souverains d'épargner la vie de Bonaparte. Prenons la chose par le bon côté et admirons la philosophique humanité qui épargne ce féroce ennemi du genre humain. Avant le traité de Paris, je n'aurais pas voulu le juger, car il n'y avait point de loi, et celui qui condamne sans loi, tue au lieu de faire mourir; mais maintenant où serait le doute? Bonaparte est un révolté comme un autre. Il est entré à main armée dans les États du prince légitime reconnu par l'Europe entière. C'est un criminel de lèse-majesté purement et simplement, et tout le reste de son dossier pourrait être examiné par occasion. L'idée prise en avant, surtout en Angleterre, de le faire juger par des députés de tous les souverains d'Europe, a quelque chose de séduisant. Ce serait le plus grand et le plus imposant des jugemens qu'on eût jamais vu dans le monde. On pourrait y développer les plus beaux principes du droit des gens, et, de quelque façon que la chose tournât, ce serait un grand monument dans l'histoire. »

Quels juges aurait-on choisis et quelles eussent été leur compétence et leur impartialité? Vis-à-vis de Napoléon, lequel d'entre eux eût eu quelque indépendance? Quel eût été l'accusateur public? Un Fouché, un Talleyrand se fussent peut-être offerts, et le tribunal, composé des anciens courtisans de Napoléon, eût probablement loué et admiré leur noble et convaincante éloquence! Quant à dire que ç'aurait été un beau spectacle, il fallait toute la haine du comte de Maistre pour l'affirmer. Il y en a eu un autre; mais celui-là odieux, cruel. Ce fut le concert sournois de toutes les Puissances se hâtant d'envoyer à six mille lieues de l'Europe dans une île maudite, sur un sol ingrat, dans un climat délétère celui qui pour ses courses immenses trouvait le monde trop petit. On mesura à Napoléon la terre, l'eau et la lumière; on appela sur lui, pour déterminer plus sûrement sa fin, la rigueur des élémens. C'est à petits coups prévus qu'on lui versa la mort et toute l'infamie d'un Hudson Lowe, que certains historiens cherchent vainement à excuser aujourd'hui, de celui que l'Empereur appelait « une face patibulaire, » « homme retors, abject et capable de tout, oui de tout, » et qui s'appliqua à consommer lentement et sûrement un lâche attentat... Certes, il eût mieux valu, comme le disait Joseph de Maistre, réunir un tribunal européen pour juger l'Empereur. Napoléon eût pu amener lui-même ses accusateurs à la barre, trouver des accens surhumains

pour sa défense, appeler à son aide la légion de ses victoires immortelles et demander que ce tribunal demeurât constitué après lui pour en juger d'autres. Mais l'Europe a eu peur du bruit; elle a préféré la geôle sourde et implacable de Sainte-Hélène. Il fallait cacher et dérober l'Homme. Et cependant, comme le dit Chateaubriand, « à la pointe de ce rocher lointain, il était vu de toute la terre. » Et celui qui avait tant de fautes à se reprocher, les expiait par une agonie dont la grandeur et les tourmens étonnèrent et émurent plus d'un impitoyable adversaire.

Joseph de Maistre demeure surpris de la renommée que garde Napoléon dans le cœur d'une immensité d'hommes; il est stupéfait du nombre de partisans qui lui restent, des espérances qu'il entretient encore, ainsi que du mécontentement des peuples, et il en conçoit les plus terribles craintes pour l'avenir. Le 4 novembre 1815, on lui écrit de Paris : « Vous qui avez si bien prédit le sort de notre première Révolution, vous devriez bien nous dire comment finira ce que nous voyons? — Je réponds, écrit-il, qu'en 1796, j'étais bien le maître de prophétiser à mes risques et périls sur la *canaillocratie*, mais que, dans ce moment, l'Histoire se trouvant nécessairement mêlée à la prophétie, tout homme doit trop de reconnaissance à ce qui s'est fait pour occuper le public de ce qu'on aurait pu faire, ce qui serait cependant indispensable pour donner un pendant aux *Considérations sur la France*. » Tout en paraissant réserver son jugement sur ce qui se passait sous ses yeux, il a laissé deviner sa pensée en des termes assez clairs. « La France est morte en ce moment. Toute la question est de savoir si elle ressuscitera. Il serait imprudent de disserter sur le temps futur. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne voit malheureusement aucune chance de tranquillité pour l'avenir. Bonaparte est tombé, mais ses maximes sont vivantes. On ne saurait répondre de rien. Quand je songe que le résultat des plus grands efforts militaires et politiques est la ruine définitive et absolue de l'innocence ou de la simple faiblesse d'un côté, et de l'autre le triomphe, l'absolution générale des plus vils brigands, des traîtres les plus scandaleux qui aient jamais déshonoré la terre, quand je pense à ce qu'on a fait et à ce qu'on pouvait faire; j'ai envie de pleurer comme une femme! » Mais presque aussitôt le prophète reparaît et s'exprime ainsi : « Peut-être que je me presse trop de déses-

pérer. Il y a des choses qui ne peuvent se faire subitement. La Justice boite, à ce que disent les Anciens, mais à la fin elle arrive. »

Six mois après, le 28 mai 1816, il écrit : « Les nouvelles de France sont inquiétantes. Toujours ce pays agitera l'Europe en bien ou en mal. Qui sait ce que nous verrons encore? Les Anglais font bien mal de tant parler de Bonaparte et de le tenir pour ainsi dire présent à tous les yeux. On expose son buste dans les dîners d'apparat. On sait ce qu'il fait, ce qu'il dit, les impertinences qu'il se permet, tandis qu'il faudrait le faire oublier parfaitement. La Révolution n'est pas finie; les principes révolutionnaires sont montés bien haut. On croit que les princes peuvent faire des princes, et les princes eux-mêmes croient pouvoir en faire d'autres sans femmes : voilà du cynisme terrible qu'il faut déraciner! » Puis quelques mois après : « La personne de Bonaparte seule a disparu, mais son esprit demeure. Il a fait des nobles, il a fait des princes, il a fait des rois; tout cela subsiste. Le roi de France porte son Ordre. Il est tombé seul et parce qu'il l'a bien voulu et parce qu'il devait tomber. Quant à sa Maison, en possession de biens immenses et liée par le sang aux plus grandes maisons souveraines, rien ne peut la faire rétrograder. » Le comte de Maistre plaint Louis XVIII, qui sait qu'il est garrotté, qu'on lui a dicté de dures lois et qu'il lui faut obéir. Cependant, il ne désespère pas tout à fait. Il faut, suivant le célèbre écrivain, tenir compte d'un grand élément politique, le Temps. Sans doute, il y aura encore beaucoup d'oppositions et de tiraillemens, mais tout pourra s'arranger, malgré les *ultra*, les *citra* et les *juxta*. Il croit au triomphe définitif de la légitimité, sans prévoir, lui le devin politique, que dans treize ans, tout son système s'écroulera. Mais il n'assistera pas au triomphe de la monarchie constitutionnelle. Il s'éteindra en 1821, quelques jours avant que les troubles qui agitaient le Piémont y déchaînent une révolution. Pourtant, il ne quittera pas la terre, malgré son optimisme affecté, sans une certaine tristesse. « Je finis avec l'Europe, dira-t-il; c'est s'en aller en bonne compagnie. » Il était sorti de la Savoie en 1792, dépouillé de tous ses biens, et il ne laissait à ses enfans, pour tout héritage, qu'un modeste domaine. Dans une époque où tant de politiques s'enrichissaient aux affaires, il avait fait rapidement connaissance avec la pauvreté, et celle-ci, le trouvant de bonne

humeur et de courageuse résignation, lui était restée fidèle. Le comte de Maistre avait mis en pratique cette admirable considération échappée un jour de sa plume : « Un des plus grands avantages de la noblesse, c'est qu'il y ait dans l'État quelque chose de plus précieux que l'or! » Ce fier vieillard à la chevelure blanche et aux yeux étincelans avait été comparé par un poète sicilien à l'Etna : « la neige sur la tête et le feu dans le cœur! » Inflexible, invariable, opiniâtre dans ses idées, représentant fidèle d'une race antique, homme intègre et droit, imbu d'une intransigeance de principes qui allait jusqu'à la rudesse, profondément religieux, il avait jugé la Révolution et Bonaparte qui l'incarnait, avec une liberté d'esprit absolue, et quelques-uns de ses jugemens restent impressionnans. Peu de temps avant de mourir, il écrivait ces lignes mélancoliques : « Combien l'homme est malheureux! Depuis l'âge de la maturité, il n'y a plus de véritable joie pour lui. Dans l'enfance, dans l'adolescence, on a devant soi l'avenir et les illusions; mais, à mon âge, que reste-t-il? On se demande : Qu'ai-je vu? Des folies ou des crimes. On se demande encore : Et que verrai-je?... Et la même réponse vient encore plus douloureuse. »

Il s'en allait mécontent, parce que ces vérités qu'il avait jetées sans ménagement à la face de Napoléon et de ses partisans, il ne pouvait pas les faire connaître de même à des monarques de son choix qui se trompaient sans aucun doute, mais qui étaient « de trop bonne maison » pour qu'on se permît de les blâmer avec fracas. Il trouvait cependant que la Révolution était plus terrible que du temps des Jacobins, parce que, s'étant élevée, elle s'était raffinée. Mais si, au fond de son cœur, il ressentait une réelle amertume pour certains actes de souverains légitimes, il y avait au monde un pays dont il persistait à dire du bien; c'était la France.

Dans une lettre de lui au prince Koslowski, datée du 24 octobre 1815, je lis ce jugement, par lequel il me plaît de terminer cette étude : « Il est impossible que vous n'ayez pas ouï nommer un livre ancien, intitulé : *Gesta Dei per Francos*. C'est une histoire des Croisades. Ce livre peut être augmenté de siècle en siècle, toujours sous le même titre. Rien de grand ne se fait dans notre Europe sans les Français. »

HENRI WELSCHINGER.

L'HOMME DE 1848[1]

II

COMMENT IL S'EST DÉVELOPPÉ LE COMMUNISME, L'ORGANISATION DU TRAVAIL, LA RÉFORME.

(1840-1848)

I

C'en est fini, en 1840, des Jacobins, des Montagnards, des Sociétés secrètes, des conspirations, des revues, des prises d'armes et des coups de main. Les « communistes » vont être préférés, mais quel genre de communistes ? Et même est-ce bien réellement du « communisme ? »

Buonarroti, Charles Teste, les néo-babouvistes et leurs projets passaient maintenant pour autant de vieilles lunes. Laponneraye, souvent qualifié d' « anarchiste, » et son camarade Lahautière, qui rédigeaient *l'Intelligence*, étaient sans action sur les masses. Au contraire, Pillot, « ancien prêtre de l'Église française de l'abbé Châtel, » l'ouvrier cordonnier Savary, les *Égalitaires* nouveau style, héritiers des *Communistes révolutionnaires*, Dézamy, May, Charassin, Pelletier ; puis les prédicateurs de cabaret, Rozier, ouvrier « travaillant à l'établi, » (menuisier ? ébéniste ?), le tailleur Vellicus, le coiffeur Lionne, se démenaient beaucoup et produisaient quelque effet.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1913.

Les ouvriers participèrent au banquet de Belleville, où l'horloger Simard prit la parole. La grande grève de 1840, qui, à Paris seulement, mit debout 30 000 hommes, resserra leur fédération. Une réunion révolutionnaire, tenue à Lyon en juin 1842, vit assemblés, comme délégué de Marseille, le syndic des portefaix, un ouvrier gantier comme délégué de Grenoble, et l'ancien directeur-gérant du *Peuple souverain*, Imbert, à cette heure commis voyageur en vins, comme représentant de Lille et Valenciennes : il s'y dessine, en première ébauche, à travers tout le territoire, le plan d'une campagne concertée de la classe ouvrière. Cette classe est prête ou s'apprête à fournir la force : il lui restait à se connaître, mais elle commence à se chercher ; elle part à la découverte de la terre qui lui est promise.

Si les communistes eux-mêmes ne s'entendent pas très bien d'école à école, il est certain néanmoins qu'à cette date, vers 1840, le communisme en général gagne la faveur du peuple : il lui plaît par ce qu'il a de simple, d'imprévu et d'indéfini, presque d'infini ; c'est l'humanité au plein air, en plein champ, sur la grande route. Henri Heine a gravé de sa pointe aiguë, en dix passages de sa *Lutèce*, l'empreinte au vif, la prise puissante du communisme sur l'ouvrier des faubourgs parisiens. Il se fait honneur d'avoir, par ses lettres à la *Gazette d'Augsbourg*, révélé le communisme aux communistes eux-mêmes, en ce sens que, « répandus isolément dans tous les pays et privés d'une conscience précise de leurs communes tendances, » ils apprirent de lui « qu'ils existaient réellement » et surent ainsi « leur nom véritable, » auparavant « tout à fait inconnu à plus d'un de ces enfans perdus de la vieille société. » Un tel aveu, il l'avait fait « d'un ton d'appréhension et d'angoisse extrêmes. » — « Ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination : de leurs mains calleuses ils briseront toutes les statues de marbre de la beauté si chères à mon cœur (*Préface de l'édition française*, 1855). » — « Ces êtres ténébreux, ces monstres sans nom, auxquels appartient l'avenir, n'étaient alors regardés généralement qu'à travers le gros bout de la lorgnette ; et, envisagés ainsi, ils avaient réellement l'air de pucerons en démence. Mais je les ai montrés dans leur grandeur naturelle, sous leur vrai jour, et, vus de la sorte, ils ressemblaient plutôt aux crocodiles les plus formidables, aux dragons les plus gigantesques qui soient jamais

sortis de la fange des abîmes. » (*Épître dédicatoire*, 1854.) — « Le jour de l'an approche. Riches étalages. Les figures souffrantes du public qui les contemple forment contraste... Parfois la peur nous prend de voir ces hommes lever tout à coup leurs poings crispés, pour fracasser tous ces jouets bariolés et étincelans du monde comme il faut, et pour briser sans merci ce monde comme il faut lui-même. » — « Les doctrines subversives se sont trop emparées en France des classes inférieures. Il ne s'agit plus de l'égalité des droits dans l'État, mais de l'égalité des jouissances sur cette terre... La propagande du communisme possède un langage que chaque peuple comprend : les élémens de cette langue universelle sont aussi simples que la faim, l'envie, la mort. » (11 décembre 1841.) « Je suis toujours saisi de frayeur au premier moment que je vois se déchaîner les démons de la révolution... L'avenir a une odeur de cuir de Russie, de sang, d'impiété et de force coups de bâton. Je conseille à nos neveux de venir au monde avec une bonne et épaisse peau sur l'échine. » (12 juillet 1842.)

Qui « déchaîne » habilement ou imprudemment « ces démons ? » Ceux qui jouent avec les cerveaux crédules et incultes ou qui s'en jouent. « Raconte-moi ce que tu as semé aujourd'hui, et je te prédirai ce que tu récolteras demain ! — Je pensais ces jours-ci à ce proverbe du brave Sancho Pança, en visitant quelques ateliers du faubourg Saint-Marceau, et en voyant quels livres on répand parmi les ouvriers, cette partie la plus vigoureuse de la basse classe. J'y trouvai plusieurs nouvelles éditions des discours de Robespierre et des pamphlets de Marat, dans des livraisons à deux sous, l'histoire de la Révolution par Cabet, le libelle envenimé de Cormenin, la doctrine et la conjuration de Babeuf par Buonarroti, etc., écrits qui avaient comme une odeur de sang ; — et j'entendis chanter des chansons qui semblaient avoir été composées dans l'enfer, et dont les refrains témoignaient d'une fureur, d'une exaspération qui faisaient frémir » (30 avril 1840.) En ce qui concerne Babeuf et Buonarroti, on vient de le voir, les renseignemens de Henri Heine paraissent retarder un peu ; ils retardent aussi, depuis le *fiasco* de mai 1839, en ce qui concerne Robespierre, Marat, Barbès, Blanqui et l'action proprement révolutionnaire. Mais ils ne disent rien de trop en ce qui concerne les communistes, et notamment Cabet. Seulement, Cabet est le premier à rappeler en

toute occasion qu'il y a communistes et communistes. Je transcris de l'*Almanach icarien* pour 1843 cet avertissement qui ressemble à un désaveu :

DIVERS SYSTÈMES COMMUNISTES

Nous ne parlons ni des babouvistes, ni des hébertistes plus anciens.

Aujourd'hui les Communistes peuvent se diviser en deux catégories principales, les Communistes simples (très peu nombreux), qui veulent l'abolition du Mariage et de la Famille, et les Communistes Icariens, qui adoptent les principes généraux du *Voyage en Icarie*, et dont le caractère distinctif est de vouloir la Famille et le Mariage, de repousser les sociétés secrètes, la violence, l'émeute et l'attentat, et d'en appeler, pour l'établissement de la communauté, à la discussion, à la persuasion, à l'opinion publique, à la volonté nationale.

Inutile d'insister sur ce que, pour le bon Cabet, le bon communisme ne saurait être que le communisme icarien. Mais comme on a raison de dire « le bon Cabet, » et de quel cœur on le dit dans les faubourgs, vers 1840 ! Cette bonne tête, avec ce vaste front où transparaissent les chimères, ces nobles cheveux blancs, cet épais collier de barbe dont se décorerait le meilleur des bourgeois et des gardes nationaux ! — dans l'œil seulement (me tromperais-je ?) une trace de la finesse canteleuse, de la subtilité procédurière de l'ex-procureur général. Mais écoutons Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon :*

Dès 1840, quand *notre digne maître* Cabet eut organisé et ouvert, dans ses salons de la rue Jean-Jacques-Rousseau, des réunions hebdomadaires, je ne manquais pas de m'y rendre chaque dimanche dans la soirée. Là je me trouvais au milieu de l'élite des ouvriers de Paris les plus devoués à la République et à l'étude des questions sociales. Je l'avoue, à ce contact, une révolution morale se produisit dans mes goûts pour l'étude, et en même temps j'acquis de l'aplomb pour me présenter devant le public.

Au reste, le témoignage que Martin Nadaud et ses amis rendaient à leur « digne maître, » le maître le leur rendait bien. Il y avait longtemps qu'ils lui étaient attachés et qu'il les recevait dans l'intimité, Nadaud, Luquet et Durand. Lorsque Cabet songea, en 1842, à faire du *Populaire* un journal quotidien, « il nous convoqua chez lui, » écrit le garçon maçon Léonard. Et voyez le joli tableau d'intérieur, la paternité d'Icarie, la fraternité démocratique :

Il tenait encore à la main la serviette et le rasoir dont il venait de se servir. Il nous parut ému de joie en nous voyant convenablement vêtus,

l'air sérieux : « Ah ! Messieurs, dit-il (il ne dit pas : citoyens), si vos adversaires vous connaissaient, vous désarmeriez leur critique ; votre tenue, votre maintien sont ceux des gens les mieux élevés. »

Et c'est vrai, et c'est un des traits caractéristiques, le plus caractéristique peut-être des traits de l'ouvrier, sinon de 1848, certainement de 1840. Un autre compagnon, menuisier celui-là, Agricol Perdiguier, qui n'a pas vainement pris le non d'*Avignonnais-la-Vertu*, prodigue à ses frères de travail des conseils excellens :

Ouvriers, vous travaillez bien matin, bien tard ; vous avez peu de temps, peu de loisirs, je le sais ; néanmoins, si vous ne vous négligez pas, si vous savez tirer parti de vos instans, si vous voulez avec énergie, avec ténacité, vous finirez par vous instruire, vous éclairer, vous élever !... Veuillez et vous pourrez : que vos efforts, que vos succès rendent donc cette pensée de plus en plus commune : que vouloir, c'est pouvoir.

Comme Perdiguier pratique volontiers la redondance ou ne s'en garde pas assez (mais on a honte de faire le pédant devant la prose d'un si brave homme !) : « Soyez sages ! » dit-il encore,

Soyez sages !... Ne vous laissez jamais entraîner par l'esprit de parti, par des animosités, des haines aveugles, qui dégénèrent en barbarie. Ayez une opinion, une idée, un sentiment politique ; aimez une forme de gouvernement quelconque ; désirez le bien comme vous le comprenez ; mais désirez-le pour tous, sans exception, pour vos adversaires comme pour vous-mêmes, comme pour vos enfans. Ne cherchez jamais à imposer par la force ce qui doit être l'œuvre du temps, de la persuasion, de la liberté. Respect à la conscience, à la foi de l'homme, de tous vos semblables. Soyez tolérans, soyez justes, soyez humains ! La cause du peuple y gagnera et vous y trouverez votre profit.

Ailleurs, et directement contre les mœurs atroces du compagnonnage, où, de « gavots » à « dévorans, » on s'attaquait sur les routes, avec « le poing, le pied, le bâton à deux bouts, le bâton plombé, le compas (de charpentier), le fléau, l'anguille sablée, » en se menaçant réciproquement de « se manger le foie, » de « s'arracher la peau du ventre » et de boire le sang l'un de l'autre :

Compagnons, ouvrez les yeux ! cessez de vous nuire, de vous entre-détruire... élevez vos pensées ! vos âmes ! devenez citoyens, et, plus que cela, devenez hommes ! Que notre horizon s'élargisse, que notre amour s'étende. Grandissez, grandissons ! dans l'intérêt du pays et pour notre propre gloire !

Compagnons, réformez-vous! Ce que vous faites gravement, faites en sorte que le public ne puisse le voir qu'avec gravité.

Chose étonnante : les ouvriers, au moins les plus raisonnables d'entre eux, furent fiers et joyeux d'entendre ce langage parlé par un ouvrier : « Ils furent grands, immenses, s'écrie le garçon maçon Léonard, les services que notre camarade Avignonnais-la-Vertu rendit à notre classe : ses livres sur le compagnonnage ont immortalisé son nom et lui valurent les éloges de la plupart de nos grands écrivains. Il inspira à George Sand son roman sur le compagnonnage; Chateaubriand demanda à le voir. »

Mais ce n'est pas seulement le peuple qu'avertit Perdiguier; il se retourne vers le gouvernement, et il l'apostrophe :

Pourquoi emprisonnez-vous de la sorte, gouvernans, magistrats, des hommes qui demandent à vivre par le travail ?... Ayez souci de ces hommes qui sont vos frères, qui se livrent à d'utiles labeurs, et dont la chétive existence forme la base, la réalité des existences plus heureuses...

... Faisons une société plus juste, plus belle, plus heureuse... Soyons chrétiens, non seulement de nom, mais en réalité... faisons descendre un avant-goût du paradis sur la terre... Pensez au peuple; pensez aux travailleurs... Gouvernans! ne gouvernez plus pour vous, mais pour eux, en vue d'assurer leur bien-être; et vous ne verrez plus de guerres civiles, de révolutions; et vous, comme nous, vous vivrez dans la paix, la sécurité, vous serez plus calmes, plus heureux au sein de vos familles; les nuages de l'avenir se dissiperont, les cœurs seront plus sereins, et, du haut de son trône éternel, Dieu bénira tous ses enfans...

Respectez, respectons la liberté dans l'homme!... Mais, pensons-y! il faut un idéal, une morale, des principes fondamentaux, une base solide, et la terre et les cieux à la société future... L'édifice de l'avenir ne sera pas l'œuvre d'un seul, mais l'œuvre de tous : chacun devra y apporter sa pierre, sa truellée de vérité, sa part de labeur et de bien...

Puis, tout à coup : « O mon Dieu! s'écrie le naïf auteur, comme je me suis éloigné de mon sujet! J'y retourne. » Mais il ne s'en est pas éloigné autant qu'il le croit, et nous, en tout cas, il nous a conduits au cœur du nôtre. En effet, bien que les *Mémoires d'un Compagnon* n'aient été publiés qu'en 1855, ce sont là, à n'en pas douter, des sentimens des années « quarante » qui, pour une part, et pour la meilleure part, ont contribué à former « l'homme de 1848. » Recommandables, certes, comme l'est toujours « la vertu, » qu'Agricol avait choisie pour surnom; et s'il y entrait un grain d'utopie, cela même est très caractéristique; cela même sera essentiellement de 1848; cela

même sera le fond de « l'homme de 1848. » Au bout du compte, cependant, Avignonnais n'est point emporté pour les communistes, et il semble bien que ce soit à eux, aux fondateurs d'Icarie, à Cabet, aux successeurs de Cabet, que s'adresse cette observation :

Il est des hommes qui pourront me blâmer de ma sévérité; qui demandent des Sociétés sans règle, sans direction, sans répression ; qui prétendent que chacun doit faire ce qu'il veut, peu ou beaucoup, bien ou mal, à sa guise, sans contrôle, en toute liberté. Ces hommes ont beau dire, beau faire les savans; ils n'ont point dirigé, point fait prospérer des Sociétés ; ils ne connaissent pas leurs semblables, ils n'en ont aucune idée : ils se perdent dans la théorie ; ils ignorent la pratique, ils veulent l'ignorer. Au lieu de faire des lois pour les hommes, ils fabriquent des hommes fantastiques pour leurs lois et ils prétendent avoir créé un monde.

Mais les Icaries mêmes ne sont vraiment dangereuses que lorsqu'on y va. Tant que les choses se bornent à ce que, dans un roman, d'ailleurs plat et lourd, la petite-fille d'un duc se fasse couturière et son fils serrurier ; à ce que le duc en personne prenne pour ami un charretier ; et à ce que, grâce à des arrangemens d'imagination dans une république imaginaire, le travail se trouve réduit chaque jour à cinq ou six heures, l'armée supprimée, les ateliers nationaux entretenus au prix annuel de cinq cents millions ; tant que, par l'engouement qu'il suscite, ce roman ne pousse pas des centaines de misérables à aller, douloureux exode, bâtir au Texas une cité qui ne peut être construite que dans les nuées ; jusque-là, et tant que le roman reste un roman, il n'y a pas grand mal. Le malheur est qu'autour de ces infortunés qui cherchent une espérance et de ces simples qui cherchent une doctrine, autour des Perdiguier, des Martin Nadaud, autour du vainqueur de Juillet, frustré de sa victoire, et demeuré aigri d'en avoir été frustré, tout n'était pas, il s'en faut, aussi innocent.

Des sept chefs d'écoles, des sept architectes de « systèmes sociaux, » cités par lui-même dans son *Almanach icarien* pour 1843 (laissons Robert Owen en Angleterre, quoique sa tentative ne fût pas ignorée en France), Saint-Simon est mort depuis seize ans ; le saint-simonisme s'est, depuis onze ans, brisé en morceaux, qui sont retombés çà et là, un peu partout, mais surtout dans « le monde des affaires, » et très loin, en Amérique, en Égypte, aux Indes, où quelques-uns poursuivent encore « la

Mère, » qui ne veut pas venir. Ils nous ont légué, d'une part, une espèce de religion du veau d'or ressuscitée; de l'autre, la foi en l'État pour faire, par des lois, disparaître les inégalités sociales : prétexte et amorce de socialisme. Charles Fourier est mort, lui aussi, depuis sept ans, mais le fouriérisme lui a survécu. Victor Considérant a relevé, des ruines du *Phalanstère*, écroulé en 1834, *la Phalange, journal de la science sociale* (1836-1843), qui paraît trois fois par semaine, et dont les affaires semblent ne pas aller mal, puisqu'elle ne va s'effacer que pour céder la place à un quotidien, *la Démocratie pacifique* (1843-1851). Ici la grande idée, reprise avec plus d'éclat ou plus de fracas par un autre, c'est « l'organisation du travail » par l'association et dans l'association. « Elle emporte dans son tourbillon, dit M. Thureau-Dangin, non seulement ceux qui l'acceptent, mais encore ceux qui s'efforcent de lutter contre elle. »

L'ancien employé d'octroi, l'ancien *carbonaro*, l'ancien saint-simonien, l'ancien collaborateur de Trélat, l'ancien fondateur de la Société des *Amis du peuple* et de *l'Européen*, revue philosophique, l'auteur d'un système néo-catholique auquel on a donné familièrement un nom tiré du sien, « le buchésisme, » et qui, docteur en médecine et hygiéniste, ayant traversé la philosophie, ayant subi toutes ces formations, ayant mêlé toutes ces disciplines, ne s'en est pas tiré à moins d'un *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*, en trois gros volumes (1839), Philippe Buchez, pour l'instant, s'occupe d'histoire ; il a rassemblé en quarante volumes, avec Roux-Lavergne, l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1833-1838), et mis en maximes son expérience dans une *Introduction à la science de l'histoire* (2e édition, 1841, 2 volumes in-8°). Cette œuvre immense, directement, a peu porté ; par sa nature, par sa qualité même, elle était peu accessible au peuple; mais, indirectement, sa portée est considérable. C'est d'elle, en effet, qu'est sorti le journal *l'Atelier*, qui fut et, après trois quarts de siècle, n'a peut-être pas cessé d'être la manifestation la plus originale, la plus instructive, la plus édifiante, au plein sens du mot, de l'activité intellectuelle, de la vigueur morale, dont la classe ouvrière, sans préparation, sans éducation, spontanément et ne tirant rien que d'elle-même, a su se montrer capable. Notons toutefois que *l'Atelier*, quelque place que Cabet ait assignée à Buchez dans l'Olympe communiste,

s'est toujours défendu du reproche ou du soupçon de communisme, et qu'il a fait la preuve de sa sincérité en attaquant, avec une grande vigueur, avec une fermeté constante, et le communisme et Cabet en personne.

Lamennais, « ce prêtre effroyable qui marie le fanatisme politique avec le fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel, » dit Henri Heine, — lequel Henri Heine se montre en vérité bien sévère, — Félicité de Lamennais a fait du chemin depuis 1833. Pierre Leroux, dans son « poème philosophique » *la Grève de Samarez*, publié beaucoup plus tard (1863), mais où il intercale une bonne part de ses mémoires, tout en se défendant de les écrire, parle sur un autre ton de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, et cela aussi marque le chemin parcouru par Lamennais. Le voilà loin des *Réflexions sur l'état de l'Église* (1811) et sur *l'Institution des évêques* (1814) ; loin de l'*Essai sur l'indifférence ;* très loin même du temps où, après avoir collaboré au *Conservateur*, au *Drapeau blanc*, au *Mémorial catholique*, il rédigeait *l'Avenir*. Le voilà loin de sa tardive ordination, à trente-quatre ans, en 1816, et s'il n'est pas, devant sa conscience, un « prêtre effroyable, » il est, devant l'Église, un prêtre condamné. Il a vainement essayé (1837) d'animer un nouveau journal, *le Monde*, mort à bout de souffle en quelques mois, et il ne compose plus que des pamphlets démocratiques : *Le Livre du peuple*, *l'Esclavage moderne*, *Religion*, *la Politique du peuple*. Une dernière brochure de la même série, qui a paru plus dangereuse encore, ou plus immédiatement dangereuse, *le Pays et le Gouvernement*, lui a valu un an de prison et 2000 francs d'amende (1840). C'est le moment où Lamennais va devenir un saint pour les chapelles, ou du moins pour une des chapelles socialistes, et en effet Pierre Leroux fait plus que de l'admirer, il l'invoque : « O toi à qui la nature donna un si grand esprit dans un si petit corps; toi si peu retenu dans les liens de la chair; amaigri en outre par tant de macérations, par tant de prières; toi qui fus quelque temps, aux yeux de l'Église, un saint Augustin et un saint Jérôme; toi qu'un pape fit cardinal *in petto*, et qui aurais été pape si tu n'avais pas été sincère... » Celui que ses amis, autrefois, appelaient « l'abbé Féli, » que Godefroy Cavaignac et Armand Marrast n'avaient pas sans peine accepté parmi les défenseurs du procès d'Avril : « Que voulez-vous que nous fassions

d'un calotin ? » à présent devenu « le citoyen Lamennais » et tutoyé par les prisonniers dans ses visites à Sainte-Pélagie : « Comment te portes-tu, citoyen Lamennais? » — mais étonné quand même de se voir là et d'être traité avec cette familiarité jacobine; — celui que les déclamations républicaines de 1834 avaient d'abord déconcerté, à qui « cette promesse étrange, que la République, aussitôt qu'elle serait victorieuse, livrerait au jugement du Peuple, réuni en comices, les propriétés mal acquises et les propriétés exubérantes » donnait « bien chaud à la tête, » ainsi qu'il l'avouait alors à Pierre Leroux; à présent emporté, du fond de son âme apostolique, par un ardent amour du peuple, que le peuple, à mesure qu'il apprenait à le connaître, lui rendait en son cœur facilement ému (téls ces typographes qui pleuraient sur les *Paroles d'un croyant*), Lamennais, le citoyen Lamennais, prêchait au Peuple, rêvait « de se dévouer, de souffrir, de mourir pour lui; » en l'entendant, on pensait à Savonarole: « Oh! mon ami, nous monterons sur l'échafaud, mais ce sera un beau jour! » Et que lui enseignait-il, au Peuple, dans ses phrases martelées et burinées comme des strophes? « Toutes choses ne sont pas en ce monde comme elles devraient être. Il y a trop de maux et des maux trop grands. Ce n'est pas là ce que Dieu a voulu!... »

Tu dis : J'ai froid; et, pour réchauffer tes membres amaigris, on les étreint de triples liens de fer.

Tu dis : J'ai faim, et on te répond : Mange les miettes balayées de nos salles de festin.

Tu dis : J'ai soif; et l'on te répond : Bois tes larmes.

Tu succombes sous le labeur, et tes maîtres s'en réjouissent; ils appellent tes fatigues et ton épuisement le frère nécessaire du travail.

Tu te plains de ne pouvoir cultiver ton esprit, développer ton intelligence; et tes dominateurs disent : C'est bien! il faut que le peuple soit abruti pour être gouvernable.

Dieu adressa, dans l'origine, ce commandement à tous les hommes : Croissez et multipliez, et remplissez la terre, et subjuguez-la; et l'on te dit à toi : Renonce à la famille, aux chastes douceurs du mariage, aux pures joies de la paternité; abstiens-toi, vis seul, que pourrais-tu multiplier que tes misères?

De tous les prophètes, Jérémie a toujours été le plus écouté. « Des ouvriers, après la lecture du dernier ouvrage de Lamennais, demandaient un fusil et voulaient marcher à l'instant. » Qui le constate et le raconte, et peut-être envie le même pou-

voir? Pierre-Joseph Proudhon. La première rumeur de cette autre voix qui cherche à se faire terrible est restée d'abord un peu sourde. Elle a passé sans éveiller d'écho; ce n'est que plus tard que, par elle, le scandale est né. Écrit en 1840, le mot si fameux dans la suite : « La propriété, c'est le vol, » n'a fait retourner sur le moment, ni effrayé personne. Vainement l'auteur s'est gonflé le flanc en des tempêtes de rhétorique, la plus âcre, la plus virulente qui ait paru depuis Rousseau ; elles ne se sont pas déchaînées, elles n'ont point soufflé sur les foules. Vainement il a tenté de forcer l'attention par des paradoxes qui hurlent : *Égalité absolue*... Toute part réclamée au nom du talent n'est qu'une rapine exercée sur le travail. Plus de concurrence. L'Académie des sciences fixera la valeur des objets. » Cette lave verbale coule à plat et ne brûle pas. On ne s'est pas indigné ; pourtant il y avait de quoi ! Feindrait-on de le dédaigner ou le ménagerait-on, par peur ou par politique? En 1841 et 1842, il recommence. Poursuivi cette fois, il assène au jury un plaidoyer à l'étourdir du coup, mais cela ne fait pas qu'il ne soit vu par les ouvriers avec indifférence, par certains même avec défiance. De Lyon, où il dirige pendant huit ans un service de transports par eau (1840-1848), P.-J. Proudhon envoie à la société sa mitraille : en 1843, la *Création de l'ordre dans l'humanité;* en 1846, *les Contradictions économiques* ou *la Philosophie de la misère;* lui-même ne vient à Paris, pour y jouer un rôle, qu'à la veille de la Révolution.

Enfin le septième des sept chefs, ou le sixième des six, selon que l'on compte ou non l'Anglais Robert Owen, et en admettant (ce qui est contestable) que tous soient bien réellement des communistes, le disciple et le témoin de plusieurs des précédens, Pierre Leroux. Celui-là est un paysan du Danube, un fils d'artisan mal dégrossi, qui garde tout le temps et en toute chose l'aspect d'une ébauche. « Enfant du peuple, il porte encore aujourd'hui dans son extérieur les traces du prolétariat. » La loi de sa nature est de ne rien achever. Reçu à l'École polytechnique, il n'y est pas entré. Il s'est fait maçon, dans le sentiment le plus honorable, pour nourrir sa mère et ses trois jeunes frères, puis compositeur d'imprimerie et prote chez Panckoucke, où il a inventé le *pianotype*, tout de suite abandonné comme peu pratique. Le voici donc publiciste et, sans le sou, fondateur de journaux et de revues; en 1824, il publie *le Globe*, avec La

Chevardière et Dubois. Ses maîtres en science sociale, il ne les reniera jamais et, au contraire, partout où il en trouvera l'occasion, il leur paiera un tribut de reconnaissance, ce sont Fourier et Saint-Simon. Sur le navire où il suppose être en voyage pour la grande exploration,

Au début, dit-il, nous étions beaucoup à scruter des yeux l'horizon. Les uns venaient du XVIIIe siècle, d'autres se prétendaient envoyés du Destin. J'ai vu grands et petits disparaître l'un après l'autre sans me laisser de solution.

J'ai vu Napoléon ; j'ai vu aussi le vieux Buonarroti, le descendant de Michel-Ange et l'héritier de Robespierre. J'ai été embrassé, au moins deux fois en ma vie, par La Fayette, placé comme le zéro du thermomètre entre deux systèmes, la congélation par le despotisme et la dilatation jusqu'à l'état de vapeur par l'esprit révolutionnaire.

En réalité, mes vrais compagnons étaient Saint-Simon et Fourier. Ils s'étaient embarqués avant moi. Le Destin me réunit à eux; mais à peine m'étais-je approché qu'ils disparurent. L'un est mort en pleine sérénité, mais avec trop d'illusion. L'autre, par un contraste étrange entre sa fin et ses opinions, se traîna en mourant au pied d'un crucifix. Et maintenant me voilà seul, considérant les vagues profondes et le ciel étoilé.

Avec quelle ironie cruelle Pierre Leroux prend contre Mazzini la défense de Saint-Simon! Fourier, pour lui, « c'est tout un monde. » Et à Cabet aussi il rend hommage : « Salut à toi, aussi, Cabet; » il ne supporte pas qu'on le calomnie ou le salisse : « C'est un honnête homme; » mais il ne verse pas de l'apologie dans l'apothéose. Au fond, il lui sait gré, n'ayant pas « cinquante élèves de l'École polytechnique dont il pût surexciter l'ambition » ni « des fils de millionnaires pour lui fournir des subsides, » de « s'adresser à des ateliers de tailleurs, de cordonniers, aux pauvres, aux non-lettrés, aux déshérités, comme on s'est habitué à dire. » A peine lui reproche-t-il de tenir « son *Voyage en Icarie* pour un Coran, » de se baptiser et de baptiser ceux qui s'enrôlèrent sous son drapeau *Icariens* ou encore *Communistes icariens*.

Mais, sûrement, des maîtres qu'avoue Pierre Leroux, Saint-Simon est demeuré le plus cher et le plus imité : peu s'en faut qu'il ne soit, par le disciple enthousiaste, égalé à un Dieu :

... Je pense à mon maître.

Je me le représente toujours écrivant à un ami : « Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau, je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais de copie de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un

moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée qui m'a fait tomber dans cet état de détresse. »

Oh! ne va pas croire, poursuit Pierre Leroux, que je fasse allusion à ma propre situation, comme si je voulais créer l'antinomie de deux égoïsmes et l'antithèse de deux personnalités; ne va pas dire que tu vois l'orgueil à travers les trous de mon manteau. Je n'ai pas cherché la pauvreté, je l'ai rencontrée; ou plutôt, elle m'a pris dans mon berceau, et ne m'a jamais quitté : tant d'hommes, hélas! sont comme moi! Si je n'imitais Saint-Simon que par ce côté, je ne l'imiterais pas, mais est-ce que le chrétien, tout en pratiquant la vie spirituelle de Jésus, ne le suit pas sur son calvaire?

Ainsi l'on voit à nu ce qu'il y a de mystique et presque de religieux dans le communisme de Pierre Leroux. « Espèce de capucin philosophe, » ricane Henri Heine; « excellent homme » pourtant, mais qui a le tort de se lancer éperdument et d'entraîner quiconque l'approche « dans d'obscures dissertations sur des idées à moitié écloses. » Ce n'est pas qu'il ne songe à construire, mais il se place, d'un instinct plus fort que lui, hors du solide, du réel et du présent :

Pierre Leroux est un *Pontifex* dans un style plus élevé... il veut bâtir un pont colossal, consistant en une seule arche, et reposant sur deux piliers, dont l'un est confectionné du granit matérialiste du siècle passé, et l'autre du clair de lune rêvé de l'avenir, et il donne pour base à ce second pilier quelque étoile non encore découverte de la voie lactée...

L'esprit enfumé de « sa solidarité, » de son « circulus » et de sa « triade, » il a entassé volume sur volume, et quels volumes! Citons seulement, entre 1838 et 1840, *De l'Égalité*, *Réfutation de l'Éclectisme*, *De l'Humanité;* mais combien d'autres! En 1846, ce fondateur incorrigible fonde, dans la Creuse, à Boussac, une imprimerie « humanitaire » où « de nobles amis » se livrent, sous ses yeux, « aux travaux réputés les plus vils, pour instruire l'ignorance humaine. » Il aime trop pour n'être pas aimé. Autour de lui se groupent ses trois frères, Ulysse Charpentier, Grégoire Champseix, Louis Nétré, Ernest Lebloys, Adolphe Berteault, Luc Desages, Auguste Desmoulins, Alfred Frézières, Pauline Rolland, il les nomme tous, c'est une énumération homérique; « sans compter, ajoute-t-il, ceux qui vinrent souvent vivre des mois avec nous, » et il les nomme; « et ceux qui, nés dans le pays même où nous faisions notre expérience, se joignirent à nous, comme Victor Vincent;

sans parler aussi de notre amie George Sand, dont le Nohant joignait presque Boussac; » et l'épithète homérique ne manque pas non plus : « Pauvre Fichte, généreux Hylas, d'ouvriers des villes devenus journaliers dans les campagnes pour y *professer* la théorie du *circulus!* » De nouveau il y revient et nous y ramène. A quoi se réduisait, dans la pratique, la théorie du *circulus*, il n'est pas commode de le dire en langage à la fois décent et assez clair. Pierre Leroux le laisse-t-il suffisamment entendre quand il dit : « Nous passâmes quatre ans dans un désert, sur une montagne aride, pour montrer que l'économie politique avait une autre issue que l'éternel prolétariat; — que la loi de Malthus était fausse; — qu'il y avait un CERCLE NATUREL antérieur et supérieur à la circulation des économistes; — que, de par la nature, tout homme était producteur et même exactement reproducteur de sa consommation? » Les « professeurs d'agriculture » se bouchèrent les oreilles, à la grande colère de l'inventeur, et, en dehors de la petite colonie de Boussac, la leçon ne fut pas suivie. Mais Nohant, Pierre Leroux l'a rappelé avec un tendre orgueil, était presque paroisse joignante. « On comprend, remarque Henri Heine raillant George Sand, qu'à cause de la direction peu canonique de son esprit, elle n'ait pas de confesseur; mais, comme les femmes ont toujours besoin d'un guide masculin, » elle a pris pour guide ce fils d'artisan, qui, à Boussac, se fait encore plus paysan, plus rude et plus rustre qu'il ne l'est et qui, sans doute par goût du symbole, rentrera à Paris, représentant de la Creuse, Constituant en blouse et en sabots. En attendant, il édite la *Revue sociale*, qui le plus souvent passe au-dessus des intelligences populaires. Martin Nadaud vante de confiance « l'immense érudition » avec laquelle Pierre Leroux traite « de tous les problèmes sociaux qui avaient agité les anciennes sociétés, aussi bien que les nouvelles. » Tout ce que le commun des ouvriers en retient, c'est que « nous sommes entre deux mondes, un monde d'inégalité qui finit, et un monde d'égalité qui commence. »

Quelques auteurs, quelques publications leur sont malheureusement plus abordables : des journaux, *l'Homme libre*, renouvelé de Babeuf par Fomberteaux, concierge et Fomberteaux fils, cordonnier; *le Journal du peuple* du relativement modéré Dupoty, où collaborent, avec Hébert, des ouvriers, Savary, Noirot, et qui a un certain succès : « Travaillez, nous dit-on,

restez dans vos ateliers, la politique ne vous regarde pas... Puissans du jour, vous qui tenez ce langage, dirigés par votre intérêt, nous travaillons seize heures par jour et nous mourons de faim; trouvez-vous que nous ayons tort de vouloir chercher le remède à ces misères? » *la Tribune du peuple* de Pillot, *l'Égalitaire* de Théodore Dezamy, *l'Humanité*, *l'Humanitaire* de Jean-Joseph May, *la Fraternité* de Choron et de Lahautière, puis des ouvriers, Savary, Adam, Stévenot. Des brochures, almanachs, « catéchismes révolutionnaires. » Après le *Catéchisme démocratique* de Laponneraye, et le *Petit catéchisme de la Réforme sociale* de Lahautière, — des bourgeois, — après la *Bible de la liberté* de Constant, ancien professeur à Juilly, après l'*Histoire des Égaux ou moyen d'établir l'égalité absolue parmi les hommes*, *Jacques Bonhomme*, *Ni châteaux ni chaumières*, de l'ancien prêtre (?) Pillot, le *Devoir des révolutionnaires* d'Henry Celliez, l'avocat de Thoré, comme lui membre de la « Jeune Démocratie. » Les grandes sociétés secrètes, telles que *les Droits de l'homme*, *les Familles* ou *les Saisons*, ont échoué ou ne sont plus de mode; mais il se forme des cénacles plus étroits; *les Travailleurs égalitaires*, *la Goguette des fils du Diable*, *les Communistes matérialistes*. On n'y parle de rien de moins, à en croire la magistrature, que de mettre le feu à Paris, de recommencer la Saint-Barthélemy et de demander les moyens d'action au vol justifié par la justice du but et qualifié, à ce titre, d'action licite et louable. Car, maintenant (1847), on commente chez les marchands de vin, dont le comptoir se transforme en chaire pour ces universités du faubourg, le pamphlet longtemps négligé de Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété?* Bien plus, on ne prend même pas la peine de se mettre à l'écart, à l'abri; on s'arrête dans les rues, de passant à passant, pour se faire la lecture : « Le jardin et les arcades du Palais-Royal fourmillent d'ouvriers qui se lisent les journaux d'une mine très grave. » (3 octobre 1840.) « Sur la place du Panthéon, à certaine heure du jour, les étudians de l'École de droit, les professeurs de nos lycées péroraient à haute voix et faisaient des gestes animés qui étaient loin d'annoncer le calme de leur esprit. »

Ces deux observateurs aussi différens l'un de l'autre que deux hommes puissent l'être, l'un de la culture la plus raffinée, l'autre presque inculte, l'un qui n'est que sarcasme, l'autre toute candeur, Henri Heine et Martin Nadaud, notent, chacun

selon son tempérament, le même fait, vraiment étonnant pour nous, à la distance où nous en sommes. Martin Nadaud :

Il y avait quelqu'un qui ne s'apercevait pas de la transformation d'esprit qui s'opérait au sein des classes ouvrières. Ce quelqu'un était le gouvernement; on le minait pourtant avec une rapidité visible aux yeux de tous les hommes qui prenaient la peine de réfléchir, — conséquence, bien entendu, de cette législation bête qui avait obligé le peuple à conspirer dans l'ombre depuis le vote des fameuses lois de septembre 1834.

Et Henri Heine : « Nous dansons ici sur un volcan, mais nous dansons » (7 février 1842.) A la fin de l'année (4 décembre) :

Rien qu'un petit bruit mystérieux et monotone, comme des gouttes qui tombent... on entend distinctement la crue continuelle des richesses des riches... Parfois... le sanglot de l'indigence... Parfois aussi résonne un léger cliquetis, comme d'un couteau que l'on aiguise.

II

En attendant, de Saint-Simon et de Fourier, par Considérant et par d'autres, et de bien des côtés à la fois, avant même que Louis Blanc, s'en emparant, lui eût donné un retentissement extraordinaire, sortait et rayonnait ce que j'ai nommé plus haut « la grande idée de l'organisation du travail par l'association et dans l'association. » Buchez surtout en avait su démontrer la valeur pratique. « Il y avait plusieurs années que les saint-simoniens faisaient du bruit, mais leurs théories et leurs propagandes étaient au-dessus de notre savoir et de nos conceptions, déclare Martin Nadaud. Buchez, qui a tant fait pour réhabiliter la mémoire de l'illustre Robespierre, doit être considéré comme le premier organisateur des associations ouvrières. Dès 1831, il se mit en rapport avec un groupe de menuisiers, et ce ne fut pas de sa faute si cette association échoua. Buchez réussit beaucoup mieux auprès des bijoutiers en doré, ces derniers s'organisèrent si bien à leur début que depuis cette époque (1831) ils ont toujours prospéré. »

Mais, on l'a vu, l'influence de Buchez ne s'exerça guère qu'indirectement, par l'intermédiaire d'un petit groupe d'ouvriers d'élite, parlant ou plutôt écrivant au nom de la classe ouvrière. Le premier numéro de *l'Atelier*, organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers, est daté : « octobre 1848. » Le journal est mensuel et coûte 3 francs par an. Il porte en

épigraphe : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. — Nous voulons la Liberté, c'est-à-dire l'entier et libre exercice des facultés de l'homme, ayant pour limite le point où il gêne autrui : l'Égalité, c'est-à-dire les mêmes moyens donnés à tous pour parvenir à la place marquée à chacun par sa moralité, son dévouement et son intelligence. Nous pratiquons la Fraternité, qui substitue le dévouement à l'égoïsme et exige le sacrifice de l'individu à la société. » Dans la manchette figure en outre cet avertissement : » ORGANISATION DU JOURNAL. — L'*Atelier* est fondé par des ouvriers, en nombre illimité, qui en font les frais. — Pour être reçu fondateur, il faut vivre de son travail PERSONNEL, être présenté par deux des premiers fondateurs, qui se portent garans de la moralité de l'ouvrier convié à notre œuvre. (Les hommes de lettres ne sont admis que comme correspondans.) Les fondateurs choisissent, chaque trimestre, ceux qui doivent faire partie du Comité de rédaction. Ont été nommés, pour le premier trimestre : MM. André MARTIN, charpentier; Anthime CORBON, typographe; LAMBERT, commis-négociant; DEVAUX, typographe; LAMBERT, cordonnier; GARNIER, copiste; PETIT-GÉRARD, dessinateur en industrie; DELORME, tailleur; GARNOT, bijoutier; VÉRY, menuisier; LEHÉRICHER, teneur de livres; GAILLARD, fondeur; CHAVENT, typographe; BELIN, tailleur; VARIN, ouvrier en produits chimiques, membres du Comité de rédaction. »

Le programme de *l'Atelier*, sa déclaration, qu'il appelait « Introduction, » tant ses auteurs apercevaient leur ouvrage dans son ensemble, expose nettement son sujet :

Le journal dont nous livrons aujourd'hui le premier numéro au public est adressé aux ouvriers par des ouvriers. En prenant la plume, nous ne quittons point l'atelier; nous resterons ce que nous avons été jusqu'à ce moment; partageant les sentimens et les labeurs de ceux auxquels et pour lesquels nous allons parler, imbus des mêmes espérances, stimulés par les mêmes misères; en un mot, toujours placés de telle sorte que nous ne puissions rien oublier de ce que nous avons appris, ni laisser aucun doute sur nos intentions et sur notre but.

Jusqu'à ce jour, les classes ouvrières ont été défendues par des gens qui tous étaient étrangers. En conséquence, on a pu dire aux uns qu'ils ne soutenaient notre cause qu'afin de faire de nous un instrument politique destiné à être brisé aussitôt qu'il cesserait d'être utile à leur fortune; à d'autres on a dit qu'ils traitaient une question qu'ils ne connaissaient pas. En un mot, aux uns on objectait l'ambition, aux autres l'ignorance. Rien de pareil ne pourra être opposé à un journal tel que le nôtre. Nul de nous,

certes, n'a et ne peut avoir la pensée de sortir de l'humble et honorable position qu'il occupe; personne n'oserait nous en accuser! Personne non plus n'oserait avancer que nous ne connaissons pas le peuple, dont nous faisons partie et dont nous partageons toutes les chances. Quoi qu'il arrive donc, quoi que nous ayons à dire, on sera obligé de nous entendre, de nous écouter et de tenir compte de nos paroles.

Au bout de sa première année, en septembre 1841, les rédacteurs de *l'Atelier* célèbrent, en termes parfaitement dignes, son légitime succès, un instant arrêté par la suspicion de néo-catholicisme et, suivant le mot de Martin Nadaud, « de trop grand attachement à notre église. » « Ce succès, disent-ils, est un fait plus significatif qu'on ne pense, et dont les fondateurs du journal peuvent à bon droit se réjouir, car les personnes qui le lisent doivent lui rendre la justice de reconnaître qu'il n'a jamais cherché à exploiter, en les exagérant, les douleurs populaires, ni excité les passions, ni flatté les appétits sensuels des travailleurs, en leur présentant la séduisante perspective d'un avenir de repos et de bonheur. *L'Atelier* a conseillé, par-dessus toutes choses, la modération dans les désirs, et la pratique des devoirs comme étant l'unique moyen d'obtenir des droits; il a prêché et déterminé même l'application d'une théorie d'association industrielle qui pourra devenir le moyen d'un bien-être relatif pour le peuple, mais il n'a jamais promis d'existence sans douleur ni de travail sans fatigue; en un mot, s'il a constamment insisté sur les efforts à faire pour sortir de la condition actuelle, il s'est bien gardé d'exagérer la récompense. »

Peu à peu, *l'Atelier* est arrivé à formuler de la sorte son programme au complet : « Préparer l'affranchissement moral du peuple par l'éducation; — son affranchissement intellectuel par l'instruction; — son affranchissement industriel par l'association; — et son affranchissement politique par le droit d'élection. » Il serait d'un intérêt très vif de le suivre d'année en année: à travers les « introductions » où il marque, au début de chaque nouvelle période, le chemin parcouru et jalonne le chemin à parcourir encore, jusqu'au 31 juillet 1850, où il annonce sa mort, faute de pouvoir déposer un cautionnement de 18000 francs : « La mort de l'Atelier. — *L'Atelier* est l'un des recueils périodiques mortellement frappés par la nouvelle loi contre la presse. Obscur, mais persévérant soldat de la démo-

cratie, *l'Atelier* meurt de la mort des braves, sur le champ de bataille. » Avec fierté, il passe en revue ses collaborateurs; il offre, pour clore sa publication, « la preuve d'un fait qui, trop souvent, a été contesté par des adversaires de peu de bonne foi, à savoir que *l'Atelier* ait été rédigé exclusivement par des ouvriers. » Puis il ajoute : « Quelques-uns des noms qu'on va lire sont sortis un moment de leur modeste sphère; ils ont été ou sont encore mêlés aux luttes de parti, dans la presse ou ailleurs, mais nous avons l'orgueil de le constater, tous sont redevenus après ce qu'ils étaient avant. » Ainsi Corbon, sculpteur sur bois (ex-constituant); Gaillard, typographe (ex-chef de bataillon de la 9e légion); Gilland, serrurier (représentant du peuple); Pascal, typographe (lieutenant-colonel de la 11e légion); A. Perdiguier, menuisier (représentant du peuple), etc. Il vaudrait de pénétrer dans le détail des dix années de la vie de *l'Atelier*, ce qui serait aller plus avant dans la vie, pendant ces dix années, de la meilleure partie de la classe ouvrière ; mais il y faudrait une étude spéciale, et l'immensité de notre sujet nous condamne à ne jeter que des coups de sonde en passant. Je veux dire du moins que je n'ai pu feuilleter sans respect, ni même sans émotion, les trois volumes in-4° à deux colonnes très serrées qui forment la collection du journal et qui méritent de demeurer comme le monument d'un noble effort.

L'Atelier n'était pas la seule, ni même la première tentative de ce genre. Dans la notice historique qu'il tint, avant de disparaître, à consacrer « à la presse ouvrière, » il mentionne « une petite feuille dont le titre échappe à notre souvenir et qui était en grande partie rédigée par de véritables ouvriers, » tout de suite après la Révolution de 1830 ; « cette publication dura peu de temps. » Jusque vers 1840, « la pensée populaire n'eut son expression dans la presse que par trois ou quatre ouvriers, » collaborateurs par intermittence de quelques journaux républicains, et notamment du *Bon Sens*, organe à tendances « qu'on appellerait aujourd'hui socialistes. » Au commencement de 1840, devançant *l'Atelier* de six ou huit mois, parut *la Ruche populaire*, « revue mensuelle, presque tout entière écrite par des ouvriers. Le saint-simonisme, quoiqu'il parût être enterré depuis longtemps, y faisait sentir son influence par trois anciens disciples de l'école, MM. Vinçard aîné, Gallet et Desplanches. Le communisme et le fouriérisme déteignaient également en cou-

leurs plus ou moins prononcées sur la rédaction, qui était plutôt un recueil de pensées individuelles que l'expression de tendances collectives. » Les fondateurs se séparèrent bientôt; une partie, reprenant le titre, firent de *la Ruche* une revue philanthropique, avec deux ouvriers typographes, Duquesne et Coutant, pour principaux rédacteurs; le reste vint à *l'Atelier*, on publia une nouvelle feuille périodique sous le titre de *l'Union*, qui, sous l'impulsion de l'ouvrier horloger Charles Gaumont, « prit singulièrement à cœur l'affranchissement des noirs. » Politique mixte de communisme vague et de libéralisme illimité; rédaction mêlée de lettrés et d'illettrés; d'abord, Gaumont; puis Guémier, artiste, Desplanches, tailleur, Geniller, professeur, Savinien Lapointe, ouvrier cordonnier, etc. L'année 1841 vit naître : à Lyon, *le Travail*, recueil mensuel; « fondé par une réunion d'ouvriers, il n'eut que deux ou trois livraisons; » à Paris, *le Populaire* de Cabet, où les ouvriers ne furent admis, mais ils le furent « largement, » qu'à titre de correspondans. « M. Cabet n'était pas d'avis que les ouvriers essayassent d'écrire des journaux. » Une autre feuille, mensuelle comme *le Travail*, parut deux ou trois fois sous le titre de *l'Humanitaire*. Elle « professait un communisme si brutal et si dévergondé qu'elle eût été certainement désavouée par la généralité des partisans de la doctrine si les fondateurs de cette feuille n'eussent été poursuivis pour cause ou sous prétexte d'association secrète. » Communiste aussi, et extrême, *la Fraternité*, dont on a déjà dit un mot, et qui connut deux périodes; la première, en 1841, où les ouvriers ne participaient qu'exceptionnellement à sa rédaction; la seconde, où ce ne fut au contraire que par exception que « les « lettrés y participèrent. « Les fondateurs et rédacteurs de ce recueil, le plus sérieux et le plus moral que puisse comporter la doctrine, » étaient, rappelons-le, Savary, ouvrier cordonnier, « élève de Buonarroti et de Charles Teste; » Mallarmet, monteur en bronze; Adam, cambreur; Charassin et Benoît (du Rhône), représentans; Stévenot, ouvrier typographe, etc. Même avec eux, avec les communistes, à part les fous, *l'Atelier* mourant tire gloire de ce que « la presse ouvrière n'a jamais essayé de s'attirer une nombreuse clientèle parmi les travailleurs en les flattant, et en affectant ce langage trivial et grossier que le fameux Hébert avait mis à la mode dans son *Père Duchêne*, et qui trouva, après Février, de tristes

imitateurs dans les fils de la bourgeoisie en quête de popularité. »

Ce n'était pas seulement, selon la remarque de *l'Atelier*, dans *la Ruche populaire*, ni seulement par Vinçard, Gallet et Desplanches, que se perpétuait, se propageait la formule, saint-simonienne en son essence, de « l'organisation du travail au moyen de l'association. » Tout est à l'association ; tout le monde est à « l'organisation du travail. » Les économistes eux-mêmes, au moins certains économistes, que j'ai cités déjà, y viennent ou s'en approchent. Peut-être faut-il rappeler encore les noms de Sismondi, du marquis de Villeneuve-Bargemont, qui ne sont point sans doute des orthodoxes (mais qu'est-ce que l'orthodoxie?), celui de La Farelle, auteur d'un livre un peu verbeux : *Du progrès social au profit des classes populaires non indigentes* (1839); celui d'André Cochut : *Du sort des classes souffrantes*, et : *Du sort des classes laborieuses;* celui d'Audiganne, de qui la *Revue des Deux Mondes* publie, le 1er mars 1846, une étude sur *l'Agitation industrielle et l'organisation du travail*, le mot est dans le titre de l'article, pour la première fois, je crois, à la *Revue;* et, comme transition aux écoles socialistes, ceux aussi de Constantin Pecqueur et de Vidal; ce dernier « réformiste, » ainsi déclaré; le premier « saint-simonien, puis fouriériste et collaborateur du *Phalanstère*, unissant enfin ces sources doctrinales à l'inspiration communiste et à la tradition de la Révolution française. »

Les hommes politiques, comme il est naturel, c'est-à-dire comme ils ont accoutumé, vont devant. Dès le 16 mai 1840, à la tribune de la Chambre, Arago, combattu par Thiers, « tend la main aux socialistes, » et, « faisant une sombre peinture des souffrances de la population manufacturière » (les deux idées de *manufacture* et de *souffrance* sont alors associées dans beaucoup d'esprits, même en dehors du monde ouvrier), proclame la nécessité d'y remédier par une nouvelle « organisation du travail. » Le dimanche 24 mai, un millier d'ouvriers se forment en cortège pour aller à l'Observatoire remercier l'illustre astronome que, huit jours après, le 31, *le Journal du Peuple* félicite chaudement « de s'être fait le mandataire des classes torturées par la misère et la faim ; d'avoir appelé de tous ses vœux l'organisation du travail et de l'industrie, et de ne voir dans la réforme politique qu'un moyen d'obtenir les réformes sociales réclamées par l'esprit du siècle. » Mais préci-

sément se proposer comme objet « les réformes sociales » et comme moyen « la réforme politique, » c'est l'affaire de Louis Blanc, bien plus encore que celle d'Arago. Si l'on ne peut pas dire que l'idée lui appartienne, puisqu'on sait d'où elle vient et que, de Saint-Simon et de Fourier, d'autres l'ont reçue ou reprise avant lui, c'est bien lui néanmoins qui la recueille, la nourrit, l'habille de sa phrase comme d'une robe éclatante ; c'est lui qui la met en pleine lumière, la campe sur la scène, et, qui, pour parler vulgairement, lui fait un sort. A ce moment (1839-1840), et depuis plusieurs années, « Louis Blanc est une des notabilités du parti républicain. » Déjà rédacteur du journal *le Monde* et fondateur de la *Revue du progrès*, il est jeune encore, mais, Henri Heine le reconnaît, « dans son raisonnement domine une modération qu'on ne trouve d'ordinaire que chez les vieillards. » Et c'est, parmi les aigreurs des *Lettres à la Gazette d'Augsbourg*, une onction; mais l'huile ne coule pas longtemps. Voyez plutôt cette eau-forte : 6 novembre 1840. La publication de l'*Histoire de Dix Ans* vient de commencer; le livre excite la curiosité générale et on en discute partout.

L'auteur, M. Louis Blanc, est un homme encore jeune, de trente ans tout au plus, quoique, d'après son extérieur, il semble un petit garçon de treize ans. En effet, sa taille on ne peut plus minime, sa petite figure fraîche et imberbe, ainsi que sa voix claire et fluette qui paraît n'être pas encore formée, lui donnent l'air d'un gentil petit garçon échappé à peine de la troisième classe d'un collège et portant encore l'habit de sa première communion...

Né d'une mère corse et, par le sang, cousin des Pozzo di Borgo, par l'esprit Louis Blanc est avant tout parent de Jean-Jacques Rousseau dont les œuvres forment le point de départ de toute sa manière de penser et d'écrire. Sa prose chaleureuse, nette et sentimentale, rappelle Jean-Jacques, le premier père de l'Église de la Révolution.

L'Organisation du travail est un écrit de Louis Blanc qui attira déjà sur lui, il y a quelque temps, l'attention publique. Chaque ligne de cet opuscule dénote, sinon un savoir profond, du moins une ardente sympathie pour les souffrances du peuple ; il s'y manifeste en même temps la plus grande prédilection pour l'autorité absolue, et une profonde aversion pour tout individualisme éminent, aversion qui pourrait bien avoir sa source cachée dans une jalousie contre toute supériorité d'esprit et même de corps; oui, on dit que le petit bonhomme jalouse même ceux qui sont d'une taille qui dépasse la sienne.

La plaisanterie se poursuit un peu trop sur ce thème d'ailleurs un peu trop commode : la petite taille de Louis Blanc. Henri Heine la tourne, la retourne, et l'use à force d'en user.

N'en détachons plus que trois ou quatre traits. Comme « cet autre disciple de Rousseau, feu Maximilien Robespierre, je crois que cet homoncule voudrait faire couper chaque tête qui surpasse la mesure prescrite par la loi, bien entendu dans l'intérêt du salut public, de l'égalité universelle, du bonheur social du peuple... » Sévère et sobre pour lui-même, « refusant toute jouissance à son propre petit corps, et voulant donc introduire dans l'État une égalité générale de cuisine, » M. Louis Blanc est « un bizarre composé de Lilliputien et de Spartiate. » Il a pourtant sa coquetterie, ses prétentions et sa faiblesse, qui est de soigner infiniment sa popularité : « il la frotte, la tond, la frise, la dresse et la redresse, et il courtise le moindre bambin de journaliste. » Dans tous les cas, il semble qu'il ait un grand avenir, « et il jouera un rôle, ne fût-ce qu'un rôle éphémère. Il est fait pour être le grand homme des petits qui sont à même d'en porter un pareil avec facilité sur leurs épaules. » A s'en tenir au présent, « son nouveau livre est parfaitement écrit, dit-on... Les républicains s'en régalent avec délices ; la misère, la petitesse de la bourgeoisie régnante qu'ils veulent renverser, y est mise à nu de la façon la plus amusante. »

Portrait ou caricature ; il faudrait, pour être juste, éclairer de l'autre côté cette figure intéressante. Le vrai, et qui demeure vrai, c'est que Louis Blanc va jouer un rôle et s'y prépare, aussitôt que, dans son opuscule, *l'Organisation du travail*, il a trouvé sa formule d'action, qu'on m'excusera de reproduire encore parce qu'elle est la formule même de l'action politique et sociale pendant les huit années de 1840 à 1848 :

Pour donner à la réforme politique de nombreux adhérens parmi le peuple, il est indispensable de lui montrer le rapport qui existe entre l'amélioration, soit morale, soit matérielle de son sort, et un changement de pouvoir... S'il est nécessaire de s'occuper d'une réforme sociale, il ne l'est pas moins de pousser à une réforme politique. Car, si la première est *le but*, la seconde est *le moyen*. Il ne suffit pas de découvrir des procédés scientifiques, propres à inaugurer le principe d'association et à organiser le travail suivant les règles de la raison, de la justice, de l'humanité, il faut se mettre en état de réaliser le principe qu'on adopte et de féconder les procédés fournis par l'étude. Or le pouvoir... s'appuie sur des Chambres, sur des tribunaux, sur des soldats, sur la triple puissance des lois, des arrêts et des baïonnettes. Ne pas le prendre pour instrument, c'est le rencontrer comme obstacle.

Ainsi la réforme sociale rejoint la réforme politique ; ainsi

Louis Blanc rejoint Ledru-Rollin, à moins qu'il ne vaille mieux dire que Ledru-Rollin a rejoint Louis Blanc, et la réforme politique, la réforme sociale, ce qui, chronologiquement, est peut-être plus exact. Candidat, dans la Sarthe, au siège législatif de Garnier-Pagès, en 1841, Ledru-Rollin, parmi beaucoup de déclamations, s'écriait : « Ma foi politique, je la puise à la fois dans mon cœur et dans ma raison. Dans mon cœur qui me dit, à la vue de tant de misères dont sont assaillies les classes pauvres, que Dieu n'a pu vouloir les condamner à des douleurs éternelles, à un ilotisme sans fin. Dans ma raison qui répugne à l'idée qu'une société puisse imposer au citoyen des obligations, des devoirs, sans lui départir, en revanche, une portion quelconque de souveraineté. La régénération politique ne peut être qu'un acheminement et un moyen d'arriver à de justes améliorations sociales. » Comme le style de Louis Blanc, ce langage émut les ouvriers qui ne vérifièrent pas si les raisons de Ledru-Rollin étaient bien originales, je veux dire bien profondes, bien intimes, bien à lui ; et, à en croire Pierre Leroux, elles ne l'étaient guère, puisque voici ce qu'on peut lire dans *la Grève de Samarez :*

Je me rappelle le jour où Démosthènes Ollivier vint, aux Batignolles, me demander de faire un programme (un programme socialiste, entendez-vous !) pour Ledru, qui allait se présenter au Mans, où le socialisme avait des partisans. Je fis bien des difficultés, j'avais je ne sais quels pressentimens. Enfin je cède, j'écris un programme ; Ledru l'emporte, brode dessus un discours, et est nommé. Mais, poursuivi devant la Cour d'Angers, le premier mot de sa défense fut une défection, sinon une réaction.

Peu importe. Il n'importe que Louis Blanc ait attaché plus spécialement son nom à la réforme sociale, et Ledru-Rollin à la réforme politique ; celui-ci, au « suffrage universel ; » celui-là, à « l'organisation du travail. » Ainsi, quand l'heure sera venue, se composeront les deux gestes, se combineront les deux mouvemens, se confondront les deux révolutions.

III

Le National du 28 avril 1837 avait donné publiquement ce mot d'ordre : « Toutes les oppositions *réelles* doivent se concentrer sur le terrain que la loi leur permet d'aborder, et combattre pour la souveraineté du peuple sous le drapeau de la

Réforme électorale. *Hoc signo vinces.* » Aussitôt, il avait organisé une première série de banquets, suivis d'un grand pétitionnement, qui recueillit 240 000 signatures : chiffre fatidique, précisément le même que celui des électeurs. Mais, malgré cette initiative, malgré les efforts réunis d'Arago et de Garnier-Pagès, la Chambre fit la sourde oreille. Il fallut revenir aux banquets, qu'on multiplia. Le signal part encore du *National*, dont le directeur, Thomas, préside la table. Banquet le 2 juin et le 1er juillet ; banquet dans le XIIe arrondissement, prédestiné, lui aussi, puisque c'est de là que sortira la révolution en 1848, et banquet à Belleville, mais celui-ci dérivé vers le communisme, notamment par l'allocution de Simard, et qui met un peu à l'épreuve la correction bourgeoise, quoique libérale et républicaine, des hommes du *National*. Il fait plus : il achève de mettre le gouvernement en défiance. Un nouveau banquet se préparait à Saint-Mandé : on l'interdit. Ce fut pour y pousser les gens, car il se tint quand même un peu plus tard, dans la plaine de Châtillon, sous la présidence de Recurt, un médecin du faubourg Saint-Antoine, un vétéran des luttes républicaines. 6 000 convives s'y assirent, et naturellement manifestèrent. La province imita : Poitiers, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Nantes, Metz, Limoges, Moulins, Lille, Rouen, Marseille, Tours, Dijon, La Châtre, Auxerre, Grenoble, bien d'autres villes encore, successivement banquetèrent.

Seulement, en 1840, les soucis de la question d'Orient et les bruits de guerre, éclatant soudain, firent oublier tout le reste. Le problème, le double problème de la réforme politique et de la réforme sociale ne s'en trouva pas moins posé devant l'opinion. *Le National* et *la Réforme*, fondée, pourrait-on dire, tout exprès, sous ce titre et à cet effet, veillèrent à l'envi, entre 1840 et 1847, à ce que l'action ne fût pas périmée. En 1847, enfin, la campagne reprit, toutes oppositions jointes, de la gauche dynastique, libérale et constitutionnelle à l'extrême gauche révolutionnaire, d'Odilon Barrot à Ledru-Rollin, mais, à partir des banquets de Lille, de Dijon, de Chalon-sur-Saône, avec une direction de plus en plus nette et un cours de plus en plus rapide, jusqu'à ce que, par l'obstination des uns autant que par l'ardeur et l'audace des autres, le régime lui-même fût emporté. C'est une histoire trop souvent écrite, trop connue, pour qu'il y ait quelque intérêt à insister. Ce qu'étaient ces ban-

quets démocratiques, avec leurs toasts réglés d'avance, nombreux, interminables, qui commençaient dès les hors-d'œuvre, on le sait par le compte rendu quasi sténographique qu'en rédigea le citoyen Jules Gouache, gérant de *la Réforme*. On se le représente mieux encore peut-être par le tableau de genre qu'a brossé Pierre Leroux, se débattant contre « son biographe » Eugène de Mirecourt, d'une autre réunion, postérieure, il est vrai, mais toute pareille, sauf un caractère un peu plus marqué d'abandon fraternel, de kermesse et de bal champêtre, dû à ce que c'était l'été, à ce que c'était la République, et à ce que, Parisiennes et Parisiens du faubourg Saint-Marceau avaient, pour venir là, passé les fortifications. J'abrège le début, qui est du Mirecourt, et qui n'est qu'une injure. « Nous avons vu, de nos propres yeux vu, le saint apôtre présider, dans la plaine de Montrouge, le Banquet des Bergers... Ivres de vin bleu, gorgés de veau froid, les hôtes de Montrouge couvrirent d'applaudissemens frénétiques un long discours que prononça l'apôtre. » Ici, sans cesser d'être malveillant, le récit devient probablement assez fidèle : « Jamais il ne se montra (Pierre Leroux) plus tendre dans ses divagations : il parlait à des cœurs simples. Pour lui, ce fut un beau triomphe et un beau jour. Le banquet avait lieu dans une immense étable, autour de laquelle circulait une foule curieuse. Tous les convives étaient des bergers ou des vachères. Une de ces dames, électrisée par l'éloquence de Pierre Leroux, s'élança vers lui en criant : « Il faut que je vous embrasse ! » L'exemple fut contagieux. Un autre convive féminin demanda l'accolade à son tour ; puis un troisième, puis dix, puis quarante. On ne compta plus. Ce fut un déluge de baisers, Le pudique philosophe tendit les joues à deux ou trois cents vachères. » Pierre Leroux ne nie pas le fait, s'il relève le mot : « Des vachères ! proteste-t-il, est-ce un crime d'être vachère ? Je n'ai jamais été embrassé par des princesses. Je suis content d'avoir été embrassé par des vachères... C'était peu de temps après les Journées de Juin. On avait tué, des deux parts, 11000 hommes dans Paris... Eh bien ! devant cette *canaille*, je prononçai un discours pacifique, et cette *canaille* m'applaudit. Je dis que la société triompherait par l'amour, par la raison, par le nombre aussi, mais par le nombre votant pacifiquement ; et cette *canaille*, comme vous dites, mon biographe, cette *canaille en deuil* m'embrassa. »

Tel était le point d'émotion exaltée où le peuple de Paris était monté aux environs de 1848. Peut-être le XVIIIe siècle avait-il encore davantage parlé de sensibilité; mais il en parlait, si l'on peut le dire, plus froidement : c'était une sensibilité raisonnée, philosophique ou philosophante, une sensibilité de tête, et pour beaucoup d'ailleurs un phénomène d'imitation ou une affaire de mode. Ce temps-ci en parlait plus chaudement; maintenant cela venait de plus loin et de plus profond dans l'homme, cela venait du cœur, et tout le monde à peu près sentait ainsi, sentait vraiment, naïvement ainsi : c'était instinctif, épidémique, universel. La littérature, poésie, histoire, roman, théâtre, chanson, en témoigne et y contribue.

Pour la poésie ou pour la chanson, avec le Lamartine de l'ode : *l'Avenir* ou *le Progrès :*

Marche! l'Humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus d'une parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtemens dans le tombeau!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons de soleil!

Enfans de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire écroulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?...

avec l'Auguste Barbier de *la Curée* et de *la Machine;* après Béranger et particulièrement son recueil de 1833; après la plainte menaçante qu'exhalait, du fond de son cachot, dans ses *Nuits du Mont-Saint-Michel*, l'avocat Mathieu (d'Épinal); à côté d'Altaroche par *le Charivari*, d'Henri de Latouche par *le Figaro*, d'autres par *le Corsaire*, et d'autres encore par ailleurs (Cahaigne, Esquiros, par l'*Almanach de la France démocratique*, Louis Bastide par sa *Tisiphone*, Destigny par sa *Némésis incorruptible*) pénétraient dans un autre monde et le dissolvaient ou l'amollissaient ou le piquaient et l'enflammaient peu à peu. Il faut au

moins nommer les « poètes ouvriers, » Charles Poncy, de Marseille, Magu, Lebreton, Vinçard aîné, l'ancien saint-simonien qui exerçait dans tous les genres et écrivit aussi une *Histoire du travail et des travailleurs*, dont la date (1846) fait l'unique intérêt; le cordonnier Savinien Lapointe, auteur d'*Une voix d'en bas* (1844), voix qui rugit :

Et vous vous étonnez de voir le peuple en armes
Vous crier qu'il est las qu'on lui taille son pain?
Telle est la question : le travailleur a faim!

surtout le typographe Hégésippe Moreau et le nouveau chansonnier, républicain et socialiste, Pierre Dupont. Que les refrains de Béranger sont vagues, fades et, pour tout dire d'un mot, « bourgeois » auprès du *Chant des Ouvriers* (toujours 1846)!

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?

Dans le roman, bien morigénée par son Père rouge, par son capucin philosophe, la pénitente de Pierre Leroux, George Sand entame la série de ses romans « sociaux, » socialistes ou socialisans. Sa fécondité inlassablement renouvelée, son besoin de produire, sa passion de se répandre, jamais rassasiés, donnent coup sur coup *Horace*, où Arsène, l'homme du peuple élevé au sublime, héros du communisme naissant, personnifie toutes les vertus selon la morale à la mode; *Consuelo; la Comtesse de Rudolstadt; le Meunier d'Angibault; le Péché de M. Antoine; Evenor;* et comme cette femme écoute ardemment tout passant qui a quelque chose à lui dire, comme elle a fait connaissance de l'honnête Agricol Perdiguier, vers 1840, elle imagine, croyant peindre, *le Compagnon du tour de France*. L'influence est ici si directe, si visible, qu'on aperçoit pour ainsi dire la main moins fine du menuisier tenant la plume de l'écrivain. Les noms mêmes lui sont empruntés : ils se retrouvent, ou presque, dans ses récits : Lyonnais l'Ami-du-Trait, Languedoc-le-Chapiteau, Bordelais ou Marseillais-le-Corinthien. A plus forte raison, les idées en leur direction générale, la *thèse*, qui baigne dans un sentimentalisme non exempt (puisqu'il faut le dire) de quelque niaiserie.

Je fus frappée de l'importance morale du sujet, nous confie George Sand, et j'écrivis le roman du *Compagnon du tour de France* dans des idées

sincèrement progressives. Il me fut bien impossible, en cherchant à représenter un type d'ouvrier aussi avancé que notre temps le comporte, de ne pas lui donner des idées sur la société présente et des aspirations vers la société future. Cependant on cria, dans certaines classes, à l'impossible, à l'exagération, on m'accusa de flatter le peuple, de vouloir l'embellir. Eh! bien, pourquoi non ? Pourquoi, en supposant que mon type fût trop idéalisé, n'aurais-je eu le droit de faire pour les hommes du peuple ce qu'on m'avait permis de faire pour ceux des autres classes? Pourquoi n'aurais-je pas tracé un portrait, le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligens et bons eussent le désir de lui ressembler? Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines?

Et voici le fond même de la « doctrine : »

L'industrie déploie en vain des forces miraculeuses ; elle suscite des besoins qu'elle ne peut satisfaire, elle prodigue des jouissances auxquelles la famille humaine ne participe qu'en s'imposant, sur d'autres points, des privations jusqu'alors inconnues. On crée partout le travail, et partout la misère augmente. Il semble qu'on soit en droit de regretter la féodalité, qui nourrissait l'esclave sans l'épuiser, et qui, le sauvant des tourmens d'une vaine espérance, le mettait du moins à l'abri du désespoir et du suicide.

Tout cela est peu original; c'est venu à George Sand du XVIIIe siècle, de Jean-Jacques Rousseau sûrement, et peut-être de Linguet, par Pierre Leroux. Et tout cela, par momens, poussé jusqu'où le pousse le roman, parce que c'est un roman et pour rester un roman, est absurde. « Votre Pierre Huguenin est un fou ! » prononce l'un des personnages, et le lecteur est vraiment tenté de souscrire à ce jugement. Le bel ouvrier, le pâle et fatal Amaury, et la jeune marquise, plus folle encore, qui lui saute au cou, un soir de lune, et leurs amours noyées dans un flot de tirades, n'est-ce pas comme Julie et Saint-Preux descendus d'un étage? Mais ils ne pouvaient pas descendre sans mettre la maison à l'envers, sans en ébranler les fondations : digne suite et digne fin de Jean-Jacques, le roman socialiste nous jette en plein romantisme social.

Dans quel délire *les Mystères de Paris* plongent les foules qui les dévorent, nous avons peine à nous le figurer maintenant. « Des ouvriers se réunissent pour écrire à Eugène Sue une lettre où ils lui attribuent une mission évangélique et le comparent à Jésus-Christ. » George Sand, tout à l'heure, laissait échapper un mot terrible, « le suicide. » Il est alors, en cette espèce de neurasthénie qui s'empare de toute une classe terri-

blement « d'actualité. » On se dispute les exemplaires d'une lithographie représentant le suicide d'un ouvrier anglais par désespoir de ne pouvoir gagner sa vie. Chez Sue lui-même, un ouvrier va se pendre, avec ce billet dans la main : « Je me tue par désespoir : il m'a semblé que la mort me serait moins dure si je mourais sous le toit de celui qni nous aime et nous défend. » L'auteur ouvrier d'un petit livre très lu par les ouvriers, le typographe Adolphe Boyer, se suicide aussi, par désespoir : est-ce donc, comme le voulait George Sand, « le regret d'une féodalité qui du moins nourrissait l'esclave ? » Est-ce « le tourment d'une vaine espérance ? » Est-ce donc, avec « la multiplication du travail, l'augmentation de la misère ? »

Ce qui est certain, c'est que tout le monde à présent lui parle sans cesse de sa misère et qu'il éprouve une sorte de jouissance amère à ce qu'on lui en parle. Il veut l'avoir continuellement dans les oreilles et devant les yeux, il aime à s'en faire une obsession. D'autres romanciers, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, sollicitent l'élément populaire ; mais ils n'ont pas une saveur assez âcre. A la bonne heure, le mélodrame de Félix Pyat, qui gratte, racle et écorche, *Les deux Serruriers*, *Le Chiffonnier de Paris*. L'émeute même est mise à la scène : ainsi l'émeute lyonnaise de 1834, dans *Toussaint ou la fille du prolétaire*, par Antony Thouret.

Le « prolétaire » est le roi du jour. C'est aux « prolétaires » que s'adressent les livres d'histoire, comme *le Peuple*, de Jules Michelet ; c'est aux « prolétaires » que Lamartine raconte en poète l'*Histoire des Girondins* (j'en ai retrouvé, beaucoup plus tard, des livraisons chez un forgeron de village) ; c'est pour les « prolétaires » tout spécialement que sont faites les histoires, déjà mentionnées, de Cabet et de Laponneraye. Les « prolétaires » sont emportés par une si grande curiosité de savoir qu'on en voit mordre au *Dictionnaire politique* de Pagnerre et Duclerc. Des « prolétaires » suivent, à la mairie de l'ancien IIIe arrondissement, les cours où, sous prétexte d'astronomie, Auguste Comte s'échappe souvent en généralités philosophiques et politiques. Mais ils ne sont avides de rien autant que de leur propre histoire. Ils se plaignent et s'admirent dans les rapsodies, aussi ennuyeuses et prétentieuses que déclamatoires, de Vinçard aîné et de Robert (du Var). Écoutons un peu celui-ci, Robert (du Var), *Histoire de la classe ouvrière*, publiée de 1845 à 1848.

N'est-il pas juste de dessiner, en marge de cette page, comme l'a fait, étourdi de cette fumée, l'ami qui l'a copiée pour moi, un encensoir et un poignard sur un autel, au pied duquel se traîne une procession de dévots rampans?

Prolétaire, réjouis-toi, s'écrie le thuriféraire Robert, ton affranchissement s'avance, il est sûr, il est certain : pourquoi? parce que les douleurs qui t'assiègent, tu en connais la cause et le remède; parce que tu es au-dessus du fait par l'idéal que tu as incarné, tu as conçu une vie supérieure à celle que le capitalisme t'a faite, et cherche à te prolonger. Prolétaire, tu n'es plus seulement républicain, tu es socialiste, socialiste comme l'étaient ou le sont Saint-Simon, Fourier, Owen, Pierre Leroux, Louis Blanc, Proudhon. Tu comprends comme eux la solidarité humaine, l'association; tu raisonnes du capital ; tu parles science, art; tu sais ce que vaut un homme, qu'il soit prolétaire ou bourgeois; instruit, éduqué par tes frères les réformateurs, tu as mis comme un sceau sur ton cœur la formule de la République : « Liberté, Égalité, Fraternité. » Bien plus, ô prolétaire, poussé, exalté par la vie nouvelle qui t'anime, tu sais souffrir, combattre et mourir pour cette vie. Donc tu t'affranchiras; donc l'exploitation de l'homme par l'homme doit s'effacer,— donc l'heure n'est pas loin où, au lieu d'être salarié, dépendant, tu seras frère et associé, et partant libre. Cela sera, parce que ce qui se passe dans toi aujourd'hui domine de cent coudées les misérables résistances des castes qui s'affaibliront de plus en plus devant ton idéal, comme les ténèbres devant le jour. Tu l'as vu par cette histoire, ô travailleur! quand, esclave, tu eus compris l'évangile, tu devins, d'autorité, serf; quand, serf, tu eus compris les philosophes du XVIIIe siècle, tu devins prolétaire; eh bien! aujourd'hui tu as compris le socialisme et ses apôtres; qui peut t'empêcher de devenir associé? Tu es Roi, Pape, Empereur — sous ce rapport ta destinée est entre tes mains.

« Roi, pape, empereur, » c'est encore trop peu dire. Robert (du Var) se retient mal de dire : « Tu es Dieu! » Jamais César de Rome, jamais despote d'Asie, jamais Néron, jamais Héliogabale ne furent plus bassement adulés, que ce peuple. On lui chante, il se chante à lui-même des hymnes :

Chapeau bas devant la casquette,
A genoux devant l'ouvrier!

On recueille les gouttes de sa sueur, comme les gouttes d'un sang précieux. Pour mieux le flatter, on l'imite, on le plagie, on le singe. Être ouvrier équivaut à tout savoir; faire l'ouvrier, à tout pouvoir. Tocqueville en est vivement frappé, sinon choqué :

J'apercevais donc, remarque-t-il, un effort universel pour s'accommoder de l'événement que la fortune venait d'improviser, et pour apprivoiser le

nouveau maître. Les grands propriétaires aimaient à rappeler qu'ils avaient toujours été ennemis de la classe bourgeoise et toujours favorables à la classe populaire; les bourgeois eux-mêmes se souvenaient avec un certain orgueil que leurs pères avaient été ouvriers, et, quand ils ne pouvaient pas remonter, à cause de l'obscurité inévitable des généalogies, jusqu'à un ouvrier qui eût travaillé de ses mains, ils tâchaient du moins de dater d'un malotru qui eût fait sa fortune par lui-même. On prenait autant de soin à mettre en évidence celui-là qu'on en eût mis, quelque temps auparavant, à le cacher, tant il est vrai que la vanité des hommes, sans changer de nature, peut donner les spectacles les plus divers. Elle a une face et un revers, mais c'est toujours la même médaille.

Oui, c'est peut-être toujours la même médaille, et peut-être c'est toujours la même figure, mais ce n'est plus le même homme. Cet homme, l'homme de 1848, n'est semblable à aucun homme qui ait été, à aucun homme qui sera; il n'a pas eu d'ancêtre et n'aura pas de descendant. Dans le long développement de l'humanité, c'est un type qui ne peut se fixer et qui ne dure que quelques années. Tâchons de le saisir au passage. Il est à la fois sublime et stupide, vénérable et ridicule, honnête, pur et fait pour être berné, digne d'être donné en exemple à la fois de ce qu'on devrait faire et de ce qu'on ne doit pas faire. Impossible de sentir plus noblement, mais plus à tort, de penser plus généreusement, mais plus mal, de raisonner plus sincèrement, mais plus faux. Les railleurs l'appellent « une vieille barbe, » et cette barbe est plus vieille encore qu'ils ne le croient, puisqu'elle a commencé de pousser en 1830. Il a fallu, pour produire un tel phénomène, un tel accident, la coïncidence de toutes sortes de causes, la rencontre de toutes sortes de circonstances : les trois Glorieuses, et la déception qu'elles ont laissée, l'échec des conspirations armées, la prédication communiste, et l'orientation du vœu populaire vers la réforme électorale; la formation d'un prolétariat industriel et son agglomération dans les centres; de l'autre côté, la formation d'une féodalité financière, livrée à la spéculation sans frein, comme dans les affaires de chemins de fer; en face de la démocratie grandissante, une « bureaucratie » envahissante; l'ignorance totale où est la bourgeoisie qui vote de tout ce qui traverse et ravage l'esprit des masses qui ne votent pas; cette bourgeoisie absorbée dans l'adoration du veau d'or, affamée et assoiffée de jouissances immédiates, incapable soit de se modérer, soit même de dissimuler; et, en face d'elle, les déshérités d'hier et de toujours pris aujourd'hui d'une furieuse

envie que la roue tourne, et de tourner la roue, fût-ce par la force, afin que demain ce soit leur tour; chez les bourgeois, le dédain de la politique, à l'instant où leur intérêt leur commanderait le plus de ne pas s'en éloigner, et où les ouvriers, précisément, s'y éveillent; en somme, une bourgeoisie sans résistance, sans confiance en rien, ni en son roi, ni en son droit, ni en la foi, ni en la loi, ni en quoi que ce soit, d'un scepticisme bas et bref, et qui met toute son activité, comme toute sa conscience, à s'enrichir; le gros de la nation, les fameux vingt-quatre vingt-cinquièmes, ayant une demi-instruction pour se prendre aux sophismes, des forces pour l'œuvre de violence; assez de souffrances réelles pour entretenir les haines et les appétits; assez peu de misère vraie pour n'en pas être abrutie, et même assez de bien-être naissant pour le goûter agréablement et en désirer davantage; un gouvernement, enfin, trop attentif aux exercices parlementaires, aux manœuvres de M. Thiers et aux humeurs de M. Odilon Barrot; rempli d'ailleurs de bonnes intentions et qui fait beaucoup pour les ouvriers, mais sans le dire, tandis qu'il vaudrait mieux le dire très fort, même sans le faire.

Dans ce milieu et dans ce moment passe l'homme de 1848. Et il a rapidement passé. Mais qu'il ait passé, quelque chose en a été changé dans l'homme des temps à venir. Cette variété de l'espèce humaine a déterminé une variation dans l'espèce; l'aventure de cet ouvrier a conditionné depuis lors la vie de la classe ouvrière. 1848 n'a pas été seulement le point de jonction des deux révolutions, politique et économique. Ç'a été le point d'aboutissement de la plus grande des révolutions, celle qui enfante toutes les autres, les amène, les déchaîne, ou les rend toutes possibles : la révolution psychologique.

CHARLES BENOIST.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉSIE DE L'AMOUR (1)

Les poètes sont les plus heureux des écrivains : ils n'ont qu'à aimer. Tandis que d'autres vont à la bibliothèque ou observent la réalité, si mêlée, ils se promènent dans le bois de Bagneux. Au moment d'écrire, ils interrogent leur plaisir ou leur mélancolie, qui est encore un plaisir, et le plus délicat. Toute la besogne de la préparation, pour eux, est charmante ; si charmante que, parfois, après un volume, ils s'attardent à en préparer un autre qui jamais ne paraîtra. On dit alors que le poète est mort jeune, et que l'homme lui survit; mais non : le poète travaille, sans hâte aucune d'en finir. Amour et poésie vont ensemble, et baguenaudent. Il est rare qu'un poète de l'amour continue à donner des livres : je le comprends !

Mais, il y a quelque vingt ans, long espace d'une vie humaine, M. André Rivoire composait déjà des poèmes d'amour ; et il vient de publier son cinquième recueil : fidélité littéraire et persévérance du cœur. Durant ces vingt ans, la politique, la sociologie et la science multipliaient leurs tumultes ; les événemens sollicitaient les opinions ; maints problèmes de toutes sortes changeaient d'aspect ; les esprits les plus loyaux ne voyaient plus comme précédemment l'idéologie et la réalité ; les consciences subissaient de poignantes tribulations : M. André Rivoire composait des poèmes d'amour. Et l'on eût dit qu'il

(1) *Le plaisir des jours*, par André Rivoire. Du même auteur, *les Vierges* (1895); *Berthe aux grands pieds* (1899); *Le Songe de l'amour* (1900); *Le Chemin de l'oubli* (1904). — Lemerre, éditeur.

ne sût pas qu'autour de lui les querelles allaient leur train. De ravissans poèmes d'amour!... Si l'on examine l'œuvre de ses contemporains, et l'œuvre la plus étroitement consacrée à la pure littérature, on y découvre cependant les traces de l'histoire environnante, l'influence des faits et des doctrines, le signe de l'époque. M. André Rivoire s'est-il aperçu de son époque? Le « songe de l'amour » l'en préservait. M. Gustave Lanson lui reprochera de ne pas « remplir toute la fonction du poète ; » car ce critique veut que les poètes chantent « tout ce qui exalte et enfièvre l'humanité d'aujourd'hui : » ce critique semble un peu las de la littérature. Je n'en suis pas du tout las, quant à moi ; et, si j'avoue qu'une œuvre puissamment marquée du temps qui l'a vu produire tient de là même un intérêt très vif, une dignité imposante, il me plaît aussi qu'un poète préfère à tout divertissement sa poésie, la croie éternelle et refuse de la mener par les chemins de la futile contingence.

Durant ces vingt ans, la poésie française, comme toute chose française, était bouleversée. Il y eut des poètes qui inventèrent de négliger la rime, l'ancienne mesure des hémistiches et enfin toutes les règles jusqu'alors incontestées : auprès de ces novateurs, les romantiques, avec leurs audaces de rejets et enjambemens, sont des conservateurs timides. Ils inventèrent, dans ce désordre, une harmonie qu'on n'avait pas encore entendue et que, du reste, plusieurs personnes continuèrent de ne pas entendre. Ils imaginèrent, en outre, de vouer la poésie à la plus belle expression des idées et à la peinture des symboles. Pour démontrer qu'ils n'avaient pas tort, ils eurent quelques grands poètes. On put croire qu'une nouvelle poésie était née, qu'elle florirait abondamment et serait la poésie de l'avenir. A peine eût-on pu le croire, les poètes, — sauf un petit nombre de féaux et, parmi eux, l'un de leurs maîtres accomplis, M. Francis Vielé-Griffin, — retournèrent à l'ancienne poésie, très sages, dociles comme des révolutionnaires émérites. La tentative symboliste ne fut pourtant pas inutile à l'honneur de notre littérature : on lui doit des poèmes admirables ou exquis ; et, quoi qu'on veuille dire de ses défauts ou inconvéniens, elle réagissait contre la niaiserie réaliste ; elle a ouvert de larges horizons. Il serait facile de démontrer que, si même sa réussite fut incomplète, elle a très heureusement modifié notre littérature à un moment difficile et que ses bienfaits ne sont pas perdus. Mais, tout d'abord, quel trouble elle apporta ! M. André Rivoire a bien l'air de ne s'en être pas douté. On ne connaît de lui que des vers réguliers.

En 1895, publiant son premier volume, *Les Vierges*, il demanda

une préface au poète Sully Prudhomme. Cela pouvait déjà passer pour une manifestation réactionnaire, Sully Prudhomme étant, à cette date, l'ennemi déclaré des novateurs. Les *Réflexions sur l'art des vers* avaient paru en 1892 : une « étude sur les fondemens physiologiques de la versification » motivait une « critique des tentatives de la réformer » et une sévère admonestation des imprudens et sacrilèges. Le poète des *Vaines tendresses* menait, contre les ennemis des règles sacro-saintes, une campagne ardente et rude. Il se révélait bon polémiste et, pour n'être pas induit, de concessions en concessions, à renoncer sa foi doctrinale, il refusait tout. Voire, ce rêveur si doux ne craignait pas d'être dur ; et, au service d'une cause chérie, ce poète de *la Justice* était injuste avec un bel entrain. Je me figure qu'il en souffrit un peu ; je ne l'affirme pas. Il était dans la lutte ; et il n'épargnait rien ni personne. Ainsi, M. André Rivoire, qui se présentait sous le patronage de Sully Prudhomme, ne se rangeait-il pas dans l'armée de défense ? Et n'ai-je pas eu tort de dire que les révolutionnaires ne l'avaient seulement pas ému ?... En vérité, non ; et il ne se rangeait dans aucune armée. Sully Prudhomme l'a compris. Certes, il félicite le poète des *Vierges* d'avoir peint « des états d'âme extrêmement nuancés avec les ressources traditionnelles de la versification ; » il ajoute : « Je vous en sais beaucoup de gré ; vous m'avez affermi dans la confiance qu'elle suffit à tous les besoins du cœur. » Puis : « Il vous arrive cependant, mais rarement, d'user de césures anormales. Je vous prierai de me dire vous-même les quelques vers où vous prenez ces licences, et de m'enseigner à ne plus confondre de tels vers avec de la prose harmonieuse. » De la prose harmonieuse, — eh bien ! si les symbolistes inventaient, si tout au moins les symbolistes écrivaient une prose harmonieuse, ils méritaient encore de l'estime ou de l'indulgence : — Sully Prudhomme ne leur pardonnait pas de créer, entre les vers et la prose, même harmonieuse, une confusion. Il tenait à la séparation nette et absolue de ces deux modes du langage et signait de son glorieux nom les apophtegmes de Monsieur Jourdain. Mais il pardonne à M. André Rivoire : « Je n'insiste pas (dit-il) sur ces exceptions, où je vois plutôt des tentatives que des révoltes. » Il pardonne : et, dans son pardon même, il renouvelle sa réprimande. Il loue, avec beaucoup de raison, le poète des *Vierges ;* mais il ne l'enrôle pas comme son lieutenant.

Les petites irrégularités auxquelles Sully Prudhomme fait allusion, les voici. De temps à autre, M. André Rivoire déplace, en effet, la césure. Il ne coupe pas en deux parties égales son alexandrin.

On dirait la rumeur de lointaines armures,
Qui fait rêver d'un Chevalier mélancolique...

Ce dernier vers est composé de quatre et de huit pieds; la césure est après le quatrième. Accoutumés à des alexandrins que la césure coupe en deux parties égales, nous sommes peut-être un peu dérangés par ce rythme nouveau. Le sommes-nous vraiment? et les romantiques ne nous ont-ils pas dès longtemps préparés à une telle scansion? Puis remarquons-le : un alexandrin de quatre et huit pieds n'est pas scandaleux; comment le serait-il plus que le décasyllabe des poètes classiques, divisé, non pas en deux hémistiches de cinq pieds, mais en deux parties inégales, l'une de quatre et l'autre de six pieds?

Il y a aussi, dans *les Vierges*, des vers (peu nombreux) tels que ceux-ci :

Son visage a la grâce frêle d'un pastel...
Les mains jointes, comme les saintes d'un missel...
Viendra rompre, d'une plainte lointaine et douce...

Il est probable que ces deux derniers vers étaient ceux qui choquaient le plus douloureusement Sully Prudhomme. La syllabe sixième, après laquelle un partisan de la versification classique attend la césure, est une syllabe muette, une syllabe qui ne compte que grâce à la consonne initiale du mot suivant; et si, par l'habitude de placer ici la césure, la voix s'arrête un instant, laisse attendre le mot suivant, la syllabe ne compte pas, la syllabe sur laquelle la voix voudrait s'appuyer pour y trouver son repos. Les deux derniers vers, nous n'avons pas la ressource de les scander par quatre et six : comme la sixième, la quatrième syllabe est une muette. Et ce n'est pas de chance! Non, Sully Prudhomme n'exagère pas, quand il note que voilà des césures anormales. J'irais plus loin et dirais qu'à proprement parler ces vers sont dénués de véritable césure. Ces deux vers, — et le précédent, où le second hémistiche part, contre l'usage, sur une syllabe à la fois finale et muette, — si nous les lisons à la manière classique, sont bel et bien des vers faux. Il y a une autre manière de les lire : il faut éluder la césure, allonger certaines syllabes, en abréger d'autres, les grouper habilement et, toutes, les chanter un peu. L'on obtient une harmonie savante et agréable. Je crois que Sully Prudhomme se trompe, en n'admettant qu'une seule harmonie ou qu'un seul rythme des vers. Mais, — et j'insisterais volontiers sur ce point, — je suis tout à fait du même avis que Sully Pruhomme, s'il

blâme le mélange hasardeux des vers classiques et des vers que j'appelle, pour abréger, nouveaux. Dans un poème écrit en vers classiques, la soudaineté d'un vers nouveau déconcerte. Elle semble et, presque toujours, elle est une négligence. Un poète ingénieux comme M. André Rivoire s'en tire très joliment; c'est une négligence tout de même. Après une ample série de vers classiques, l'oreille ne s'attend pas à un brusque changement de méthode : elle est déçue, elle est blessée. Il faut que le poète ait choisi d'abord entre le vers nouveau et le vers classique. Or, depuis qu'abandonnant le vers authentiquement libre des symbolistes, on est retourné à la versification régulière, les poètes ont une fâcheuse tendance à introduire dans la versification régulière quelques-unes des libertés qui faisaient un ensemble cohérent et qui, les unes ou les autres, détachées d'un tel ensemble, ne sont plus que des commodités éventuelles. Sully Prudhomme, lui, refusait toute la poétique du vers libre. Pour la refuser absolument, il méconnaissait de beaux poèmes. Ce fut l'inconvénient de son attitude; mais il se sauvait par la netteté de sa doctrine et il n'embrouillait rien. La plupart des poèmes qui voient le jour ces temps-ci brouillent deux esthétiques. On prétend éconduire le vers libre des symbolistes et l'on réclame en faveur d'un vers « libéré. » Or, un vers libéré est libre, ou n'est qu'un vieil esclave et qui prend des licences. Pourquoi ne veut-on pas accorder que les écrivains ont à leur disposition la prose, la poésie régulière et puis une autre poésie?

Les menues irrégularités que Sully Prudhomme signalait à l'auteur des *Vierges* sont, comme il le disait, très rares dans ce poème; et elles y sont des fautes légères, de plus en plus rares dans l'œuvre de M. André Rivoire. Ni pour la forme poétique, ni pour l'esthétique générale et pour la pensée, les symbolistes n'ont eu aucune influence appréciable sur ce poète, pas plus que les événemens contemporains et les idées environnantes. Il admirait Sully Prudhomme, et sans doute pour les *Solitudes* et les *Vaines tendresses* plus que pour les *Réflexions sur l'art des vers* : il lui a dédié son prélude. L'harmonie et le rythme des vers réguliers l'enchantait et il n'éprouvait pas le besoin d'émanciper le vers : il s'est contenté de l'instrument, du reste subtil et fort, que lui offrait la poésie traditionnelle. Et la querelle des esthéticiens ne l'a pas intéressé le moins du monde ni touché de nulle incertitude. Il n'adoptait pas les nouveautés; il ne protestait pas contre elles : et, quatre siècles de poésie française lui battant la mesure, il chantait son amour.

Je ne sais si jamais poète fut, et avec tant de simplicité, si indo-

cile et indifférent même à toute influence. D'autre part, il suffit d'avoir lu quelques pages de lui pour ne douter point de sa vive sensibilité. Ainsi, son immunité le caractérise; elle est volontaire et elle a toutes les grâces d'une aubaine. Hugo lui-même, qui imposa si formidablement son génie, accueillit, durant le très long cours de sa destinée, et les opinions et les idées qui survenaient, et plusieurs inventions poétiques : on a remarqué, dans son œuvre immense, l'impression qu'il avait reçue de Baudelaire, et des Parnassiens, et de Paul Verlaine, et des tout premiers Décadens peut-être. A l'écart des vacarmes, des engouemens et des modes, satisfait d'une musique délicate et ne souhaitant pas d'éveiller tous les échos autour de lui, M. André Rivoire a de très bonne heure choisi sa poésie préférée; il lui a prodigué les soins les plus constans et peu à peu il l'a menée à sa perfection.

Il y a, dans l'un de ses recueils, un poème où il vante la joie des âmes frivoles qui s'éparpillent légèrement et qui n'ont pas leur rêve pour seul et perpétuel compagnon ; puis il plaint sa captivité :

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais,
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.

Je n'ai vu le monde qu'à peine;
J'ai vécu, — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels.
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Pouvait-il mieux et plus intimement expliquer son aventure littéraire? et, l'indifférence que je lui attribuais, la justifier? L'isolement où il se confinait risquait de lui être périlleux : que de trésors il faut posséder pour éconduire tous les dons et les complaisances des heures! Mais, on le voit, cet isolement est celui de l'amour ; et cet isolement convenait au poète qui ne voulait pas d'autre poésie que celle de l'amour. Le reste ne lui est de rien, et pas même les paysages, pas même la nature, amie des poètes, généralement, et une étrangère pour lui. Que lui importent les bois, les fleuves et les ciels? A plus forte raison, que lui importent les doctrines des penseurs et les bisbilles de tous les esthéticiens?

La nature lui est une étrangère, oui, à moins que ne s'y promène la bien-aimée, et que le même doux soir ne tombe sur le tranquille paysage et sur le visage d'elle, et à moins que le même frisson ne touche à la fois, dans la fraîcheur du crépuscule, les feuilles et les cœurs. Alors, s'il n'est pas laissé seul avec la nature, elle lui devient le temple de l'idole, temple tout parfumé de l'encens qu'il brûle en l'honneur de l'idole et temple voluptueux de la présence de l'idole. Comme pour le poète de *la Maison du Berger*, la nature se transforme ainsi et se transfigure :

La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Mais, philosophe, qui a lu Chamfort et devine Schopenhauer, Vigny possède un système de la nature et une théorie de l'amour. L'idée modifie le sentiment; elle lui donne plus de grandeur, une beauté plus pathétique. M. André Rivoire, qui ne veut rien ajouter à l'amour et au sentiment de l'amour, ne diminue-t-il pas de cette façon la valeur, et même sentimentale, de son poème? Je le crois. Cependant il y a, dans ce refus de mêler à l'amour aucun souci d'une autre sorte, fût-ce l'idée métaphysique de l'amour, un charme délicieux. Il préserve l'amour d'une atteinte quelconque, et fût-ce la plus chaste, celle d'une idée ; avec l'amour, il s'enferme : et l'enchantement est pareil à celui de Viviane.

Ce poète de l'amour ne ressemble pas à don Juan. Ses conquêtes ne sont pas une joie d'orgueil. Il a vécu « pour les seules ivresses d'un crédule désir. » Il n'a point cherché, avec une sorte de furie industrieuse, la perle de son cœur; il avoue qu'il a trop souvent adoré « celles que ses caresses ne devaient pas choisir. » Il n'est pas cruel ; et ses victimes, s'il les plaint, c'est qu'il les aime encore : il veillait à leur bonheur; elles n'ont enfin dédaigné que sa constance. Il n'a pas de rancune contre elles; et, sur « le chemin de l'oubli, » puni d'avance, il leur pardonne. Un tel amour n'est pas une passion désordonnée, farouche, une passion secouée de sanglots et qui s'exhale en cris retentissans. On ne voit pas que la jalousie le tourmente. On ne le voit ni affolé, ni martyrisé. Cet amoureux ne ressemble pas à don Juan, ni à Tristan non plus, et ni à Des Grieux. Une femme ne l'a pas un jour séduit tellement que nulle femme désormais ne compte pour lui. Et il n'apparaît pas comme un débauché. Son amour ne l'avilit pas. S'il a changé d'objet, du moins donnait-il « chaque fois tout son cœur. » Un tel amour, nous l'appellerons la tendresse, ou l'amour de la tendresse.

La tendresse n'est point emportée; elle n'est ni exubérante ni bruyante : elle ne déchaîne pas un grand lyrisme. Dans la poésie de M. André Rivoire, il n'y a pas de ces mouvemens d'une éloquence tempêtueuse qui sont comme des ouragans de mots à l'unisson des orages du cœur. Il n'y a pas non plus beaucoup de ces images luxueuses qui sont comme le costume que met le sentiment pour aller dehors et comme sa parure de cérémonie. Cette poésie intime ne sort pas de chez elle et n'a pas besoin de ces élégances. Elle a une élégance; elle a même une coquetterie : élégance discrète et coquetterie toute réservée au tête-à-tête. Elle ne commet pas l'erreur et l'imprudence d'être négligée; elle est jolie et mise joliment à la maison : telle, une gentille femme.

Les poètes de l'amour, et quelques-uns de ceux qui nous émeuvent le plus, ont un jeu : l'ironie. Ce n'est pas la moquerie ; c'est un sourire parmi des larmes : à peine un sourire, et parmi des larmes allégées. Ce n'est pas la vengeance; et pourtant c'est une petite représaille, atténuée de politesse indulgente. On a tort de confondre l'ironie avec la méchanceté, car elle a souvent pitié d'un être, ou deux ; et, le reproche, elle le tourne au badinage, afin d'épargner et l'auteur du méfait et sa dupe, maintenant avertie, la dupe qui se plaint et qui voudrait se consoler. L'ironie peut être, dans la tendresse, une précaution de sagesse et d'amitié. Lisons *le Songe de l'amour* et, là, le fin poème de l'Approche :

Tu dois venir; j'attends; je sais que tu viendras...

Elle viendra, mais en retard et, pour venir, ayant beaucoup menti :

Tu laisseras pensivement glisser ton front
Sur mon épaule, avec un grand besoin d'entendre,
Même sans amour vrai, quelque chose de tendre.
Tu me diras des mots qui te consoleront.

Plus adorable que tous les autres, le dernier vers. Puis, dans *le Chemin de l'oubli*, après les déconvenues, ce vers :

Je me croyais l'espoir, j'étais le souvenir.

La bien-aimée, il la divinisait. Elle n'était qu'une pauvre femme; et il la croyait endormie et la croyait la Belle au bois dormant :

Mais c'est en vain que je t'apporte
L'espoir d'un suprême printemps :
La Belle au bois dormant est morte,
Elle avait dormi trop longtemps.

Cette ironie gracieuse, attentive à n'offenser ni une âme, ni une autre âme, ni le secret de la ferveur qui les anime ou les anima, c'est toute la sévérité que le poète se permet à l'égard des bien-aimées, futiles déjà, ou bientôt. Encore cette ironie ne se montre-t-elle presque jamais. Le sentiment qui, avec l'amour, domine, en ces poèmes consacrés aux femmes et à leur complaisance, est déférant et courtois. Ce respect, qui est accordé aux oublieuses même et aux perfides, évoque la poésie du temps où les poètes amoureux divinisaient les femmes et ainsi ornaient précieusement la littérature et la société. A lire les tendres poèmes de M. André Rivoire, on s'attend qu'il aime ces époques et leurs légendes. Il en a témoigné dans les « imageries » de *Berthe aux grands pieds*, où passent, fantômes vivans, les « reines au corps mignon, » la reine Blanchefleur, et l'autre, « fleur de Hongrie ou de Bohême, » chaste et fidèle, promise au lit du roi Pépin, et une sainte. Le poème des *Vierges* est une adoration de la pureté, mais de la pureté féminine, si chère au cœur viril. Sully Prudhomme complimenta le poète, pour tant (disait-il) de piété. Il le louait de maintenir une distance telle entre « l'idole et le croyant. » Il concluait de là que M. André Rivoire était né « chez un peuple où les fiançailles ne sont pas entrées dans les mœurs et où, préliminaires abrégés d'un engagement téméraire, à la fois tardif et précipité, elles n'accomplissent pas leur naturel bienfait. » Je ne sais pas comment Sully Prudhomme aurait voulu organiser le rite des fiançailles. Il était un élégiaque et un mathématicien; de sorte qu'en souvenir d'un amour malheureux, peut-être élabora-t-il un plan de réforme pour le prélude des amours. Mais la parfaite réussite des amours supprimerait la poésie élégiaque. Sans les fiançailles manquées de Sully Prudhomme, il nous manquerait le chef-d'œuvre exquis des *Vaines tendresses*. Il dut à sa déception la gloire. Et l'on est touché de sentir qu'en 1895 encore il eût préféré à la gloire le bonheur. Dans cette préface des *Vierges*, il conjecture que M. André Rivoire a connu les « secrètes déchéances » et le supplice des « alliances éphémères ; » il admet que M. André Rivoire, souffrant ainsi et par des femmes imparfaites, se soit plu, de très loin, au « charme des fronts purs » et ait imaginé les vierges merveilleusement immaculées.

De cette façon détournée, le poème des *Vierges* est un poème d'amour, et disons, un beau poème, un peu froid, beau par sa froideur même. En le publiant, le poète annonçait deux autres volumes, *les Femmes* et *les Aïeules*. Il avait conçu cette trilogie, où l'honnête existence des femmes entrait tout entière. Il n'a pas écrit *les Femmes* et

les Aïeules. Pourquoi? Il a écrit le *Songe de l'Amour*. Il venait aussi de donner le poème légendaire de *Berthe aux grands pieds:* et, délaissant une poésie où l'on cache le sentiment sous des emblèmes et où l'on fait allusion seulement à son émoi, il cédait aux attraits plus vifs de la poésie personnelle, et des aveux et des épanchemens. Il renonçait alors à se dissimuler; et il renonçait à la diversion des récits où l'on donne le change à soi-même; il renonçait à sortir aucunement de la geôle voluptueuse qui enfermait son rêve et lui, tous deux...

Et mon rêve frileux ne quitte plus la chambre.

Le songe de l'amour, et non l'amour : il y a, dans la nuance des mots, une intention jolie. Substituer à l'amour le songe de l'amour, c'est la volonté d'une sorte de frissonnante pudeur, qui habille de quelque mystère le sentiment et lui confère une grâce décente. Les silences ajoutent aux paroles de pénétrantes significations...

Je ne demande rien ; je sens qu'elle a compris
Tout l'aveu qu'en mon cœur si tristement je porte;
Elle sait que ma main tremble à toucher sa porte,
Comme tremble mon âme aux choses que j'écris.

Ce sont des vers tremblans d'une timidité qui, au surplus, a des éveils de bel entrain. Ce sont des vers tremblans de véritable amour; et la timidité est à l'égard de la bien-aimée : elle est aussi, de la part de l'amant, la crainte de l'amour, le scrupule d'une imprudence, une excuse adressée au songe, si l'on est sur le point de quitter pour la réalité le doux songe, comme fait le poète de l'amour.

Il a quitté le songe; et le voici sur *le Chemin de l'oubli*. Le premier poème était, en quelque sorte, avant l'amour; celui-ci est après l'amour. Et, l'amour, qu'en a-t-il fait? l'a-t-il perdu?... L'amour est déjà dans ses pressentimens et il est encore dans son souvenir; car le souvenir traîne sur le chemin de l'oubli. Mais le poète qui a choisi, pour ses poèmes, le thème des pressentimens et le thème du souvenir indique, de ce fait, son goût d'un clair-obscur où apparaissent les lueurs de l'aube et où le soir prolonge les lumières mourantes du jour. S'il a vécu le violent après-midi, l'on doit comprendre, à sa manière de l'éluder, qu'il en redoute le dur éclat. Cette délicatesse a beaucoup d'agrément, cette délicatesse qui est une modestie du cœur.

Le pressentiment et l'oubli, la première et puis la dernière étape d'un amour, dissemblables, ont aussi leur analogie, quand l'amoureux a, plus d'une fois, attendu son bonheur et l'a vu s'anéantir. Les chro-

nologies se confondent. L'attente d'un deuxième amour ensevelit l'amour précédent ; et, ainsi, l'oubli continue dans l'espoir. Les peintres les plus attentifs à noter fortement l'aspect des heures incertaines peignent des matins qui ont l'air de soirs ; et ils peignent des soirs si roses qu'on les prendrait pour des matins. Dans la nature, également, l'on hésiterait, sans le conseil de la nuit reposante ou de la fatigante journée, à distinguer les deux crépuscules.

Enfin, voici le poème de la journée, entre les deux crépuscules, le poème de l'amour. C'est le plus récent recueil de M. André Rivoire. Il s'appelle *le Plaisir des jours*. Plaisir menacé, comme nous l'enseigne *le Chemin de l'oubli*. Mais, sous la menace même, l'amour est content. Ne voit-il pas la menace ? Il refuse de l'apercevoir. En outre, le temps est passé des crédulités les plus dangereuses. Le cœur, qui a été dupe, ne l'est pas éternellement. Se croit-il, à présent, si sûr de son expérience? On dira que le cœur n'a pas d'expérience et, pour chaque nouvel amour, offre sa candeur facile à décevoir. On le dira ; d'autres le diront : le cœur épris le niera. Si, malins, nous connaissons la menace, la sécurité de l'amour en est plus émouvante.

La jolie chose, que d'avoir déplacé, dans la série logique des épisodes, le principal épisode, l'amour triomphant !

Triomphant, c'est trop dire. Il ne triomphe pas : le vacarme avertirait le destin. Plus discret que jamais, plus économe de sa joie ou du bruit que sa joie ferait, le poète élève la voix le moins qu'il peut : on l'entend parce que sa joie est forte ; mais il ne chante pas à tue-tête.

Ce n'est ni l'unique amour ni l'amour premier : c'est le meilleur amour, si bon que toute la précédente erreur, n'est-ce pas? le préparait. Et le plaisir des jours, si le poète n'avait pas soin de ne pas tenter le mauvais sort, il faudrait l'appeler le bonheur. Le poète n'a point osé : il y a, dans l'idée du bonheur, une condition de durée, avec laquelle on n'a pas la folie de s'engager. Le plaisir des jours est un bonheur sans arrogance, auquel suffit l'heure après l'heure.

Mon bonheur, comme chaque jour,
Je retrouve d'un cœur paisible
Ta douce présence invisible,
Mon cher bonheur, mon cher amour !

Chaque jour ! Et, à chaque fois, c'est comme une surprise. Voilà, en peu de mots, la sagesse de ce bonheur qui a la précaution de ne souhaiter que plaisir. Cependant, et à toute minute, la fiction va se

défaire, et l'artifice ingénieux se dévoiler, et le mensonge se trahir, le mensonge de n'appeler que plaisir le bonheur évident. Mais il vaut mieux n'espérer guère et attraper les chances l'une après l'autre. Si la bien-aimée est jalouse, le poète l'avertira, très doucement, si doucement qu'elle sourira :

Je songe quelquefois que j'aurais pu t'aimer
La première, toi seule !...

Ce n'est pas elle, et c'est lui que soudain frôle cette pensée; la jalousie qu'elle aurait eue, c'est un remords qu'il lui offre comme un hommage...

Et rien qu'à te nommer,
Je sens mon cœur saisi qui brusquement frissonne.
Je ne me souviens plus de rien ni de personne,
Jusque dans le passé, je suis à toi... Voilà...

Ils sourient l'un et l'autre...

Je t'aime. J'étais né seulement pour cela.
Qu'importent les mots vains que j'ai pu dire à d'autres ?
Je n'ai compris leur sens que depuis qu'ils sont nôtres.
Ne le regrette pas, ce temps qui s'est enfui :
Mon cœur, alors, était moins jeune qu'aujourd'hui
Toi-même, je t'aurais peut-être méconnue...

Ils sourient l'un et l'autre, avec un peu d'inquiétude, avec cette inquiétude qui fait qu'imaginant un péril dehors, vous demeurez plus volontiers dans votre illusion d'une retraite protégée.

Pour traduire tant d'impressions ténues et qui vont de la plus douloureuse mélancolie à la plus chaude allégresse, M. André Rivoire, — Sully Prudhomme l'en félicitait, — ne recourt pas à d'autres artifices qu'à ceux de la plus simple poésie. Après vingt ans, Sully Prudhomme le féliciterait encore. Il est resté fidèle, et de plus en plus fidèle, à un usage ancien dont il prouve l'éternelle jeunesse. Les harmonies qu'ont inventées les novateurs, il ne les utilise pas. Même il emploie peu de musique, au service de sa pensée. Il lui faut être plus habile, dans le travail exact et minutieux des mots, non de leur son, de leur rythme plutôt, et surtout de leur qualité significative. Travail diligent et subtil, consacré au seul amour !

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE QUART DE SIÈCLE DE L'INSTITUT PASTEUR

La mode est aux anniversaires. Noces d'argent, jubilés, centenaires, bi-centenaires même, célèbrent de toutes parts les événemens abolis et les hommes disparus. Jamais autant qu'aujourd'hui, on n'a eu le sentiment de cette solidarité qui, par delà les siècles, nous lie invinciblement aux hommes et aux choses du passé; jamais on n'a aussi bien senti que l'humanité est faite de beaucoup plus de morts que de vivans. Il y a quelque chose de curieux dans le culte que notre démocratie a pour ses souvenirs; on ne trouverait certainement rien de comparable dans les siècles passés, et cela prouve peut-être que nous sommes en un sens plus traditionalistes qu'on ne l'a jamais été. Lorsque ces évocations sont celles d'hommes et d'œuvres trop oubliés ou qui ont eu leur heure, elles n'en sont que plus nobles en leur mélancolie, car elles fortifient dans la foule ces vertus trop rares : la reconnaissance et le culte des ancêtres. Mais, lorsqu'il s'agit de célébrer une date ancienne, et pourtant toujours vivante, une haute idée que les années ont vu fleurir toujours plus richement, une œuvre dont les ramifications se sont déployées sans fin depuis sa naissance, l'évocation prend un caractère triomphal et joyeux; elle nous enseigne qu'un effort conduit par l'idéal peut avoir des effets d'une infinie durée, et qu'il ne faut jamais désespérer du progrès.

A cet égard, les noces d'argent de l'Institut Pasteur, célébrées récemment, ont été un des spectacles les plus réconfortans qui soient, car il n'en est peut-être pas, parmi les entreprises humaines, qui, en vingt-cinq siècles, aient fait autant que celle-ci fit en vingt-cinq ans

pour le soulagement et le savoir de l'humanité, pour la disparition de ces deux tristes plaies, d'où naissent toutes nos amertumes : la maladie et l'ignorance.

Au cours de la cérémonie, si émouvante en sa simplicité, du 15 novembre passé, en présence de tous les savans qui travaillent sous la direction du docteur Roux, et de beaucoup de ceux pour qui on a inventé le beau nom de « Pastoriens, » M. Darboux, président du Conseil d'Administration de l'Institut Pasteur a accueilli le Président de la République avec des paroles qui, par une coquetterie délicate et évocatrice, étaient presque calquées sur celles-là mêmes que Pasteur, vingt-cinq ans auparavant, avait adressées à l'un des prédécesseurs de M. Poincaré. Et l'on eût pu se croire, à ce moment, reporté à la fondation même de l'Institut ; mais cette illusion fut bientôt dissipée, et on aperçut vite l'immense chemin parcouru depuis, lorsque le docteur Roux, en un discours qu'ornait la plus belle et la plus simple des éloquences, celle qui jaillit des faits et non des mots, et où personne n'était oublié, sauf le docteur Roux lui-même, établit le bilan succinct de l'œuvre accomplie.

Elle touche à presque toutes les disciplines qui concernent la vie, à l'agriculture, à l'hygiène, à la physiologie, à la chirurgie et surtout à la médecine. Je voudrais, avec nos lecteurs, la parcourir rapidement.

***

Tout le monde sait les circonstances à la suite desquelles a été fondé l'Institut Pasteur, car tout le monde a lu cette admirable *Vie de Pasteur*, de M. Vallery-Radot, que Plutarque eût aimé avoir écrite. L'enchaînement des faits qui amena Pasteur de la physique à la biologie alors qu'il étudiait l'hémiédrie des cristaux, ses recherches premières sur les fermentations, puis sur les maladies des vers à soie, sur l'atténuation des virus, du choléra des poules et du charbon, et sur la transformation des virus charbonneux mortels en vaccins, Cette courbe grandiose qui conduisait peu à peu et invinciblement le regard de Pasteur des infiniment petits aux végétaux, puis aux animaux supérieurs, devait par la force des choses l'amener jusqu'à l'homme lui-même. On sait cependant quelles furent ses hésitations, lorsqu'il s'agit, pour lui qui n'était pas médecin, d'empiéter sur un terrain qui, comme tous les terrains corporatifs, était jalousement gardé par des traditions respectables... et aussi par quelques préjugés. A son ami Jean-Baptiste Dumas, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des

Sciences, revient l'honneur, qui n'est point petit, d'avoir alors vaincu ses hésitations.

On sait comment, à la suite des premiers cas de guérison de la rage accomplis par Pasteur, fut décidée la création de l'Institut auquel une souscription publique internationale, ouverte sur l'initiative de l'Académie des Sciences, apporta rapidement une somme de 2 millions et demi. Tout cela a été rappelé l'autre jour; mais ce qu'on n'a peut-être pas assez évoqué, — car il ne faut jamais, au jour du triomphe, oublier les affres de la bataille, — ce furent les luttes terribles que dut soutenir Pasteur contre la routine, la bonne foi mal informée et aussi la mauvaise foi, avant d'en arriver là. Quand on les revit par la pensée, en parcourant pour les années voisines dela guerre, les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, qui fut pourtant celui des champs clos où la bataille garda le plus de dignité, on est presque effrayé de la somme d'énergie et d'intelligence que Pasteur dut, avec la cohorte restreinte de ceux qui l'avaient compris, les Dumas, les Leverrier, les Balard, déployer dans ces combats homériques. Et l'on comprend que la première parole de Pasteur, le jour de son jubilé, parole bien mélancolique, ait été pour tous les lutteurs vaincus de la science, pour les milliers qui, — à côté d'un qui réussit, — ont succombé dans leur étreinte inglorieuse contre les préjugés que soulève tout ce qui est nouveau et les basses haines qui, comme les champignons vénéneux, sous la haute et sombre ramure du sapin, poussent autour de tout ce qui est grand.

Une des raisons principales des discussions qui marquèrent les temps héroïques de l'épopée pastorienne, fut cette tendance, hélas! invincible qui, chaque fois qu'une découverte modifie un peu l'angle fallacieux sous lequel nous voyons la nature, pousse les hommes à vouloir s'en servir comme d'un projectile pour ou contre leurs affirmations ou leurs négations métaphysiques. Lamentable malentendu. Le cercle que tracent autour de notre entendement les faits connaissables n'est pas et ne sera jamais si étroitement fermé que, par quelque coupure, le rêve ne s'en puisse échapper dans une envolée infinie.

De ce que Pasteur avait démontré par l'étude des fermentations que la « génération spontanée » ne pouvait pas alors, pas plus qu'aujourd'hui, être prouvée dans l'état actuel de la science, des esprits systématiques croyaient pouvoir tirer des argumens propres à alimenter l'éternel débat qui divise les spiritualistes et les matérialistes. Naïve et puérile illusion. Pasteur était chrétien et croyant bien avant ses recherches sur la génération spontanée; il n'eût pas cessé de l'être

s'il était arrivé à démontrer au contraire « que la matière peut s'organiser d'elle-même en une cellule ou en un être vivant. » C'est que, comme il l'a si bien dit lui-même, « en chacun de nous il y a deux hommes : le savant, celui qui fait table rase... et puis l'homme sensible, l'homme de tradition, de foi ou de doute, l'homme de sentiment... Les deux domaines sont distincts, et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre dans l'état si imparfait de nos connaissances !... La science ne doit s'inquiéter en quoi que ce soit des conséquences philosophiques de ses travaux. » Paroles profondes qu'il faudrait graver dans l'airain et redire sans cesse tant que, d'un côté ou de l'autre de la barricade, on s'obstinera à vouloir résoudre le métaphysique par le physique, comme si les deux mots ne suffisaient pas à montrer que les deux choses sont irréductibles l'une à l'autre... comme si métaphysique ne voulait pas dire, par définition, hors des atteintes de l'expérimentation.

Que la génération spontanée, ou plus exactement la génération physico-chimique de la vie, soit un jour rendue possible, — et personne n'a le pouvoir de le savoir aujourd'hui, — rien ne sera changé pour cela à la position philosophique de la question, car il n'y a pas moins de divin ou, si on préfère, pas moins de mystérieux dans un gramme de fer ou de caillou que dans un gramme de substance vivante.

Stimulés par ces polémiques complètement étrangères à ses recherches, on conçoit avec quelle ardeur les adversaires de Pasteur surveillaient celles-ci, attentifs au moindre échec qui leur eût permis d'écraser le grand homme. A l'époque où fut fondé l'Institut, on respirait encore cette atmosphère de haine qui avait failli étouffer les efforts naissans de Pasteur. « Je ne me savais point tant d'ennemis, » disait-il parfois avec tristesse, et il s'irritait avec la sincérité naïve d'un cœur simple de certaines attaques qu'il eût mieux fait de dédaigner. A ce propos, son gendre, M. Vallery-Radot, lui dit un jour un mot qu'il nous pardonnera de dévoiler ici, et dont la spirituelle philosophie dut faire sourire Pasteur : « Comment pouvez-vous vous étonner des attaques de vos adversaires ? N'avez-vous pas remarqué combien les personnes qui déménagent sont de méchante humeur ? Vous obligez des gens à déménager tout leur bagage d'idées anciennes, et vous vous étonnez qu'ils vous en gardent rancune ! » Que de vérité indulgente et narquoise que ces mots qu'il faudrait répéter à tous les découvreurs que les clameurs adverses risquent de décourager : En fait, les luttes que Pasteur dut subir ont certainement contribué à altérer sa

santé, à fatiguer son cœur dont il devait mourir, et c'est par elles qu'il était déjà « un vaincu du temps, » le jour où fut inauguré l'Institut auquel on avait, malgré lui, donné son nom.

***

Sur les circonstances qui ont précédé la création de l'Institut Pasteur règnent diverses légendes dont l'une au moins a fait de nouveau, le mois dernier, le tour de la presse et que l'on nous permettra de rectifier ici. Ce n'est pas le petit berger comtois Jupille qui subit le premier le traitement antirabique, mais un petit Alsacien nommé Meister, qui avait reçu 14 morsures terribles d'un chien enragé et que Pasteur sauva. Si le cas de Meister a passé plus inaperçu, c'est qu'il ne fut publié que, plus tard, et que, d'autre part, le petit Jupille fut vite célèbre à cause de l'héroïsme avec lequel il avait combattu, pour protéger d'autres enfans du chien dont il fut mordu. Jupille est aujourd'hui concierge de l'Institut Pasteur, et il peut admirer dans la cour de l'Institut la statue qui représente sa lutte avec le chien enragé ; de tous les membres de la fidèle corporation qui veille aux portes de nos demeures, il est sans doute le seul qui ait eu sa statue... au moins de son vivant. Quant à Meister, il est également employé aujourd'hui à l'Institut Pasteur. L'achat d'un terrain à Vaugirard, la construction et l'outillage des laboratoires avaient absorbé 1 million et demi, ne laissant sur le produit de la souscription qu'un million pour la dotation de l'Institut en 1888. Celui-ci devint bientôt insuffisant. Les travailleurs n'y trouvaient plus de place, ni d'instrumens. Il fallait s'agrandir. La sérothérapie antidiphtérique révélée au monde par le docteur Roux au congrès de Budapest en 1894 (nous y reviendrons dans le cours de cette étude) vint en donner les moyens. Une souscription publique ouverte à la suite de ce Congrès donna environ 1 million qui servit à installer, dans le domaine de Garches prêté par l'État, des écuries bien aménagées où l'on put immuniser un grand nombre de chevaux destinés à fournir le sérum de Roux. Puis vinrent de généreuses donations anonymes, — il y a encore de par le monde de belles actions qui ne cherchent qu'en elles-mêmes leur récompense, — qui permirent d'acquérir, juste en face de l'Institut, un terrain de 14000 mètres carrés où l'on a construit l'Institut biologique et l'hôpital Pasteur, terminés en 1900.

La bienfaitrice inconnue qui, au lendemain du congrès de Budapest, vint trouver Pasteur et lui proposa de prendre à sa charge la construction et l'entretien d'un hôpital où seraient appliquées les méthodes

pastoriennes, a procuré au maître la dernière joie de sa vie et l'une des plus grandes. Il contient 120 lits et ne grève en rien le budget de la maison. On y a inauguré un système d'isolement des malades qui permet d'éviter toute contagion et de soigner les maladies les plus transmissibles l'une à côté de l'autre; ce système est maintenant pris pour modèle dans le monde entier pour l'aménagement des hôpitaux. De 1900 à la fin de 1913, 14415 malades y ont été reçus, ils y ont passé 350676 journées, épargnées à l'administration de l'Assistance publique.

Quant à l'Institut lui-même, il n'a cessé de bénéficier de libéralités nouvelles dont la plus somptueuse fut sans doute celle de M. Osiris. Grâce à ces nouveaux revenus, l'Institut a pu encore récemment aménager et agrandir ses laboratoires et augmenter son personnel. Si on veut nous permettre ces chiffres qui ont leur éloquence, nous ajouterons que l'Institut a fourni depuis dix-huit ans 1932000 flacons environ de sérums thérapeutiques (antidiphtériques, antitétaniques, antipesteux, antistreptococciques, antiméningo-cocciques), que, depuis vingt-huit ans, 33000 personnes, dont 129 seulement ont succombé, ont subi le traitement antirabique, qu'il a été délivré aux agriculteurs plus de 40 millions de doses de vaccin charbonneux, plus de 10 millions de doses de vaccin du rouget, sans parler des milliers de bouteilles d'une culture bacillaire que M. Danysz fabrique pour la destruction des campagnols et des rats, à qui on communique ainsi une maladie infectieuse.

L'Institut Pasteur, sans parler des instituts calqués sur lui qui fonctionnent à l'étranger, subventionne les Instituts Pasteur de Lille, de Nhatrang (Annam), de Saïgon (Cochinchine), de Brazzaville (Congo) et d'Alger. La maison-mère de Paris compte aujourd'hui un personnel de plus de 150 personnes, trois grands services d'enseignement et un très grand nombre de laboratoires de recherches admirablement outillés.

Tel est le cadre. Nous allons essayer maintenant de tracer un tableau succinct de l'œuvre qui, depuis un quart de siècle, y a déployé sa magnifique floraison.

***

Pasteur avait montré d'abord qu'un grand nombre des maladies des êtres vivans sont dues à des microorganismes pour lesquels Sédillot, — après s'être fait délivrer par Littré un certificat d'orthodoxie linguistique, — a inventé le nom si expressif de *microbes*, puis que la transmission de beaucoup de ces maladies infectieuses se fait par le

moyen de ces microbes. Du coup l'*hygiène*, telle qu'on la connaît aujourd'hui, et telle qu'on ne la pratique malheureusement pas encore assez dans les collectivités humaines, nous fournissait des moyens préventifs d'éviter ces maladies. Du coup aussi, comme le comprit Lister, puis son apôtre français, Lucas-Championnière, dont la mort récente a plongé dans le deuil la science française, la chirurgie recevait, grâce à l'antisepsie et à sa timide sœur l'asepsie, les moyens de se livrer à toutes les hardiesses sans crainte désormais de l'infection et de la gangrène, qui, autrefois, tuaient une si forte proportion des opérés et des blessés. Si, après avoir trop souvent dans le passé tracé seulement un chemin à la mort, le bistouri est devenu un instrument sauveur et sans danger jusque dans ses audaces les plus étonnantes, c'est à Pasteur qu'on le doit.

La thérapeutique médicale, à son tour, devenait tributaire de son puissant génie le jour où, par les *vaccins*, il introduisit dans cette, vieille science routinière, des médicamens nouveaux *empruntés aux êtres vivans eux-mêmes*, et, qui mieux est, aux êtres malades. La vaccination considérée en général (et qu'il s'agisse de la variole, du choléra des poules, du rouget des porcs, du charbon ou de la rage) a pour but de conférer une *immunité* en déterminant une maladie bénigne par l'inoculation d'un virus atténué. Dans le cas de la rage par exemple, le virus est obtenu en prélevant des fragmens de la moelle de lapins enragés ; on laisse dessécher plus ou moins longtemps ces fragmens, ce qui leur donne toute une gamme de virulence atténuée. L'immunité conférée par la vaccination exige pour se constituer un certain temps ; de là vient qu'elle est seulement préventive dans les maladies à incubation rapide (variole, peste, etc.) et curative uniquement dans les maladies à très lente incubation (comme la rage qui ne se déclare, comme on sait, qu'au bout de quinze jours au moins, et en général de plus d'un mois après la morsure).

La *vaccination* est donc, si j'ose dire, une sorte de traitement homéopathique. Elle est assimilable aussi au mithridatisme, dont le nom provient, comme on sait, du roi de Pont qui s'était habitué à ingérer des doses progressivement croissantes de poison pour se mettre à l'abri des entreprises toxiques de ses fidèles courtisans.

Il semblerait *a priori* qu'il en est de même de la *sérothérapie ;* un examen rapide de cette admirable méthode va nous prouver qu'il n'en est rien. Elle est issue indirectement des travaux de Pasteur et de l'idée pastorienne de traiter les maladies par des médicamens extraits des animaux eux-mêmes, et directement d'une expérience de

MM. Charles Richet et Héricourt, qui, en 1888, montrèrent que le sang d'un animal infecté par un microbe rend les autres animaux réfractaires à ce microbe. Mais elle n'est entrée dans la voie triomphale des applications thérapeutiques que par les travaux mémorables du docteur Roux et sa découverte de la toxine diphtérique. Elle consiste à injecter à l'homme le sang ou plus généralement les humeurs d'un animal auquel on a inoculé progressivement la maladie que l'on veut combattre. Cette inoculation provoque chez l'animal des réactions défensives caractérisées par la présence dans ses humeurs de corps nouveaux, appelés *anticorps*, qui combattent et détruisent les toxines de la maladie elle-même. Tandis donc que la *vaccination* consiste à inoculer la maladie, la sérothérapie fournit au contraire directement à l'organisme malade les antidotes de cette maladie. Il n'est guère douteux d'ailleurs que la vaccination produit également des *anticorps*, mais dans le corps même du malade à soigner, tandis que la sérothérapie les produit dans le corps de l'animal qui fournit le sérum. Et c'est par là que la *vaccination* est, si j'ose dire, homéopatique, tandis que la sérothérapie est allopathique.

Quel est exactement le mécanisme de l'immunité conférée par ces méthodes ? Voilà une question qui domine toute cette médecine nouvelle et à laquelle le savant sous-directeur de l'Institut Pasteur, M. Metchnikoff, a apporté des réponses singulièrement lumineuses et suggestives.

M. Metchnikoff a examiné d'abord au microscope ce qui se passe dans l'intimité des tissus de certains animaux inférieurs et transparens à la lumière, lorsqu'on les blesse ou leur incorpore des microbes. Puis il a pu étendre ses recherches aux animaux supérieurs et démontrer que le mécanisme de la résistance était le même chez eux : elle se fait grâce à des cellules mobiles qui se précipitent en troupe à l'endroit lésé ou menacé, englobent les microbes. puis les digèrent, comme font les fourmis lorsqu'un petit animal vient malencontreusement tomber dans leur fourmilière. D'où le nom de *phagocytes* donné à ces cellules qui sont les gardiennes vigilantes de la cité que chaque homme porte en soi. Si l'immunité est naturelle (comme pour les maladies non transmissibles à l'homme), les phagocytes possèdent, dès la naissance, la propriété de détruire les microbes. Si elle est acquise, cette propriété leur est conférée par la vaccination ou la sérothérapie.

Cette simple et belle doctrine de la phagocytose, si ingénieuse et si philosophique et qui nous montre dans notre corps, comme en un

microcosme, mille êtres qui semblent presque consciens et qui s'appliquent comme de bons serviteurs à leur rôle bienfaisant, a soulevé des discussions et des tumultes qui ne sont pas encore apaisés tout à fait.

Pourquoi les phagocytes sont-ils attirés par des microbes peu virulens, repoussés au contraire par les microbes virulens, ce qui est en somme tout le problème de la vaccination? Cette question, M. le docteur Roux le rappelait l'autre jour, a été résolue par un élève de M. Metchnikoff, M. Massard. Les phagocytes sont influencés par les substances toxiques sécrétées par les microbes et qui diffusent autour d'eux dans les liquides organiques; ainsi sont-ils prévenus de l'arrivée de l'ennemi. Mais les microbes les plus énergiques sécrètent des poisons violens qui les stupéfient et les paralysent. Le poison émis par les mêmes microbes atténués est moins énergique, les phagocytes s'y accoutument peu à peu au cours des vaccinations progressives, de sorte qu'ils sont en état, après celles-ci, de résister victorieusement aux microbes doués de toute leur virulence.

Mais que devient la théorie phagocytaire de l'immunité en présence, non plus de la vaccination, mais de la sérothérapie? Dans celle-ci, ce ne sont plus les microbes qui confèrent l'immunité, mais les humeurs, filtrées de leurs microbes, des animaux rendus réfractaires. Et alors on peut se demander si la théorie cellulaire de l'immunité n'est pas en défaut, et si par là même ne triomphe pas la doctrine humorale des immunités dont Ehrlich a été l'illustre tenant. En réalité, il n'en est rien, car il est prouvé que les anticorps qui confèrent à ces humeurs leur action proviennent des phagocytes eux-mêmes; ce sont donc toujours ceux-ci qui, dans la sérothérapie, agissent comme agens de défense ; ils sont absens, mais leurs produits sont là, et on ne peut pas plus leur dénier ici le rôle essentiel qu'on ne pourrait le dénier à l'artilleur dont le boulet frappe l'ennemi bien loin de l'endroit où il a pointé sa pièce. Les deux doctrines de l'immunité s'accordent donc sur ce terrain, et c'est pourquoi sans doute, suivant la remarque du docteur Roux, l'Académie de Stockholm a tenu à décerner le même prix Nobel à MM. Metchnikoff et Ehrlich.

La doctrine de la phagocytose, qui montre que notre corps est, comme notre âme elle-même, un champ de bataille perpétuelle, a eu bien d'autres prolongemens. Elle permet d'interpréter tous les phénomènes d'inflammation et de dégénérescence. Les naturalistes peuvent aujourd'hui grâce à elle expliquer le mécanisme étrange des métamorphoses des insectes. La célèbre réaction de Wassermann, dont

nous reparlerons à propos d'un mal que l'on n'osait pas nommer avant M. Brieux, est une application des recherches qu'a suscitées Metchnikoff sur ce sujet. En outre, MM. Vaillard et Vincent ont découvert un fait bien curieux et où les phagocytes entrent encore en jeu, et qui se rapporte au tétanos : ils ont montré que la spore tétanique est à elle seule incapable de donner la maladie. Aussitôt qu'elle est introduite dans l'organisme, elle est englobée par les phagocytes et ne peut germer que si elle a le concours d'autres bactéries qui vivent près d'elle dans le sol. Celles-ci, en éloignant les phagocytes par leurs sécrétions toxiques, laissent le champ net à la spore qui, devenue bacille, élabore la toxine qui produit les contractures du tétanos. On voit par cette curieuse association microbienne que, même dans le monde infime des microbes malfaisans, l'union fait la force.

***

Par un détour imprévu et assez fréquent, dans la science, M. Metchnikoff est passé de l'étude de la phagocytose à celle de la dégénérescence de nos tissus et de notre organisme qui se produit sûrement avec l'âge chez tous les hommes. Les hommes meurent de maladie, d'accident ou de vieillesse. Et comme, suivant l'expression de M. Dastre, la maladie est un accident, la question se pose de savoir si ce que nous appelons la vieillesse n'en est pas un.

M. Metchnikoff le croit, et, pour lui, ce sont les élémens du tissu conjonctif, phagocytes, macrophages qui, se trouvant partout autour des élémens anatomiques spécialisés et plus nobles, dévoreraient ceux-ci dès que leur vitalité fléchit et prendraient leur place. Ainsi dans le cerveau, les phagocytes, se substitueraient peu à peu aux cellules nerveuses. Cette substitution est un fait certain, c'est la sclérose sénile. Ainsi les phagocytes, qui sont les artisans essentiels de notre bonne santé, deviendraient, lorsque leur rôle s'exagère, la cause de sa déchéance. Il y a là un parallélisme bien suggestif avec ce qui se passe dans les nations : chez celles-ci, comme dans notre corps, les élémens combattans ont un rôle essentiel et nécessaire ; mais, dès que ces élémens deviennent prépondérans et se substituent à ceux qui assurent les fonctions les plus nobles de la cité (comme dans les républiques à pronunciamientos par exemple), celle-ci décline. Étrange affinité qui règle pareillement les collectivités humaines et les collectivités d'infiniment petits ! Les phagocytes donc, si j'ose dire, comme le sabre de M. Prudhomme, serviraient à défendre notre constitution et au besoin à la combattre.

Qu'est-ce qui caractérise en définitive la vieillesse? C'est que, comme nous l'avons déjà dit, les élémens anatomiques spéciaux des principaux organes (foie, rein, cerveau, etc.) s'atrophient aux dépens de la trame du tissu conjonctif qui leur servait de support et qui peu à peu se substitue à eux. Les tissus durcissent par cela même : la chair des vieux animaux n'est plus tendre. Nos corps sont comme des maisons où palpite la vie, que pénètre la lumière, et dont les murs peu à peu s'épaissiraient et se rejoindraient de toutes parts, fermant lentement l'ouverture radieuse des fenêtres, étouffant, dans les chambres diminuées, puis réduites à rien, tout ce qui y vivait. Cette dégénérescence des organes, qu'on appelle la *sclérose*, afflige aussi les vaisseaux sanguins et l'artério-sclérose en durcifiant les artères les rend moins aptes à leur souple fonction, plus fragiles, et elle cause chez les vieillards plus d'une hémorragie mortelle. — Mais un grand nombre de maladies chroniques ont à ce point de vue les mêmes caractères que la sénescence et se caractérisent aussi par une sclérose des tissus, et c'est ainsi que la vieillesse n'est peut-être qu'une maladie chronique. Or les scléroses des maladies chroniques sont généralement produites par des virus et des toxiques (au premier rang desquels il faut ranger la syphilis et l'alcool).

M. Metchnikoff s'est demandé quelle pouvait être l'intoxication qui cause la sclérose sénile et il croit l'avoir trouvée dans les fermentations que produit la flore microbienne de l'intestin. La vieillesse ne serait pour lui qu'un empoisonnement chronique causé par les microbes du tube digestif. Ces microbes sont fort nombreux : on les compte par milliers de milliards dans le seul gros intestin. Sont-ils nécessaires ou seulement utiles à leur hôte? La question posée autrefois par Pasteur n'avait point reçu de solution nette et la plupart des bactériologistes regardaient la flore intestinale comme indispensable à la vie et à la digestion qui est sa fonction primordiale, sinon la plus noble. Les expériences, faites récemment au laboratoire de M. Metchnikoff par MM. Wolmann et Cohendy sur certains animaux, ont montré qu'il n'en est rien. On a pu élever et faire se développer depuis leur naissance, et dans des conditions de stérilisation absolue et contrôlée, de jeunes cobayes par exemple ou des poussins dont le tube digestif était parfaitement privé de tout microbe. Ainsi est démontrée la possibilité rigoureuse de la vie sans microbe.

Nous ne pouvons songer à maintenir notre intestin dans un pareil état d'asepsie complète, mais du moins devons-nous tâcher d'y diminuer les espèces qui élaborent les poisons capables, l'expérience l'a

montré, de favoriser la dégénérescence de nos organes nobles. M. Metchnikoff et ses élèves ont soigneusement dénombré et étudié ces poisons parmi lesquels il faut signaler le phénol et l'indol. Puis M. Metchnikoff eut l'idée de combattre l'influence des microbes pernicieux qui produisent ces poisons en introduisant dans le tube digestif d'autres microbes inoffensifs et domestiques dont le développement gêne celui des premiers. On avait remarqué que les fermentations nuisibles de l'intestin ne se produisent qu'en milieu alcalin; il fallait donc y réaliser un milieu acide; M. Metchnikoff y est parvenu en introduisant dans l'intestin sous des formes diverses (lait caillé, etc.) des microbes qui produisent la fermentation lactique, laquelle est acide. Un grand nombre d'états pathologiques et de troubles divers sont justiciables de cette méthode qui a déjà donné de beaux résultats.

Quant à la question de savoir si cette théorie profondément ingénieuse et originale de la sénescence prématurée pourra dans la pratique arriver à supprimer la vieillesse, elle n'est pas encore résolue, et il est permis d'être sceptique à son sujet. Mais qu'importe, si du moins M. Metchnikoff nous a donné le moyen de rendre plus supportable et même de retarder « des ans l'irréparable outrage? » et ceci n'est guère douteux. Il y a d'ailleurs une expérience sans doute non impossible à réaliser, que nous nous permettons de suggérer et qui fournirait un critérium décisif de cette théorie de la sénescence : elle consisterait à prolonger suffisamment longtemps l'élevage stérilisé des petits animaux, et à voir s'ils vieillissent moins vite, *toutes choses égales d'ailleurs*, que leurs congénères.

L'étude de la flore intestinale a aussi conduit M. Metchnikoff à y déceler une bactérie très répandue, le *B. proteus*, auquel il attribue une des affections les plus terribles de l'enfance, le choléra infantile qui, pendant les étés, enlève les nourrissons par milliers. On trouve beaucoup de ces bactéries dans l'intestin des petits malades et avec leur culture on a pu produire chez les animaux une affection semblable. Cela nous donne des indications précieuses sur les moyens à prendre contre la diarrhée des nourrissons.

***

A l'autre pôle de ces recherches qui ont toutes à l'origine les travaux de M. Metchnikoff sur l'*immunité*, il faut situer l'étude d'un phénomène presque antagoniste de celle-ci, et qu'on nomme l'*anaphylaxie*, étude à laquelle l'Institut Pasteur a apporté récemment des contributions importantes. On sait par le bel exposé que lui a consacré

ici même (1) le savant qui l'a découverte, M. Charles Richet, en quoi consiste ce phénomène : fréquemment une première injection d'un sérum quelconque sensibilise l'homme ou l'animal qui la reçoit au point qu'une seconde peut être suivie d'accidens graves et quelquefois mortels. C'est ce qu'on appelle la maladie des sérums. C'est là un phénomène exactement contraire du mithridatisme, dans lequel des injections toxiques produisent une accoutumance progressive qui rend supportables des doses de plus en plus massives. M. Richet a consacré à cette question des recherches pénétrantes, — qui lui ont valu, il y a quelques semaines, le prix Nobel, et n'ont pas peu contribué à son élection à l'Académie des Sciences, — et qui ouvrent sur la physiologie des aperçus nouveaux. Il a montré en particulier que les substances qui produisent l'*anaphylaxie* sont des *colloïdes*, tandis que le *mithridatisme* se produit avec les cristalloïdes (nous avons déjà expliqué ici ces termes) (1).

M. Beredska a fait à l'Institut Pasteur des recherches ingénieuses et patientes sur ce phénomène, à la suite desquelles il a obtenu le moyen de mettre les sujets à l'abri des accidens anaphylactiques qui suivaient naguère si souvent l'administration des sérums : ce moyen consiste à donner ceux-ci par la méthode des *injections subintrantes*, c'est-à-dire en plusieurs fois et à de courts intervalles. Ainsi s'est trouvée améliorée notablement, et pour le plus grand bien des malades, la technique de la sérothérapie générale

***

Telle est l'orientation des recherches qui, dans les services relevant de M. Metchnikoff, ont été menées à bien ces dernières années. Elles ne constituent qu'une partie de l'activité générale de l'Institut Pasteur. Il nous reste maintenant à passer en revue ce qu'on a fait dans ce temple de la pensée pastorienne pour l'atténuation des trois grands fléaux morbides qui étiolent l'humanité : la tuberculose, la syphilis et le cancer ; et pour le soulagement des autres maladies microbiennes ou toxiques, au premier rang desquelles est la diphtérie tant détestée des mères. Et il apparaîtra sans doute que nulle part on ne forgea contre la douleur humaine des armes plus belles et plus intelligentes, que dans ce grand arsenal où la pensée se fait acte, où la charité coiffe son doux visage du casque de Minerve, où l'on ne veut rien combattre que l'injuste souffrance, et tuer que la Mort.

CHARLES NORDMANN.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1911.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Parsifal*, de Richard Wagner. — M. Ferruccio Busoni.

Nous avons eu de fameuses « étrennes d'art. » La Joconde est revenue et *Parsifal* est arrivé. Les deux joies, il est vrai, ne furent point égales, l'une ayant été plus que l'autre, infiniment plus, mêlée de labeur et de fatigue. L'assistance à l'une des premières représentations, dites « extraordinaires, » de *Parsifal*, ne fut point une entreprise médiocre. Aller, audition du premier acte, dîner, audition des actes suivans et retour, il fallut exactement sept heures, de cinq heures et demie du soir à minuit et demi, pour la célébration intégrale de cette fête complexe, où la musique et la cuisine, l'admiration et l'ennui, le mysticisme et la mangeaille eurent leur part. On n'oserait point affirmer qu'un exercice de cette importance et de cette durée puisse jamais entrer dans ce que M. Maurice Barrès appelait dernièrement « la courbe normale d'une vie française. »

Au temps héroïque du wagnérisme, — plus précisément au mois d'août 1887, — un des héros de ce temps-là, M. Édouard Dujardin, résumait ainsi, dans la *Revue Wagnérienne*, « le dessein de *Parsifal*. »

« Wagner entreprit, dans le *Parsifal*, la synthèse de la sensation humaine : j'entends, non plus l'évocation de quelques sensations, mais l'évocation de l'ensemble des sensations qui sont l'homme ; l'expression de l'homme, autrement dit.

« Et son œuvre antérieure était une tendance vers cet objet. Dans la Tétralogie, le symbolisme général de l'Or et de la Charité (*die Liebe*, et primitivement Freia) expliquait l'homme par deux contraires désirs, fin et cause de tous actes sensibles... Dans *Tristan*, le désir d'amour est le mobile de toutes sensations ; ce n'est plus l'essai d'une synthèse universelle... Dans le *Parsifal*, la synthèse sera totale...

« Quelle est la loi de la totalité sensationnelle qu'est la vie ? L'être tend à croître dans son être ; et cette tendance, tantôt elle se nomme tendance à la perfection, tantôt désir du salut, tantôt progrès ; c'est la montée vers l'idéal, la recherche de l'absolu, le besoin de l'assouvissement, la complétude (*sic*) des fonctions ; encore, l'entrée en Dieu, l'absorption en l'infini, l'effacement en le néant ; encore, la suprême sagesse, l'ataraxie ; et cet éternel formulement, l'aspiration à l'idéal ; la nommerons-nous encore le désir de l'accomplissement.

« Richard Wagner conçut que toutes sensations procédaient de cette loi, et qu'en elle se synthétisait la vie. Dans le *Parsifal* il expliquera le monde sensationnel selon sa loi...

« Sous la quelconque anecdote du sujet apparent du *Parsifal*, comprenons donc le véritable sujet et le dessein du *Parsifal :* cette évocation, par la musique, du désir d'accomplissement, essence de ce que nous sommes. »

A peu près vers la même époque, nous proposâmes une explication plus modeste, plus terre à terre, moins dédaigneuse aussi du « sujet apparent » et de la « quelconque anecdote. » On nous permettra peut-être de la rappeler aujourd'hui. Entre l'une et l'autre glose, auditeurs et spectateurs de *Parsifal* auront le droit de choisir.

Au cœur des Pyrénées espagnoles, dans un monastère inaccessible, le Montsalvat, existe un ordre de chevaliers chastes et religieux. Ils veillent sur une inestimable relique : quelques gouttes du sang du Christ, recueillies par Joseph d'Arimathie en un vase auguste et merveilleux, le Saint Graal. A des jours et selon des rites convenus, ils se réunissent pour célébrer la commémoration de la Cène. Leur chef, ou leur roi, se fait apporter le calice et le découvre. Alors le sang divin s'échauffe et s'illumine, une joie mystique, une véritable extase enivre les chevaliers. Ils prient, ils adorent ensemble, et, répétant les paroles mêmes du Sauveur : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; Prenez et buvez, ceci est mon sang,* » ils communient, en souvenir du banquet eucharistique.

Au surplus, tout cela nous fut conté naguère, à la fin de *Lohengrin*, par le héros lui-même, le propre fils de Parsifal, en l'admirable récit qui se termine sur ces paroles : « Je vous ai été envoyé par le Graal. Mon père, Parsifal, porte sa couronne ; moi, son chevalier, Lohengrin est mon nom. » Ainsi, dans l'ordre logique et dans l'ordre chronologique, *Parsifal* précède *Lohengrin ;* il en est au contraire, selon l'évolution de l'œuvre et du génie de Wagner, la suite, et l'épanouissement.

Au début de *Parsifal*, nous apprenons que la colère de Dieu s'est appesantie sur le Montsalvat. Le roi du Graal, Amfortas, violant ses vœux, a cédé aux séductions d'une magicienne, Kundry. L'enchanteur Klingsor, le maître mystérieux et le complice de cette créature, a dérobé la lance qui jadis perça le flanc de Jésus et que l'on conservait auprès du Graal. Avec cette lance il a blessé le roi. Ni les herbes de la forêt voisine, ni l'eau pure de l'étang ne sauraient guérir la plaie d'Amfortas ou seulement rafraîchir sa fièvre. Et pour comble de misère, quand revient le moment des cérémonies saintes, le Roi n'y peut plus présider sans que redouble son martyre. La vue seule du sang divin exaspère le tourment de son corps et de son âme. Bienfaisant autrefois, aujourd'hui funeste, son ministère l'épouvante et le torture. Il voudrait abjurer le terrible sacerdoce, interrompre les rites sacrés et pour lui trop cruels, dussent tous ses compagnons, sans force et sans vertu désormais, sentir leur foi chanceler et s'épuiser leur amour.

Le salut d'Amfortas lui fut promis pourtant. Mais il ne lui viendra que d'un étrange sauveur, d'un homme ignorant et pur, instruit par la pitié : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor.* » Parsifal sera cet homme. Parsifal, un simple, un innocent, a pénétré dans les bois qui protègent et cachent le Montsalvat. Il a tué, chasseur ingénu, l'un des cygnes consacrés. On le saisit, on l'interroge, et son air interdit, son ignorance de toute chose et de lui-même, semble bien annoncer le rédempteur attendu. Le vieil écuyer Gurnemanz l'emmène au monastère et là, dissimulé dans l'ombre, il assiste à la célébration des saints et douloureux mystères qui peut-être illumineront son âme. Hélas ! devant le merveilleux spectacle il demeure si parfaitement stupide, que Gurnemanz furieux s'empresse de mettre à la porte l'inepte tueur de cygnes, en le traitant d'oison.

Acte deuxième : Klingsor, afin d'empêcher la guérison et le salut d'Amfortas, commande à Kundry de séduire l'innocent et de lui ravir la pureté qui fait sa force. Mais, cette fois, la femme est impuissante. Dans l'âme brusquement éclairée du jeune homme, son premier baiser n'éveille que l'image d'Amfortas, le souvenir de la souffrance méconnue autrefois et maintenant comprise, la seule compassion et non l'amour. En vain Klingsor accouru brandit contre le héros la sainte lance que profane sa main. Parsifal la saisit au vol et s'éloigne victorieux.

Troisième acte : errant dans la montagne, il a perdu le chemin du monastère. Un jour enfin, un matin d'avril, il retrouve Gurnemanz et

Kundry elle-même, à peine reconnaissable. C'est le cas de répéter le mot fameux de Bossuet : « Quel état, et quel état ! » Le personnage d'ailleurs est plutôt obscur. Une loi fatale contraint cette femme au péché jusqu'au jour où l'homme qu'elle n'aura pu réussir à perdre, la sauvera par le mérite de ses chastes refus. Belle tout à l'heure et parée comme une courtisane, la voici repentante, humiliée. Quand revient Parsifal, épuisé de fatigue, mais transfiguré, les yeux et l'âme ouverte à la lumière surnaturelle ; quand il s'assied pensif, au seuil de Gurnemanz, sous les arbres en fleurs, Kundry s'approche en silence. Elle détache l'armure et les sandales du héros vierge. Elle lave, parfume ses pieds meurtris, et les essuie avec la chevelure qu'elle dénoua jadis pour de moins pures caresses. Telle que Madeleine, elle sanctifie sa chair, tant de fois pécheresse, au contact à demi divin de celui qui jamais ne pécha.

Alors, de Kundry comme d'Amfortas, Parsifal a pitié. Il verse l'eau baptismale sur le front de la pénitente, et, suivi par elle et par Gurnemanz, il reprend le chemin du Montsalvat. C'est le vendredi-saint. Les chevaliers en prière adjurent encore une fois le misérable Amfortas de découvrir le Graal. Il s'y refuse, et déjà ses compagnons menacent de lui faire violence. Mais Parsifal apparaît. De la lance reconquise il touche la blessure mystérieuse et la guérit. Proclamé roi du Graal à la place d'Amfortas, il monte les degrés de l'autel et ses mains pures élèvent le cristal sanglant. L'œuvre de miséricorde est accomplie, et sur Kundry mourante, sur Amfortas pardonné, sur les chevaliers à genoux, descend la colombe mystique, messagère de grâce, de paix et de salut.

Au fond, et très simplement, en deux mots, dont l'allitération même n'eût pas déplu à Richard Wagner, *Parsifal* a pour thème psychologique ou moral deux sentimens, la pitié et la piété. Étroitement unis, inséparables même, l'un et l'autre opèrent ici pour ainsi dire en fonction l'un de l'autre. *Parsifal* ne saurait passer pour un produit ni pour un exemple de la philanthropie ou de la solidarité laïque. *Parsifal* n'est pas « neutre. » L'idée mère et maîtresse de l'œuvre, idée essentiellement chrétienne, est l'idée de la rédemption. A propos de cette idée, ou de ce problème, Nietzsche écrivait un jour (le Nietzsche de la seconde manière, laquelle fut, on le sait, terriblement anti-wagnérienne) : « Je ne l'estime pas (ce problème) au-dessous de sa valeur. Il a bien son charme. Le problème de la rédemption est même un problème très vénérable. Rien n'a fait faire à Wagner de réflexions plus profondes que la rédemption. L'opéra de

Wagner, c'est l'opéra de la rédemption. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme. C'est là son problème. » Nietzsche en riait alors, mais il en avait autrefois pleuré, pleuré d'admiration et de tendresse. Ses larmes, et non pas son rire, avaient raison.

La pitié, cet aboutissement et cette conclusion de la pensée wagnérienne dans *Parsifal*, il est facile, dans la plupart des œuvres antérieures, y compris les plus anciennes, d'en noter les prémisses, d'en suivre le progrès. Un jour, à l'Académie, Ferdinand Brunetière parlait de certaines créatures, pour lesquelles donner et se donner soi-même n'est pas une vertu, mais un besoin. Senta, la rédemptrice du « Hollandais volant, » est déjà de celles-là. Le grand élément et comme le ressort moral du personnage et du drame, c'est la compassion, et si large, que, dès le début, elle s'exerce pour ainsi dire au delà de la réalité dans l'ordre de l'imagination, au profit d'un personnage légendaire, mystérieux, « qui ne viendra sans doute jamais, qui, logiquement, naturellement, ne peut venir (1). »

Pitoyable et dévouée, comme Senta, jusqu'à la mort, Élisabeth, de *Tannhäuser*, est plus humaine et pour ainsi dire plus vraie, parce que rien de fabuleux ou de fantastique ne se mêle à son amour. Sa destinée, ou plutôt sa vocation, peut se résumer en quelques mots: celui qu'elle aimait a péché contre le ciel et contre elle-même ; elle s'offre elle-même en sacrifice pour lui rouvrir le ciel.

Qu'est-ce que *Lohengrin* encore, sinon le poème de la pitié? Pitié du héros pour Elsa; pitié d'Elsa pour Ortrude elle-même, à chaque page, à chaque mesure et surtout à la fin de leur dialogue du second acte, alors que la plus tendre cantilène tombe et retombe, — en vain, — des lèvres de la consolatrice sur l'âme ennemie et farouche, qui ne veut point être consolée.

Les plus beaux mouvemens peut-être de la *Walkyrie* sont des mouvemens de compassion. Revoyez, réentendez par le souvenir Sieglinde apportant à boire à Siegmund tombé de fatigue devant son foyer près de s'éteindre. Rappelez-vous son émoi, son empressement, ses charitables soins, et l'adorable effusion de la mélodie, aussi fraîche, aussi bienfaisante que celle de l'eau même. Et Brünnhilde ? Son héroïsme est-il fait d'autre chose que de pitié, avant de l'être d'amour ! Quelle miséricorde, quelle surhumaine et vraiment immortelle « sympathie, » au sens profond du mot, attendrit le dialogue du second acte avec

(1) Alfred Ernst, *L'Art de Richard Wagner*.

Siegmund, annonciation de mort, et d'une mort prochaine ! La pitié encore, toujours, et plus que jamais divine, inspire les sublimes adieux de Wotan. Plus exaltée ou plus retenue, c'est elle qui tantôt en précipite et tantôt en ralentit le cours.

Le même sentiment, on peut dire la même passion charitable, à tous les degrés, anime d'un bout à l'autre l'œuvre suprême de Wagner. « Mortellement atteint d'une flèche empennée, » un cygne en est le premier objet. L'épisode nous paraît être de ceux, qui ne manquent pas chez Wagner, où se mêle à beaucoup de poésie quelque puérilité. On ne peut s'empêcher de trouver que, pour la mort d'un oiseau, fût-il sacré, voilà bien des embarras et de la sensiblerie. Musicalement, l'oraison et la marche funèbre du volatile défunt sont de charmantes choses. De plus, on ne manque jamais, à cet endroit, d'évoquer et d'invoquer saint François d'Assise. Mais il nous souvient aussi, malgré nous, de notre La Fontaine, que nous citions à l'instant, et qui, dans une autre fable, à propos d'un pigeon, sinon d'un cygne, et d'un « fripon d'enfant » comme Parsifal, se contente de soupirer : « Cet âge est sans pitié. »

La pitié, nous l'avons dit, ne s'éveille dans le cœur du Pur-Simple que sous l'impur baiser de Kundry. Et cet éveil, ou plutôt cette explosion ; cet effet, non seulement imprévu, mais en quelque sorte contraire, et foudroyant, de cette cause, voilà qui peut compter parmi les coups les plus étonnans que frappa jamais le génie dramatique et musical de Richard Wagner. Le choc en retour est prodigieux. Là où nous attendions l'éclat de la sensualité, le déchaînement de toutes les puissances de la chair, l'âme seule éclate et triomphe. Dans l'interminable, l'accablant dialogue entre Parsifal et Kundry, qui remplit à peu près tout le second acte, c'est peut-être l'unique moment de beauté, mais de beauté sublime. Heureusement, il dure. Sous les paroles, ou plutôt sous les plaintes et presque les cris de Parsifal, un des grands thèmes religieux du premier acte, le plus grand même, se développe, mais se développe en se déchirant. De rudes modulations l'altèrent, le tourmentent. En des tonalités, à des hauteurs diverses, toujours plus gémissant et plus âpre, il va et vient, se détourne, s'enroule et, par momens, se tord. La douleur enfin, la douleur du roi, contemplée hier vainement, s'est faite sensible, bien plus, cruelle, atroce à l'âme de l'enfant. Elle est devenue sa propre douleur. Moralement, encore une fois, cela est admirable, et musicalement ce n'est pas moins beau. C'est beau comme du Beethoven à la dernière puissance et, si l'on veut, exaspéré; c'est beau suivant le mode ou l'un des modes favoris du

génie beethovenien, par l'accroissement ou le renforcement de l'idée sonore dans le sens dramatique et dans l'ordre de la passion.

Oui, la pitié prend ici l'ardeur, la violence d'une passion véritable. Moins pathétique ailleurs, elle s'épanche avec tendresse et suit un paisible cours, dans la scène connue sous le nom d' « Enchantement du Vendredi-Saint. » Wagner doit avoir conçu la première pensée de cette scène au mois d'avril 1857, alors qu'il venait à peine de s'installer, grâce à ses amis Wesendonck, dans la petite maison voisine de Zurich, « l'Asile, » par lui si longtemps souhaité :

« Le vendredi-saint, je me réveillai par un brillant soleil qui se montrait pour la première fois depuis que nous habitions cette maison; notre jardinet verdissait, les oiseaux chantaient; enfin, je pouvais m'asseoir sur notre balcon et jouir du calme tant désiré. Pénétré de joie, je me souvins tout à coup que c'était le vendredi-saint et me rappelai qu'une fois déjà j'avais été frappé d'un avertissement solennel semblable dans le *Parsifal* de Wolfram. Depuis mon séjour à Marienbad, où j'avais conçu les *Maîtres Chanteurs* et *Lohengrin*, je ne m'étais plus occupé de ce poème, mais aujourd'hui l'idéalisme de son sujet me dominait. Partant de l'idée du vendredi-saint, je construisis rapidement tout un drame en trois actes et l'esquissai sur-le-champ en quelques traits (1). »

« Pénétré de joie, » nous dit Wagner. Ici, en effet, la joie circule à travers la musique, et la fait en quelque sorte s'écouler doucement. Mais c'est une joie sérieuse, pensive, une joie à base de mélancolie, de tristesse même, et de délicate pitié. Elle s'éveille, cette joie, un jour de printemps, un jour de salut, mais un jour aussi de souffrance, et de souffrance divine. Le charme de la mélodie et de la symphonie wagnérienne est composé de ces deux élémens. Le second peut-être l'emporte. Sans doute il y a plus de grandeur, avec plus de précision, en d'autres paysages, plus fortement construits, de la musique : par exemple, dans la « *Scène au bord du ruisseau*, » de la *Symphonie Pastorale*. D'aucuns trouveront même « l'Enchantement du Vendredi-Saint » un peu mince, en tant que musique pure, auprès des « Murmures de la Forêt » de *Siegfried*. La scène de *Parsifal* est du moins unique en ceci, que, sur la nature entière, rajeunie et rachetée, on y sent passer un souffle et presque une caresse de bonté, de miséricorde et d'amour.

Il n'est pas jusqu'aux lointaines résonances, jusqu'aux échos mou-

(1) Richard Wagner : *Ma Vie*, traduction française de MM. Valentin et Schenck. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1913, t. III, p. 163.

rans de cette musique, où parfois ne se glisse une secrète, une furtive pitié. Le premier acte s'achève. Les saintes liturgies ont cessé. L'impatient Gurnemanz a banni leur insensible témoin du sanctuaire, qui reste silencieux et vide. Alors tout semble perdu. Mais non : du haut des voûtes, un chant suprême descend, moins qu'un chant, un murmure, un soupir. Les hommes se sont tus, mais, tout bas, les pierres parlent encore. Plus fidèlement compatissantes et consolatrices, elles renouvellent, confirment la promesse mystérieuse, et ne désespèrent pas du salut.

Pitié, piété, ne serait-ce pas en vain que nous nous flattions tout à l'heure de les distinguer l'une de l'autre? Les deux ordres de sentimens partout se mêlent ou plutôt s'amalgament ici. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, et ton prochain pour l'amour de Dieu. » De même que les deux préceptes n'en font qu'un seul, ainsi, dans les scènes religieuses de *Parsifal* se fondent ensemble la divine et l'humaine charité. L'histoire de la musique dramatique n'offre rien de pareil à ces deux tableaux sacrés. Le premier peut-être l'emporte par la nouveauté, par l'abondance et la richesse, par la composition et l'architecture. A la valeur individuelle des thèmes s'ajoute leur beauté réciproque, je veux dire celle qui résulte de leurs rapports divers : soit qu'ils se suivent, soit qu'ils se combinent, soit que par degrés ou par étages ils se superposent. Les uns forment de vastes périodes. Il en est d'autres plus brefs, et plus vagues aussi. La musique tantôt se développe et se donne carrière ; tantôt au contraire elle se réserve, et, pour que nous la comprenions alors, pour qu'elle nous émeuve, il lui suffit d'une insinuation, d'une réticence. Au lieu du parti pris et de la rigueur, c'est l'éclectisme qui règne en cette scène. On respire sous ces voûtes un air libre. Elles sont même témoins d'étranges rencontres. Un maître de l'opéra français, du « grand opéra, » du « genre » que Wagner haïssait entre tous, un Meyerbeer peut-être aurait trouvé le thème de la marche des Chevaliers, avec sa carrure et son rythme pointé. L'accompagnement en triolets, — oh! rien que l'accompagnement, — de certain chœur d'enfans, n'est pas très éloigné du style, voire de la formule de Gounod. Mais Wagner seul pouvait disposer ainsi les notes, ce peu de notes, étranges et suaves, qui forment la mystique promesse : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor.* » Nul autre que lui n'eût dégagé de certain *Amen* liturgique, en usage dans les églises de Dresde, assez de mystère et de poésie pour en imprégner, en embaumer de la base au faîte, comme d'une vapeur d'encens, le sanctuaire du Montsalvat. Qu'elle est simple, mais belle, cette pro-

gression ascendante d'accords! — de sixtes, s'il faut les appeler par leur nom; — belle quand elle se développe, et non moins belle quand elle conclut. C'est d'abord un mouvement, une élévation, comme la prière; à la fin, c'est une assurance, un repos comme la foi. Tel autre thème, solennel, exposé dès le prélude par les instrumens de cuivre, se divise maintenant entre les voix, et celles-ci, croisant, entre-croisant les fils de la souple mélodie, en tissent la trame légère d'un contre-point *alla Palestrina*. Du sein même de la polyphonie, et pour y faire équilibre, l'unisson jaillit par momens, tour à tour énergique et tendre : c'est l'hymne des chevaliers en marche; surtout c'est l'oraison, qui n'est qu'un murmure, un soupir d'adoration et d'extase, des chevaliers communiant à genoux. Voilà ce qu'on peut appeler une mélodie, une mélodie pure, à peine accompagnée, « à découvert, » diraient les pédans. Je ne sais trop s'il en existe, ailleurs, une plus longue, plus lente également et dont la courbe enveloppe un plus vaste espace sonore. Mais aussi quelle ampleur a l'idée, le sentiment qu'il faut ici qu'elle embrasse! « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ainsi en mémoire de moi. » Fut-il jamais, pour un musicien, pour la musique même, paroles aussi redoutables! On sait à quelle hauteur elles ont porté, bien loin de l'écraser, la musique de Wagner. Cette mélodie, encore une fois, est d'une extraordinaire envergure; elle déploie des ailes immenses. Après chacun des deux versets, les voix se taisent, et, sous des accords flottans, la symphonie répond, un peu assourdie et comme voilée par les demi-ténèbres qui l'environnent. La musique religieuse n'avait pas encore connu d'aussi longues extases. Le calice lumineux seul éclaire le théâtre et, du haut de la coupole, tout entière harmonieuse, sur ces hommes qui prient, sur cet homme qui souffre, descendent sans trêve de ravissans concerts. Le voilà, le sang de la nouvelle alliance, le mystérieux ferment d'une foi plus vive et d'un plus ardent amour. Les maîtres anciens, y compris les plus grands, en ont ressenti moins vivement l'ivresse. Et c'est pourquoi désormais, quand notre mémoire, et notre piété même, veut associer des chants au mystère et aux paroles encharistiques, elle ne les cherche plus dans la *Passion selon saint Mathieu* de Jean-Sébastien Bach, mais dans le *Parsifal* de Richard Wagner.

Le tableau final a le tort de reproduire, à peu de chose près, celui-là. Il en constitue ainsi comme une réplique atténuée. « A peu de chose près, » mais à quelque chose tout de même, et ce quelque chose n'est rien moins que l'accomplissement de la promesse et la consom-

mation du salut. « *Den heiligen Speer, ich bringe ihn euch zurück.* La sainte lance, je vous la rapporte. » Les paroles françaises ne rendent ni l'énergie, ni l'élan des paroles allemandes. Surtout, en aucune langue, il n'est de paroles qui puissent égaler ces quelques notes, ou seulement en approcher. L'éclat, le rayonnement d'une telle entrée est indescriptible. Parsifal a guéri le roi. A son tour il balance au-dessus des chevaliers à genoux le calice resplendissant. Les divines mélodies flottent de nouveau dans l'air, tous les thèmes sacrés reparaissent. L'orchestre, — et quel orchestre! — semble s'épancher en torrens de miséricorde et d'amour. Les harpes littéralement ruissellent. Tout prie, tout adore et rend grâces : « Une immense bonté tombe du firmament. » D'un suprême coup d'aile, les grandes cantilènes mystiques s'enlèvent jusqu'au ciel. Pour définir la nature et le sentiment de cette musique, il ne faudrait que des mots comme « enthousiasme, » « apothéose, » tous ceux enfin dont l'origine ou l'étymologie implique l'idée et le nom même de Dieu. On a raconté que Wagner, adressant à Nietzsche un exemplaire de son poème de *Parsifal*, avait écrit au-dessous de son nom : « Membre du Conseil supérieur de l'Église. » De l'Église, de notre Église catholique, le musicien de *Parsifal*, comme, trente années auparavant, celui de *Tannhäuser*, ne fut pas et ne pouvait pas être un « conseiller. » Mais il en fut du moins, à sa manière, un apôtre. Il le fut par le génie, sinon par la croyance et, de même que *Tannhäuser*, *Parsifal* restera l'un des plus magnifiques hommages que la musique de théâtre ait jamais rendus à notre foi.

. . . . . .

Oui certes, *Parsifal*, mais non pas tout entier. La durée intégrale de l'œuvre se compose de beaux momens, de momens sublimes, et de rudes quarts d'heure. S'il fallait, après les uns, dénombrer les autres, l'espace ici nous manquerait. Hormis l'incident admirable du baiser de Kundry, avec les suites, — inaccoutumées, — qu'il comporte, le second acte nous parut toujours, et cette fois encore, un abîme, à moins qu'il n'en soit une montagne, d'ennui. Ici le vide est plus sensible, et là c'est le poids. On vante trop le chœur des Filles-Fleurs. Le chromatisme à la longue en est agaçant, acide même; l'intonation générale aiguë et tant soit peu criarde. En outre pour qualifier leurs façons, — ne fût-ce que leurs façons musicales, — on dirait volontiers, en allemand, de ces aimables jouvencelles : « *Sie kokettieren,* » et le mot exprimerait bien ce que, dans leurs gentillesses germaniques, il y a de minauderie et d'apprêt. Fastidieuse, au début du second acte, est

l'évocation de Kundry par Klingsor et leur obscure conversation. Plus accablante encore, parce que plus longue, la scène de la séduction inutile. Il y a décidément, dans le théâtre de Wagner, un élément, ou plutôt un genre fatigant entre tous, et c'est le genre narratif. Défiez-vous, dès qu'un personnage wagnérien se met à raconter une histoire. Au second acte, c'est le cas de Kundry; dès le premier tableau, c'est le cas de Gurnemanz, le vieil et bavard écuyer. Que dis-je! ils font plus que s'y mettre l'un et l'autre, ils s'y complaisent interminablement. Et puis, dans cette musique même, dans l'organisme ou le système de cette musique, voici que les abus, les excès, nous deviennent ou nous redeviennent sensibles, quand ce n'est pas odieux. Par exemple, il reste entendu, lui-même ayant pris soin de nous le dire, que Wagner a précipité le torrent de la symphonie dans le lit du drame lyrique. Mais d'aucuns se demandent aujourd'hui si le torrent n'aurait pas débordé les rives. Tout en croyant rétablir l'équilibre entre les forces diverses que le drame lyrique associe : musique et paroles, orchestre et chant, instrumens et voix, Wagner n'a peut-être fait que le rompre, à sa manière, ou du moins que l'ébranler. L'édifice ne penche plus du même côté que naguère, mais il penche, pour avoir été redressé trop rudement. Une forme enfin, ou plutôt une formule du génie wagnérien commence à nous peser lourdement. C'est le *leitmotif*. Autant qu'un élément d'expression et de psychologie, nous y croyons peu à peu découvrir un principe de contrainte et de monotonie, de convention et d'artifice à la fois. Nous rêvons d'une beauté plus simple et plus libre. Plus brève également, oh! surtout plus brève. Il ne faut pas quatre ou cinq heures pour entendre un *Orphée*, un *Don Juan*, un *Freischütz*, où cependant il y a des choses fort agréables. Je crains qu'un *Parsifal* ne soit au-dessus des forces humaines, ou tout au moins des forces françaises. « L'art n'a pas de patrie. » Et encore! Mais certaines œuvres d'art en ont une. La France ne sera jamais la patrie, même adoptive, de *Parsifal* tout entier.

Elle a fait de son mieux pour le recevoir et le traiter à l'Opéra. Ce n'est pas un hôte commode. L'interprétation, musicale et dramatique, plastique aussi, du principal rôle, est des plus malaisées. Le héros doit constamment se tenir entre l'innocence et la niaiserie, entre l'ange et la bête. La mesure est difficile à garder. M. Franz n'y a pas trop mal réussi. La voix de ce chanteur est, comme sa corpulence, extrêmement forte. La voix de Mlle Bréval (Kundry) est plus faible; mais le silence de l'artiste, ses attitudes, ses gestes, ne sont pas sans beauté. La diction de Parsifal, et surtout celle de Kundry, ne nous laissa pas

entendre un seul mot du texte. Nous ne le regrettâmes qu'à demi, ce texte n'ayant de rapport avec aucune langue connue. On s'en aperçoit en écoutant M. Delmas (Gurnemanz), qui, lui, chante et prononce également bien. L'orchestre de M. Messager a l'exactitude, la correction, en un mot l'intelligence, mais non pas l'âme et l'amour qu'il faut. Les chœurs n'ont pas très souvent détonné. Les décors sont plus que médiocres : celui du temple a trop d'élévation avec trop peu de largeur. La musique ne s'y étale pas. Le paysage témoin de l'Enchantement du Vendredi-Saint est dans la manière impressionniste, ou pointilliste, et durant la marche vers le Montsalvat, à l'aller comme au retour, une toile mouvante a déroulé par deux fois, en sens inverse, une série de tableaux incertains comme sujet et, comme couleur, affreux.

Nous arrivons trop tard, à la fin de cette chronique et de cette quinzaine, pour vous recommander utilement d'aller entendre un des rares, très rares pianistes, qui méritent le nom de « poètes du piano. » M. Ferruccio Busoni n'a fait que passer. Il a joué deux fois au Conservatoire — et merveilleusement — le cinquième concerto (l'exotique, ou l'égyptien), de M. Saint-Saëns. Dans les trois concerts qu'il a donnés à la salle Erard, c'est de Liszt surtout que M. Busoni parut un éblouissant interprète. Poète, et grand poète, M. Busoni l'est d'abord dans le sens, ou mieux selon le sentiment général de l'expression, avec tout ce qu'elle évoque de rêve, de fantaisie ailée, d'émotion et de mystère. Quant au virtuose, au pianiste, soit qu'il frappe les notes, soit qu'il les effleure, qu'il les soutienne ou qu'il les abandonne, et cependant les laisse vibrer, que ses doigts courent, volent sur le clavier, ou qu'ils s'y attachent et s'y enfoncent, il semble toujours que par ses mains l'ordre de la sonorité pure soit en quelque sorte renouvelé. Ainsi, dans cet ordre même, c'est un poète encore, autrement dit un créateur, que M. Ferruccio Busoni.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

On continue de se demander si le ministère que préside M. Doumergue et que dirige M. Caillaux ira jusqu'aux élections prochaines. La question reste en suspens. Que le ministère soit fragile, personne ne le conteste, mais il y a des choses fragiles qui durent à force de ménagemens, et le ministère se ménage lui-même plus que ne l'avait fait aucun de ses devanciers. On ne l'accusera pas de courir les aventures : il les fuit au contraire, et sa principale préoccupation est de ne rien faire, parce que c'est à ses yeux le meilleur moyen de ne donner prise d'aucun côté. Aussi est-il possible que le ministère aille jusqu'aux élections, et même, à parler franchement, cela devient chaque jour plus probable. Chaque jour, en effet, diminue le temps à parcourir. Si les élections ont lieu en mai, et si avril est consacré à la campagne électorale, il ne reste guère que deux mois de session. Avec quoi les remplira-t-on? Avec rien. On commencera la discussion du budget, on ne la terminera pas. M. Caillaux, à la vérité, « conjugue » l'impôt sur le capital et l'impôt sur le revenu dans des projets auxquels il attache sa gloire, mais il sait fort bien qu'aucun n'aboutira avant longtemps, si même il aboutit jamais : à cette époque incertaine et lointaine, les élections de 1914 seront déjà, dans le passé, une date à moitié oubliée. Temporiser, voilà toute la politique du gouvernement, et il faut bien reconnaître que c'est pour lui la bonne, puisque c'est la seule qui lui permette de vivre.

Cette politique, M. Barthou vient de l'exposer au Cercle Voltaire, à Bordeaux, dans un discours très éloquent, qui peut se diviser en deux parties : il a consacré la première à se défendre lui-même contre les accusations dont il a été l'objet, et la seconde à parler du ministère actuel et de ses procédés.

M. Barthou avait-il vraiment besoin de se défendre? Les attaques

dirigées contre lui sont tombées avec lui ; elles sont déjà de l'histoire ancienne ; on comprend toutefois qu'il ait tenu à les relever et à les repousser aujourd'hui, ses adversaires ayant évité avec le plus grand soin de lui en donner l'occasion pendant qu'il était encore au pouvoir. A maintes reprises, il les a invités à monter à la tribune et à ouvrir contre lui un débat qui aurait été contradictoire ; mais ils se sont tus jusqu'à la fin, imitant de Conrart le silence prudent. C'est ainsi qu'on pratique aujourd'hui le régime parlementaire. Le bon public croit que ce régime est celui de la publicité par excellence et que tout s'y passe au grand jour. Il en a été de la sorte autrefois, mais nous avons changé tout cela. A présent, on procède par des allusions détournées et perfides, ou encore on se livre dans la presse à des agressions furibondes ; mais, à la tribune, on parle de tout autre chose, comme si on craignait, par la lumière qui s'en dégage, de dissiper les obscurités indispensables au succès de certains desseins. En vain le gouvernement multiplie-t-il les appels du pied et de la voix, on ne lui répond pas, on continue contre lui le jeu combiné, — M. Caillaux dirait conjugué, — des propos de couloirs, des articles de journaux, et du silence de la tribune. Un ministre ne peut s'expliquer que lorsqu'il a cessé de l'être. M. Barthou n'est pas le premier qui a eu affaire à ces mœurs nouvelles. Pendant qu'il était président du Conseil, M. Clemenceau a sommé plusieurs fois et en même temps défié l'opposition d'énoncer ses griefs dans un débat public, et, ne l'obtenant pas, il appelait avec mépris ses adversaires radicaux qui étaient précisément hier ceux de M. Barthou, « les muets du sérail. » Mais, ayant reconnu la force et l'efficacité du procédé, il l'emploie à son tour et se contente de fulminer tous les matins dans le journal où il dépense la verve la plus débridée, au lieu d'en faire retentir la tribune du Sénat. M. Barthou le lui a reproché. Combien n'aurait-il pas préféré répondre à M. Clemenceau du tac au tac, dans une explication directe que le Sénat aurait entendue et que le pays aurait jugée ! Mais M. Clemenceau lui a refusé ce plaisir, et les « muets du sérail » de la Chambre l'en ont privé pareillement. On comprend donc que M. Barthou ait tenu à parler à Bordeaux de sa circulaire sur les manuels scolaires et de celle de M. Baudin sur la célébration du vendredi-saint. Avec quelle virulence ces deux circulaires n'avaient-elles pas été commentées, condamnées, flétries dans certains journaux ! Il semblait que M. Barthou avait compromis les intérêts et, ce qui est encore plus grave, sacrifié l'honneur de la République laïque ! Et on avait insinué par surcroît qu'il avait entamé ou qu'il s'était proposé

d'entamer des négociations louches avec le Vatican! Tout cela date à peine de quelques semaines et tout cela est déjà périmé. On est passé à d'autres exercices. Il a fallu quelque effort de mémoire pour se rappeler de quoi il s'agissait. Un seul passage de cette partie du discours de M. Barthou mérite d'être retenu : c'est celui qu'il a consacré à nos rapports avec le Vatican. Il a protesté une fois de plus, avec plus d'énergie que le fait n'en valait la peine, contre l'allégation qu'il aurait, « par des négociations occultes, renoué indirectement des relations avec le Saint-Siège, » mais il a ajouté : « Si je m'en défends d'ailleurs, ce n'est pas que le rétablissement des relations avec le Vatican soit incompatible avec le maintien, à mes yeux inaliénable, du régime de la Séparation : c'est simplement qu'un gouvernement, s'il en ressentait la nécessité, n'aurait pas le droit d'engager de semblables négociations en dehors de la volonté avertie du Parlement. » A la bonne heure! Aucun homme politique sérieux n'oserait soutenir que l'état de rupture qui existe actuellement entre la République et le Saint-Siège soit celui qui convient normalement et définitivement aux intérêts du pays. M. Barthou s'est bien gardé de conclure que la porte devait rester fermée à tout rapprochement ultérieur ; il a dit seulement que, pour la rouvrir, le gouvernement devait demander la clé aux Chambres. M. Barthou limite peut-être un peu trop l'initiative qui appartient au gouvernement, et il y aurait à ce sujet des réserves à faire; mais ce n'est pas le moment. Qu'il nous suffise de retenir qu'à ses yeux, aucune incompatibilité n'existe entre le régime de la Séparation et la reprise de relations diplomatiques avec le Saint-Siège. C'est une vérité qui est en marche.

Dans la seconde partie de son discours, M. Barthou a cessé de se défendre, il a attaqué à son tour, mais il s'est appliqué à rester dans le domaine des faits et des idées, à oublier les personnes, à ne pas augmenter et aggraver les divisions entre républicains : la force de son argumentation n'y a d'ailleurs rien perdu. Il était assurément en droit de dire que, si on néglige ses projets de réforme qui appartiennent à l'avenir, M. Caillaux n'a rien trouvé de mieux à faire, dans le présent, que ce que faisait son prédécesseur. A peine même le fait-il autrement et personne ne soutiendra qu'il le fasse mieux. La Chambre en a eu l'impression très vive lorsque M. Caillaux lui a lu du haut de la tribune une longue lettre qu'il avait adressée à M. Cochery, président de la Commission du budget, lettre que tout le monde a qualifiée de Message. La solennité de la mise en scène, aussi bien que l'importance du sujet, comportait en effet cette désignation ; mais sous toute cette

pompe, il n'y avait que du vide. Ajourner des dépenses reconnues nécessaires, inévitables, n'est pas un moyen de les diminuer, encore moins de les supprimer. Rouvrir un compte spécial pour le Maroc est un procédé connu d'alléger le budget ordinaire, mais non pas nos charges, et nous dirions volontiers que, puisqu'il faut payer, il importe peu qu'on le fasse de la main droite ou de la main gauche, si les comptes spéciaux n'étaient pas un élément de confusion introduit dans le budget. La déconvenue de la Chambre a été grande lorsque la lecture de cette composition décevante a été terminée. Les radicaux-socialistes s'attendaient à mieux de leur grand homme. Quant au centre et à la droite, ils savaient d'avance que M. Caillaux n'avait pas trouvé la pierre philosophale et n'espéraient pas de sa part des miracles; cependant une pareille stérilité d'invention n'a pas été, pour eux aussi, sans quelque étonnement. M. Barthou s'en est fait l'interprète dans son discours de Bordeaux. — Que sont devenus, a-t-il demandé, tous les projets qu'on nous avait tant vantés et qui devaient pourvoir, comme par enchantement, au déficit? On avait critiqué comme excessif un emprunt de 1 300 millions : on lui en substitue un de 1 900 millions. Et cet emprunt, ou ces emprunts, car on les subdivisera en plusieurs séries, on les subordonne à l'établissement de certaines taxes dont la longue discussion rend le vote final à la fois lointain et problématique. Cette politique peut être celle d'un parti que dominent les intérêts électoraux; ce n'est pas celle d'un gouvernement qu'inspirent les intérêts supérieurs et permanens du pays. — L'état de nos finances est tel, en effet, que nous aurions besoin aujourd'hui d'un baron Louis, d'un Villèle, d'un Thiers. M. Caillaux est loin de pareils modèles et, quand bien même il serait de leur famille, la politique à laquelle il s'est condamné pervertirait en lui les plus heureux dons naturels. On a répété à satiété le vieux mot du baron Louis: « Faites-moi de la bonne politique, et je vous ferai de bonnes finances; » mais il reste toujours vrai. Malheureusement M. Caillaux fait à la fois de la politique et des finances et, si sa politique est mauvaise, comment ses finances pourraient-elles être bonnes? M. Ribot avait bien raison de lui dire au Sénat : — Oubliez que vous êtes un homme de parti, un chef de parti, et soyez seulement un ministre des Finances. — Mais c'était lui demander de n'être pas lui-même. M. Caillaux, par son alliance avec les partis révolutionnaires, ne peut faire que de la politique révolutionnaire; il ne peut pas faire une politique de bon sens, celle qui consisterait à sérier les réformes, et à les introduire l'une après l'autre sans « conjugaison » imprudente,

Il aime mieux tout promettre, tout engager à la fois, au risque de se faire obstruction à lui-même et de n'aboutir à rien. Mais tient-il à aboutir ? Alors, que n'engage-t-il toute la responsabilité ministérielle devant le Sénat? Que ne pose-t-il la question de confiance sur la question de l'impôt sur le revenu ? Le fera-t-il? M. Barthou ne le croit pas et nous ne le croyons pas davantage. Avant les élections, M. Caillaux ne posera la question de confiance sur rien, car sa seule politique se réduit à vivre.

Mais, dira-t-on, si le Ministère ne fait rien jusqu'aux élections prochaines, quel inconvénient y a-t-il à ce qu'il traîne une existence inerte jusqu'à cette date, qui est d'ailleurs très prochaine ? L'inconvénient n'est pas dans ce que le ministère fera avant les élections, mais dans ce qu'il prépare et qu'il rend inévitable après. On n'est pas impunément le chef, c'est-à-dire le prisonnier du parti de la démagogie. M. Caillaux est allé à Pau et il a été un des rédacteurs, probablement même le principal rédacteur du programme qu'a voté dans cette ville le Congrès radical-socialiste. Tous les projets financiers qu'il élabore en ce moment et dont il serait fort embarrassé de voir aboutir un quelconque d'entre eux avant les élections, s'imposeront à lui, tout le premier, le lendemain, si son parti a triomphé : il faudra alors qu'il les fasse triompher aussi et il s'y emploiera, on peut en être sûr, sinon sans appréhensions secrètes, au moins sans scrupules. Et ce n'est pas tout. Les deux principaux résultats d'une victoire électorale remportée par les partis socialiste et radical-socialiste seront une perturbation profonde dans notre système d'impôts et le retour au service militaire de deux ans. Voilà pourquoi les élections prochaines nous inquiètent si fort : à l'avenir qu'elles nous réservent est attachée la vie même du pays.

Laissons de côté pour le moment les réformes fiscales, nous aurons, et même souvent, l'occasion d'y revenir. Il n'est pas probable qu'elles se produisent d'une manière « catastrophique, » pour emprunter un mot au vocabulaire des socialistes unifiés : il y aura des reprises successives et des délais. Mais la loi de trois ans, cette loi qui a été discutée si laborieusement et qui, surtout depuis l'avènement du Cabinet actuel, est l'objet d'attaques si vives, cette loi courra un danger plus immédiat. Les socialistes unifiés d'une part, les radicaux-socialistes et les radicaux sans épithète de l'autre, lui ont voué une haine à mort soit que vraiment ils la détestent et qu'ils voient en elle, comme M. Jaurès en son langage apocalyptique, une sorte de monstre qui nous ramène aux plus sombres époques de barbarie, soit qu'ils

trouvent commode d'en jouer comme d'une amorce sur le terrain électoral et d'en promettre la suppression à leurs électeurs. Cette dernière considération est certainement celle qui agit sur l'esprit du plus grand nombre. Radicaux et socialistes ont vu là une machine électorale d'une puissance extrême, qui les dispense de tout travail d'esprit pour inventer un programme et leur donne des chances qu'ils jugent sérieuses d'élection ou de réélection. Certes, le pays a accepté avec une ferme et patriotique résolution la loi de trois ans ; on lui a dit qu'elle était nécessaire, il l'a cru, il s'y est soumis ; mais que se passera-t-il dans sa conscience si des voix dissidentes, hardies et péremptoires, viennent maintenant lui assurer qu'on s'est trompé, qu'on a exagéré, qu'on a exigé de lui un effort plus grand qu'il n'était indispensable, enfin qu'on peut sans inconvéniens, et sinon d'un seul coup, au moins par rapides étapes, revenir au service de deux ans ? Il est difficile de prévoir quel sera en lui le résultat de cette épreuve, mais il est à craindre que ce ne soit un grand désarroi. Il y a quelques jours, M. le ministre de la Guerre, dans un discours qu'il a prononcé à Mirande, a très nettement affirmé que les nécessités qui avaient imposé la loi de trois ans n'avaient pas disparu et qu'elles étaient toujours impérieuses. La sincérité de M. Noulens n'est pas suspecte ; tout le monde apprécie la loyauté de son caractère, et au surplus, il a voté la loi de trois ans ;-mais il n'en a pas été de même de tous ses collègues, et personne n'ignore, notamment, l'opinion de M. Caillaux. Le Cabinet Barthou était unanime sur la loi militaire, le Cabinet Doumergue ne l'est pas : comment aurait-il la même autorité pour faire accepter par le pays une loi qui lui pèse et qui assurément est très lourde ? Le pays ne connaît pas l'opinion de chacun de nos ministres, mais leurs hésitations ne lui échappent pas et il sent bien que la loi de trois ans n'est plus défendue avec la même conviction et la même force. Alors, qu'arrive-t-il ? Des hommes qui ne se risquaient pas à attaquer cette loi dans nos campagnes, parce qu'on leur opposait l'autorité du gouvernement tout entier, celle du Conseil supérieur de la Guerre, celle de la partie la plus éclairée des Chambres, des hommes qui hier se taisaient commencent maintenant à parler ; ils contestent la nécessité, l'utilité même de la loi ; ils entendent et ils reproduisent des voix sonores ; ils réveillent dans les âmes des sentimens qui n'osaient pas se manifester jusqu'ici et qui ne sont pas ceux dont la nature humaine a le plus à s'honorer. On voit déjà se produire dans le pays comme un remous contre la loi militaire, et il faut s'attendre à ce que ces mouvemens encore un peu indécis prennent un caractère

beaucoup plus accentué sous le souffle violent des tempêtes électorales.

Un Congrès socialiste vient de se réunir à Amiens en vue de déterminer quelle sera l'attitude et la conduite du parti aux élections prochaines : on voit déjà, d'après ses débats, que la suppression de la loi de trois ans sera la plate-forme électorale des socialistes et on peut prévoir qu'elle sera aussi celle des radicaux. Cette question domine, supprime toutes les autres. Avant qu'elle fût posée, les socialistes unifiés et les radicaux étaient profondément divisés sur la loi électorale : les premiers étaient les partisans ardens de la représentation proportionnelle, les seconds en étaient les adversaires non moins résolus. Une coalition électorale était difficile, impossible même, entre deux partis qui, sur une question aussi importante, étaient aux antipodes l'un de l'autre. Mais aujourd'hui, plus de division : socialistes et radicaux fraternisent dans leur haine commune contre la loi de trois ans : la soudure s'est faite entre eux; au second tour de scrutin, ils marcheront la main dans la main. La situation actuelle se caractérise par les deux traits suivans : offensive électorale prise contre la loi militaire par deux partis puissans et, — à supposer que le gouvernement veuille vraiment défendre cette loi, — diminution pour le faire utilement de son autorité et de sa liberté : de son autorité, parce qu'il est divisé et que son opinion reste flottante et molle; de sa liberté, parce qu'il s'appuie sur un parti qui a juré de détruire la loi militaire et qu'il ne peut rien sans ce parti. Ce n'est pas sans douleur que nous faisons ces constatations. Il est pénible, il est cruel de penser qu'une loi à laquelle les destinées du pays sont attachées est sur le point de devenir l'enjeu des luttes électorales. Depuis quelque temps déjà, ce danger se dessinait avec une clarté inquiétante, mais sous le ministère Barthou nous pouvions compter et nous comptions que le gouvernement y ferait énergiquement contrepoids, et lui seul pouvait le faire : sous le ministère Doumergue cette espérance s'évanouit. Tel est le mal que fait ce ministère, en dépit de la bonne volonté de quelques-uns de ses membres, car nous ne les confondons pas tous dans le même jugement : mais la bonne volonté de quelques-uns s'annihile dans l'impuissance de tous.

Un pareil danger ne pouvait pas échapper à M. Barthou, l'initiateur de la loi de trois ans : aussi a-t-il adressé au gouvernement un appel pressant, qui sera peut-être entendu, mais qui, pour les motifs que nous venons d'indiquer, a beaucoup moins de chances d'être suivi. « Deux thèses, a-t-il dit, s'opposeront devant le suffrage uni-

versel : entre les deux le gouvernement ne peut pas garder une attitude équivoque. Il est impossible, et pour sa dignité et pour l'intérêt du pays, qu'on escompte son indécision ou sa neutralité. Il faut qu'il parle et il faut qu'il agisse... La gageure serait intolérable si le gouvernement, acquis à la loi de trois ans, favorisait de son concours ceux qui font de son abrogation la base de leur programme et l'article principal de leur profession de foi. Il ne serait pas seulement contradictoire, il serait criminel, — et je mesure avec sang-froid toute la gravité de cette parole, — de voir les chefs d'un parti affirmer au pouvoir la nécessité nationale d'une loi militaire et pousser, dans les élections, à l'assaut de cette même loi leurs troupes, leurs amis et leurs alliés. Ce spectacle, outre qu'il serait une honte, créerait un danger dont l'état de l'Europe, instable et menaçant, accentuerait gravement les menaces. » Certes, ces expressions sont énergiques, mais elles n'ont rien d'excessif. Elles apportent aujourd'hui un conseil au gouvernement, et nous craignons que demain elles ne soient pour lui une flétrissure. Le gouvernement restera à la remorque de son parti. *Le Radical*, journal officieux par excellence et organe spécial de M. Caillaux, ne nous laisse aucune illusion sur le compte qui sera tenu des avertissemens de M. Barthou. « Nous ne demanderons pas au gouvernement, écrit-il, de procéder à la nécessaire réorganisation militaire dans les quelques semaines qui nous séparent de la fin de la législature. Mais nous nous réservons de dire la vérité au pays et de l'appeler à se prononcer. Il serait scandaleux et criminel, dit M. Barthou, que M. Doumergue n'y mît pas son *veto*. Le scandale au contraire serait que le gouvernement, qui n'est pas responsable de cette loi néfaste, qui ne fait, en l'appliquant loyalement, qu'accomplir son devoir, en attendant que le pays se soit prononcé, prétendît empêcher les gauches d'éclairer ce pays, d'exiger d'elles la soumission aveugle au dogme promulgué par son prédécesseur. » *Le Radical* ne demande pas au ministère de procéder à ce qu'il appelle la nécessaire réorganisation militaire, c'est-à-dire à l'abrogation de la loi de trois ans, dans les quelques semaines qui nous séparent de la fin de la législature; non, assurément, il ne le lui demande pas; jusqu'à la fin de la législature, le gouvernement doit faire le mort, afin de ne pas s'exposer au péril de mourir en effet. Mais quand les Chambres seront parties, quand la période électorale sera ouverte, préfets, sous-préfets, fonctionnaires grands et petits, jusqu'aux instituteurs, hélas! entreront en campagne et soutiendront éperdument les adversaires de la loi de trois ans, pêle-mêle avec les partisans de l'impôt sur le revenu et de

l'impôt sur le capital. Ils les soutiendront parce que le gouvernement leur dira de le faire. Ils les soutiendraient d'ailleurs, même contre ses instructions, parce que préfets et sous-préfets, — nous aimons mieux ne pas parler des autres, — sont personnellement dévoués à la politique radicale-socialiste et attachent à son succès l'avenir de leur carrière. M. Barthou le sait aussi bien que nous ; il n'ignore pas qu'il n'a rien à attendre de bon de l'intervention du gouvernement dans les élections prochaines ; il a eu néanmoins raison de parler comme il l'a fait, parce qu'en le faisant il a préparé les griefs du parti républicain national contre le parti qui est aujourd'hui au pouvoir et que les mots qu'il a prononcés serviront à préparer aussi le jugement du pays.

Notre conclusion sera toujours la même : c'est que, dans l'état actuel des choses, le pays ne doit compter que sur lui-même; mais il a besoin d'être éclairé, encouragé, soutenu, et puisque le gouvernement ne remplit pas et ne peut pas remplir son devoir, que des hommes de volonté plus libre et de situation plus indépendante le suppléent. C'est à cela que sert le groupement qui s'est formé autour de M. Briand, de M. Barthou de M. Millerand, etc., sous la dénomination de *Fédération des gauches*. Il se compose d'hommes qui ont tous de l'expérience et dont la plupart ont du talent. Qu'ils parlent : le pays les entendra. C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, car la législature est virtuellement close, et la tribune a provisoirement perdu de son importance. MM. Briand et Barthou, chacun à sa manière, ont donné l'exemple : que d'autres le suivent. La campagne s'ouvre et elle commence dans une grande confusion. L'opinion a besoin d'un guide. Les partis socialistes et radicaux s'apprêtent à jouer ce rôle : M. Barthou les y a devancés.

Il convient toutefois de prendre acte, vaille que vaille, de l'affirmation du gouvernement qu'il appliquera fidèlement la loi de trois ans, parce qu'elle est la loi. Elle est la loi, c'est en effet un motif de l'appliquer, mais il y en a d'autres et, si on y a fermé les yeux dans l'opposition, il est difficile de ne pas les y ouvrir au gouvernement. « Je sais trop, a dit M. Barthou, quelles sont les responsabilités du pouvoir pour m'en étonner. Quand on a sous les yeux les rapports des ambassadeurs, des attachés militaires, de l'état-major général, le devoir prend une évidence impérieuse à laquelle on ne peut se soustraire sans trahir les intérêts supérieurs du pays. » Il est donc naturel que des conversions se produisent, quand on passe de l'opposition au ministère. Mais il n'est même pas nécessaire d'être ministre pour se rendre compte de

la gravité des circonstances; il suffit de lire attentivement les journaux et leurs dépêches. Les renseignemens ne manquent pas, ils viennent même avec abondance de tous les côtés à la fois et les préoccupations qu'ils font naître vont plutôt en augmentant qu'en diminuant. Les Balkans n'ont pas encore retrouvé leur équilibre; ils ne le retrouveront pas de sitôt. Jusqu'à ce qu'ils l'aient fait pourtant, la situation de l'Europe demeurera incertaine et il faudra, suivant un vieux mot, continuer de s'attendre à l'imprévu. Depuis quelques jours, les nouvelles d'Orient sont à la vérité un peu meilleures, ou un peu moins mauvaises, mais combien fragile est l'espérance qu'il est permis d'en concevoir!

Ce sont toujours la question albanaise et la question des îles qui posent devant la diplomatie des problèmes dignes du sphinx. L'Albanie n'a pas cessé d'être en proie à l'anarchie la plus confuse et, par endroits, la plus violente : elle y est entretenue par les prétentions contraires de plusieurs chefs. Pendant ce temps l'Europe est lointaine et absente; elle n'est représentée que par une Commission dont les pouvoirs sont mal définis; elle ne le sera d'une manière plus effective que lorsque le prince de Wied aura pris possession de ses États. Nous avons déjà dit combien sa présence était urgente. Certes, sa situation sera difficile, probablement même dangereuse, mais enfin il représentera l'Europe et il faut espérer, quoique nous n'en soyons pas bien sûr, que l'Europe jouit encore, dans ce pays arriéré, d'un prestige assez grand pour faire tenir en bride les ambitions locales. Ces ambitions, si nous négligeons les moindres, étaient surtout celles d'Essad pacha et d'Ismaïl Kémal. Il semble, et c'est un fait heureux, que ce dernier ait quitté la partie. Il s'est rallié au prince de Wied, il est allé le rejoindre. Reste Essad pacha dont les intentions sont équivoques. Tantôt on annonce qu'il a livré des batailles et remporté des victoires, tantôt ces nouvelles sont démenties et on ne sait plus ce qu'il faut penser des projets de l'aventurier. Peut-être fera-t-il à son tour sa soumission au prince de Wied, et c'est ce qu'il faut souhaiter, mais sa loyauté demeurera suspecte, et, d'ailleurs, à défaut de lui, d'autres entretiendront en Albanie le désordre et l'insécurité. Le prince de Wied ne pourra dominer la situation que si les Puissances mettent à sa disposition les ressources, c'est-à-dire les forces nécessaires; mais le feront-elles, et comment, et dans quelles proportions respectives? Ces questions ont déjà été agitées dans les journaux d'une manière peut-être inopportune. On a dit que certaines Puissances n'avaient eu aucun intérêt à la création de l'Albanie et que c'était aux autres qu'il

appartenait de pourvoir aux difficultés que cette création devait inévitablement faire naître. Mais les autres sont l'Autriche et l'Italie et on ne les verrait pas sans appréhension s'engager seules dans les affaires albanaises : suivant toute apparence, elles y seraient bientôt en conflit. On a rappelé à ce sujet la manifestation que les Puissances avaient faite en commun au sujet de Scutari, où il leur a suffi d'envoyer quelques navires dans l'Adriatique et de débarquer quelques soldats pour faire prévaloir leur volonté et maintenir Scutari à l'Albanie; mais la tâche était relativement facile, puisqu'elle consistait seulement à faire lâcher prise au Montenegro et il était plus aisé de débarrasser l'Albanie du Montenegro qu'il ne le serait aujourd'hui de la délivrer d'elle-même: une démonstration d'un caractère platonique n'y suffirait probablement pas. Enfin qui pourrait dire dans quelle mesure la Porte est mêlée aux intrigues albanaises? L'entreprise qu'on a attribuée à Izzet pacha et qui s'est manifestée par le débarquement d'officiers et de soldats turcs à Valona est encore dans toutes les mémoires. Elle a échoué, et le complot a été démenti, mais on persiste à croire qu'il a existé et qu'il pourrait bien, sous une forme nouvelle, être l'objet d'une récidive. Il est certain que la Porte se résigne mal, ou plutôt qu'elle ne se résigne pas à regarder comme définitives les pertes qu'elle a faites; et de là viennent, pour l'avenir, des inquiétudes qui n'ont pas l'Albanie pour seul objet. Les îles de l'Archipel leur en fournissent un autre.

On a commis de grandes légèretés de paroles à Constantinople; on y a dit beaucoup trop qu'on ne consentirait jamais à laisser Chio et Mitylène à la Grèce, et que c'était pour les reprendre par la force, si la diplomatie n'y suffisait pas, qu'on avait acheté un cuirassé au Brésil. Une dépense aussi lourde, faite par un pays aussi obéré que la Turquie, témoigne en effet d'un dessein arrêté; elle n'a pas été faite seulement *ad pompam et ostentationem*. Mais il était imprudent de laisser transpirer de pareils projets, surtout à un moment où la Porte était en négociations pour obtenir l'autorisation de faire un emprunt sur le marché français. Nous sommes les amis de la Turquie; nous tenons autant que personne, et peut-être même plus sincèrement que quelques-uns, à ce qu'elle se relève de ses malheurs et trouve une force imposante dans une réorganisation politique et administrative sérieuse et profonde; mais nous tenons aussi à la paix, qui est d'ailleurs une condition de tout le reste, et ce serait de notre part une faute impardonnable que de donner à qui que ce soit le moyen de la troubler, avec la certitude que ce moyen y serait effectivement employé. Aussi sommes-nous convaincus que le gouvernement de la République n'a laissé, à ce

sujet, aucun doute sur ses intentions ou, pour mieux dire, sur ses très fermes résolutions.

Est-ce à cela qu'il faut attribuer le changement d'attitude et de langage qui s'est produit à Constantinople? On y fait maintenant étalage d'intentions pacifiques un peu nouvelles, mais que nous voulons croire sincères : il sera sage toutefois de bien s'assurer qu'elles le sont et d'exiger des garanties solides de cette sincérité. Au milieu des menaces dont elle a été l'objet et des appréhensions qu'elle a dû en concevoir, la Grèce a gardé un sang-froid qui ne lui fait pas moins d'honneur que les qualités militaires qu'elle a montrées sur les champs de bataille. M. Venizelos a fait une tournée dans les grandes capitales de l'Europe en commençant par Rome, c'est-à-dire par l'endroit où les préventions contre la Grèce avaient une particulière acuité. On assure qu'il a réussi à les atténuer, peut-être à les dissiper. Partout sa présence a été utile et a laissé une impression d'estime et de sympathie. On ne doute plus aujourd'hui que, le moment venu, les troupes grecques évacueront les territoires de l'Épire qui ont été dévolus à l'Albanie et on s'attend à ce que le gouvernement hellénique n'y encourage pas une résistance désormais inutile. Mais qu'adviendra-t-il des îles? Il n'est plus question aujourd'hui à Constantinople de les reprendre par la force; peut-être n'y a-t-on pas encore complètement renoncé; en tout cas, on n'ose plus l'avouer ; mais on affiche une grande confiance dans le résultat des négociations que la reprise des relations diplomatiques avec Athènes va permettre d'entamer. La Porte proposerait un échange à la Grèce : — Rendez-nous, lui dirait-elle, Chio et Mitylène et nous vous donnerons à la place quelques îles du Dodécanèse, lorsque l'Italie nous les aura restituées. — Personne ne croira que la Grèce acceptera de pareilles conditions, si elle n'y est pas contrainte, et par qui le serait-elle? Par la Porte ? Ce serait la guerre et nous venons de dire quels obstacles elle rencontrerait. Par les Puissances? Ce sont elles qui ont décidé que Chio et Mitylène resteraient à la Grèce. Celle-ci est tout à fait en droit de se refuser, sur un pareil sujet, à une négociation directe avec la Porte ; la question a été européanisée, c'est à l'Europe elle-même qu'il appartient de la résoudre. Et elle l'a résolue. Nous disions, il y a quinze jours, que les Puissances de la Triple Alliance avaient mis longtemps à répondre à la note de sir Edward Grey du 13 décembre dernier; mais enfin elles y ont répondu et elles l'ont fait d'une manière qui serait presque complètement satisfaisante, s'il n'avait pas fallu tenir compte de la situation spéciale de l'Italie dans le Dodécanèse. Pour

les îles de l'Archipel, il n'y a pas eu de difficultés de principe : les Puissances de la Triple Alliance mettent seulement certaines conditions, qui ne seront sans doute pas toutes maintenues, à l'attribution définitive de ces îles à la Grèce. Les réponses de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Autriche n'ont pas été faites collectivement, elles l'ont été séparément et avec des différences de forme d'ailleurs insignifiantes. Les trois Puissances ont voulu éviter par là de présenter l'Europe divisée en deux parties, la Triple Alliance d'un côté, la Triple Entente de l'autre, et cette intention est louable, bien qu'elle ne change pas grand'chose à la réalité.

Sir Edward Grey a jugé le moment venu de prendre une initiative nouvelle : il a proposé aux Puissances de s'associer dans une démarche commune à Constantinople et à Athènes pour y notifier les solutions auxquelles l'Europe s'est arrêtée. Il faut souhaiter que cette démarche ait lieu, et que la Turquie et la Grèce s'inclinent devant une aussi haute autorité. S'il en est ainsi, nous ne répondrons pas de la paix pour un long avenir, mais enfin elle sera assurée pour quelque temps. Il n'y a d'ailleurs rien d'arbitraire dans les solutions adoptées par l'Europe : ce sont celles que la guerre a imposées. Sans doute une guerre nouvelle pourrait en amener d'autres, et c'est peut-être ce qu'on rêve à Constantinople, mais c'est ce dont l'Europe ne veut pas. Assez de sang a coulé ; la tranquillité, la sécurité du monde ont été mises à une assez longue épreuve ; le tour de la paix est revenu.

On voit toutefois combien, en dépit des bonnes volontés, la situation reste instable. La Bulgarie ne rêve que revanche ; la Porte, qui a repris des forces, voudrait bien reprendre aussi quelques-uns des territoires qu'elle a perdus ; on s'entend à demi-mot à Sofia et à Constantinople. Il est à croire qu'on s'entend dans les mêmes conditions à Belgrade, à Athènes, et sans doute aussi à Bucarest. Quant aux grandes Puissances, elles ont montré qu'elles étaient sincèrement pacifiques : néanmoins, toutes se préparent à la guerre. M. Noulens a eu bien raison de dire à Mirande que les motifs qui nous ont fait établir le service de trois ans continuent d'exister.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.